LES
BEAUTÉS DE LA FOI

OU

LE BONHEUR DE CROIRE EN JÉSUS-CHRIST

ET D'APPARTENIR A LA VÉRITABLE ÉGLISE

OUVRAGE DU R. P. J. VENTURA

ANCIEN SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES CLERCS RÉGULIERS THÉATINS.

TRADUIT

DE L'ITALIEN ET DU LATIN DES PÈRES DE L'ÉGLISE

PAR

le chanoine CLAVEL de Saint-Geniez

On explique dans cet ouvrage, d'après la méthode des saints Pères et avec l'aide de leurs écrits, les saints mystères de l'Épiphanie de Notre-Seigneur, pour ceux qui veulent suivre l'octave de cette solennité, ou consacrer tout autre temps de l'année à méditer ces grands mystères.

TOME PREMIER.

PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

23, RUE CASSETTE, 23

1855



« *Ce n'est point par le raisonnement,*
« *Mais par la fréquence des prières,*
» *Que le grand nombre connaît Dieu !* »

LES

BEAUTÉS DE LA FOI

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

» *Non disputændo,*
» *Sed orando,*
» *Deus quæritur.* »
(Bacon.)

En 1846, lorsque le souverain pontife Pie IX, pape régnant, fut appelé à occuper la chaire de Saint-Pierre à Rome, l'auteur de cette traduction eut l'avantage bien précieux d'être l'un des premiers Français admis à recevoir la bénédiction du chef suprême de l'Église, déposant à ses pieds l'humble hommage de notre amour et de notre respect pour le Saint-Siége apostolique et pour ses décisions. Dans une audience particulière que le Saint-Père daigna nous accorder, il nous conseilla de nous mettre en rapport, pendant notre séjour à Rome, avec le très-révérend père Ventura, théatin, qui habitait alors le monastère de Saint-André *della valle*. Nous avions d'ailleurs des lettres de recommandation de plusieurs de nos confrères de France pour ce savant religieux, qui nous accueillit avec la plus exquise bienveillance, voulut bien nous

honorer de plusieurs entretiens intimes, sur les questions ecclésiastiques les plus importantes de notre époque; et, après avoir accepté plusieurs de nos publications, il nous offrit, de sa propre main, la dernière et la plus complète édition en trois volumes de son ouvrage important : *Le Bellezze della Fede*, LES BEAUTÉS DE LA FOI, *ovvero la felicità di credere in Gesù Cristo e di appartenere alla vera Chiesa : ou le bonheur de croire en Jésus-Christ et d'appartenir à la véritable Église.* Sollicité par l'auteur même de traduire en français cet ouvrage, nous acceptâmes cette tâche d'autant plus volontiers que la reproduction textuelle, relatant des passages de l'Écriture sainte ou des saints Pères, nous la rendait plus facile : ayant par là un double moyen, des plus commodes, pour vérifier la fidélité de notre traduction, soit sous le rapport linguistique, soit sous le rapport de l'orthodoxie catholique, en rapprochant notre travail français alternativement du texte latin et du texte italien, si ressemblants pour le fonds aux idiomes nationaux de la France. Elle a été remplie le mieux que nous avons pu en la solitude d'un humble presbytère en Bourgogne, dans le but de faire jouir les personnes chrétiennes de notre pays du fruit de l'une des

meilleures et plus solides apologies de la religion ! L'esprit de piété, de bienveillance et de bon sens qui l'a conçue au fond de l'âme de l'une des plus nobles, des plus sensibles et des plus graves intelligences de notre époque, en fait un ouvrage unique.

Toutes les annotations scripturaires, patrologiques, ou de théologie scolastique du traducteur de ce livre, sont placées par numéros d'ordre et de renvoi à la fin de chaque volume.

Pénétré des sentiments qui ont inspiré l'auteur des *Beautés de la Foi*, son modeste, mais dévoué traducture s'est efforcé de le suivre dans le cours de ses idées et de ses raisonnements le plus fidèlement possible ; mais il n'oserait se flatter d'avoir entièrement réussi à reproduire dans notre *langue française*, incomparable pour la chaleur et la clarté du style, toute la tendresse et les expressions si affectueuses de la *langue italienne*, qui seule au monde peut rendre, de moins loin, les sentiments d'amour que le cœur du chrétien engendre pour Jésus-Christ dans *l'âme dévote*. La connaissance si profonde des divines Écritures, des Pères de l'Église, et de leurs interprètes ou commentateurs, dont les ouvrages du révérend père Ventura sont empreints, prêtait admirablement

à l'exécution de son sujet sur le plan qu'il avait conçu, et lui seul pouvait en doter le monde catholique, de sorte que parmi ses traducteurs, celui qui trace ces lignes surtout, a pu retenir pour lui-même, l'un des premiers, en parcourant *les Beautés de la Foi* dans l'original, les fruits d'édification qu'il essaie de transmettre à ses lecteurs par cette *traduction en français* de ce beau livre.

Aussi, en terminant cette préface, reproduirons-nous volontiers la grande pensée, le profond sentiment que l'illustre Théatin a répandu dans toutes les lignes de son ouvrage, depuis le titre jusqu'à la conclusión : nous supplions donc tous ceux qui liront cette reproduction en français des *Beautés de la Foi*, œuvre si chrétienne de notre époque, « de ne » pas oublier de recommander chaleureusement à la » divine Providence le faible instrument dont elle se » sert pour leur transmettre, en langage du pays na- » tal, *les plus beaux sentiments de la foi chrétienne:* » LE BONHEUR DE CROIRE EN JÉSUS-CHRIST, ET D'AP- » PARTENIR A LA VÉRITABLE ÉGLISE. »

Abbé CLAVEL, *Chanoine.*

FIN DE LA PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

I

La religion chrétienne comme le Divin auteur qui l'a fondée est tout ensemble, pour l'homme, vertu et sagesse, force et lumière, grâce et doctrine, beauté et vérité : Sagesse, lumière, grâce et doctrine, beauté et vérité pour l'esprit ; vertu, force, grâce et beauté pour le cœur.

De là, deux méthodes différentes pour la faire connaître, pour la persuader, pour attirer l'homme sous son empire ; c'est-à-dire la méthode qui s'appuie sur les preuves du raisonnement pour démontrer la vérité à l'intelligence ; et la méthode qui est toute forte des preuves du sentiment intérieur pour imprimer dans le cœur la force et la beauté du christianisme : l'une tend principalement à captiver la volonté ; l'autre a pour but de réveiller l'amour.

Ce n'est pas cependant que la *méthode rationnelle* perde absolument de vue le cœur, ni que la méthode qu'on peut appeler *méthode sentimentale* néglige de parler à l'intelligence ; mais l'une prend la voie du cœur pour arriver à l'intelligence, et l'autre, au contraire, prend la voie de l'intelligence pour arriver au cœur ; et l'une et l'autre méthode, par ces deux

voies différentes, tendent au même but, qui est de conquérir ensemble les pensées et les affections, l'esprit et le cœur, c'est-à-dire *tout l'homme* à la religion.

C'est pour cela que, d'après saint Paul, qui parle de la nécessité d'une *soumission raisonnable* et d'une *raison soumise à la foi* (Rom., XII), la vraie religion ne se contente pas d'un hommage stérile de l'intelligence ou d'un vague sentiment du cœur ; mais elle demande ensemble la sujétion, la captivité, le sacrifice de l'un et de l'autre ; elle demande la plénitude d'un consentement qui exclut tout doute, et l'énergie d'un amour qui commande les œuvres; une foi efficacement aimante et un amour invinciblement fidèle.

Telles sont, bien définies, les deux méthodes d'enseignement chrétien, qui, avec des moyens différents, tendent à la même fin, pour captiver tout l'homme sous l'empire de la religion. Ces méthodes sont toutes deux bonnes, toutes deux chrétiennes; elles ont été adoptées par les théologiens et par les apologistes dans les divers temps avec un plein succès. Cependant on ne peut nier qu'il ne soit préférable de prendre la voie du cœur pour arriver à l'intelligence, que de prendre la voie de l'intelligence pour atteindre au cœur.

L'affection est un instinct naturel de la créature intelligente qui forme, pour ainsi dire, toute sa force morale. C'est un sentiment énergique de l'âme, qui la possède, la domine, la fascine, et plus d'une fois lui tient lieu de démonstration , et, plus que le froid raisonnement, fait incliner l'intelligence à la volonté et conduit à la conviction. En effet, il est plus facile de croire à ce que l'on aime, que d'aimer un objet auquel on croit. C'est là un des effets de la grâce et de la foi, dont nous recevons le germe précieux dans le baptême. C'est

cette inclination pour pratiquer, choisir et aimer les grandes vérités, qui sont proposées à notre croyance, devenues plus faciles à croire à mesure qu'elles nous sont plus chères.

C'est pourquoi les apologies les plus efficaces de la foi et de la vertu ne sont pas tant celles qui les font croire que celles qui les font aimer; parce que la croyance et la morale chrétienne ne commencent à devenir suspectes à l'esprit qu'après qu'elles ont commencé à devenir incommodes et odieuses au cœur.

Toute erreur, comme tout péché, a son principe éloigné en une secrète haine pour la vérité ou pour le précepte qui les condamne. Si cette haine cesse, l'homme est plus qu'à moitié déjà gagné à la vérité ou à la vertu. Ainsi, en matière de religion, il est nécessaire de tendre à gagner le cœur tout entier et de rendre les dogmes aimables pour les faire croire, en même temps que les préceptes pour les faire pratiquer.

II

L'enseignement religieux, qui a pour but principalement d'arriver au cœur, est plus conforme aux besoins du siècle présent.

Or, cette tactique, qui a réussi extraordinairement en tous les temps, semble singulièrement convenir au XIXe siècle. Parce que, soit que le raisonnement, à force d'avoir combattu la religion durant tout le cours de ce siècle, est devenu suspect indirectement, dans ceux qui s'occupent à la défendre, comme dans la bouche des imposteurs auxquels on ne croit guère, lors même qu'ils disent la vérité ; soit que, depuis le XVIIIe siècle, les plus illustres apologistes de la *religion de verité*, l'aient vengée de toutes les erreurs en dé-

veloppant toutes les preuves rationnelles, le moment est venu naturellement d'exposer les preuves du sentiment pour faire triompher la *religion d'amour* de toutes les antipathies. Il est certain que notre siècle n'est pas très-engoué de la polémique purement rationnelle, des discussions abstraites capables d'occuper l'esprit ; mais il va droit principalement au beau positif, à la vérité pratique, susceptibles de satisfaire aux besoins du cœur.

C'est là le motif et la cause de l'immense succès obtenu au commencement de ce siècle par l'ouvrage de Chateaubriand, intitulé : *Le Génie du Christianisme*. La critique la plus indulgente ne saurait certainement dissimuler que cet écrit, si répandu, manque de solidité, et, qu'en dépeignant avec les plus belles couleurs les beautés de la religion, il est bien loin d'en représenter les vérités environnées des plus fortes preuves (1). Mais il est clair que l'illustre auteur a deviné

(1) L'illustre et savant Théatin, en émettant cette critique, a oublié de faire observer à ses lecteurs que notre célèbre compatriote, Chateaubriand, aujourd'hui descendu dans la tombe, fut et dut être avant tout, dans ses ouvrages sur la religion, homme du monde et poëte plutôt que *théologien*, ou même simplement *philosophe*. C'est peut-être là aussi la cause et la raison de l'immense succès de ses ouvrages contre le rationalisme du XVIIIe siècle, dans l'esprit de ses contemporains, laïques et prêtres. En effet, si Chateaubriand eût été prêtre lui-même lorsqu'il essaya de relever le christianisme dans les esprits français, son œuvre eût paru suspecte à la fois aux gens du monde, qui n'auraient vu en l'illustre écrivain qu'un homme de talent remplissant le devoir de sa profession avec esprit : et aux gens d'église, que le sentiment de la critique aurait portés à l'attaquer au point de vue de l'orthodoxie Tandis que son désintéressement dans la défense de la religion lui permit de braver à la fois les hourras de l'impiété et les attaques envieuses de l'hypocrisie.

Les *Conférences sur la religion*, de Mgr Frayssinous, évêque d'Hermopolis, entreprises dans le même but et à peu près à la même epoque

avec un sens exquis et beaucoup de philosophie les goûts et les besoins de son époque, en lui offrant un livre capable de les satisfaire. C'est pour cela qu'il a été lui-même si honoré et si bien apprécié par ses contemporains, et son ouvrage a pris une place distinguée parmi ceux qui ont le plus mérité de la religion et de l'humanité.

D'autant plus qu'une longue et heureuse expérience établit la conviction profonde que : la jeunesse des temps actuels tend à se réfugier dans le sein de la religion, comme dans un port tranquille et favorable après de longues et malheureuses tempêtes.

Nous avons vu et nous voyons chaque jour un grand nombre de jeunes gens qui, par défaut d'instruction religieuse, ne connaissent et ne croient de la religion que ce qui, suivant leur expression, peut *s'écrire sur l'ongle de l'un de leurs doigts*; voilà ce qui est nécessaire pour les faire arriver de loin à la foi catholique; voilà pourquoi tant de personnes n'ont pas tardé non-seulement à revenir à la religion : aussitôt qu'elles ont commencé à connaître et à goûter, autant qu'il était possible, les beautés, le génie, la sublimité, la grandeur, et surtout la raison que ses plus grands mystères ont la profondeur impénétrable de la nature divine; mais encore qu'ils satisfont les besoins les plus certains et les plus communs de la nature humaine : et sans qu'il soit nécessaire de disputer avec eux sur chacun des dogmes chrétiens : travail long et ingrat, souvent stérile, infructueux; ils y ont

que le *Génie du Christianisme*, confirment cette observation par le genre de succès qu'elles ont obtenu en France, dans un monde différent, avec le passe-port du caractère épiscopal dont l'illustre prélat était revêtu.

(*Note du Traducteur.*)

cru et les ont aimés. Souvent ce fut le fruit de la grâce, car la vraie foi est un don de Dieu. Ces simples faits ont constaté que lorsque le cœur s'attache à cette ineffable opération divine, on arrive avec plus de facilité à captiver l'esprit ; et la conquête de l'homme par la voie de l'amour est plus rapide et plus sûre.

Parce que, encore, pour le dire en passant, de nos jours, on retire d'autant moins de fruit des prédications simplement rationnelles, que certains prédicateurs ont la prétention de vouloir convaincre l'incrédulité en transformant leur fauteuil d'écrivain en chaire catholique, et le temple saint en académie profane. Lorsque les incrédules daignent entrer une fois, souvent par hasard, dans l'église, ils ne se contentent pas de consacrer une simple demi-heure à écouter des raisonnements arides sur la religion ; mais ils se gonflent et s'enorgueillissent de se voir eux mêmes l'objet d'une discussion publique et solennelle. C'est à la religion qu'il appartient de commander comme une reine majestueuse ; et par la manière de la défendre on la fait descendre au contraire, au misérable rang d'une coupable qui se défend; par là, elle perd beaucoup dans l'estime des fidèles, sans rien gagner dans les esprits mal disposés pour elle. Ah ! combien pour les uns et pour les autres, il vaut mieux le discours qui, autant qu'il est possible, fait connaître les fondements, la grandeur, la sublimité, la grâce d'un dogme, que celui qui n'est qu'une froide réfutation des erreurs opposées à ce dogme! Il est beaucoup plus avantageux de mettre en évidence les magnifiques et profondes méditations des saints Pères, que de combattre Rousseau et Voltaire, dont les seuls noms autant que les erreurs, ainsi présentés, quoique condamnés par l'Église, sont

une sorte de profanation pour les oreilles chrétiennes et contristent la piété. Au lieu de mépriser l'incrédulité et de la reléguer au loin des temples saints, on la fait connaître en la réfutant, on la ravive; bien plus, trop souvent on la confirme dans ses délires et dans ses travestissements.

III

Une autre disposition du siècle actuel à l'égard de la religion : c'est le désir de la connaître intimement.

Mais de la disposition dans laquelle sont actuellement les esprits envers la religion, et qui vient d'être signalée plus haut, il naît une autre disposition non moins grave et non moins digne de frapper les yeux des écrivains occupés de matières religieuses. C'est *qu'en ces sortes de matières, toute* la société est devenue plus malicieuse et plus difficile à contenter. Elle est, en effet, dans une sorte de disposition qui la porte à n'admettre que les vérités, présentées sous un aspect de solidité, de grandeur, d'importance, jusque parmi les classes et le sexe, au sein desquels il semblerait n'y avoir à craindre d'autres excès que la crédulité ou la superstition. Il n'est pas rare aujourd'hui de trouver parmi le peuple quelqu'un qui mette à nu les dogmes religieux et en tire les conséquences morales ou ascétiques pour la réforme du cœur ou pour l'aliment de la piété. Il est étonnant comme on approfondit aujourd'hui les principes, les fondements, les rapports et les conséquences. Cependant, il ne faudrait pas décider, sur cette disposition des esprits à approfondir les choses, qu'il y a progrès et avantage en faveur de ce siècle dont il puisse se prévaloir contre les siècles déjà écoulés Il suffit de

l'indiquer simplement comme un fait dont la réalité saute aux yeux de tout le monde et dont on trouve l'aveu dans toutes les bouches; presque dans toutes les conversations on dit : « Aujourd'hui, on chercherait en vain dans les classes de la » société les moins élevées cette simplicité heureuse des » temps anciens, et qui a disparu pour céder la place à une » avidité maniaque de tout connaître, de tout pénétrer et de » se mêler à l'essence et à l'esprit de toute vérité. »

C'est donc un fait, dont on atteste l'existence tout en déplorant son excès, que les intelligences chrétiennes semblent aujourd'hui avides d'une nourriture plus solide et plus substantielle : et qui a besoin qu'on lui propose les pratiques de dévotion et les pensées de piété sous un point de vue capable de lui en faire sentir la grandeur, le prix, l'importance, leur corrélation avec les doctrines de la foi; autrement, on s'expose à les lui faire envisager avec une impassible indifférence.

IV

Les saints Pères ont expliqué amplement les mystères de la religion. — Conséquences de l'abandon de leur méthode en écrivant les ouvrages de piété.

Comment ont procédé déjà les saints Pères de l'Église, et en particulier saint Basile et saint Jean Chrysostome parmi les Grecs; et parmi les Latins, saint Augustin, saint Ambroise, saint Pierre Chrysologue, saint Léon et saint Bernard? Leurs homélies, monuments immortels et inimitables de profondeur et d'élévation, d'éloquence et du génie chrétien, n'étaient que les prédications ordinaires qu'ils adressaient au peuple fidèle :

cependant elles contenaient les mystères de la religion développés dans toute leur magnificence, dans toute leur sublimité, dans toute leur élévation. C'est ainsi que ces hommes éminents travaillaient, non-seulement à défendre les dogmes chrétiens contre les erreurs et les sophismes de l'hérésie; mais encore à faire sentir aux fidèles toute la majesté divine; et par cette méthode d'instruction large, positive, et tout à la fois noble et élevée, ils les initiaient à tout ce que la religion a de plus grand et de plus sublime; ils les faisaient entrer dans l'esprit des saints mystères, dans l'auguste profondeur de la foi; par là, ils n'attiraient pas seulement à la religion l'acquiescement de leurs auditeurs, mais leur estime, leur admiration, leur amour.

C'est pour cela encore que l'ascétisme et la piété des saints Pères sont non-seulement si purs et si respectables, mais si solides, si magnifiques, si attrayants, c'est-à-dire qu'ils sont remplis naturellement des dogmes, des mystères de Jésus-Christ, exposés dans toute leur étendue.

Mais depuis on abandonna ces modèles de l'éloquence chrétienne, pour étudier avec plus de soin et plus d'attention les modèles de l'éloquence païenne; dès lors, comme à la naissance du luthéranisme, commence à prévaloir, parmi les écrivains catholiques, le déplorable usage de traiter la morale et l'ascétique chrétiennes en dehors du cercle des dogmes et des saints mystères; qu'est-il arrivé de plus à cause de cela? A l'éloquence si mâle et si tendre, si élevée et si affectueuse des anciens orateurs chrétiens, qui dans le fond n'était que l'effusion naturelle et spontanée de l'esprit et du cœur, pénétrés des grandes vérités de la foi, fut substituée l'éloquence si froide, si vide, si mesquine des rhéteurs pro-

fanes, qui n'est qu'un tissu de phrases et de figures : avec une grande ostentation formée et composée artificieusement sur le règlement des classiques païens. Aux incomparables traités ascétiques des saints Pères, où sont admirablement exposés les mystères de Jésus-Christ et l'œuvre ineffable de sa grâce : où, les sentiments et les pratiques, qu'on veut inspirer à l'âme fidèle, sont fondés sur la doctrine si élevée des divines Écritures, ont succédé des *livres de dévotion*, comme ceux qui portent le titre de : *Conduite pour passer saintement le temps de l'Avent, de Noël, du Carême, de Pâques, de la Pentecôte, de la Fête-Dieu*, etc., etc. On dirait que les auteurs de ces livres se sont proposé de résoudre le problème suivant : *Trouver le moyen d'écrire beaucoup sur un mystère sans rien dire absolument* ; parce que, riches en paroles et en phrases, ils sont extrêmement pauvres d'idées et de doctrines ; tendres dans leurs expressions et pleins d'afféterie dans les sentiments ; tout à fait préoccupés de suggérer des pratiques de dévotion, excellentes en leur lieu et temps, mais pour la morale et la piété véritables, ils n'atteignent aucunement à l'exposition nette des saints mystères ; c'est-à dire qu'ils ont la prétention de réformer sans instruire, d'embraser les cœurs sans les éclairer. C'est pour cela qu'ils sont lus de peu de monde, qu'il y en a moins encore qui les goûtent, et presque pas qui tirent quelque fruit de leurs discours.

Il y en a bien peu qui expliquent simplement les mystères de Jésus-Christ et de sa sainte Mère. Aussi, dans tous ces livres où l'on a abandonné la méthode des saints Pères, vous chercherez vainement la saine théologie, les figures, les prophéties, les grandes fins et le but de ces mystères, le lien admirable qui les unit ensemble, la belle et sublime harmo-

nie que les Pères nous ont léguée sur les temps anciens, sur le présent et pour l'avenir; sur la sagesse, la puissance et la gloire de Dieu, et le salut, la perfection et le confort de l'homme, combinés ensemble dans un enseignement magnifique, plein d'amour; malgré eux, c'est à peine s'ils parlent, par exemple, de la naissance, de la passion, de la mort du Seigneur et des douleurs de son auguste Mère, et s'ils en parlent, c'est d'une manière trop humaine. Ils leur attribuent leurs propres sentiments, peu dignes d'un Fils qui a Dieu pour Père; et d'une Mère qui a un Dieu pour Fils. Et, par ce moyen, les grands mystères de la religion, sous la plume de ces écrivains plus pieux et mieux intentionnés qu'habiles, perdent beaucoup de leur dignité, de leur grandeur, de leur importance et de leur efficacité pour exciter le sentiment religieux et en recommander la pratique; parce que pour *élever le cœur de l'homme* (Psal. LXIX), il est nécessaire de l'élever à une grande intelligence, et de *le faire entrer dans la toute-puissance du Seigneur* (Psal. LXX); pour lui inspirer de nobles sentiments, il est nécessaire de lui fournir et suggérer des idées sublimes. Et l'enthousiasme du cœur n'est jamais plus durable et efficace, que lorsqu'il est soutenu et animé par l'exaltation de l'esprit.

V

Sujet et occasion de ce livre. — Contre-temps de la première édition. — Admirables circonstances de cette dernière édition.

Maintenant que nous sommes pénétré qu'il est nécessaire de traiter la religion de manière à la faire connaitre solidement et sincèrement aimer, il y a plusieurs années que nous

étions occupé à méditer et préparer une explication à la fois ample et affectueuse, selon la méthode des saints Pères, sur *les principaux mystères du Verbe de Dieu fait homme et de sa très-tendre Mère.* Et telle est l'importance que nous avons attachée à ce travail, que lui seul forme l'objet de tous nos efforts, de toutes nos recherches, de toute notre application ; et l'unique ambition qui nous domine, l'unique grâce que nous demandons à Dieu, avec une sorte d'importunité, après celle du salut éternel qui doit la précéder, moyennant que nous ayons vie et santé pour arriver à notre but ; et nous mourrons content s'il nous est possible de laisser après nous ce signe de notre passage sur la terre.

Nous étions d'abord dans la crainte qu'un tel travail fût au-dessus de nos forces, à cause de l'idée de perfection que nous nous en étions faite dans notre esprit et qui était réellement nécessaire ; mais la bonne volonté, le zèle pour la religion et le sentiment profond de dévouement dont nous nous sentions pénétré pour la véritable Église étaient le principal élément de notre travail ; et s'il y manque quelque chose, nous supplions de croire que nous sentons vivement ce qu'il y manque du côté du génie, de l'érudition et du style, pour pouvoir établir une œuvre qui corresponde complétement au goût et aux besoins du siècle dans le sujet important que nous avons traité. Ce que nous envions seulement, et qu'avec l'aide de Dieu nous avons essayé d'atteindre, c'est d'ouvrir le chemin à de plus nobles génies, et de leur donner l'impulsion à parcourir la même carrière avec un plein succès pour la gloire de la foi et l'utilité des fidèles : but que nous ne pouvions que désirer et que nous croyions réservé à d'autres d'atteindre.

Or, tandis que nous étions préoccupé de cette idée et de cette grande étude, non moins utile et agréable pour celui qui la fait que pour ceux à qui en sont réservés les avantages, voilà que *la pieuse Société de l'Institut catholique* est venue nous prier d'écrire un petit livre sur *le Mystère de l'Épiphanie du Seigneur,* pour le distribuer pendant *l'octave* que ces zélés confrères célèbrent toutes les années à l'occasion de cette grande solennité. C'était sur la fin de l'année 1837 qu'eut lieu cette proposition, et le livre devait être composé et imprimé pour le 6 janvier suivant : nous fîmes donc tous nos efforts pour éviter ce travail précipité ; mais l'autorité du personnage qui le sollicitait, la nature du sujet si conforme à notre projet et à notre application, et encore plus la promesse de prompts secours pour les matériaux opportuns sur ce point comme sur les autres mystères de Notre-Seigneur, nous firent baisser la tête et consentir ; mais non sans une secrète crainte que notre écrit entrepris à l'improviste et avec si peu de temps devant nous, resterait beaucoup au-dessous de son sujet et du but proposé par ceux qui se l'imposaient.

Cependant, à peine avions-nous commencé de divulguer notre opuscule, que les encouragements les plus louangeurs vinrent de tous côtés pour nous rassurer. Nous vîmes cet essai si incomplet et si peu soigné, et qui, sans aucune perfection typographique, présentait toutes les marques d'une œuvre exécutée avec précipitation, être recherché avec empressement par une multitude de personnes, lu avec plaisir, et jugé avec une indulgence plus grande qu'aucun autre de nos écrits précédents. Et malgré que l'amour naturel d'un père pour ses enfants, quelque informes qu'ils soient, puisse l'aveugler sur leurs défauts, je ne fus point aveuglé moi-

même jusqu'à ne pas comprendre que la plus grande partie de ce succès était due au manque d'un *Traité* sur un si grand et si tendre mystère : et à la religion du peuple romain auprès duquel tous les livres de piété sont assurés d'avoir un accueil empressé. Plusieurs hauts personnages aussi zélés que savants eurent également la bonté de vouloir nous persuader que la méthode que nous avions suivie avait redoublé l'intérêt du livre ; certes, nous n'avions eu que la prétention de faire un tout petit livre de dévotion ; et dès ce moment nous avions réussi à émettre une tendre *apologie de la foi*, capable non-seulement de la réveiller et de la faire aimer pour toujours dans le cœur de ceux qui ont le bonheur de croire ; mais encore de la faire admirer, désirer et respecter de ceux qui ont le malheur de ne pas croire.

C'est alors encore que les mêmes personnes, incapables de flatterie à notre égard, insistèrent auprès de nous afin qu'en conservant la même méthode, nous refondissions entièrement notre livre pour y faire des augmentations considérables, et l'orner, l'enrichir d'un grand nombre d'autres faits tirés des saintes Écritures ; et enfin de changer le titre primitif en un autre titre, capable de faire connaître au premier coup d'œil tout l'esprit de l'ouvrage, de lui donner une plus grande importance, d'insinuer le désir de le lire, non-seulement pendant l'octave de l'Épiphanie, mais encore pendant le cours de l'année, et singulièrement dans les jours de tentation et de danger ; pendant lesquels le cœur sent plus que jamais le besoin de se prémunir et de se fortifier dans les délicieuses saintetés de la foi.

Or, voilà que nous avons essayé de faire pour le mieux dans cette dernière édition ; c'est pour cela que notre livre

sur *l'Épiphanie du Seigneur* a été publié sous le titre de BEAUTÉS DE LA FOI, dans un format différent, et il contient la moitié de plus de matière qu'il n'y en avait dans la première édition.

VI

Objet de cet ouvrage. — Mystères qu'on y explique.

Qu'on ne croie pas retrouver ici les arguments des théologiens et des apologistes sur la nécessité et sur les fondements de la foi en général, et en particulier sur la vérité du mystère de l'Épiphanie. Les personnes pour lesquelles nous avons eu principalement en vue d'écrire, sont celles qui ont déjà le bonheur de croire. De telles discussions étant à cette heure oiseuses et superflues, c'est assez si nous nous sommes appliqué à expliquer ces saints mystères avec la plus grande simplicité et charité, et en particulier la noblesse, la magnificence, la beauté, la grâce du mystère de l'Épiphanie. Car c'est ici la manifestation ineffable au peuple païen du Verbe de Dieu fait homme, et leur première vocation à la sainte lumière de la vraie foi ; c'est pour cela que nous avions pris pour sujet d'insister sur la foi en général, afin d'en faire sentir davantage le prix et de la rendre aimable et chère.

Quant à la morale qui ressort de ce mystère, nous nous sommes proposé d'en traiter suivant la même méthode ; et, puisque ce thème constitue la différence de méthode, nous avons résolu de faire ressortir de l'exposition même de nos doctrines la confiance et l'amour. Ah ! le cœur de l'homme est si faible et si timide ! la confiance en Dieu doit être le moyen le plus facile de le réconcilier avec Dieu même et de

e conduire à s'imposer des privations et des sacrifices pour lui-même.

En un mot, nous avons écrit avec l'idée de faire sentir par une voie meilleure à l'âme chrétienne la grandeur, l'amabilité de la véritable religion, dans l'un de ses plus sublimes et plus tendres mystères : de confirmer par là sa foi, et l'amener à vénérer la vérité de ses enseignements avec la sainteté de ses œuvres.

Mais peut-on parler de la grâce de la Foi, et se taire sur les mystères par le moyen desquels celle-ci comme toutes les autres grâces sont arrivées jusqu'à nous ? L'Évangile lui-même fait mention expresse et particulière du concours de la vierge Marie dans la première manifestation du Verbe incarné pour les enfants des hommes. Nous ne pouvions donc séparer ce que l'Esprit-Saint lui-même a réuni. Voilà pourquoi nous avons consacré, dans cet écrit, plusieurs *Lectures* à méditer et considérer l'action coopératrice de la plus excellente, de la plus sainte, de la plus affectueuse de toutes les créatures, de la très-pure Mère de Dieu fait homme. Car cette action coopératrice apparaît, en un jour tout particulier, dans *la Révélation des Rois Mages*, et dans *la Vocation à la foi* et dans la prédestination au salut de tous les hommes. Et encore, ces pieux mystères étant le fondement de la foi, sont plus propres à faire sentir particulièrement le prix, la douceur, les délices de la confiance et de la dévotion que les vrais chrétiens ont toujours professée et professent encore pour Marie ; et le charme et la grâce que cette dévotion répand sur les pratiques de la foi.

VII

Usage de la partie doctrinale et historique des saintes Écritures. — Importance de cet usage. — Protestation de l'auteur.

Mais la grotte de Bethléhem, avec les augustes personnages qu'on y trouve, est comme une scène mystérieuse et théâtrale, qui laisse entrevoir au spectateur tout ce qui se passe intérieurement aussitôt que la toile est levée. L'homme profane, l'homme pusillanime, abandonné à la force de sa raison, n'y aperçoit rien de grand, de majestueux, de divin, si la foi n'enlève au moins une partie du voile qui recouvre de si grands mystères qu'on peut à peine comprendre. C'est ici l'une des circonstances dans lesquelles on vérifie à la lettre les avertissements du Saint-Esprit. *La seule foi dans les mystères peut en donner l'intelligence.* NISI CREDIDERITIS NON INTELLIGETIS (*Isa.*, VII *juxta* LXX) ; c'est de Dieu que vient toute lumière avec laquelle l'homme va à la recherche de la sainte lumière de Dieu : *In lumine tuo videbimus lumen.* (Ps. XXV.)

Or, de même que cette lumière ineffable, cette sagesse céleste, cette parole de Dieu qui éclaire tout homme venant dans ce monde, se retrouve premièrement dans la sainte Écriture ; de même dans cette Écriture auguste on doit rechercher des lumières pour son explication. C'est pour cela que les deux Testaments, selon l'idée toute païenne de saint Augustin, sont comme deux cors accommodés à l'unisson pour chanter tous deux ensemble les mystères, la grandeur, la gloire de Jésus-Christ. L'Ancien Testament, avec ses figures et ses prophéties, rend témoignage à la vérité des mystères du Nouveau, et les mystères du Nouveau prouvent la divi-

nité, la grandeur des figures et des prophéties de l'Ancien ; comme la lumière de la loi ancienne et la lumière de l'Évangile se prêchent l'une l'autre mutuellement, se recommandent par la grande parole qui est le Verbe éternel de Dieu, objet de toutes les Écritures, *Dies diei eructat verbum* (Ps. XVIII) ; et tous les deux concourent à donner l'intelligence de leurs mystères.

On ne peut donc et on ne doit parler des mystères, dont l'Évangile présente le complément, sans rejaillir à l'Ancien Testament, dans lequel on en trouve la préparation, la figure, la prophétie. L'Église a toujours procédé ainsi, et toute la liturgie n'est qu'un hymne magnifique de gloire formé de strophes prises dans les deux Testaments. Il n'est donc pas convenable de rompre cette harmonie toute divine, établie par le Saint-Esprit lui-même et que l'Église répète continuellement aux oreilles des fidèles : puisque ce serait par là dépouiller les saints mystères de leur grandeur, de leur majesté ; ce serait par là même les détruire en leur imprimant un cachet de trivialité qui ne les rendrait propres qu'à occuper les têtes faibles de quelques femmelettes ou des imbéciles.

Telle est la cause de l'immense dégoût et de l'ennui intolérable qui, comme nous l'avons observé plus haut, se retrouvent dans la lecture de certains livres de piété, qui ont pour objet les saints mystères. L'auteur y parle le plus souvent de son chef et de son propre esprit. Les passages de l'Écriture sainte y sont très-rares ; et ceux qu'on y cite sont ou mal expliqués, ou indiqués à contre-temps et mal accommodés au sens qui leur convient, de sorte qu'ils ne disent rien ou peu de chose au cœur et à l'esprit du chrétien dont ils frappent les yeux et les oreilles. Ils sont adaptés au sujet, plutôt comme remplis-

sage, que pour servir d'appui et de guide. C'est l'homme seul qui parle à l'homme pour prêcher Dieu ; et Dieu n'est point prêché avec fruit si on ne le fait pas parler lui-même. Sa parole seule peut éclairer l'homme, comme sa main droite l'a formé.

A cause de cela, dans cet ouvrage comme dans tous nos autres écrits sur les mystères de la religion, nous nous sommes efforcé d'y mettre du nôtre le moins possible ; et par contre, nous nous sommes appliqué à réunir, à expliquer les passages, les doctrines, la théologie de l'Écriture sur le sujet que nous avons entrepris de traiter ; et surtout d'expliquer l'Écriture avec le secours du meilleur de ses interprètes, qui est l'Écriture elle-même mise en harmonie dans ses textes divers, pour en faire ressortir la gloire et la grandeur de ses mystères.

Non-seulement nous avons fait grand usage de la partie doctrinale et prophétique, mais encore nous avons largement puisé dans la partie historique des saintes Écritures. Or, il va sans dire qu'on y trouvera interprétée dans toutes ses parties, et dans tous ses sens la sainte histoire des rois Mages, suivant qu'elle a été décrite dans saint Matthieu et qu on lit dans la messe durant l'octave de l'Épiphanie. Cette belle partie de l'Évangile nous servira de guide dans l'explication successive des mystères, et même nous y prendrons le texte et le sujet de chaque *Lecture*.

Les petits livres de la nature de celui-ci, qui est présenté aujourd'hui au public, pour la seconde fois, ont coutume communément d'ajouter à leur sujet des exemples tirés de divers auteurs. Nous n'entendons pas blâmer cette coutume ; mais nous ne croyons pas à notre tour être blâmable, pour

avoir préféré à ces exemples tirés des *livres des hommes*, des exemples tirés du *livre de Dieu ;* et pour servir à la fois à l'instruction, à la variété et au charme du fidèle, nous avons voulu ajouter à la fin de chaque *Lecture* les plus belles histoires tirées exclusivement de l'Écriture sainte.

Ces exemples sont le plus souvent une figure ou une prophétie du mystère expliqué à l'endroit où il en est question. C'est pour cela que d'abord nous le rapportons historiquement, en traduisant presque à la lettre le texte sacré qui le contient; et, ensuite, avec l'aide des saints Pères et des interprètes, nous passons à donner le sens spirituel, à découvrir le mystère caché sous le voile de l'admirable simplicité du texte même.

Nous avouons que nous avons pris nous-même un grand plaisir en dépouillant ces saintes histoires : elles sont si belles, si pleines des plus graves pensées enveloppées dans nos grands mystères et d'une instruction si solide ! elles servent à rendre ces lectures plus variées, plus délectables ; elles aident encore à faire mieux comprendre le mystère principal qu'elles représentent, à répandre une plus grande lumière ; et, en même temps, elles servent à faire connaître les richesses spirituelles contenues dans les Livres saints, à faire mieux sentir leur majesté, leur grandeur, leur divinité, et à faire comprendre quel respect il est dû aux œuvres que le Saint-Esprit a inspirées. Certaines, qu'on a l'habitude d'attaquer sont regardées comme de très-petite ou de nulle importance, parce qu'on ne connaît pas bien le mystère qu'elles recouvrent, elles ont cependant, à cause de cela, trouvé place dans le livre des oracles de Dieu, dans le dépôt précieux de la révélation écrite. Mais tant dans l'interprétation de la

partie historique des saintes Écritures, que dans celle de sa partie doctrinale et prophétique, nous avons toujours présente à l'esprit la première, la plus sûre, la plus universelle et la plus importante des règles pour l'interprétation de ce livre divin, savoir : *qu'il est nécessaire de l'expliquer, de l'entendre, comme l'explique, comme l'entend l'Église, à laquelle seulement Dieu a conféré l'insigne privilége d'interpréter infailliblement les oracles qui y sont contenus. Et pour les passages sur lesquels elle n'a point prononcé, il est nécessaire de consulter l'esprit avec lequel l'Église est dans l'habitude de juger; de prendre pour règle sa doctrine déja connue et professée sur d'autres sujets, et de ne point admettre d'interprétations qui ne soient conformes à cette doctrine et à cet esprit.* C'est ainsi qu'ont procédé constamment les saints Pères, dont on peut, à cause de cela, adopter avec sécurité les interprétations : tels sont les exemples, telles sont les traces que nous nous sommes efforcé de suivre pour l'usage que nous avons fait de la sainte Écriture dans ce *Traité;* enfin, tout ce que nous avons dit ou écrit ici, et tout ce que nous dirons ou écrirons à l'avenir avec l'aide de Dieu,nous le soumettons, comme nos écrits précédents, à l'obéissance, au jugement et à la censure de la sainte Église et du chef visible qui la gouverne.

VIII

Avantages de la doctrine des saints Pères. — Usage qu'on en fait dans ce traité. — Citations en latin.

Après la sainte Écriture, les sources les plus pures et les plus abondantes pour atteindre à l'intelligence et à l'explica-

tion des dogmes chrétiens, sont, comme nous l'avons déjà indiqué, les écrits immortels des saints Pères; de ces hommes éminents qui ont passé leur vie à approfondir la religion avec leur génie, et à la pratiquer dans leurs actions; et qui l'ont tant illustrée, non moins par la sainteté et par la pureté de leurs habitudes, que par leur prodigieux savoir, par l'immensité de leur érudition, par la force et par le charme de leur éloquence.

C'est pour cela qu'on ne peut voir, sans un amer serrement de cœur, qu'une partie de chrétiens instruits, dominés par une sorte de fanatisme et de fureur pour le classisme païen, aient, depuis trois siècles, mis hors la loi de l'empire des lettres, et condamné au plus strict ostracisme, les écrits des saints Pères, monuments si précieux du christianisme. Mais il semble que l'époque est venue pour ces illustres exilés rappelés de leur long et injuste éloignement, de rentrer dans le monde littéraire; ils reprendront la place que la sainteté, l'ampleur et la sublimité de leur sagesse leur avaient assignée; ils éclaireront les intelligences et réformeront la littérature chrétienne.

Déjà, de tous côtés, les éditions de leurs plus fameux écrits sont répandus, autant dans leur idiome naturel que traduits dans toutes les langues vivantes. Et nous-même, voulant concourir pour notre part à cette grande réhabilitation des vrais classiques, des vrais modèles de la sagesse chrétienne, nous allons faire imprimer une *Bibliothèque choisie* d'une douzaine de volumes in-8° des ouvrages les plus privilégiés des Pères de l'Église latine (qui seront suivis de près d'une semblable collection de ceux de l'Église grecque), pour l'usage seulement de la jeunesse studieuse et chré-

tienne et de ceux qui ne peuvent pas lire des volumes *in-folio*, soit à cause de la difficulté de les acquérir, soit à cause de l'effroi que leur longueur inspire.

Mais, en attendant que cette *Bibliothèque* soit mise au jour, nous nous sommes fait un plaisir, dans ce livre, d'y réunir les plus nobles et les plus belles interprétations des saints Pères sur le mystère dont nous traitons ; d'abord, ils aident à le mieux faire connaître ; ensuite, ils servent à faire mieux apprécier l'élévation du génie et la noblesse d'âme de ceux qui l'ont si magnifiquement expliqué.

Certainement toutes les fois que nous avons exposé leurs doctrines, nous n'avons pas cité leurs paroles ; autrement les citations latines de ce livre auraient égalé la partie destinée à ceux qui sont peu familiarisés avec la langue latine. Mais nous pouvons assurer de n'avoir avancé aucune proposition de quelque poids, qui n'ait son fondement sur l'autorité de quelque passage de l'Écriture sainte ou d'un Père de l'Église ; et si le lecteur connait familièrement l'usage de ces précieux monuments de la religion, il y reconnaîtra tout de suite le langage scripturaire ou patrologique, et s'apercevra que la doctrine qui lui est offerte est tirée de ces livres et souvent proposée avec leurs propres expressions. Dans beaucoup d'endroits, nous avons rapporté et exposé longuement les textes de l'Écriture et des saints Pères, et cela pour deux raisons : la première, pour justifier certaines expressions ou certaines doctrines qui, provenant de notre seule plume, pourraient bien être taxées de hardiesse ou d'égarement ; la seconde, parce que nous savons que les textes latins de l'Écriture et des saints Pères plaisent et sont goûtés par les âmes vraiment pieuses, alors même qu'elles ne les com-

prennent pas entièrement ; par là elles sont assurées que la doctrine qui leur est annoncée a été puisée à une source pure et salutaire. C'est encore pour cela que les livres et les sermons dans lesquels les écrivains ou les orateurs affectent de citer l'Écriture et les Pères en langue vulgaire, sont peu agréables à leurs lecteurs ou auditeurs : ou ils affectent de ne pas les citer, ou ils les citent à la manière (1) *ultramontaine* qui nous est venue des pays dominés par l'hérésie ; habitude que je serais tenté d'appeler d'autant plus inconvenante et plus bizarre, qu'elle n'ôte pas peu de sa dignité à l'écrivain ou à l'orateur chrétien, et donne à ses paroles un air de légèreté ou de profane nouveauté.

Pour l'avantage de ceux qui n'entendent pas le latin, non-seulement nous avons toujours ajouté la traduction des passages cités en cet idiome, mais encore nous nous sommes efforcé d'en pénétrer l'esprit, d'en faire sentir la force, en les paraphrasant aussi amplement que possible. Mais si le lecteur instruit veut confronter la traduction ou la paraphrase avec le texte original, il s'apercevra de l'attention et du soin que nous y avons mis, pour que le texte ne perdît rien de sa dignité et de sa force dans la version, et afin que la version ne dise rien de plus ou de différent de ce que le texte contient selon l'esprit, sinon selon la lettre.

IX

Style et élocution. — Système de ce livre. — Prière de l'auteur.

En ce qui regarde le style, nous nous sommes attaché avant tout à ce qui concerne la charité ; parce que nous

(1) Voyez à la fin du volume : *Premiere annotation.*

n'avons pas écrit pour l'instruction des savants, mais pour l'édification des gens pieux. Dans ce but, nous nous sommes efforcé de nous exprimer pour le mieux en un langage ordinaire, intelligible de tout le monde : le langage avec lequel les dogmes de la religion et ses grands mystères sont proposés par la théologie catholique ; sans cependant sacrifier au désir d'être clair, le devoir d'être exact à maintenir certaines expressions qui sont comme consacrées et les seules qu'il soit permis d'employer alors qu'on traite de certaines vérités. Nous confessons que nous avons constaté quelquefois, qu'il est difficile de rendre claires, et pour ainsi dire populaires, des doctrines abstraites et élevées de leur nature, sans leur faire perdre rien de leur précision théologique. Mais nous serions bien content d'avoir soutenu cette fatigue, si par là nous avions eu l'avantage de mettre à la portée du grand nombre certaines vérités, qui sembleraient être du domaine de la science ; et qui, au contraire, aident singulièrement à raviver la piété, à réveiller la foi et à la faire aimer.

Dans l'élocution, nous avons tenu un juste milieu entre la négligence et la trivialité avec lesquelles trop souvent sont écrits les livres de piété : et une recherche d'élégance qui, à force de subtiliser beaucoup sur les paroles, énerve les pensées, éteint le sentiment et détruit la dévotion. En somme, nous avons fait en sorte que la doctrine exposée fût suffisamment claire pour le lecteur indocte, suivant la maxime de saint Grégoire, sans cependant être fâcheuse et désagréable pour celui qui est instruit, si par hasard ce livre lui tombe entre les mains : *Quatenus ejus expositio ita nescientibus fiat cognita, ut tamen scientibus non sit onerosa.* (Homil. 13.)

Nous n'avons pu nous empêcher, de temps à autre, de

faire quelques digressions affectueuses, en mode de colloques, de remercîments ou de louanges à notre bien-aimé Seigneur Jésus-Christ ou à sa très-tendre Mère. La religion est à la fois si grande et si belle, que pour peu que l'esprit s'y applique à méditer ses mystères, il ne peut rester sans émotion ni sans charme au fond du cœur; principalement lorsqu'on traite des mystères de la grotte de Bethléhem : par lesquels la miséricorde, la bénignité, l'indulgence, la grâce, la douceur de notre divin Rédempteur apparaissent si visiblement aux yeux de la foi : jusqu'à rendre éloquents les hommes les moins doctes et à toucher au vif les cœurs les plus durs.

Nous avons intitulé *Lectures* les diverses parties de ce livre; parce que, comme nous l'avons déjà fait remarquer, nos saints mystères n'y sont expliqués que d'une manière simple et naïve : comme pour présenter pour chaque jour la matière d'une *demi-heure de lecture édifiante*, agréable, sur un mystère ou une vertu, qui sont le principe et le fondement de la religion.

Ensuite, à chaque *Lecture* répond une prière, une oraison jaculatoire, une pratique chrétienne pour chaque jour, que nous avons placées à la fin du livre : afin qu'il soit loisible à ceux qui ne peuvent suivre l'exercice entier, ou de faire la *Lecture* sans la prière, ou de réciter chaque jour la prière sans faire la *Lecture*.

Maintenant, ô vous qui prenez ce livre en main, sachez qu'il ne me reste qu'à vous prier instamment de vouloir le parcourir dans l'intention avec laquelle il a été écrit : savoir, afin de vous affectionner toujours de plus en plus, de vous fortifier, de vous délecter dans la vraie foi. Que s'il vous arrive de ressentir quelque avantage de cette lecture pour

l'édification et pour la force de votre cœur, louez-en et bénissez-en Dieu, duquel dépend tout bien, et dont la grâce seule rend efficace et féconde la parole de l'homme ; mais en remerciant la divine piété de ce bien spirituel, n'oubliez pas de lui recommander chaudement le pauvre auteur, faible instrument par le moyen duquel il vous a procuré cette consolation.

FIN DE LA PRÉFACE DE L'AUTEUR.

ANNOTATION ESSENTIELLE DU TRADUCTEUR

Le traducteur de ce livre, en s'identifiant avec les sentiments que son illustre et respectable confrère a exprimés dans ce dernier alinéa de sa préface, prie aussi toutes les personnes pieuses, qui liront cette *traduction en français* des *Beautés de la Foi*, de se rappeler de lui dans leurs prières, les assurant, que lui-même, en montant chaque jour à l'autel de propitiation, humblement uni à notre divin Maître, dans le saint sacrifice de la Messe, il le prie au *Memento* des vivants, pour toutes les personnes dont il aura été l'objet d'une pieuse bienveillance.

Abbé Clavel, *prêtre chanoine.*

RÈGLEMENT

POUR FAIRE UN BON USAGE DE CE LIVRE

---

1. Ce livre n'est point fait pour être lu, comme on a coutume de dire, tout d'un trait ; mais il est nécessaire de le partager en plusieurs jours pour en retirer quelque fruit. C'est pourquoi, comme il est déjà dit dans la préface, ce n'est point ici un traité raisonné, théologique ou ascétique : dans lequel on procède par voie de principes et de conséquences, et dont la lecture est d'autant plus fructueuse et utile, qu'elle est mieux suivie sans interruption ; mais c'est une exposition libre des avantages de la vraie foi, pour en faire connaître en tout temps la grandeur, goûter les délices, apprécier le bonheur ; et persuader au chrétien qu'il doit en conserver avec zèle, précieusement, le dépôt, en propager la gloire, en connaître les œuvres, afin d'en obtenir un jour les récompenses.

2. Pour atteindre à un but si important, il ne faut pas beaucoup lire, mais il est nécessaire de réfléchir ; il faut encore moins réfléchir que prier, encore moins prier que bien

agir : et pour accomplir tout cela, il faut se recueillir en soi-même, se retirer des rumeurs mondaines, du tumulte des passions, et consacrer au moins huit jours à la méditation du premier bienfait que nous avons reçu de Dieu, le bienfait de la foi, et du juste retour qu'elle réclame de notre part pour y répondre.

3. Il n'y a pas de temps plus favorable pour ce pieux exercice que celui de l'octave de l'Épiphanie, parce que ce fut ce jour-là que le Fils de Dieu fait homme se manifesta aux gentils ; et, dès ce jour, il fut tout à nous, qui descendons des gentils en ligne directe ; car il nous a ouvert la voie, assuré l'espérance, accordé le bienfait que nous avons reçu depuis tant d'années, de le connaître, de croire en lui, de l'adorer. « C'est avec raison, dit saint Léon, que ce jour » consacré à la manifestation d'un trait si inestimable de » la bonté divine, est d'un si grand prix et en si grande » estime dans tout le monde chrétien : et si nous étions, » comme nous devrions l'être, éclairés de sa douce lumière et » pénétrés de sa grandeur, nous devrions manifester la vé» nération que nous avons en lui, non-seulement en croyant, » mais encore en nous efforçant de comprendre le grand » mystère qui nous a été communiqué. »

Merito dies iste manifestatione Domini consecratus, specialem in toto mundo obtinuit dignitatem : quæ in cordibus nostris digne debet splendore clarescere, ut rerum gestarum ordinem, non solum credendo, sed etiam intelligendo veneremur. (Serm 2 de Epiph.)

4. Il est possible que dans tous les pays on ne puisse pas consacrer ainsi *l'octave de l'Epiphanie* selon cet ordre et saint exercice ; alors on pourrait le pratiquer pendant les huit

jours qui précèdent l'anniversaire de notre propre baptême. Car qu'est-ce que l'anniversaire du baptême de chaque chrétien ? sinon le jour de la manifestation de Jésus-Christ à son intelligence par le moyen de la foi ; le jour du mariage de Jésus-Christ avec son âme par le moyen de la grâce ; le jour de son entrée dans la grotte de Bethléhem, c'est à-dire l'Église. En un mot, c'est la vraie Épiphanie de chaque chrétien en particulier, dans laquelle lui sont appliqués personnellement les prodiges de miséricorde de l'Épiphanie universelle et commune des rois Mages.

5. Un temps encore très-opportun pour la considération des mystères exposés dans cet ouvrage, c'est celui où l'âme chrétienne est intérieurement sujette à des tentations ou extérieurement combattue dans sa foi. Parce que, comme on a recours à tel saint ou à tel autre pour tel ou tel besoin, soit spirituel, soit corporel ; comme pour obtenir force et secours dans les dangers de la foi, rien de plus naturel que de recourir à l'intercession des saints rois Mages, nos premiers patriarches et nos premiers guides dans la foi, et qui ont un tout particulier intérêt pour l'affermir dans nos cœurs. Et pour obtenir leur protection, que peut-on faire qui leur soit plus agréable sinon d'employer quelques jours à se rappeler les prodiges de miséricorde que Dieu opère à leur sujet et les prodiges de vertu qu'eux-mêmes ont fait briller par leur reconnaissance envers Dieu. C'est pour cela que la considération de la grandeur et des charmes de la vraie foi, est un moyen très-efficace pour réveiller l'amour et toucher fermement le cœur et l'âme.

6. Par la même raison, on peut approprier cet exercice aux infortunés qui ne le connaissent point et qui ne croient

point, mais qui ont le désir sincère de connaître la vraie religion et d'y croire. Des lettres venues à Rome de l'étranger, assurent que cette pratique de piété, adoptée par des personnes de ce genre, a obtenu un grand succès.

7. Maintenant, quel que soit le temps qu'on veuille y destiner, voici l'ordre suivant lequel il faut procéder :

A. Le soir qui précède le premier jour de l'octave, après avoir lu la protestation et fait la prière qui se trouvent pour cela à la fin de ce livre, on fera posément la *première Lecture* ; et en allant prendre son repos, on repassera dans son esprit les pensées de cette *Lecture* qui auront fait en l'âme une plus grande impression.

B. Le lendemain matin, on passera une demi-heure à méditer sur la même Lecture, essayant de l'adapter à ses propres dispositions, à ses propres habitudes qui ont rapport à la foi : et on finira par la prière analogue qu'on trouve à la fin du livre, après celle de la veille.

C. Ensuite, pendant le cours de la journée, on a soin de répéter l'oraison jaculatoire, en y adaptant la pratique correspondante ; et voilà comme on se conduira chaque jour de l'octave.

D. Comme cet exercice se fait en commun ou en public, on a coutume de terminer la pratique de la journée par les prières tirées du Missel romain : pour la propagation de la vraie Foi, qui, dans ce but, ont été insérées à la fin du livre, avec leur traduction en langue vulgaire en regard, pour l'avantage de ceux qui ne connaissent pas le latin. Le même exercice peut encore être fait en particulier et dans leur intérieur, par ceux qui ont du zèle pour la propagation de la véritable religion, au sujet de laquelle l'Évangile enseigne

que, lorsqu'on ne peut pas contribuer à sa gloire par tout autre moyen, la prière est le plus efficace qui ait été prescrit par Notre-Seigneur Jésus-Christ. (*Matth.*, IX.)

8. Si à cause du manque de temps on ne peut pas faire entièrement *la Lecture* de chaque jour, on doit lire au moins l'histoire scripturaire qui la termine. Et si on n'en a pas assez pour cela encore, qu'on fasse au moins la prière et la pratique de piété d'une journée. Quoique réduit à des termes si restreints, ce pieux exercice n'est pas sans une grande utilité.

9. Il est très-bien encore de tâcher d'écrire, ou de s'arrêter aux résolutions qu'on a prises, aux engagements qu'on s'est imposés pendant l'octave, pour assurer sa propre foi contre les assauts auxquels on aura reconnu qu'elle peut être exposée ; et pour comprendre les œuvres sans lesquelles la foi est morte ou bien près de s'éteindre. (*Jac.*, XX.)

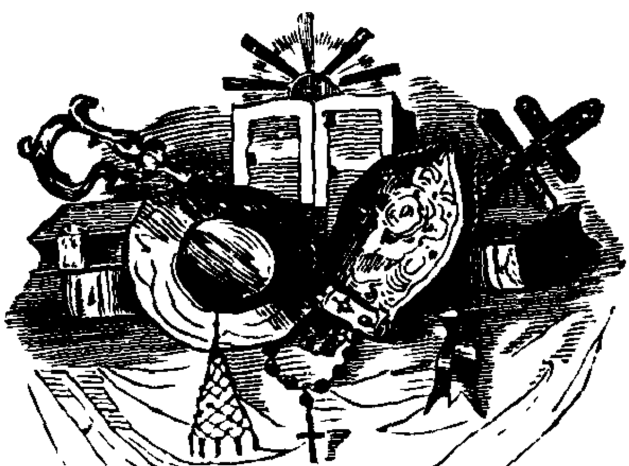
10. En même temps, on examinera sa conscience pour faire le dernier jour de l'octave une confession générale, ou au moins une confession annuelle, avec une plus grande attention et ferveur qu'à l'ordinaire ; et établir la réforme de ses propres habitudes, la règle d'une conduite irréprochable devant les hommes et devant Dieu, véritable et solide base de la foi chrétienne.

11. Le même jour enfin, on fera la sainte communion pour gagner les saintes indulgences attachées à l'exercice de l'octave de *l'Epiphanie ;* enfin après avoir communié, on renouvellera les promesses du baptême, et on fera l'action de grâces avec l'offertoire qui se trouvent à la fin de ce livre.

12. On recommande enfin, non-seulement à la piété privée, d'adopter parmi leurs dévotions, la belle et solide dévo-

tion de l'Épiphanie de Notre-Seigneur ; mais encore au zèle des prélats, à celui des pasteurs des paroisses, des supérieurs des communautés, des chefs de famille, afin qu'ils le mettent en usage dans les lieux et parmi les personnes qui dépendent de leur autorité. Car, s'il est vrai que le relâchement dans les pieuses coutumes a fait dans ces derniers temps, en beaucoup de lieux et parmi un très-grand nombre de chrétiens, crouler la foi ; que l'ignorance, la froideur et la faiblesse de la foi ont commencé par la corruption des exercices, et s'il est facile à l'esprit de se tromper lorsque le cœur a faibli ; il est impossible que le cœur ne faiblisse pas lorsque la foi ne se maintient pas vive, vigoureuse et fervente dans l'esprit.

FIN DU RÈGLEMENT.



AVIS ESSENTIEL

Pour bien profiter des pieux enseignements de ce livre, il faut non-seulement le lire attentivement : un ou deux paragraphes chaque jour du mois; mais encore il faut méditer les principales circonstances des vérités qu'on y traite matin et soir, pendant l'Octave et l'Épiphanie de Notre-Seigneur.

LES

BEAUTÉS DE LA FOI

PREMIÈRE LECTURE

LE VERBE DE DIEU FAIT HOMME, OU LE GRAND FONDEMENT DE LA FOI CHRÉTIENNE

Cum natus esset Jesus in Bethlehem Juda, in diebus Herodis regis. (Matth., II, 1.)
Lorsque Jésus fut né en Bethléhem de Juda, sous le règne du roi Hérode. (*Trad. Genoude.*)

INTRODUCTION.

I

Comment, parmi toutes les choses créées, l'homme a *été formé* par Dieu avec une toute particulière attention. — L'union de l'âme avec le corps dans Adam, est la figure de l'union de la Divinité avec l'espèce humaine par Jésus-Christ. — Sujet de cette lecture.

Quelque grande, quelque merveilleuse et étonnante que soit l'œuvre de l'univers, pour celui qui ne voit et ne contemple que le ciel avec l'immensité des corps lumineux dont il est orné, que la terre avec l'infinie variété

des animaux et des plantes qui l'embellissent : les anges eux-mêmes destinés à servir Dieu autour de son trône, n'ont été tirés du néant, qu'avec une seule parole et en un seul instant; et la création tout entière n'est que l'effet d'un commandement général établi par le Créateur avec une sorte d'indifférence : *Ipse dixit, et facta sunt; ipse mandavit, et creata sunt.* (Psal. XXXII.)

Mais, parmi toutes les créatures, on en voit une seule qui a été formée autrement que selon ce mode; cette créature, c'est l'homme. Il est évident que le Créateur attacha une grande importance à la formation de l'homme et qu'il y mit une sérieuse et attentive application.

C'est pour cela, qu'avant de mettre la main à cette œuvre, Dieu, au rapport de l'Écriture sainte, en appelle comme à son conseil à sa propre sagesse : *Dixit Deus, faciamus hominem.* (Gen., I.) Dès lors, il dispose, il prépare lui-même la matière; il la divise en toutes les parties qui doivent former la structure admirable du corps humain; il l'embellit, il la perfectionne, il lui donne la vie au moyen d'un souffle mystérieux, qu'on dirait comme tiré du fond de son cœur : *Manus tuæ fecerunt me, et plasmaverunt me totum* (Job., x) : *Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ.* (Gen., x.) Après avoir terminé ce singulier travail, l'Ouvrier divin, dit Tertullien, se met comme à le contempler, à l'envisager en se complaisant avec une tendresse indicible : *Recogita totum illi Deum occupatum et deditum.* (De Carn. Christ.)

Or d'où vient, s'écrient les interprètes, une si grande

préférence d'application, de sollicitude, d'amour dans la formation de l'homme, qui est inférieur à l'ange par sa nature : ***Minuisti eum paulo minus ab angelis.*** (Psal. VIII.) N'est-elle pas après tout la plus grande et la plus parfaite des œuvres de Dieu?

Saint Paul, en deux mots, découvre ce mystère et résout la question; c'est, dit-il, que le premier Adam était la figure du second Adam, c'est-à-dire la figure de Jésus-Christ : *Adæ qui est forma futuri.* (Rom., V.) Il faut remarquer que le texte grec dit : ***Type,*** et ***type*** signifie ***modèle :*** ce qui exprime clairement, ajoute Tertullien, que de même qu'un statuaire qui doit former une statue de bronze ou de marbre, en compose d'abord le ***modèle*** et la forme avec de l'argile : et plus le personnage qu'il veut former est important et grand, plus il s'applique avec soin, avec attention, à bien contourner son ébauche; de même Dieu ayant, dans ses décrets éternels, résolu de recouvrir un jour son ***Verbe*** d'un corps humain, voulut dans cette œuvre admirable en former la figure et le signe dans le premier homme. Ce n'est pas pour d'autres motifs qu'il a mis tant d'affection, tant de soin, tant d'amour à créer le premier Adam, sinon parce qu'il avait en vue dès lors le grand modèle du second Adam : la création de l'un était le type de l'incarnation de l'autre : ***Quid limo exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus.*** (De Carn. Christ.)

Et voilà comme dans la création d'Adam, dit saint Athanase, a été formulée jusqu'au vif l'incarnation de

Jésus-Christ ! C'est pourquoi, avant que l'homme fût créé, les esprits existaient, il y avait les anges ; les corps existaient, il y avait toutes les créatures insensibles. Mais l'esprit et la matière sont deux substances si différentes dans leur nature essentielle, si opposées et si dissemblables, qu'il semblerait que leur union en un seul être fût impossible. Que fait donc Dieu dans la création de l'homme ? Pour démontrer que rien n'est impossible à sa toute-puissance, il réunit en l'homme même, et sans les confondre, la nature intelligente avec la nature matérielle, l'esprit avec la chair ; et cela d'une manière si intime, si substantielle, si parfaite, que l'âme et le corps ne forment en l'homme qu'un seul sujet, et, comme on dit sur les bancs de l'école, une seule personne, un seul tout hypostatique.

Maintenant, considérez de la même manière la venue de Jésus-Christ, vous y verrez le Dieu, vous y verrez l'homme. Mais alors considérez spécialement ces deux natures dans leur essence, dans toute la distance infinie qu'il y a entre le Créateur et la créature, dans l'Être infiniment parfait et le néant, vous les verrez séparées par une distance encore plus grande, celle qu'il y a entre un Dieu saint et l'homme pécheur. L'union de la nature humaine avec la nature divine paraît donc impossible, d'une impossibilité absolue. Que fait donc alors Dieu dans l'incarnation de son Verbe ? Il démontre que rien n'est impossible à sa miséricorde et à son amour, comme il le fit déclarer par son ange à Marie au moment même

où ce mystère s'opérait : *Quia non est apud Deum impossibile omne verbum* (Luc., I.) ; il réunit ensemble, sans les confondre, les natures humaine et divine, et d'une manière si intime, si substantielle, si parfaite, que Dieu et l'homme ne forment en Jésus-Christ qu'une seule personne, ou, comme parlent tous les théologiens, une seule *hypostase*, un seul tout. Et de même que l'âme raisonnable et la chair ne font qu'UN homme, de même la personne du *Verbe* et *l'humanité*, ne font qu'UN Jésus-Christ : *Sicut anima rationalis et caro unus est homo ; ita Deus et homo unus est Christus : unus omnino, non confusione substantiæ, sed unitate personnæ.* (S. Athan. Sym.). Et dès lors le premier Adam, le plus grand des prodiges, le plus incompréhensible des mystères d'un Dieu Créateur, puisqu'il est en même temps esprit et matière, devient l'ébauche la plus expresive, l'image la plus parfaite du SECOND ADAM : le plus grand des prodiges, le plus élevé des mystères d'un Dieu Rédempteur, puisqu'il est en même temps HOMME ET DIEU tout ensemble : *Adæ qui est forma futuri.*

Or c'est ce sublime, cet incompréhensible, et en même temps très-affectueux et très-consolant mystère du second Adam, *vrai Dieu et vrai homme*, que le Créateur daigne ébaucher, tracer et prophétiser dès l'origine du monde, dans le premier Adam, *vrai esprit et vraie chair ;* ce mystère est annoncé par l'évangéliste saint Matthieu, comme accompli dans les simples paroles, par lesquelles il commence la magnifique histoire

des Mages, lorsqu'il dit : «Jésus étant né en Bethléhem de Juda, dans les temps du roi Hérode : » *Cum natus esset Jesus in Bethlehem Juda in diebus Herodis regis :* et cela, parce que les mystères de la vocation des Mages, d'après la générosité de leur confession, d'après la fermeté de leur foi, d'après l'efficacité de leur zèle, comme conséquence de leur principe, descendent directement de ce mystère de Jésus : Fils de Dieu, mais né véritablement d'une femme, et par là vrai homme lui-même, pour se manifester à l'homme, pour s'en faire aimer et pour opérer son salut.

Imitons donc la conduite de ces premiers évangelistes : et afin d'entrer dans la considération des mérites de la vraie foi, à propos des mystères des Mages, proposons-nous, dans cette première Lecture, de retracer intérieurement les grands motifs de confiance et d'amour de Dieu, que cette même foi nous représente dans le mystère du *Verbe de Dieu fait homme par amour pour les hommes;* et d'après l'enseignement certain de cette même foi, examinons dans ses motifs mystérieux et dans ses précieux et très-affectueux effets, ce que le Prophète proclame : L'ŒUVRE DE DIEU PAR EXCELLENCE : *Opus tuum* (Heb., III) : puisque, comme dit saint Bernard, il n'y a pas de mystère plus capable d'éclairer la foi que celui-ci, de fortifier l'espérance, d'allumer dans les cœurs le feu sacré de la charité : *Quid sic instruit fidem, spem roborat, caritatem accendit quomodo humanitas Dei?* (I. de Épiph.)

PREMIÈRE PARTIE

EXPOSITION DU MYSTÈRE.

II

Le mystère dont il est ici question, comme tous les mystères chrétiens, a sa raison *d'être*, non-seulement dans la bonté de Dieu, mais encore dans un grand besoin de *l'homme*.

La vraie religion est la loi suprême qui détermine la règle, les vrais rapports ou les relations d'échange entre l'homme et Dieu, et les hommes entre eux dans l'ordre divin. Or, ces rapports et ces relations ne peuvent être facilement compris et saisis par l'homme et de lui-même sans crainte de quelque erreur; il y a des mystères, comme l'incomparable saint Thomas le démontre, que Dieu même leur manifeste par le moyen de la foi : *Necesse fuit ut ea per modum fidei traderentur* (Gentil., XIV); de là la nécessité, de là l'existence d'une révélation divine, par laquelle l'homme connaît infailliblement et dans le plus court espace de temps possible, son principe, sa fin, ses espérances, ses devoirs.

Mais si les dogmes chrétiens sont véritablement révélés de Dieu, ne s'ensuit-il pas que ces dogmes ont été placés au-dessus de la portée et de la nature de l'homme? Qu'ainsi, la fin de tout enseignement, de toutes les institutions de la religion, est de perfectionner l'homme

sur cette terre, sur le modèle et avec la grâce de Jésus-Christ; et par là de le conduire à l'éternelle félicité dans le ciel, *in virum perfectum, in mensuram œtatis plenitudinis Christi* (Ephes., IV.) Ces enseignements divins, ces précieuses institutions doivent encore être appelées et sont véritablement *naturelles,* d'autant plus que la perfection est *l'état naturel* de tous les êtres; dès lors, tout ce qui les réforme, les ennoblit et les perfectionne est naturel.

Par là les mystères chrétiens ont leur raison, non-seulement dans la perfection infinie de la nature divine et dans les effets ineffables de son tendre amour; mais encore dans la misère de l'homme, à laquelle l'a réduit le péché, et dans la nécessité où il est lui-même des remèdes surnaturels et divins pour pouvoir en sortir.

Or, tel est parmi les autres le mystère d'un Dieu sauveur, que la première fois qu'il se *manifeste* à l'homme, il lui apparaît non pas seulement comme un homme véritable : mais comme un *homme enfant,* un homme pauvre, humilié, dénué et tout à fait réduit à la misère du dernier des hommes; et il établit avec lui une alliance perpétuelle, une parfaite société d'égalité et d'amour.

La raison humaine abandonnée à elle-même n'y entend rien; elle s'en irrite vainement, elle s'y perd, et se confond; et, comme dit saint Paul, le juif obstiné croit que ce mystère sacré est un scandale pour la majesté et pour la grandeur de Dieu; le gentil aveugle le

regarde comme un sujet de folie et de blâme pour la foi de l'homme : *Judæis quidem scandalum; gentibus autem stultitiam.* (I. Cor., I.) Mais l'âme vraiment chrétienne qui s'achemine vers les sentiers du salut éternel, accueille ces mêmes mystères avec transport, se complaît en eux, y met ses délices, les vénère, les admire, comme le chef-d'œuvre de la plus tendre charité, de la vertu puissante, de l'infinie sagesse de Dieu : ***Iis qui salvi fiunt, Dei virtus et Dei sapientia*** (ibid.) : parce qu'elle est éclairée et instruite par la lumière ineffable de la foi d'où, selon l'oracle de Jésus-Christ, le Père céleste révèle aux âmes pieuses et humbles les plus grands mystères, et leur en donne l'intelligence pratique qu'il refuse à l'orgueil de la sagesse profane : ***Abscondisti hæc a sapientibus, et revelasti ea parvulis*** (Matth., II) : et avec un tel secours, elle sent très-bien qu'il ne fallait pas moins qu'une si grande humiliation de Dieu, pour relever l'homme de l'abîme de misères, du profond avilissement dans lequel il était tombé par le péché. C'est pourquoi, aux yeux de la foi, ce grand et joyeux mystère ***d'un Dieu qui se manifeste aux hommes dans la misérable condition d'un petit enfant pauvre et obscur,*** a sa raison, non-seulement dans l'infinie miséricorde de Dieu ; mais dans l'immense besoin qu'avait l'homme d'un Sauveur, qui avant tout lui inspirât amour et confiance, et, par la confiance et par l'amour, l'attirât et le conduisît dans le sein de Dieu.

III

Adam et Caïn après leur péché. — Le sentiment de la peur et la crainte de Dieu, avant l'arrivée du Sauveur, dominant dans le cœur des hommes.

On lit, dans le Livre sacré de la Genèse, que le premier père du genre humain, de fils d'innocence étant devenu esclave du péché, a honte de se présenter devant Dieu; il essaie de se cacher, de s'éloigner de lui; l'épouvante et l'horreur s'emparent de lui dès qu'il entend la voix et le nom de Dieu qu'il a offensé : *Vocem tuam audivi et timui, quia nudus essem et abscondi me.* (Genes., III.) Or ce sentiment de repentir et de crainte de Dieu, qui s'était emparé du cœur de l'homme, à la place de la confiance et de l'amour de Dieu : et qui l'avait continuellement maintenu dans le souvenir de cette déplorable journée, où, maudit et poussé par une épée de feu, il avait été chassé du séjour de délices que sa désobéissance avait profané : ce lugubre sentiment, disons plus, ces profondes et funestes impressions, avaient été transmises, avec la vie, à toute la postérité de ce pécheur banni et proscrit de la face de Dieu.

Et Caïn, qui fuit toute société humaine, qui ne peut supporter la présence et la voix de Dieu, qui va errant dans les forêts, qui cherche à se dérober à tout regard, à se cacher enfin à lui-même; Caïn qui tremble, qui palpite de frayeur à chaque pas, et qui dans tout être

qu'il rencontre, croit trouver un accusateur sévère qui lui reproche son crime, et un exécuteur de la justice divine pour le punir : *A facie tua abscondar, et ero vagus et profugus in terra : omnis igitur qui invenerit me, occidet me* (Genes., IV); Caïn, dis-je, avec de tels sentiments exprimait au naturel les sentiments de terreur dont les hommes étaient dominés à l'égard de Dieu. A son seul nom, ils tressaillaient d'horreur, comme un conspirateur tremble au seul nom du prince qu'il a trahi; comme un coupable au nom du magistrat qui doit le juger; comme un condamné à l'idée du supplice qui le menace, de la sentence qui le poursuit, de la mort qui l'attend. Et toutes les cérémonies du culte ancien étaient seulement l'expression de la terreur que l'idée d'un Dieu indigné répand dans tous les esprits, établit et maintient dans tous les cœurs.

Non que l'espérance eût entièrement abandonné la terre, parce que dans cette circonstancce le désespoir aurait tellement abattu l'homme, qu'il se serait précipité à chercher dans le suicide un remède funeste à son épouvante; et l'espèce humaine eût trouvé son extinction dès son origine. A cause de cela Dieu offensé, tempérant la rigueur de sa justice par sa miséricorde, au même instant qu'il manifeste à l'homme ses formidables menaces, il lui fait entendre aussi ses promesses affectueuses. En lui indiquant la série de maux qu'il avait encourus pour châtiment, il lui annonce le Rédempteur qui doit lui apporter le remède : et avec cet

artifice d'amour, la Sagesse divine retire, dit l'Écriture, la plus noble et la plus chère de ses créatures terrestres de l'abîme de son péché ; et par l'espérance, elle lui ménage un secours qui la sauvegarde contre son propre désespoir : *Sapientia illum, qui primus formatus est a Deo pater orbis terrarum, custodivit, et eduxit illum a delicto suo, et dedit illi virtutem continendi omnia.* (Sap., x.)

Si bien que cette promesse précieuse d'une réconciliation future, mêlée aux traditions primitives, se répandit et se perpétua dans le monde : depuis, l'idée de la colère divine, de l'anathème originel, de la proscription de la nature humaine à cause du péché, était si vive et si profonde, que, à l'exception de quelques âmes qu'une foi plus vive, une vie plus pure élevait aux plus intimes communications avec Dieu, dans le reste des hommes, la confiance naissait de la foi d'un Médiateur promis ; et cette énigme de salut, ce mystère de pardon que, comme dit saint Paul, les anciens saluaient de loin à travers les ténèbres d'un avenir éloigné (*Hebr.*, II), ne détruisait pas entièrement la crainte.

A cause de cela (comme on l'observe encore aujourd'hui parmi les peuples étrangers à la douce nouvelle *d'un Dieu fait homme pour l'amour des hommes*), la religion du monde idolâtre était d'une certaine manière la religion de la peur ; la joie était bannie des fêtes religieuses ; un sacerdoce cruel exerçait un culte atroce

de feu et de sang, et ne parlait aux hommes de la Divinité que pour le porter à l'apaiser, avec des rites épouvantables, par des hécatombes odieuses de victimes humaines.

Parmi le peuple israélite lui-même, souvent la promesse du Médiateur futur, renouvelée successivement aux patriarches, annoncée par les prophètes, figurée dans tous les rits et dans tous les sacrifices de la loi, alimente la confiance et dépose dans les cœurs un principe solide d'amour envers Dieu. Cependant cette confiance était soucieuse, inquiète ; cet amour était timide et craintif presque comme la peur. Et l'étrange prière que ce peuple adressait à Moïse : « De ne point faire parler davantage Dieu crainte de mourir d'épouvante : » *Non loquatur nobis Dominus, ne forte moriamur.* (Exod., XXIX.) Quelle autre preuve que si la crainte de la Divinité s'étaite mparée des Israélites, peuple plus moral, plus religieux, plus sage que le peuple gentil, elle n'était pas certainement ni moins forte, ni moins inquiète ? De cette crainte découlaient l'inflexibilité de la loi, la sévérité des peines, la fréquence des châtiments pour les plus petites infractions, l'immolation des victimes, le rite de l'aspersion avec du sang, enfin tout l'appareil formidable du sanctuaire ; tout paraissait concourir à fomenter parmi ce peuple un sentiment lugubre pour le maintien dans l'énergie de sa tristesse : ce qui fait dire à saint Paul, que l'esprit de l'ancienne alliance, de la religion des juifs, était plutôt un esprit de servitude qu'un esprit d'amour

filial : *Non enim accepistis spiritum servitutis iterum in timore* (Rom., VIII).

IV

Cette frayeur de Dieu, bien différente de la sainte crainte de Dieu qui rend l'homme plus sage, n'empêchait pas que cet homme ne fût toujours plus en plus corrompu et plus éloigné de Dieu.

Il est vrai que la crainte de Dieu est le principe de la vraie sagesse : *Initium sapientiæ timor Domini.* (Eccli., I.) Elle est la voie ordinaire par où la grâce pénètre dans les cœurs et s'en rend la maîtresse. Mais la sainte crainte qui produit ces fruits salutaires a ses racines dans un secret amour de Dieu, parce qu'elle n'est que l'affliction d'avoir démérité, la sollicitude de reconquérir un bien perdu, l'appréhension de perdre de nouveau la grâce d'un Dieu sévère dans ses châtiments, riche dans ses récompenses.

C'est une crainte qui, au lieu d'éloigner de Dieu, attire les âmes à lui en les rapprochant. C'est une crainte qui est elle-même amour, mais un amour réservé, un amour respectueux de fils, un amour révérentiel d'épouse ; il est comme la pudeur de l'âme, qui n'exclut point la confiance, la maintient dans ses justes bornes, l'embellit et la perfectionne.

C'est pourquoi, cette crainte de Dieu, si sainte, si pure, si féconde, si précieuse, et qui console l'âme même qui lui est sujette, n'a rien de semblable et de commun

avec la frayeur de la Divinité ; que la première, à l'époque de l'apparition de l'Homme-Dieu était répandue dans l'esprit d'une grande partie des hommes, et qui comme elle avait un principe différent, produisait aussi des conséquences différentes. Cette crainte était tout à fait privée de confiance, une crainte inquiète, fâcheuse qui laissait subsister dans l'homme l'impuissance de plaire à Dieu par le sentiment de pénitence pour reconquérir la grâce, et se soustraire par la fuite à son empire pour éviter le châtiment. C'était une crainte d'esclave qui, dans le supplice dont il est atteint, déteste la peine qui lui est infligée, mais non pas le péché qui la lui a méritée. C'était une crainte qui avait son principe dans une secrète haine de Dieu, capable de détruire toute bonne idée dans l'esprit, tout sentiment louable dans le cœur. De là cette espèce de fureur pour les recherches dans tout ce qu'il y a de plus mystérieux dans la nature, et ce que les passions ont de plus infâme. Les dieux de leur fabrique étaient incapables de leur faire peur et tout à fait propres à autoriser leurs vices, à être honorés avec des cérémonies honteuses, avec des sacrifices abominables : et tout cela pour déshonorer le Dieu véritable, et comme par dépit et par vengeance de la profonde antipathie, de la secrète épouvante qu'il lui occasionnait par la sainteté de son être, et la rigueur de sa justice. De là enfin, cette rage du cœur, ce désespoir profond qui, comme dit saint Paul, portait l'homme à chercher une triste compensation à ses angoisses intérieures dans tous les

excès de la luxure et à s'y abandonner sans réserve comme sans pudeur : *Qui desperantes, tradiderunt semetipsos impudicitiæ, in operationem immunditiæ omnis.* (Eph., IV.)

C'est pourquoi cette crainte de Dieu, loin d'améliorer les âmes, les entraînait dans l'abîme de toutes les erreurs et de toutes lès visions, portant la dépravation et le désordre dans toutes les puissances de l'esprit, dans toutes les affections du cœur; elle corrompait l'homme tout entier jusqu'à la profondeur de ses fibres les plus subtiles; elle en faisait ou un démon par l'orgueil, ou une brute par l'impudicité, et le reléguait aux derniers confins de la barbarie : parce que, chaque fois que l'amour manque dans les relations de l'homme avec Dieu, la dépravation en est la suite, qui équivaut à la barbarie de l'âme : comme lorsque l'amour est exclu des relations d'homme à homme, naît la barbarie qui est la dépravation de la société.

V

Difficulté pour l'homme de revenir à la confiance et à l'amour de Dieu. — Dieu lui-même devait à cause de cela descendre jusqu'à l'homme, et le rappeler à sa destinée.

Or comment l'homme pouvait-il ressusciter de cet abîme profond de misère, de bassesse, de brutalité dans lequel il était tombé : comment pouvait être rétablie dans son état, une créature d'abord si noble et si parfaite, et ensuite si dégénérée, si corrompue dans toutes ses idées,

dans toutes ses inclinations, dans toutes ses habitudes, que quarante siècles de turpitudes, d'erreurs, de superstitions et de crimes avaient changée en une seconde nature ? Ah ! une si grande réforme n'était concevable que par des moyens contraires à ceux qui avaient perdu l'homme, en faisant de lui une grande, profonde et déplorable ruine ! C'est-à-dire que, comme il avait été si dépravé à cause de son éloignement, de sa méfiance, de sa frayeur et de sa haine secrète pour Dieu, il ne pouvait être reconstitué et guéri qu'en se rapprochant de Dieu, en donnant lieu à la confiance, à l'espérance, à l'amour de Dieu. Mais était-il facile de faire passer l'homme de la crainte servile, à cause de sa dépravation, de son avilissement, à la tendresse filiale de Dieu, à laquelle étaient attachées la réforme de son cœur et la restauration de sa dignité ? Etait-il facile après cet endurcissement de faire regarder Dieu comme un Père affectueux, à celui qui était dans l'usage de le craindre comme un juge inexorable et sévère : et à invoquer avec joie, un nom qui jusque-là lui inspirait uniquement de l'épouvante ? Etait-il facile de faire qu'il livrât à la confiance un cœur subjugué par la crainte : et de faire régner l'amour là où depuis tant de siècles avaient régné seulement l'aversion, le mépris, la haine de Dieu ?

Par conséquent, pour comprendre une réforme si grande, une restauration si difficile, en tout ce que la nature humaine a de plus intime, il était nécessaire que Dieu lui-même vînt à la recherche de sa créature à tra-

vers le chaos immense que le péché avait jeté entre le ciel et la terre, entre l'homme et Dieu ; mais qu'il vînt en même temps sous les formes de la plus grande miséricorde, du plus grand amour.

C'est pour cela qu'on observe parmi les hommes, que le petit, le plus infime, le faible, le malheureux, n'ose guère s'approcher du grand, de celui qui est plus élevé que lui, du riche enfin ; encore moins de lui parler avec confiance, encore moins de l'aimer, si d'abord celui-ci ne fait les premières avances et ne l'habitue d'une certaine façon avec lui par un air de familiarité et de confiance.

Ainsi, le petit enfant n'aime d'abord ses parents, que parce que ceux-ci sont les premiers à descendre jusqu'à lui, à se confondre en affection avec lui en se faisant aussi petits que lui : prenant à cœur ses plus minimes intérêts ou caprices, imitant ses mouvements, lui parlant son propre langage ; et comme les paroles d'une mère réveillent son intelligence et lui enseignent à parler lui-même, de même le sourire maternel, la familiarité maternelle tout à fait affectueuse et tendre relève le cœur et l'encourage à la confiance, à l'amour.

Il en est ainsi, proportionnellement, du respect de l'homme pour la femme, du maître pour son serviteur, du personnage élevé pour l'homme du peuple, du prince enfin pour ses sujets. S'ils veulent obtenir la confiance et l'amour, ils doivent les premiers inspirer ces deux

nobles sentiments, ils doivent se montrer estimables et affectueux s'ils veulent être respectés et aimés.

Or, s'il en est ainsi d'homme à homme, à plus forte raison doit-il en être de même de l'homme à Dieu : d'autant plus que dans l'état de justice originelle, l'homme, être infiniment petit, inférieur, faible, imparfait, n'était pas comparable à Dieu, être infiniment grand, majestueux, supérieur, parfait. Il ne le recherchait pas, il ne l'aimait pas, il ne s'entretenait pas familièrement avec lui, à moins que Dieu ne lui apparût sous une forme visible, lui parlât son langage, conversât avec lui, comme d'égal à égal, et ne lui eût le premier révélé son amour.

Que si cela fut nécessaire dans l'état d'innocence, combien plus devait-il l'être depuis le péché, après lequel les hommes sentaient trop combien ils étaient devenus odieux à la Majesté infinie dont ils avaient mérité les châtiments !

Le petit enfant qui a provoqué la colère de son père, s'il l'aperçoit venir après lui, se met à fuir tout effrayé qu'il est ; et si le père le recherche avec intention de corriger un fils coupable, certainement celui-ci ne s'approchera pas davantage, à moins qu'il n'aperçoive la clémence et la bonté dépeintes sur sa figure. Également, dit saint Bernard, Dieu incarné dans le Messie, pour inspirer à l'homme le courage de l'approcher, devait nécessairement se manifester à lui sous les formes, dont parle saint Paul, d'un Dieu sauveur, revêtu de la dou-

ceur et de la bonté. Autrement à sa première apparition sur la terre les hommes l'auraient fui : comme Adam avait voulu se dérober à sa présence, et se seraient abandonnés au désespoir, à l'épouvante, au sentiment de l'abandon de Dieu sur la terre dont ils avaient violé la loi, insulté la patience, méprisé les bienfaits et l'amour : *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei: quia hoc mihi maxime necessarium fuit. Alioquin quid agerem, audiens venientem Dominum? Numquid non fugerem, sicut Adam, qui a facie ejus fugit? Nonne desperarem audiens quia venit ille, cujus legem prævaricatus sum, cujus patientia abusus sum, cujus beneficio ingratus inventus sum.* (1. de Epiph.)

Par conséquent, pour arrêter l'homme dans sa fuite, pour le retirer de son éloignement, pour le recueillir dans sa rédemption, pour le relever de son avilissement, pour calmer ses craintes et son effroi, pour renouveler, dirai-je, son cœur et y faire naître la confiance et l'amour; il était nécessaire que Dieu non-seulement se montrât, mais encore qu'il voilât la splendeur de sa Majesté, les motifs de sa colère, les menaces de sa justice sous le voile de l'humilité, de la clémence, de la miséricorde, de la douceur, et qu'il apparût sous les emblèmes d'une amabilité infinie. Il était nécessaire, selon la belle doctrine de saint Paul, que le Dieu sauveur devînt en tout et partout semblable à l'homme, se fît son frère dévoué, descendît avec lui sur le pied de la familiarité, de la confiance, de la propre tendresse d'une per-

sonne dans laquelle on aperçoit égalité de nature et de condition; et en se faisant ainsi reconnaître pour un Dieu de miséricorde, l'attirer dans les charmes de sa bonté : *Per omnia debuit fratribus similari, ut misericors fieret.* (Hebr., II.)

C'est pour cela que l'humanité, dans sa désolation, réclamait un Sauveur par l'organe des Patriarches et des Prophètes, qui non-seulement descendît comme une rosée du ciel : *Rorate cœli desuper* (Isai., XLV), mais encore qui surgît des profondeurs de la terre comme un germe de salut : *Terra germinet Salvatorem* (Ibid.); c'est-à-dire, qu'elle réclamait un Sauveur qui vînt tout à la fois du ciel et de la terre, *Dieu et homme :* Dieu, pour détruire le péché; homme, pour exciter la confiance et l'amour. C'est pour cela que quelques-uns demandaient que le Sauveur vînt dominer la terre, non pas comme un roi puissant et terrible, mais avec douceur comme un agneau : *Emitte agnum, Domine, Dominatorem terræ.* (Isai., XVI.) C'est pour cela enfin que le Prophète royal insistait auprès de Dieu, avec une sorte d'importunité, qu'il fît descendre sur la terre, sous une forme visible, sa propre MISÉRICORDE : *Ostende nobis Domine misericordiam tuam.* (Psalm. LXXXIV.) Et ces mêmes Prophètes, qui avaient porté au ciel les vœux de la terre, chargés par Dieu d'annoncer à la terre les promesses consolatrices du ciel, avaient dit que le Sauveur serait envoyé à une époque fixe, comme la *miséricorde* de Dieu personnifiée et visible : *Misit Deus misericordiam*

tuam (Psalm. LVI.); et que cette miséricorde serait envoyée à la recherche de l'humilité égarée, pour la ramener, la recueillir et l'étreindre dans son sein : *Et misericordia tua subsequetur me.* (Psalm. XXII.)

VI

Jésus-Christ a pleinement satisfait à ce besoin de l'homme en se faisant homme. — Ressemblance de son humanité avec la nôtre même.

Or, voyez poindre à l'horizon du monde terrestre, ce mystère d'infinie miséricorde, d'incompréhensible indulgence, du plus tendre amour que le Fils de Dieu a conçu lorsqu'il s'est fait homme, lorsqu'il a voulu naître homme en se manifestant aux hommes sous la véritable substance de l'humanité : *Cum in substantia nostræ mortalitatis apparuit,* comme chante l'Eglise à la messe, dans la préface de l'Épiphanie. Mystère grand, sublime, ineffable, qui remplit d'admiration et d'étonnement l'esprit de l'homme : et en même temps qui parle avec douceur et remplit de confiance et de tendresse son cœur, et qui est tout compris dans cette parole de saint Matthieu : « Jésus étant né dans Bethléhem : » *Cum natus esset Jesus in Bethlehem.* C'est pour cela, dit saint Bernard, qu'il ne saurait y avoir quelqu'un qui doute que l'être qui reçoit la vie ne soit de la même nature que celui qui la donne : *Nam et filios hominum, homines : et ipsorum quoque animalium factus ex eodem cum eis*

genere esse, nemo est qui dubitat. (3. Épiph.) Or, de même qu'il est évident que Jésus-Christ est vrai Dieu, par cela seul qu'il est Fils de Dieu, parce que Dieu ne peut engendrer un Fils qui ne soit pas Dieu lui-même : ***Ex hoc ipso satis evidens et indubitabile, quoniam Dei Filium necesse est Deum esse*** (Ibid.) ; de même par cela seul qu'il est né dans Bethléhem : ***Cum natus esset in Bethlehem ;*** c'est-à-dire qu'il est né sur notre globe terrestre, et né de Marie fille de l'homme : ***De qua natus est Jesus*** (Matth., II.) ; par cela seul, dis-je, il est lui-même vrai homme, parce que celui qui naît d'une femme ne peut être qu'homme ! C'est pour cela encore que le même saint Matthieu dit dans son évangile sur les Mages, qu'ils trouvèrent le petit enfant dans les bras de sa mère Marie : ***Quod cum Maria matre ejus parvulus invenitur ; quid nisi verus homo et verus hominis filius declaratur.*** (Ibid.)

Que la raison humaine cesse donc, dit saint Pierre Chrysologue, de sophistiquer sur elle-même pour savoir comment il a pu se faire qu'un Dieu infiniment grand, infiniment riche, infiniment puissant, soit venu dans le monde comme un vrai homme : et que, homme vrai, il ait pu se soumettre à l'humiliation d'être renfermé dans le sein d'une femme, d'être né de ses entrailles, d'être emmaillotté dans de misérables langes, de manger son pain quotidien avec les larmes de sa propre Mère, de souffrir toutes les misères et toutes les infirmités de l'enfance, et de passer par tous les états, par toutes les conditions,

par toutes les infirmités de l'humaine espèce : *Sæpe quærimus, quare sic Christus intrat mundum, ut ventris experiatur angustias, partus patiatur injuriam, sustineat vincula pascuorum, cunabula tolleret imbecilla, lacrymis uberum nutrimenta disquirat, ætatum gradus necessitatesque præsentiat!* Quelque incompréhensible et étrange que puisse paraître un tel avilissement de la Majesté divine, une miséricorde infinie de la part de Dieu et, de la part de l'homme, une misère infinie qui pouvait seulement être réparée par un tel moyen, expliquent tout ; puisqu'il s'agissait d'apporter à l'homme la grâce de la réconciliation, du pardon, de dissiper de son cœur la crainte, d'y exciter la confiance et l'amour : et pour changer, réformer presque tout le cœur de l'homme, il était nécessaire que Dieu allât à lui et se présentât lui-même de la sorte : *En qualiter venire debuit, qui voluit apportare gratiam, timorem pellere, quærere caritatem!*

En effet, nous savons tous, continue le même Père, nous savons tous, parce que la nature l'enseigne à tout le monde, combien est grande la force, combien est doux le charme qu'exerce sur les cœurs la vue d'un tendre enfant : *Natura docet omnes quid valeat, quid mereatur infantia.* C'est pour cela que pour l'enfance il n'y a point de barbarie qu'elle ne surmonte, il n'y a pas de faroucherie qu'elle n'adoucisse, pas de cruauté qu'elle n'apaise, pas de dureté qu'elle n'amollisse, pas de rigueur qu'elle ne tempère, pas de fureur qu'elle n'éteigne ; et au

contraire elle commande l'amour, s'attache l'affection, provoque la grâce, obtient la charité : *Infantia, quam barbariem non vincit, quam non mitigat feritatem, quam crudelitatem non comprimit ; quem non inflectit rigorem, quam duritiam non resolvit, quem non compescit furorem ; quid non amoris expostulat ; quid non affectionis extorquet, quam non imponit gratiam, quam non impetrat charitatem?* Par conséquent, le Sauveur en venant dans le monde n'a point fait régner sur la terre, la crainte, mais il y a allumé le feu sacré de la charité ; il y est venu, non pour épouvanter les hommes, mais pour y purifier leur cœur et les obliger à l'aimer : il devait dès lors non-seulement se montrer homme, mais naître petit enfant : *Sic ergo nasci voluit, qui amari voluit, non timeri.*

Mais essayons d'approfondir encore un peu ce doux mystère de la miséricorde divine : *Profunda Dei*, comme le proclame saint Paul. (I. *Cor.*, II.)

Après cela, selon la doctrine de ce grand apôtre (§ V), la parfaite ressemblance du Sauveur avec nous, pouvait seule le faire regarder comme un de nous, en nous inspirant une entière confiance en lui ; qu'a-t-il fait davantage ce Verbe divin pour contracter avec nous cette parfaite ressemblance? Premièrement puisque nous, ses pauvres créatures, sommes formés de chair et de sang, à cause de cela, dit saint Paul, il a voulu pour nous sauver se revêtir aussi de chair et de sang : *Quia pueri communicaverunt carne et sanguine, et ipse participavit iisdem.* (Hebr., II.)

En second lieu, parce que nous sommes des hommes, il n'a pas pris lui-même une chair et un sang quelconque, mais la chair et le sang de l'homme, c'est-à-dire la véritable nature humaine. Il est devenu vrai homme comme nous : *In similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo.* (Philip., II.) Mais en se faisant homme il aurait bien pu se revêtir de l'humanité telle qu'elle était dans l'état d'innocence, revêtue des prérogatives de cet état heureux; c'est-à-dire, une humanité saine, forte, incorruptible, immortelle. Or, puisque nous avons une chair débile, infirme, corruptible, mortelle, une chair de péché : alors, pour rendre encore sous ce rapport sa ressemblance avec nous plus frappante, il a pris simplement une chair non-seulement humaine, mais encore passible comme la nôtre et sujette aux misères et aux peines du péché sans en avoir la coulpe : *In similitudinem carnis peccati.* (Rom., VIII.)

Ce n'est pas tout encore: cette même chair semblable par tout son extérieur à la chair du péché, il ne se la procure pas, lui, du néant, il ne l'attire point à lui du ciel; mais il la prend sur la terre de la chair très-pure de Marie : *Carnem non de nihilo, non aliunde, sed materna traxit ex carne* (Bed. in Luc., XI) : c'est de notre même chair qu'il devient non-seulement homme, mais homme à la manière des autres hommes; homme qui a avec nous une nature commune, la même condition, la même apparence; homme de notre même humanité; « homme fils de l'homme, » c'est-à-dire d'Adam. Quoi-

que sa divine Mère l'ait conçu sans opération humaine, et mis au monde d'une manière toute miraculeuse, cependant cette femme bénie, de laquelle seule il a pris son humanité, était elle-même vraie fille et vraie descendante d'Adam ; et aussi son fils Jésus-Christ était purement et vraiment descendant aussi d'Adam : *Christus est Filius hominis*, comme en avertissent les interprètes : *Scilicet Adæ, quia ex Adam prognatus est.* (A Lapid. in Matth.) Et c'est pour cela encore que saint Luc, en dressant la généalogie du Sauveur, selon la chair, remonte par la ligne de tous ses ancêtres, et lui donne Adam pour premier père : à Adam, Dieu pour auteur : *Qui fuit Adæ, qui fuit Dei.* (Luc, v) (1).

VII

Premier effet de la naissance du Dieu incarné : manifestation visible de la divine bonté.

Or comment pourrait-on, dit l'interprète que nous venons de citer, admirer assez l'éclatant mystère de l'amour fraternel du Fils de Dieu envers les hommes, d'avoir voulu avoir pour père terrestre, notre propre père Adam : afin de s'unir et de s'incorporer intimement à l'humaine nature et contracter une vraie consanguinité,

(1) L'école saint-simonienne, qui accusait de nos jours le christianisme d'avoir trop *méprisé la chair*, n'aurait pas soutenu ce paradoxe absurde, si les disciples de cette école avaient pu lire cette belle page de l'illustre religieux Théatin de Rome. (*Note du traducteur.*)

une vraie parenté, une vraie fraternité avec nous : ***Mira Christi cum hominibus fraternitas et caritas ; qua ex communi eodem omnium parente Adamo nasci voluit, ut fieret omnium frater et consanguineus ; atque intime insereretur naturæ humanæ.*** (Loc. cit.) Saint Paul avait donc raison d'annoncer ce mystère en termes si onctueux et d'une si grande douceur : puisqu'il dit, que notre Dieu sauveur, en se faisant homme, non-seulement s'est démontré un Dieu miséricordieux, plein de compassion, indulgent, bienfaisant ; mais il s'est révélé et a paru aux hommes comme la grâce même, la bénignité même, la douceur même, la miséricorde même personnifiée et visible sur la terre : ***Apparuit gratia Salvatoris nostri Dei : apparuit benignitas et humanitas.*** (Tit. 2 et 3.)

Tout cela était fait exprès, réplique saint Bernard, dans l'admirable discours qu'il a fait sur ces mêmes paroles si tendres de saint Paul : tout cela était nécessaire et fait à point, pour guérir notre faiblesse, réformer nos jugements, et diriger nos sentiments intérieurs vers la divine bonté ; parce que cet attribut de Dieu, si plein d'une extrême douceur, était une énigme pour les hommes, avant que Dieu leur apparût revêtu de notre humanité : ***Priusquam appareret humanitas, latebat benignitas.*** Non pas que Dieu ait commencé en ce moment d'être miséricordieux, car sa miséricorde est éternelle comme sa nature, ***si quidem et prius erat ; nam et misericordia Domini æterna est ;*** mais parce que les hommes n'avaient pas encore des preuves visibles pour pouvoir

comprendre qu'un Dieu offensé dans sa puissance pût avoir compassion de ses contempteurs : *Sed unde tanta agnosci poterat?* Et quoique sa miséricorde eût été tant de fois promise, cependant, comme elle n'apparaissait pas, les hommes avaient presque désespéré d'en sentir jamais les effets ; et à cause de cela, on ne sait si les dogmes de la philosophie païenne étaient plus désolants et plus absurdes que ce découragement des hommes envers l'attente de la miséricorde divine, qu'ils regardaient presque comme étrangère au cœur de Dieu. La Divinité, selon ce sentiment funeste, étant inaccessible aux hommes, ***promittebatur sed non sentiebatur ; ut et a multis non credebatur.*** Par conséquent, afin que le regard tout charnel de l'homme s'élevât vers le sein de Dieu, la Divinité elle-même vient, dans sa sagesse, s'unir et habiter dans sa chair ; elle apparaît revêtue de l'humanité pour faire remarquer sa bonté : ***Plenitudo divinitatis venit in carne, ut carnalibus exhiberetur, et apparente humanitate benignitas agnosceretur.***

Et quelle preuve plus lumineuse, quel argument plus capable de convaincre, Dieu pouvait-il donner aux hommes, de sa tendresse, de sa bonté, que celui d'avoir voulu se revêtir de notre chair, et en elle et par elle avoir accepté la responsabilité de ses misères, lui qui était la grandeur même, la Majesté même : ***In quo magis poterat commendare benignitatem suam, quam suscipiendo carnem meam ? quid tantopere declarat ejus misericordiam, quam quod ipsam suscepit miseriam ?***

A cause de cela, plus il se fait petit en devenant homme, plus il démontre la grandeur de sa bonté; et autant nous le voyons humilié et avili pour nous, autant nous devons l'aimer et le chérir : ***Quanto minorem se fecit in humilitate, tanto majorem se exhibuit in bonitate; et quanto pro me vilior, tanto mihi carior.***

Dans un autre endroit, le même docteur, dont les paroles sont douces comme le miel, revient sur un argument si tendre (*de Fontib. Salv.*) : Les philosophes païens, dit-il, ne connurent Dieu, que dans sa majesté redoutable, dont la grandeur et la gloire, épouvantant leur imagination, serrait et opprimait leur cœur. Les juifs le connaissaient particulièrement comme une puissance formidable qui par la voie de la force et de la crainte les retenait dans l'esclavage : ***Philosophis majestas innotuit; innotuerat Judæis potestas insignis. Verumtamen et Judæi potestate ipsa, et philosophi scrutatores majestatis opprimebantur.*** Les gentils et les juifs avaient conservé de la puissance de Dieu, l'idée qui s'était d'abord manifestée par la création dès l'origine du monde; ou de la sagesse de Dieu, qui était si sensible dans le gouvernement de l'univers; mais ils ne connaissaient que confusément les signes de miséricorde et de paix que l'esprit de Dieu allait engendrer pour l'homme, ni les tendres affections qu'il nourrissait pour lui au fond de son cœur. Ces signes et ces affections devinrent principalement visibles, lorsque Dieu apparut visiblement revêtu de toutes les formes de l'homme : ***Appa-***

ruerat ante potentia in rerum creatione ; apparebat sapientia in eorum gubernatione; sed benignitas misericordiæ nunc maxime apparuit in humanitate.

L'Épiphanie n'est donc pas une manifestation ordinaire de la Divinité, mais la manifestation particulière d'un Dieu qui aime l'homme et qui veut en être aimé. Et de même que Moïse fit connaître particulièrement Dieu créateur, Dieu maître, Dieu souverain, Dieu puissant, Dieu sévère, Dieu terrible ; ainsi, en Jésus-Christ est apparu au monde et s'est fait connaître le Dieu sauveur, le Dieu d'amour, le Dieu tendre, le Dieu compatissant, le Dieu paternel, le Dieu fraternel, le Dieu ami : *Apparuit gratia, apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei.*

VIII

Second effet de l'apparition du Verbe de Dieu fait homme : l'espérance du pardon.

Cependant cette manifestation ineffable de la bonté divine dans le Verbe incarné et fait homme, n'est pas seulement destinée à éclairer l'esprit des hommes intérieurement, sur le plus cher attribut de Dieu ; mais encore pour opérer dans leur cœur et y faire naître la persuasion et l'assurance de cette très-consolante vérité : « Que la condition des païens et du plus grand des pécheurs ne saurait être un obstacle à la miséricorde et au pardon. »

C'est certainement ce qu'a voulu indiquer saint Matthieu dans des termes très-simples en apparence, mais d'autant plus propres à faire connaître, par leur grave signification, ces *mystères joyeux* : « Jésus étant né à Bethléhem de Juda, sous le règne du roi Hérode. »

C'est pourquoi, disent littéralement partout les interprètes, l'Évangéliste, lorsqu'il commence la tendre histoire des rois Mages, a voulu remplir la tâche et le devoir d'historien fidèle et exact qui, en commençant à raconter un grand événement, débute en indiquant le personnage principal de son histoire, le lieu et l'époque de sa naissance. C'est pour cela qu'avec ces paroles : « Jésus étant né » il ajoute au principal personnage du drame divin, ces paroles : « Dans Bethléhem de Juda, » afin de fixer le lieu; et enfin, il détermine l'époque, lorsqu'il dit : « Sous le règne du roi Hérode. »

De plus, le mot de *Juda* est ajouté au mot : *Bethléhem*, dit saint Jérôme, pour distinguer ce Bethléhem, d'une autre petite ville qui portait le même nom en Galilée, dans la tribu de Zabulon.

Et encore, aux paroles : « Du temps du roi Hérode, » il faut remarquer, avec les interprètes, que Jacob avait promis à Juda, son fils, que le Messie naîtrait non-seulement de sa race, mais dans le temps où le sceptre ne serait plus dans sa race et serait passé en des mains étrangères : *Non auferetur sceptrum de Juda, donec veniat qui mittendus est.* (Gen., XLIX.) Or cette prophétie était littéralement accomplie lorsque naquit le

Sauveur ; car le roi Hérode, dont parle ici saint Matthieu, était Ascalonite, fils d'Antipather, Iduméen de nation, étranger aux juifs, monté sur le trône de Juda, par les intrigues d'Antoine, qui lui avait fait donner par le sénat romain le royaume de Judée, enlevé à la famille légitime de Juda. Par conséquent, saint Matthieu, par ces paroles : « Sous le règne du roi Hérode, » en faisant mention de ce roi étranger, a voulu, disent saint Jérôme et saint Chrysostome, faire apercevoir l'accomplissement de la prophétie de Jacob et établir une preuve irréfragable que Jésus-Christ est le vrai Messie : *Ideo regis alienigenæ mentionem fecit, ut illud videatur impletum : non auferetur sceptrum de Juda.* (In Matth.)

Mais cette riche et solide explication littérale n'exclut pas la belle interprétation spirituelle, tout à fait applicable à notre sujet, que les autres Pères donnent de ce même passage de l'évangile de saint Matthieu : parce que non-seulement l'Ancien Testament, mais encore le Nouveau, a, outre le sens historique et littéral, un sens spirituel et prophétique.

Par conséquent, prises dans ce dernier sens, les paroles : « En Bethléhem de Juda, » dit saint Augustin, contiennent elles-mêmes un mystère de miséricorde : parce qu'elles indiquent que Jésus-Christ est né de la postérité, de la tribu de Juda ; de ce Juda, qui ne propagea sa race que par le moyen d'un inceste avec Tamar, sa belle-fille ; et que cependant l'Agneau sans tache, le Dieu de la pureté et de la sainteté, n'a pas dédaigné de le choisir

pour son ancêtre : afin que notre vrai Sauveur pût nous instruire du mystère de son amour pour nous, non-seulement par ses discours, mais par sa naissance même : *Verissimus Salvator, non solum loquendo, sed nascendo magister extitit.* (Faust. 22. 64.)

C'est pourquoi, de cette circonstance concernant la charnelle origine du Sauveur par un ancètre si grand pécheur, nous avons inféré, nous fidèles de Jésus-Christ, qui sommes venus de toutes les nations païennes à la véritable Église, que les iniquités de nos ancêtres ne sont pas un obstacle pour participer à sa miséricorde : *Fideles enim ejus venturi ex omnibus gentibus, etiam exemplo carnis ipsius discere debuerunt, parentum suorum iniquitates sibi obesse non posse.* (Ibid.) Par conséquent pour se laisser aller à l'espérance en son amour et en son pardon, et pour faire connaître dès le premier instant qu'il est l'Époux généreux et pieux, comme il l'a dit depuis, dans son évangile (*Matth.*, XXII), il avait invité à ses noces les bons et les mauvais. S'il a daigné naître, c'est en conservant ensemble les deux qualités de vrai homme et de Dieu vrai, comme dans tous ses mystères sacrés. C'est pour cela, qu'à cause de sa divinité, il a voulu naître miraculeusement d'une *mère vierge ;* et pour s'accommoder aux misères, aux besoins, aux craintes de notre pauvre humanité, il a voulu avoir parmi ses ancêtres non-seulement des hommes justes, mais aussi des pécheurs : *Prohinde sponsus ille suis congruens invitatis ; qui vocaturus erat ad nuptias bonos et*

malos; etiam nasci voluit de bonis et malis : documenta quippe Dei et hominis ubique conservans, parentes et bonos et malos propter convenientiam humanitatis non sprevit; partum autem Virginis propter miraculum divinitatis elegit. (Ibid.)

Les paroles qui suivent ne sont pas moins mystérieuses ni moins consolantes : « Sous le règne du roi Hérode, » à cause qu'Hérode, dit saint Léon, représente ici la personne du démon : *Herodes diaboli personam gerit.* (4. in Epiph.) Dire donc que « Jésus est né sous le règne du roi Hérode, » c'est la même chose que si l'on disait que le bon, le tendre Jésus est né dans un temps et sous un règne où le démon avait la souveraine puissance sur la terre, et tenait les hommes sous le joug de la plus ignominieuse et de la plus cruelle servitude. Et il est bien à remarquer que les Juifs étaient non-seulement opprimés par le roi Hérode, mais qu'ils coopéraient à ses desseins en partageant ses sentiments de haine contre Jésus-Christ. C'est pour cela qu'il est dit qu'à la nouvelle que les Mages donnèrent de la naissance du Messie, toute la ville de Jérusalem, métropole du peuple juif, fut troublée avec le roi Hérode et comme Hérode : *Turbatus est Herodes rex et omnis Jerosolima cum illo.* (Matth., II.) Maintenant, on sait que les peuples païens furent plus que jamais, troublés par la tyrannie du démon, de la même manière et à la même époque; peu susceptibles d'être instruits et plongés dans le doute, ils ne secondaient que trop les desseins de l'en-

fer et la haine désespérée qui se manifestaient contre le vrai Dieu et ses lois saintes. O jours infâmes et détestables, jours funestes du « règne du véritable Hérode ! » C'est Lucifer qui est pour ainsi dire l'unique tyran et la lumière même de ce temps malheureux pour l'humanité souffrante, opprimée avec un empire horrible pour en recevoir un culte abominable. C'est en ces jours de larmes et d'odieuse mémoire, que Jésus-Christ a daigné naître : ***In diebus Herodis regis!***

Avec ce texte-là, l'évangéliste a donc voulu, non-seulement indiquer une circonstance historique, mais il a fait encore une tendre exposition de l'Épiphanie; selon saint Léon, c'est comme s'il avait dit une grande vérité de salut, en racontant un fait en apparence petit. A une époque où la terre dépouillée, veuve de toute vertu et pleine de vices; au moment où le monde, en plein naufrage, était plongé dans un déluge d'erreurs, de superstitions, de crimes, et qu'il devait périr renversé dans un déluge de feu; alors même l'indignation de Dieu se change en une tendre compassion pour l'homme, et lui fait éprouver les plus grands de ses bienfaits, quand il ne devait attendre de sa part que les plus terribles de ses châtiments : ***Deficiente ubique justitia, et mundo in vana et maligna prolapso in indulgentiam ira translata est!*** (3. Epiph.)

O leçon d'amour! O le plus consolant des avertissements! Emparons-nous de ceci, car il est temps que nous passions à l'expérience de la miséricorde divine;

et que la domination cruelle que le démon exerce, par le péché, sur notre malheureux cœur, n'empêche plus Jésus-Christ de nous visiter avec sa grâce; de même que la domination effroyable que le démon exerçait encore dans le monde vicié et corrompu n'a pas empêché Jésus-Christ d'y naître : ***Cum natus esset Jesus in diebus Herodis regis.***

Ainsi, cette parole sur Jésus : ***Cum natus esset Jesus,*** semble avoir été inspirée pour exciter la confiance en son divin pardon. C'est pour cela que le même évangéliste avait raconté un peu avant, que l'ange du Seigneur, ayant apparu à saint Joseph, lui avait ordonné d'imposer le nom de Jésus au petit enfant que la divine Mère avait conçu par la vertu du Saint-Esprit : ***Quod in ea natum est, de Spiritu sancto est... Vocabis nomen ejus Jesum*** (Matth., I); et que l'ange du ciel lui-même avait déduit la raison pour laquelle le Fils de Marie devait être nommé ***Jésus,*** qui signifie ***Sauveur,*** en disant : « Parce qu'il rachètera son peuple du péché : » ***Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.*** (Ibid.)

Maintenant, en commençant, d'après saint Matthieu, l'histoire des Mages, par cette parole : « Jésus étant né, » il est clair qu'il entend lier ce passage avec le précédent, et c'est comme s'il avait dit : Donc étant né un Sauveur qui devait racheter les âmes du péché, et sauver le pécheur; et voilà qu'il commence à remplir auprès des Mages cette précieuse mission. Donc Jésus

est né pour détruire, pour anéantir, pour pardonner le péché et sauver le pécheur. Nous n'avons pas après cela, ajoute saint Bernard, à craindre que le pouvoir lui manque de se sauver lui-même, parce qu'il est vrai Dieu et Fils de Dieu ; ni qu'il lui manque le désir affectueux, la volonté sincère, puisqu'il est né vrai homme, comme nous sommes nés, et fils de l'homme : ***Nec potestas illi deest salvandi nos, cum sit verus Deus et Dei Filius; nec bona voluntas, cum sit tanquam meus ex nobis, verus homo et Filius hominis.*** (3, Epiph.) Et comment pourrions-nous jamais, continue le même Père, craindre que ce Dieu d'amour soit dur et inexorable pour nous, lui qui a voulu devenir souffrant comme nous et pour nous : ***Quomodo erit nobis inexorabilis, qui factus est pro nobis?*** (Ibid.) A cause de cela, ô homme, s'il t'appelle, ou s'il te recherche, ce n'est point pour te punir et pour te perdre, mais pour te faciliter le salut. Ne cherche donc pas à t'éloigner de lui, cesse de craindre en sa présence ; et ne réitère point la faute de ton premier père Adam : « J'ai entendu sa voix et je me suis pris à craindre. » Le Dieu qui est né à Bethléhem est un petit enfant, tout à fait petit, c'est-à-dire, sans parole ; et la tendre voix d'un nouveau-né, qui ne fait entendre que des vagissements, ne saurait inspirer la frayeur, mais la compassion : ***Non puniendum, sed salvandum requirit. Noli fugere, noli timere. Ne forte dicas etiam nunc : Vocem tuam audivi et timui. Ecce infans est, et sine voce ; nam vagientis vox magis mise-***

randa est, quam tremenda. (De Font. Salv.). Et la même condition de très-petit enfant, dans laquelle il est né, que nous annonce-t-elle autre chose, sinon la facilité que nous avons de l'approcher et de l'apaiser; car qui est-ce qui ignore que les petits enfants pardonnent avec la plus grande facilité : ***Parvulus est, leviter placari potest quis enim nesciat quia puer facile donat?*** (1. Epiph.) Nous sommes très-pauvres, nous n'avons que peu ou presque rien à donner; or, moyennant l'entremise de ce petit enfant, nous pouvons, tant soit peu que nous le voulions, nous réconcilier avec Dieu : ***Pauperes sumus, parum dare possumus; attamen reconciliari possumus pro parvulo isto, si volumus*** (ibid.) : non pas que cette réconciliation avec Dieu puisse jamais être obtenue sans la pénitence; mais notre pénitence mesquine en elle-même est assez pour mériter le divin pardon : ***Non tamen sine pœnitentia; sed quia minimum quiddam sit pœnitentia nostra.*** (Ibid.) Nous ferons donc ainsi : nous suppléerons du sien ce qui manque de notre propre fonds; nous prendrons dans nos bras le petit corps de l'enfant Jésus, comme nous appartenant parce qu'il est né de la même manière que nous, et qu'il nous appartient réellement suivant ces paroles de la sainte Écriture : « Le petit enfant est né pour nous, sa grâce et son innocence nous ont été données : » ***Si quo minus est, addo et corpus ipsius; nam illud de meo est, et meum est; parvulus enim natus est nobis, puer datus est nobis.*** (Ibid.)

O Jésus plein de miséricorde, nous prendrons en vous-même ce que nous verrons qui nous manque pour satisfaire à nos offenses et nous réconcilier avec vous. Oh ! comme cette satisfaction sera très-agréable à Dieu ; et comme cette réconciliation d'amour sera fructueuse et douce pour nous : ***De te, Domine, suppleo quod minus habeo, in me. O dulcissima reconciliatio! O satisfactio suavissima!*** (Ibid.).

IX

Troisième effet de l'apparition de Dieu fait homme. — La confiance, l'entretien et la familiarité avec Dieu.

Mais observons enfin comment, indépendamment des effets produits par le péché, et dont il a été déjà question plus haut (§ II), deux sentiments contraires dominent dans le cœur de l'homme par rapport à Dieu, et s'en disputent continuellement l'empire : le désir et la répugnance de Dieu. La misère de l'homme est inexprimable et Dieu seul peut y porter remède : donc l'homme ne saurait s'éloigner longtemps de Dieu sans ressentir la peine de cet éloignement. Mais la Majesté divine n'a pas de limites et sa grandeur confond l'imagination et serre le cœur : donc l'homme ne saurait seulement penser à Dieu sans être consterné. Or Dieu, tout à fait affectueux pour la pauvreté, ne lui permet pas de suivre son instinct ; l'homme dans sa nullité consent avec peine à se réfugier en Dieu avec confiance. Certainement notre

cœur voudrait bien être uni pour toujours avec Dieu, à cause de l'immense besoin qu'il en sent; et il demeure toujours éloigné de lui et ne s'en rapproche presque jamais à cause de la crainte qu'il lui inspire. C'est ainsi qu'il le recherche et qu'il le fuit en même temps; il l'appelle et l'évite ; il le désire et il le redoute.

Par conséquent, sans mettre en doute les causes déjà connues de l'idolâtrie, je crois pouvoir assurer que celle-ci, d'après la disposition contradictoire du cœur humain par rapport à Dieu, a contribué beaucoup à établir et à propager le culte sacrilége des idoles. C'est pourquoi, l'instinct naturel, indestructible de l'homme vers Dieu, la lui faisait rechercher dans toutes les créatures; et la crainte non moins naturelle qu'inspire l'idée de l'Être infini, augmentée par les suggestions du démon et viciée par les passions honteuses, lui faisait rechercher Dieu dans les êtres semblables à l'homme et même inférieurs à lui; de là, la manie de tout transformer en Dieu jusqu'aux brutes, après les hommes; jusqu'aux vices, après les passions. Ainsi, l'horrible travestissement de l'espèce humaine vers l'idolâtrie était lui-même dans son principe un témoignage du besoin inné, permanent, impérieux de l'homme pour posséder un Dieu, mais un Dieu accessible, confident, égal; il présageait le grand mystère de l'***Homme-Dieu***, qui seul pouvait satisfaire à cet immense besoin de l'homme, concilier ses deux inclinations opposées, et le mettre en paix avec son propre cœur.

Voilà donc, dit Tertullien, l'une des fins et l'un des effets précieux de la naissance, de la manifestation de *l'Homme-Dieu ;* c'est-à-dire afin que l'homme eût le courage de se présenter sans timidité à Dieu, de traiter avec lui avec une confiance égale, avec l'amour d'un époux : *Ut homo ex æquo agere cum Deo posset.* (Advers. Marc., II, 27.)

A peine les apôtres, après leur vocation, ont-ils annoncé au monde la *joyeuse nouvelle* de cette apparition d'amour, que voilà une révolution étonnante dans la profondeur de la nature humaine; et le cœur de ceux qui leur prêtent des oreilles faciles, s'élèvera, suivant la prophétie de David, au-dessus de lui-même, à la plus grande hauteur que peut atteindre l'affection de la créature; c'est-à-dire, il passera de la crainte à la confiance, de la réserve à la familiarité, de la haine à l'amour de Dieu : *Accedet homo ad cor altum.* (Psal. LXIII.)

Ah ! pour nous chrétiens, nés, élevés dans le sein du christianisme, et qui avons sucé avec le lait l'habitude à la confiance de Dieu et en la vraie foi qui en est le principe et l'aliment; nous, pour qui appeler Dieu : *notre Père* et Jésus-Christ, *notre frère, notre égal*, est un usage acquis dès l'enfance; nous sommes dans l'heureuse impuissance de connaître et d'apprécier ce que vaut l'immense bienfait que *l'Homme-Dieu* nous a procuré, en nous initiant à cette confiance, à cette familiarité, à cet amour pour Dieu; et nous croyons que ces sentiments, parmi nous si populaires, si spontanés, sont

des sentiments naturels de l'âme ! Mais pour nous convaincre qu'ils ne sont pas naturels, et seulement l'effet de l'apparition bienfaisante de Dieu parmi l'espèce humaine et de la foi en ce grand mystère d'amour, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire des peuples infortunés, qui ne connaissent point cette apparition, et ne professent pas notre foi : parmi eux, la Divinité est encore une énigme de frayeur, qui écrase le cœur par la crainte, l'endurcit sous des lois de fer, et le rend immobile sous un fatalisme cruel ! C'est ainsi que l'homme, désespérant de la félicité de l'esprit, est attentif à multiplier, à prolonger les moments fugitifs qu'il peut donner aux délices des sens ; et, concentré avec toutes ses affections dans l'ordre matériel, passe la vie à se rendre semblable dans ses démarches et ses jouissances à la brute misérable.

Et encore l'état moral de tant de nos frères, que l'hérésie a séparés de nous peut, sur cette matière, servir de lumière et de leçon : ils sont eux-mêmes chrétiens, ceux du moins qui ne sont pas encore arrivés à nier la Divinité de Jésus-Christ, dogme fondamental du christianisme. Par conséquent, ils croient comme nous au mystère d'un « Dieu fait homme pour l'amour des hommes ; » mais ils ne croient pas au ministère ecclésiastique, aux sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie, qui sont les moyens par lesquels nous avons non-seulement un tel mystère toujours présent à l'esprit et au cœur, mais par lesquels nous en appliquons les mérites,

et nous en faisons ressentir les effets à tout chrétien. Ce mystère à cause de cela n'est parmi eux que comme la mémoire d'un fait lointain et commun, qui ne laisse dans le cœur qu'une stérile admiration, une reconnaissance tout à fait languissante et vague; et non pas les sentiments de la confiance, de la tendresse, de l'amour. Dès lors ce prétendu respect pour la Divinité dont ils ne cessent de se vanter et qui, si on l'examine bien, n'est qu'une réserve froide et obscure : de là encore cet air de sérieuse religiosité dans leurs cantiques et dans leurs cérémonies qu'ils veulent faire passer pour du recueillement; et qui n'est que la mélancolie et la tristesse d'un culte sans confiance et sans amour, du culte de l'antique crainte des Juifs, du culte de Sinaï, qui parmi eux semble être revenu prendre la place du culte de Bethléhem.

Mais nous catholiques, non-seulement nous croyons dans toute leur intégrité et pureté aux mystères de miséricorde de *l'Homme-Dieu;* mais encore nous croyons et nous participons aux sacrements qui nous en appliquent chacun de ses mérites d'une manière immédiate, particulière, directe : nous l'approchons, nous le particularisons, pour ainsi dire, et le personnifions avec chacun de nous : puisque, comme l'a si bien démontré un pieux et savant théologien moderne (Gerbet, PRINCIPE GÉNÉRATEUR DE LA PIÉTÉ CATHOLIQUE) l'Eucharistie en particulier n'est autre chose que le mystère de l'Incarnation approprié aux besoins de tous les hommes : et appliqué personnellement à chaque fidèle par l'union

intime avec laquelle l'Homme-Dieu s'incorpore par ce sacrement dans l'âme de celui qui le reçoit et s'en nourrit. A cause de cela, il reste en nous un sentiment de reconnaissance tout particulier, propre, personnel, direct ; et avec la reconnaissance, il fait naître et maintient la confiance et l'amour. De là cette tendre et joyeuse piété qui accompagne nos cérémonies religieuses, et dont se scandalisent en la réprouvant les hérétiques, qui ne comprennent rien à l'expression de l'amour, depuis qu'ils ont perdu, ces pauvres frères égarés, la foi dans les mystères qui l'animent et le maintiennent. De là cette crainte filiale de Dieu, unie à la confiance, le respect à l'amour, qui ne se trouvent que parmi nous catholiques, dans toute leur pureté, toute leur vivacité, et leurs justes limites : et qui mettent le cœur dans son état naturel, par rapport à lui-même et par rapport à Dieu. De là enfin ces admirables prières, ces élans affectueux qu'on rencontre dans nos livres de piété, que beaucoup d'hérétiques nous envient avec tant de raison : et qui, comme dit l'auteur français que nous venons de citer, sont le langage de l'Église catholique, langage de la douceur à l'usage de la confiance et de l'amour : « Puisque dans cette prière, nous proclamons Dieu : notre père, notre frère, notre ami, notre époux, l'âme de notre âme, le cœur de notre cœur, notre bien-aimé, notre amour, notre tout : » et à force d'exprimer à Dieu, dès notre plus tendre enfance, ces doux sentiments, ces affectueuses inspirations, ils deviennent habituels et sont eux-mêmes

un baume pour les plaies de notre cœur; ainsi sont adoucis les ennuis de la vie, et sont calmées les appréhensions et les terreurs de la mort.

Oh! que je serais malheureux maintenant si je me trouvais hors de l'Église catholique, seule dépositaire et de la divine vérité et de la pratique de l'amour divin! Lorsque je pense à Dieu comme Dieu, l'immensité de son être, sa grandeur, sa justice, sa Majesté infinie m'épouvante, m'accable, m'anéantit, me fait frémir. Ensuite, quand je pense à la mort, à ce terrible moment dans lequel moi, esprit solitaire, sorti du monde, je me trouverai en contact immédiat avec ce Dieu infini, immense, tout-puissant, très-juste et qui habite une lumière inaccessible : oh! quel regret j'éprouve! oh! quelle frayeur me trouble l'esprit, me serre et m'accable le cœur, et m'entraîne vers l'abîme du désespoir! Que ferai-je donc alors? Du Dieu-Dieu, je me retourne, dans la consternation de ma pensée, vers mon bien-aimé ***Dieu-Homme***, vers mon Dieu petit enfant, né d'une humble vierge, apparu en Bethléhem sous ma propre forme, dans ma propre nature; vers mon Dieu qui est venu me trouver jusque dans ma propre maison pour partager avec moi mes misères, mes faiblesses, toutes les peines de l'homme, et me faire participer à la grâce, à la sainteté, à la grandeur de Dieu; et alors mon imagination se calme, mes frayeurs se dissipent, mon cœur s'ouvre à la douce espérance. Alors je m'approche de mon Sauveur sans difficulté, je l'invoque avec confiance, et sur les

ailes de son amour j'ose lui parler de l'amour que je ressens moi-même pour lui : *Jam confidenter accedo ; jam supplico fiducialiter ; quid enim timeam quando Salvator venit in domum meam.* (Bern., Epiph.)

O grand, ô sublime, ô précieux, ô joyeux mystère de Dieu fait homme pour l'amour de l'homme, j'éprouve un besoin absolu de toi. Si ces deux mots, si ces deux idées, DIEU ET HOMME, étaient séparées, je retomberais tout entier dans la misère et dans la frayeur. Mon dénûment infini a besoin de Dieu ; ma timidité et mon néant oseraient encore moins l'approcher qu'un ange. Ils ont besoin qu'il soit homme ; l'homme qui n'est pas Dieu, ne saurait me sauver, me secourir, m'attirer à lui, me contenter : mais un Dieu qui n'est pas homme, ne m'encourage pas, ne me soutient pas, ne me rassure pas. Je ne puis donc avoir de salut, de soutien, de confiance, d'allégement que dans l'*Homme-Dieu.*

Par conséquent si ce mystère n'était pas une vérité, il eût été nécessaire de l'inventer : tant est grand le besoin qu'en a le cœur humain, tant sont grands la confiance et le secours qu'il en reçoit ! Mais, c'est un fait certain que si ce mystère n'était pas vrai, personne n'aurait su ni pu jamais l'inventer ; parce que la raison n'invente pas ce qui est au-dessus de la raison, soit que la raison ne le conçoive pas, soit que la raison ne le comprenne pas. L'homme invente, ou plutôt, il répète, diversement combinés, les desseins, les pensées, les œuvres de l'homme. Mais Dieu seul peut manifester, découvrir les

mystères ineffables de la sagesse et de l'amour de Dieu. Par conséquent, la raison n'a pu concevoir, ni exposer le dogme consolateur de l'Homme-Dieu; mais elle l'a appris, elle l'a reçu de Dieu, puisqu'il lui a été révélé par Dieu lui-même qui l'avait conçu, et que l'Église à laquelle il appartient en partage, a reçu la mission expresse d'en maintenir, d'en perpétuer la reconnaissance, la foi, les preuves et les effets.

O sainte Église catholique, combien je suis donc heureux d'être au nombre de tes disciples, de tes fils, puisqu'en toi et par toi je retrouve et conserve au fond de mon cœur le dogme et la foi en *l'Homme-Dieu*, qui me soutient et ne console! Et toi, ô saint mystère, reçois l'hommage intérieur, parfait, affectueux de ma foi et de mon amour. Je crois en toi et je t'aime ; ou plutôt je te crois en t'aimant, et je t'aime en te croyant; et, comme aimer c'est ma foi, croire c'est mon amour. O foi, ô amour de *l'Homme-Dieu*, combien tu es doux, combien tu es suave, combien tu répands de ravissante beauté sur ma vie. Jamais personne ne pourra effacer de mon esprit cette foi, ni de mon cœur cet amour. Je veux à l'avenir me consacrer tout entier, tout ce que je suis et tout ce que je possède, à cette foi, à cet amour. Mon âme en formera sans cesse l'objet de son admiration et de son étonnement; désormais elle contemplera dans une extase de bonheur merveilleux cette énigme d'amour par laquelle un *Dieu-Homme* et un *Homme-Dieu*, deux extrêmes si divers, si opposés sont réunis en une seule

personne ; mon cœur y cherchera toujours ses espérances, son secours, son repos, ses délices ; parce qu'il est impossible de trouver rien de plus délicieux, de plus doux que la manifestation pleine de tendresse d'un Dieu sauveur sous la forme humaine : *Apparitio quæ in infantia Salvatoris facta est dulcissima est.* (Bern., Epiph. 3.)

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE TIRÉE DE LA BIBLE.

X

Joseph se faisant connaître à ses propres frères est la figure et la prophétie du présent mystère. — Particularités de cette scène patriarcale.

Mais puisque, selon saint Augustin, les mystères de Jésus-Christ se trouvent prédits et figurés dans l'Ancien Testament : non-seulement dans les paroles des prophètes, mais encore dans les actions et dans la vie des patriarches : voyons tout à la fois la figure et la prophétie du mystère de la manifestation de Jésus-Christ aux hommes, que nous venons d'exposer tout à l'heure, dans l'histoire si touchante de la manifestation du patriarche Joseph à ses propres frères. (*Gen.*, XLV.)

En les voyant auprès de lui, humiliés, timides, craintifs, inquiets sur le sort de Benjamin, Joseph ne sut, dit l'Écriture sainte, il ne put contenir plus longtemps son émotion, ni comprimer sa tendresse : *Non se pote-*

rat ultra se cohibere Joseph. Car, afin que personne d'étranger, ne pût arrêter par sa présence, les traits de confiance et les transports d'amour de cette scène domestique, il fit éloigner de lui et sortir hors de la salle royale tous les courtisans : *Præcepit ut egrederentur cuncti foras, et nullus interesset agnitioni mutuæ.* Il demeure tout seul avec ses frères; et donne un libre cours aux larmes de son plus tendre amour pour eux : « Je suis, » leur dit-il avec un ton à la fois le plus énergique et le plus affectueux, « je suis Joseph. Mais dites-moi, mon père vit-il encore : » *Elevavitque vocem suam cum fletu, et dixit fratibus suis : Ego sum Joseph : adhuc pater meus vivit?* Sur cette parole, une sueur froide s'empare des frères effrayés de Joseph, et parcourt tout leur corps jusqu'à la profondeur de leurs os ; car ils voyaient environné de gloire et de majesté, celui qu'ils avaient trahi et vendu comme un esclave; et ils repassaient dans leur esprit, que leur vie et leur liberté étaient désormais entre les mains de celui dont ils avaient barbarement machiné la perte. Et dans leur étonnement plein de frayeur, ils tombèrent à la renverse la face contre terre, muets et sans mouvement : *Nec poterant respondere fratres nimio terrore perterriti.* Joseph, au contraire, prenant compassion de leur frayeur et voulant chasser la crainte de leur cœur, avec les manières les plus douces et les paroles les plus tendres, les invite l'un après l'autre de s'approcher de lui : *Ad quos ille clementer : Accedite, inquit, ad me.* Et lors-

qu'ils se furent approchés encore pleins de frayeur et de crainte, il ajouta : « Je suis Joseph, je suis Joseph votre frère : » ***Et cum accessissent prope : Ego sum, ait, frater vester.*** « N'ayez aucune crainte que je veuille me venger d'avoir cherché à me mettre à mort, et de m'avoir vendu à des marchands d'Égypte. Je ne pense plus à un tel fait, je ne m'en rappelle plus, si ce n'est pour accomplir les desseins pleins d'amour de la providence divine qui, par une série d'aussi étranges vicissitudes, a voulu que je vinsse dans ces contrées pour être un jour votre salut, votre vie, votre soutien. Ah ! si je ne me trouvais pas aujourd'hui en Égypte, le chef et l'arbitre de tant de richesses, vous auriez péri tous, faute d'avoir de quoi vous nourrir : » ***Nolite pavere, neque durum esse vobis videatur quod vendidistis me in his regionibus ; pro salute enim vestra misit me Deus ante vos in Ægyptum... Ut reservemini super terram, et escas ad vivendum habeatis !*** « Eh quoi ! doutez-vous encore que je sois celui que je vous dis? Fixez-moi bien en face avec vos yeux ; considérez bien ma physionomie ; rappelez-vous le son de ma voix ; et reconnaissez-moi pour votre frère : » ***En oculi vestri vident quod os meum loquatur ad vos.***

« Hâtez-vous de retourner vers mon père, rapportez-lui la nouvelle de mon élévation et de la grandeur dont vous me voyez environné, et amenez-le-moi au plus tôt possible ; assurez-le que rien ne lui manquera dans la terre de Gessé qui lui est destinée ; puisque Dieu m'a

fait maitre de toute l'Égypte. Ah! Jacob, mon père! vous serez désormais toujours auprès de moi; et vous et vos enfants ne me quitterez plus; et je pourvoirai aux besoins, à la conservation et au bonheur de tous : » *Nuntiate patri meo universam gloriam meam... festinate et adducite eum ad me, et dicetis ei : Habitabis in terra Gessen, erisque juxta me tu, et filii filiorum tuorum, ibique te pascam, ne tu pereas et domus tua. Deus fecit me dominum universæ terræ Ægypti.* Et en disant cela, il se jette les bras ouverts sur son cher Benjamin d'abord, le serrant affectueusement sur son sein; il le comble de ses baisers les plus affectueux, il mêle ses larmes pleines de chaleur avec les siennes: ensuite il se jette sur ses autres frères et les embrasse aussi avec la plus grande tendresse : *Osculatus est Joseph omnes fratres suos, et ploravit super singulos.*

Mais pourquoi tant de démonstrations d'amour et d'affection? Ah! ses frères l'avaient détesté, insulté, trahi; et pour se délivrer de sa présence qui leur était odieuse, ils l'avaient vendu pour quelques pièces de monnaie comme esclave en Égypte. Ni l'exhortation de Ruben, ni la réflexion de l'immense chagrin dont ils allaient accabler les vieux jours de Jacob, ni l'effroi et les plaintes de leur frère innocent, n'avaient pu les arrêter dans la cruelle résolution qu'ils avaient prise de le vendre. Maintenant, ils voient tout d'un coup, et hors de toute attente de leur part, la scène bien changée. Eux-mêmes sont tombés au pouvoir de leur frère; ils

comprennent et touchent du doigt et la grandeur du crime qu'ils ont commis en le vendant, et la grandeur de la puissance qu'il possède aujourd'hui pour en tirer vengeance.

Maintenant rassurer ces insignes coupables contre la crainte qui les opprime, d'un châtiment exemplaire; les convaincre du pardon qui leur est accordé, et ne se rappeler de l'énormité de leur faute, que pour en ressentir une plus grande compassion; faire naître enfin, dans leur imagination épouvantée, dans leur cœur bouleversé, le calme, la confiance, l'amour, était une bien difficile entreprise! C'est donc pour cela que Joseph met tout d'abord de côté tout l'apparat de sa majesté et de son pouvoir, et reste seul, sans force, avec ses frères tout seuls et sans force aussi. De là, ô prodige d'amour fraternel, s'écrie saint Ambroise, ô transport de charité industrieuse! Admirez avec quelle piété industrieuse Joseph excuse l'énorme fratricide, dont ses frères s'étaient rendus coupables; il en atténue la malice, ne faisant attention qu'au repentir qu'ils ont de l'avoir commis, et aux avantages que la divine providence avait su en retirer : *Quam fraterna pietas! Quam dulcis germanitas, ut etiam parricidale excusaret admissum, dicens, divinæ illud providentiæ fuisse, non impietatis humanæ.* (De S. Joseph.) Et comme si c'était encore avoir fait trop peu, il s'approche de chacun d'eux en particulier, et avec le cœur sur les lèvres, et avec un certain air de tendresse, il vise à les calmer par ses regards

pleins de douceur, il les encourage de ses paroles, les approche de son sein, et ne se rassasie point de les embrasser, de les baigner de larmes, de les combler de caresses et de baisers : *Osculatusque est omnes fratres suos, et flevit super singulos.*

Par toutes ces démonstrations, ils comprennent eux-mêmes qu'ils ont été pardonnés. Mais une crainte secrète leur fait craindre encore qu'un jour avec le souvenir de leur faute, la pensée de leur châtiment ne se présente à l'esprit de Joseph. Comment donc les rassurera-t-il pleinement? Ah! c'est avec cette sorte d'empressement, je dirai presque avec cette sorte d'affectation, que Joseph met à rappeler, à chaque parole, la mémoire de leur père commun. C'est pour cela que dès les premiers moments de son entrevue avec ses frères, aussitôt après qu'il se fut assuré auprès de Ruben de l'existence de son vieux père Jacob, après avoir prononcé ces paroles : « Je suis Joseph, » il ajoute tout de suite : « Mon père est-il vivant encore : » EGO SUM JOSEPH : ADHUC PATER MEUS VIVIT? Et ensuite, il manifeste pendant trois fois différentes, son désir d'avoir auprès de lui Jacob, et de vivre avec lui et ses frères dans la plus douce société. Ainsi réussit-il enfin, selon la remarque de l'Ecriture, à dissiper leurs appréhensions, à leur faire croire à un oubli parfait de leur faute, à un pardon absolu. Alors seulement la sérénité reparaît sur leur visage, le calme dans leur cœur, la confiance et la parole sur leurs lèvres; et ils osent lui exprimer leur reconnaissance et leur amour : *Post quæ ausi sunt loqui ad eum.*

XI

Explication et application de cette histoire prophétique.

Maintenant, toute cette histoire de l'amour de Joseph pour ses frères, dit saint Ambroise, est comme toutes les autres histoires du Vieux Testament, non-seulement la narration d'un fait accompli dans les temps passés : mais encore la figure et la prophétie d'un mystère qui devait s'accomplir dans l'avenir : du mystère même de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes : ***Hæc jam tunc futura posterioribus temporibus mysteria revelata sunt.*** (Loc. citat.). Et afin qu'il ne reste aucun doute que Jésus-Christ a été vraiment figuré et a parlé en Joseph : Observez, ajoute ce grand docteur, que non-seulement il y a identité de faits et de circonstances dans la figure et ce qu'elle représente, mais encore identité de paroles et d'expressions. C'est ainsi que non-seulement les ressemblances historiques, mais encore l'uniformité du langage, rendent sensible la prophétie et en facilitent l'intelligence : ***Hæc ipsis exprimantur sermonibus, ut ipsum esse intelligamus, qui ante in Joseph, et deinde in suo locutus est corpore : quando quidem nec verba mutavit.*** (Loc. cit.)

Encore saint Augustin, dans son admirable discours sur cette même histoire (18. *de Temp.*), l'envisage comme une magnifique figure de ce même mystère; et il commence son discours par les paroles suivantes,

qu'on peut regarder comme une interprétation canonique de l'Écriture sainte, puisqu'il dit : « Je vous ai déjà avertis plusieurs fois, mes très-chers frères, que lorsque vous entendez ou que vous lisez les paroles de l'Ancien Testament, vous ne devez pas seulement vous appliquer à ce qui est représenté dans leur sens littéral, mais aussi à ce qui est signifié par leur sens spirituel et prophétique : » ***Quoties vobis, fratres carissimi, lectiones de Veteri Testamenti recitantur, non hoc solum, ut sæpe admonui, debetis attendere quod sonat in verbo; sed quod intelligitur et sapit in spiritu.***

Et il n'a pas fait difficulté de dire, que dans ce dernier sens, on trouve certainement toute l'importance, la gravité, la magnificence des histoires saintes, puisqu'il ajoute : « Et qu'importe, en effet, au peuple chrétien de connaître les mariages et tant de circonstances purement domestiques de la vie des patriarches : si cette circonstance ne lui en explique pas le sens spirituel et la fin pour laquelle tout cela est arrivé, et a été écrit ; c'est-à-dire les mystères dont ces faits sont la figure : » ***Quid enim populo christiano prodest qualiter sancti patriarchæ aut uxores acceperint, aut filios procreaverint, nisi, quare hæc facta sint, aut quid res ipsæ figuraverint spirituali sensu perspexerit?***

C'est avec raison que les frères de Joseph, consternés et confus au son de sa voix, se cherchaient eux-mêmes sans se retrouver ; et profondément abattus, ils n'osaient lever les yeux vers lui, ni lui adresser la moindre pa-

role : *Nec poterant respondere fratres nimio terrore perterriti.*

Ils exprimaient par là, très-vivement, ce sentiment de crainte dont, comme on l'a vu (§ II), les hommes étaient dominés d'abord, avant l'arrivée du Sauveur sur la terre, en entendant seulement le nom de Dieu ; et du regret qu'ils éprouvaient de se présenter à lui, de lui parler, sentiments héréditaires du premier homme pécheur, qui dit : « Seigneur, en entendant votre voix, la frayeur ma surpris, et j'ai essayé de me dérober à vos regards : » *Vocem tuam audivi et timui... et abscondi me.* (Gen., III.) Et dès ce moment, dit saint Pierre Chrysologue, le Créateur de toutes choses, résolut de s'envelopper dans les limites étroites de notre chair; le Maître de l'univers voulut avoir sur la terre une patrie commune avec nous ; le Père de tous les pères voulut avoir des ancêtres parmi les ancêtres des enfants des hommes ; afin que ces mêmes hommes, que la peur de la majesté redoutable de Dieu avait dispersés et mis en fuite, fussent encouragés à retourner vers Dieu, en le voyant fait homme ; ils furent invités par son amour, attirés par la charité et vaincus par sa tendresse : *Creator rerum, orbis Dominus, postea quam se nostra angustiavit carne cœpit habere humanam patriam, et parentes parentum omnium ipse parens : ut invitaret amor, attraheret caritas, vinceret affectio, suaderet humanitas, quos fugerat dominatio, metus disperserat.* (Serm. 50.)

Et l'émotion de Joseph, à la vue de ses frères avilis et craintifs, et sa tendre impatience de se faire connaître d'eux, ne sont-elles pas une figure très-claire de la tendre compassion ressentie par le Fils de Dieu, en voyant la dégradation et la misère de l'homme, sous l'empire d'une crainte servile? Les sentiments de Joseph ne signifient-ils pas aussi le dessein qu'avait dès lors le Fils de Dieu, de se manifester aux hommes et de s'immoler pour leur salut? Et ces tendres paroles de la Genèse : Joseph ne pouvait plus se contenir lui-même : *Non poterat ultra se cohibere Joseph,* ne sont-elles pas une prophétie évidente de cette autre parole encore plus tendre prononcée par Jésus-Christ : « Je dois être baptisé d'un baptême de sang? » et cette inspiration prouve que mon cœur voit avec peine que le moment d'accomplir ce sacrifice, si cher pour lui, n'arrive pas assez tôt! *Baptismo habeo baptisari; et quomodo coarctor usque dum perficiatur* (Luc., XII.)

Ensuite Joseph, pour inspirer la confiance à ses frères si craintifs, éloigne de lui tout son entourage; et dépouillé de l'appareil de sa majesté royale, il prend le ton et l'air d'un frère, d'un égal; et Jésus-Christ lui-même pour inspirer la confiance aux hommes, a éloigné de lui l'entourage qu'il avait dans le ciel; a caché sa divinité, et la majesté avec la gloire qui l'accompagnent; et s'est anéanti, non-seulement jusqu'à l'humble condition de l'homme, mais jusqu'à se faire esclave de l'homme : *Cum in forma Dei esset,... exinanivit semet-*

ipsum, formam servi accipiens, et habitu inventus ut homo. (Philip., II.)

Joseph déclare que Dieu n'avait voulu disposer de lui, en l'envoyant en Égypte, que pour l'employer un jour marqué dans sa Providence ; afin de le constituer le *sauveur* de ses frères, qui n'avaient rien voulu écouter de sa part et qui l'avaient rejeté, vendu ; et Jésus-Christ déclare lui-même que l'Éternel, son Père céleste, l'a envoyé dans le monde : afin que ce monde, qui avait refusé de le reconnaître, dans son berceau, et l'avait abandonné à la fureur d'Hérode, fût, non pas puni, mais secouru et sauvé : *Misit Deus Filium suum, non ut judicet mundum ; sed ut salvetur mundus per eum.* (Joan., III.)

Joseph, avec les manières les plus affectueuses, invite ses frères effrayés et timides à s'approcher de lui, à s'asseoir à ses côtés : *Ad quos ille clementer : Accedite, inquit, ad me ;* « et Jésus-Christ, dit saint Ambroise, en naissant petit enfant dans Bethléhem semble dire aux hommes dans l'éloquent langage de son enfance : Approchez-vous de moi, puisque je me suis approché de vous, comme vous le voyez, et j'ai voulu participer à votre nature en prenant votre même chair : » *Accedite ad me quia ego ad vos approquinquavi, ut per carnis susceptionem facerem me vestræ consortem naturæ.* (De S. Joseph., 12.) Et cette invitation affectueuse, il l'a respectée solennellement et publiquement dans le saint Évangile lorsqu'il dit : « Venez, approchez-vous de moi, ô vous tous qui gémissez dans l'étendue de votre misère, et sous le

poids de vos péchés, parce que vous trouverez en moi secours et soulagement : » *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis; et ego reficiam vos.* (Matth., XI.)

Puis, les enfants de Jacob, abasourdis et stupéfaits par la nouveauté d'une telle rencontre, et agités par la crainte, *nimio terrore perterriti*, ayant de la peine à se croire eux-mêmes, Joseph leur dit : « Je suis bien celui que je dis être, considérez-moi bien; reconnaissez-moi au son de ma voix, aux traits de ma physionomie, et convenez que je suis vraiment Joseph ! Que craignez-vous encore? Vous avez retrouvé en moi un frère qui vous aime tendrement, et non pas un juge sévère pour vous infliger une punition : » *Nolite pavere, ego sum Joseph frater vester. En oculi vestri vident quod os meum locutum est.*

Et Jésus-Christ aussi, en voyant, après sa résurrection, ses disciples, et en eux tous les hommes pécheurs, consternés et confus en sa présence : et comme enlevés à eux-mêmes par la peur, ne pas croire à leurs propres yeux : *Conturbati discipuli et conterriti, existimabant se visum videre* (Luc., XXIV) : « Je suis, leur dit-il, Jésus, votre Sauveur. Considérez-moi bien; et reconnaissez-moi aux mains et aux pieds encore recouverts des plaies du Calvaire, à mon cœur transpercé; cessez d'avoir peur : je viens vous apporter la paix, et non le châtiment : » *Pax vobis : ego sum; nolite timere. Videte manus meas et pedes meos, quia ego ipse sum.* (Ibid.)

Et il ne dédaigne pas, dit avec un sentiment de reli-

gieux étonnement, l'apôtre saint Paul, et il ne dédaigne pas d'appeler ces hommes pleins de misère, SES FRÈRES BIEN-AIMÉS : *Non confunditur eos vocare fratres.* (Heb., II.) En disant à Madeleine : « Allez avec mes frères nouveaux : » VADE AUTEM AD FRATRES MEOS (Joan., XX) : et en approchant lui-même de ses disciples, il leur fait et en leur personne à nous-mêmes, cette déclaration si tendre et si consolante : « Je m'en reviens au ciel vers mon Père, qui est votre Père, vers mon Dieu, qui est votre Dieu aussi : » ***Et dicit eis : Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum.*** (Ibid.)

XII

Explication plus étendue de la même figure, et conclusion.

Joseph ne restreint pas sa tendresse à ses seuls frères présents auprès de lui, mais il étend encore à toutes leurs familles éloignées, sa générosité et son amour. Il veut donc que chacun de ses frères réunisse les enfants qui composent leurs familles respectives, et qu'on les amène auprès de lui en Égypte pour leur faire partager l'abondance de ses richesses et les arracher par là à la famine qui désole leur pays natal. Et il promet de pourvoir abondamment aux besoins de tous sur la terre de Gessen, et de confondre lui-même son existence avec la leur : « Puisque Dieu, ajoute-t-il, m'a rendu maître de

toute l'Égypte. » Et afin qu'ils repartent pour leur pays, pénétrés profondément d'une entière confiance en un frère si affectueux, et qu'ils apportent encore à leur famille ce sentiment de confiance pour le leur communiquer, Joseph ne s'en tient pas aux paroles et aux protestations, mais il serre ses frères l'un après l'autre sur son sein; il leur fait ressentir toutes les émotions de son cœur; enfin, il comble plus spécialement de caresses son frère Juda, par les conseils duquel il avait été trahi et vendu aux Ismaélites : et en les congédiant, il leur recommande la paix, la charité ; il leur fournit en abondance des vivres, des vêtements, des chariots, des bêtes de somme pour les porter : et de l'argent pour couvrir tous les frais de leur voyage et au delà : en un mot, il les fait participer à tous les biens dont Pharaon l'avait mis en possession. Maintenant, est-il possible de ne pas reconnaître dans cette particularité de l'amour de Joseph pour ses frères, que l'Écriture rapporte avec tant de soin, les traits prophétiques par lesquels le Saint-Esprit a voulu, deux mille ans à l'avance, tracer vivement la figure et dépeindre en traits de feu toutes les particularités ineffables de l'amour du Verbe pour les hommes? C'est pourquoi notre Sauveur Jésus-Christ aussi ne limite pas aux bergers, aux rois Mages et depuis à ses disciples, qu'il appelle ses bien-aimés, qu'il appelle ses frères, les transports de sa charité; mais il les invite à prêcher son Évangile, à administrer son baptême dans tout le monde, qui périssait

faute d'abondance du grain de la parole divine; car « toutes les saintes vérités étaient devenues extrêmement rares parmi les enfants des hommes. » (*Psal.* XI.)

Il voulut dès lors que, parmi ses disciples, il se formât comme une famille particulière d'hommes régénérés par la foi; et que cette famille toute particulière des nouveaux chrétiens se réunît ensemble autour de lui, sur la terre de Gessen, dans l'Église universelle : à laquelle il a promis son assistance perpétuelle, sa présence, son secours; posant pour base de toutes ses promesses, que son Père divin lui avait conféré tout pouvoir dans le monde entier : *Data est mihi omnis potestas in cœlo. et in terra. Euntes, in mundum universum prædicate Evangelium ;... baptizantes eos... ecce vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* (Matth., XXVIII.)

Il ne fait point d'exception dans ces paroles si douces, à ses promesses, à sa sollicitude pour le salut des hommes; car déjà et avant tout en présence de tous ses disciples, il avait donné le baiser de paix au traître Judas qui l'avait vendu ; il l'avait invité à pénitence en le serrant sur sa poitrine chaleureuse, en l'appelant : « mon ami : » entendant bien, dans la personne de Judas, tous les pécheurs représentés par ce disciple prévaricateur. C'est pour cela que depuis sa résurrection, il discourait ensemble avec ses disciples et ses apôtres, dans les termes de la plus tendre affection, leur présentant ses plaies à palper, et celle en particulier de son cœur; il voulut non-seulement qu'ils y portassent leurs re-

gards, mais encore leurs mains : ***Ostendit eis : manus et latus, palpate et videte.*** (Luc., xxv.) Enfin en les envoyant dans le monde, il leur recommande entre eux la charité : ***Hæc mando vobis, ut diligatis invicem.*** (Joan., xv.) Il les enrichit de tous les biens spirituels, dont son Père l'avait mis en possession ; il leur communique ses secrets, sa doctrine toute divine, son esprit, sa puissance, ses grâces ; afin qu'ils pussent eux-mêmes faire envers leurs familles et les peuples qu'ils convertiraient, ce qu'il avait fait pour eux ; et transmettre dans le cœur des autres le sentiment de cette entière confiance en son pardon, en sa charité, que lui avait excité et profondément imprimé dans leur propre cœur, au moyen du témoignage d'un parfait et tendre amour.

Dès lors, les premiers frères du véritable Joseph, les apôtres, pour réunir à lui, à leur tour, leurs propres familles, pour reconduire à Jésus-Christ les hommes que la crainte tenait éloignés loin de Dieu : pour leur faire croire à la possibilité de la réconciliation et du pardon, voici le langage plein de tendresse qu'ils leur tenaient, tel qu'il nous est resté dans la première épître de saint Jean, l'interprète fidèle, l'ami intime du cœur de Jésus-Christ : « Nous venons vous annoncer, disaient-ils, l'amour du Verbe éternel fait homme pour vous racheter de la mort; quoique lui-même fût la vie éternelle, il a voulu être caché dans le sein de son Père et maintenant ; il apparaît manifestement au monde. Nous vous disons cela, non sur le rapport que nous avons reçu de tout

autre, mais sur ce dont nous avons été témoins nous-mêmes ; parce que nous avons eu le bonheur de le voir, de le considérer de nos propres yeux, de l'entendre de nos propres oreilles ; et puisqu'il a daigné nous permettre de l'approcher, nous avons touché plusieurs fois sa chair divine, ses plaies aimables, de nos propres mains : » *Quod fuit ab initio, quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ ; et vita manifestata est, et vidimus, et testamur, et annuntiamus vobis : vitam æternam quæ erat apud Patrem, et apparuit nobis.* « Si nous vous prêchons un Dieu Sauveur, que nous avons nous-mêmes vu et entendu, c'est afin que vous ayez le courage de venir avec nous, pour aller ensemble nous unir avec lui, pour aller nous donner à lui ; c'est ainsi que vous et nous ne formerons qu'une seule et même société, une seule famille sous le même père en Dieu, de compagnie avec notre frère Jésus-Christ. Et nous vous tenons ces discours si tendres, si affectueux ; afin que là où régnait d'abord la crainte que produit la tristesse, règnent maintenant la confiance et l'amour, effets de la joie pure et parfaite : » *Quod vidimus et audivimus annuntiamus vobis, ut et vos societatem habeatis nobiscum ; et societas nostra sit cum patre et cum filio ejus, Jesu-Christo. Et hæc scribimus vobis, ut gaudium vestrum sit plenum.* Ah ! il n'y a plus lieu de s'épouvanter en présence du seul nom de Dieu. Ne pouvons-nous pas nous résoudre à nous rapprocher de lui et à l'aimer ? Eh bien,

sans que nous eussions la moindre pensée de le rechercher, c'est lui qui le premier a résolu de venir à nous, pour nous manifester son amour; et à la honte de nos péchés, pour gage de son empressement à nous admettre à la résipiscence et au pardon, il a envoyé son propre Fils sur la terre, par le moyen duquel et dans lequel ce pardon nous est non-seulement promis, mais accordé : *Non quasi nos dilexerimus Deum; sed quoniam ipse prior dilexit nos, et misit Filium suum, propitiationem pro peccatis nostris.*

Finalement Joseph ne réussit à calmer les craintes de ses frères, à les convaincre d'un pardon certain et sincère, à leur inspirer une entière confiance dans sa générosité et dans son pardon : si ce n'est lorsqu'il se montre plein de tendresse pour leur commun père, qu'il réclame de le voir au plus tôt, de l'avoir auprès de lui, avec toute sa famille, et de vivre en commun avec eux tous. Donnant à comprendre par là, que quoiqu'il fût le maître de toute l'Égypte, il ne dédaignait pas, mais qu'il se faisait une gloire d'être le fils de l'humble Jacob; que l'élévation du nouveau rang qu'il occupait n'avait en rien altéré les affections de son cœur pour toute sa famille; et que sur les degrés du trône d'Égypte, il savait être envers ses frères, aussi modeste, aussi petit, aussi doux, aussi généreux qu'il l'avait été avec eux autrefois : lorsque comme un tout petit esclave, il recevait d'eux sa nourriture, dans la campagne de Dotaïm. (*Gen.*, XXXVII.)

Et maintenant, c'est de la même manière que Jésus-Christ, voulant terminer la conquête du cœur de l'homme, en sa foi, en sa miséricorde, en sa bonté, pour lui inspirer le courage de se rapprocher de lui sans crainte ; et de lui parler avec familiarité pour faire, en somme, régner dans notre cœur cette confiance, cet amour de Dieu auquel est réservée la guérison parfaite de nos vices, le remède de nos infirmités, la résurrection de notre mort spirituelle, le principe de notre vie et de notre bonheur : non-seulement il est descendu jusqu'à la charité extrême de prendre notre même chair, de se faire homme ; mais pour montrer, dit saint Augustin, d'une manière plus claire, plus sensible, ce qu'il est capable de faire pour nous ; en rappelant ce qu'il a été capable de devenir au milieu de nous : le mystère de sa bonté de s'être donné, selon la chair, le même père que nous avons ; c'est là ce qu'il a sans cesse sur ses lèvres, ce qu'il répète continuellement à nos oreilles : *Commendat nobis quod misericorditer dignatus est esse pro nobis ; et velut mysterium commendans admirabilis incarnationis suæ, nomen hoc (Filius hominis) sæpius auribus nostris insinuat.* (De Confess. Evang., 2.)

C'est pourquoi il s'était si bien revêtu, par rapport à nous, des plus aimables qualités : de sorte qu'il s'était donné à lui-même les titres les plus tendres, les plus affectueux, s'appelant : « le maître, le pasteur, le guide, le médecin, le salut, la vie, le modèle, l'avocat, l'ami, la mère, l'époux des enfants des hommes ; » ensuite le titre

qu'il a continuellement sur ses lèvres affectueuses, et avec lequel il se distingue lui-même dans toutes les pages de son saint Evangile, c'est celui de *Fils de l'homme*, c'est-à-dire d'Adam ; parce que, selon la remarque des interprètes, le mot *homme* signifie *Adam*, qui fut le premier homme et le père de tous les hommes ; et dans la langue hébraïque, *Adam* veut dire précisément *homme : Adam absolute vocatur homo, quia primus fuit homo et parens cæterorum ; unde Adam hebraice idem est ac homo.* (A Lap. in Matth.) Par conséquent, le Fils de Dieu non-seulement ne dédaigne pas de s'attribuer la nature de l'homme, mais il s'en glorifie, il se complaît et se délecte d'être *Fils de l'homme ;* et pour nous convaincre de plus en plus qu'étant assis à la droite de Dieu, il se rappelle de sa famille selon la chair, il veut qu'elle soit toujours en sa présence, toujours rapprochée de lui ; et que Roi des rois, Seigneur des seigneurs dans le ciel, il sera toujours ce qu'il fut sur la terre : un père tendre, un frère, un consolateur, un sauveur de l'homme.

O titre de *Fils de l'homme*, dirons-nous avec l'interprète qui vient d'être cité, *ô titre de Fils de l'homme*, que notre Sauveur a pris lui-même de préférence à tout autre, et pour lequel il montre tant de goût et d'attachement ; que tu es doux, que tu es cher, que tu es précieux et consolant pour l'homme même ! Non-seulement ce titre prouve la profonde humilité du Fils de Dieu, de sa douceur, de son union intime avec nous ; mais encore, il réveille en nous, il nous prêche les tendres élans

d'amour, avec lesquels il se donne à nous petit enfant : comme un petit enfant de l'homme, afin que nous puissions bégayer avec lui, nous amuser, nous complaire avec lui, l'embrasser respectueusement et recevoir à notre tour ses embrassements, comme l'on ferait avec un tout petit frère, selon ce que lui-même a dit : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes : » ***Filius hominis notat summam Christi mansuetudinem, familiaritatem et demissionem, æque ac amoris blanditias, quibus se hominibus affert, quasi Filium hominis, ac parvulum parvulis, ut eum eo, quasi cum dulcissimo puerulo, ac suavissimo fraterculo delicientur, ac suavienter juxta illud :*** « DELICIÆ MEÆ ESSE CUM FILIIS HOMINUM. » (A Lap., Loc. cit.)

Ce qui en résulte donc pour nous c'est que, comme les frères de Joseph, recherchés et pleinement rassurés par la démonstration de tant de tendresse, de la part d'un Dieu fait homme : nous laissons aller enfin notre cœur à la confiance et nous osons lui parler comme à un de nos frères avec la familiarité la plus grande : ***Post quæ ausi loqui ad eum.***

Mais de quoi lui parlerions-nous plutôt, si ce n'est de ce qu'il aime que nous lui rappelions le plus, puisqu'il nous en entretient sans cesse lui-même? C'est saint Paul qui nous l'enseigne, puisque, après avoir dit que notre Sauveur a paru sur la terre comme la bonté de Dieu même : ***Apparuit benignitas Salvatoris nostri Dei*** (Loc. cit.), il ajoute : que cette bonté de Dieu est le mo-

tif le plus puissant, l'encouragement le plus fort, pour nous conduire à une prompte et sincère pénitence : ***Benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit*** (Rom., II); et que, mettre du retard à cette pénitence, c'est la même chose que mépriser odieusement les splendeurs de l'amour de Dieu, de sa patience, de sa longanimité; c'est encore se préparer par là à notre propre détriment, pour le jour suprême des vengeances divines, des torrents de colère proportionnés aux trésors de miséricorde dont nous abusons maintenant, par la dureté et par l'impénitence de notre cœur : ***An divitias bonitatis ejus, et patientiæ et longanimitatis contemnis? Secundum autem duritiem tuam, et impœnitens cor, thezaurisas tibi iram in die iræ et revelationis justi judicii Dei.*** (Ibid.) Pour nous donc, conclut saint Augustin, dans son sermon sur la manifestation de Joseph, pour nous donc, ô mes très-chers frères, qui, sans aucun mérite précédent de notre part, avons reçu tant de biens précieux de la bonté ineffable du véritable Joseph, de notre Sauveur Jésus-Christ; nous qui l'avons toujours présent au milieu de nous, non plus seulement en figure, comme les patriarches de l'Ancien Testament, mais dans toute la plénitude de la vérité de ses mystères : conduisons-nous de manière que lorsqu'il reviendra sur la terre pour nous juger, il trouve que nous avons fait fructifier les grâces de son amour, qu'il nous a apportées sur la terre lorsqu'il y est venu la première fois pour être jugé lui-même : ***Nos ergo fratres dilectissimi, qui nullis præcedentibus***

meritis, tanta bona per misericordiam veri Josephi, Domini nostri Jesu Christi, consecuti sumus; ad quos non umbra Veteris Testamenti, sed ipsa veritas venit; laboremus, ut quod nobis contulit judicandus, inveniat judicaturus. Et à cause de cela approchons-nous de lui dans le saint sacrement, où il est assis comme sur un trône d'amour, pour nous accueillir avec la même bonté avec laquelle il reçut les Mages d'Orient dans l'étable de Bethléhem; et faisons-lui sentir les gémissements de notre repentir; implorons, avec l'assurance de l'obtenir, sa miséricorde, sa réconciliation avec nous, son pardon: *Accedamus ergo cum fiducia ad tronum gratiæ, ut ipsi misericordiam consequamur.*

SECONDE LECTURE

LE MYSTÈRE DE L'ÉPIPHANIE EN GÉNÉRAL, OU LA VOCATION DES GENTILS A LA FOI CHRÉTIENNE.

Vidimus stellam ejus, et venimus adorare eum. (Matth., II.)

Nous avons vu son étoile, et nous sommes venus pour l'adorer.

INTRODUCTION.

I

Misère d'Adam depuis son péché, et miséricorde de Dieu pour l'appeler au pardon. — Ce que le Verbe divin fait alors pour le premier homme, figure de ce qu'il a fait dès lors à l'égard de l'humanité entière. — Argument et division de cette Lecture.

L'histoire de la chute du premier homme explique la profonde misère du cœur humain.

A peine eut-il par sa désobéissance consommé sa faute, qu'il ne tarda pas un seul instant à en ressentir la peine. Des ténèbres mystérieuses se mirent à obscurcir son intelligence. Le remords et la crainte s'emparèrent de son cœur. Une révolte funeste s'infiltra dans ses sens. La honte se dépeignit sur sa face, et cette révolution imprévue accabla son esprit autant que son corps, en lui faisant ouvrir les yeux pour connaître la grandeur de sa faute,

la profondeur de sa chute, et l'impossibilité de se relever de lui-même : *Et aperti sunt oculi eorum.* (Gen., III.)

Maintenant, dans cet état de misère, de confusion, d'abattement, de malheur, quel était le meilleur parti à prendre pour Adam, le parti le plus facile, le plus naturel ? Celui de retourner à Dieu, par le repentir et par la prière, et de l'implorer afin de sortir de l'abîme du péché, et de trouver secours dans la main toute-puissante qui l'avait tiré du néant. Hélas ! non ; dans un si grand besoin de recourir à Dieu, Adam et sa compagne ne pensent aucunement à Dieu, sinon pour s'éloigner davantage de Dieu et tenter de se dérober à sa présence ; et loin de l'appeler à son secours, ils sont épouvantés par sa voix et par son seul nom : *Et cum audissent vocem Domini Dei... abscondit se Adam et uxor ejus a facie Domini.* (Ibid.)

Voilà donc, dit saint Bernard, une preuve de la misère, de la faiblesse de l'homme ; il peut, par son libre arbitre, s'éloigner par trop de Dieu, se détourner de lui, et refuser de suivre les inspirations de sa sagesse. Mais il ne peut pas quitter ce chemin funeste et revenir à Dieu, si Dieu lui-même le premier ne va au-devant de lui. La conversion de l'homme pécheur à Dieu, dépend de la miséricorde divine elle-même, qui appelle à lui le pécheur par la voix intérieure de la conscience que la grâce de Dieu daigne provoquer : *Noverit anima se præventam nisi quæsita non quæreret ; nisi vocata, non reverteretur.*

Adam n'aurait pas, pour cela, pensé davantage à son Dieu, si Dieu n'avait pas le premier pensé à son Adam.

Et voilà que ce Dieu de bonté, qui est abandonné de l'homme, fait les premiers pas sur les traces de l'homme; et comme le représente la sainte Écriture, il va et vient en faisant le tour du paradis terrestre : ***Dei deambulantis in Paradiso.*** Il va chercher Adam dans les sentiers où il s'est caché pour s'apitoyer et se plaindre de son pauvre et malheureux sort : ***Abscondit se Adam in medio ligni.*** Il lui fait ressentir toute la douceur de sa voix, ***vocem Domini Dei.*** Il l'appelle tendrement par son nom : ***Vocavit Dominus Deus Adam;*** et il voulut qu'Adam lui-même lui répondît où il était : ***Et dixit ei: Ubi es ?***

O Dieu d'infinie miséricorde, de tendre piété ! s'écrie à ce sujet Procope. Quel père se montre-t-il plus affectueux et plus pénétré de sollicitude, pour aller au-devant de son fils égaré, ou plus affligé de le voir tombé dans une aussi profonde misère : ***Quis pater tanta cura et tanta clementia perditum quæsivit filium, dolens quod in tantam miseriam devolutus sit?*** (In. Gen.) C'est ainsi, ajoute saint Jean Chrysostome, que Dieu ne vient pas seulement le premier pour retrouver Adam, comme un juge cherche le coupable pour le punir; mais comme une tendre mère qui, voyant de loin son fils tomber dans un précipice, vole à son secours pour le retirer : ***Ad collapsum descendit; jacentem sublevavit*** (Hom. 7. ad pop. ant.) C'est pour cela qu'il ne le réprimande pas avec des paroles sévères et menaçantes; il ne le charge point d'injures; il ne lui dit pas « impie, scélérat, » mais il l'appelle par son nom : « Adam, Adam : » ***Non verbis gravissimis interpellat, eum sceleratum et impium nominans, non injurias afficit, sed proprio nomine.*** (Ibid.) Et tandis

que nous, faibles mortels, refusons souvent d'entendre prononcer le nom de celui qui nous a offensé, à cause du déplaisir qu'il nous occasionne ; et sommes même fâchés de l'entendre sur les lèvres d'un autre, et encore plus de le prononcer nous-mêmes ; Dieu répète le nom d'Adam pécheur avec tout l'attendrissement d'un ami plein de bienveillance : *Prima profecto vox statim ineffabilem, illius amorem demonstrat; eorum enim qui læserunt nomen commemorari nolumus, imo nec audire, quantominus pronuntiare.* (Ibid.) Et ensuite, il lui demande où il est : *Ubi es ?* afin de lui inspirer la confiance ; et en l'invitant à comparer l'état dans lequel il est tombé, avec celui dont il est déchu, et celui dans lequel il se retrouve, il le dispose à reconnaître sa faute, à s'en repentir, à oser la confesser, à solliciter et obtenir le pardon, dont l'effet et la grâce en réparent les suites funestes : *Non ignorans, sed fiduciæ occasionem præbens, ut per confessionem peccati, peccatum ablueretur.* (Hom. 17. in Gen.)

Or, sachons, dit Tertullien, de qui est cette voix amoureuse qui appelle Adam. C'est la voix du Verbe éternel, de Dieu lui-même : car quelle autre des trois divines Personnes pouvait alors converser avec les hommes, sinon le Verbe, la parole de Dieu, lequel devait un jour se faire homme : *Deus in terris cum hominibus conversari non alius potuit, quam sermo qui caro erat futurus ?* (Cont. Prax. 16.) C'est pour cela que dans tous les colloques entre Dieu et l'homme qui sont rapportés dans les saintes Écritures, c'est toujours le Verbe divin qui daigne descendre jusqu'à s'entretenir avec les hommes : *Filius*

ad humana semper colloquia descendit. (Ibid.) Et dans son premier langage avec Adam, comme dans celui qu'il emploie avec les patriarches et les prophètes, en visions, en songes, en figures, en énigmes, et sous une forme visible, il fixait dès lors, et figurait l'ordre et la manière dans lesquels il se manifesterait un jour, en se faisant homme, vrai homme lui-même comme ceux auxquels il s'était manifesté familièrement: *Ab Adam usque ad patriarchas et prophetas, in visione, in somno, in speculo, in enigmate, ordinem suum præstruens ab initio, quem erat persecuturus in finem.* (Ibid.) Or ce jour auquel le Verbe de Dieu a fait, avec l'humanité entière, ce que quatre mille ans plus tôt, il avait fait avec le premier homme prévaricateur et coupable, d'aller lui-même le chercher, l'appeler avec sa voix pleine d'affection, à sa connaissance, à sa réconciliation, à son pardon; ce jour a lui au moment de sa naissance sur la terre. C'est pourquoi, il apparut en ce jour comme un vrai pasteur qu'il s'appelle et se dépeint lui-même dans l'Évangile disant : Laissez les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles dans le désert, pour aller, par monts et vallées, à la recherche de la brebis égarée, jusqu'à ce qu'elle soit retrouvée et ramenée dans le bercail; c'est-à-dire, que, comme le grand saint Thomas interprète cette délicieuse parabole, c'est comme si le Sauveur disait : Laissez les anges dans le ciel qui sont comme quatre-vingt dix-neuf sont à un seul, par rapport aux hommes, c'est-à-dire quatre-vingt-dix-neuf fois plus nombreux que tous les hommes qui ont existé autrefois, qui existent aujourd'hui, et qui existeront sur la terre jusqu'à la consommation des siè-

cles : à travers l'espace immense qui sépare l'être du néant, la sainteté du péché, le Créateur de la créature, l'homme de Dieu. On peut dire, sans humiliation de la nature humaine pécheresse, qu'il est né homme par amour des hommes ; chacun le proclame par sa misère et par ses péchés, après l'avoir proclamé dans son étable par la voix des pasteurs de Bethléhem et des rois Mages d'Orient. Enfin l'évangéliste annonce ce grand mystère par ces paroles qu'il met dans la bouche des Mages, et qui indiquent à la fois la grâce de l'invocation divine et leur empressement pour y répondre : « NOUS AVONS APERÇU SON ÉTOILE EN ORIENT, ET NOUS SOMMES VENUS L'ADORER : » *Vidimus stellam ejus in Oriente et venimus adorare eum.*

Or, puisque dans cette vocation des rois Mages, il est question encore de la nôtre propre, voyons dans cette Lecture les moyens ineffables par lesquels elle a été opérée, les circonstances qui l'ont accompagnée, les mystères qu'elle contient, les devoirs qu'elle impose ; ce sont autant de considérations, en même temps instructives et très-agréables, tendres et édifiantes.

PREMIÈRE PARTIE.

EXPOSITION DU MYSTÈRE.

II

Par le ministère de l'ange et par le prodige de l'étoile, c'est notre divin Sauveur lui-même, qui, à peine étant né, va à la recherche des bergers et des rois Mages, et les appelle et les attire dans la grotte de Bethléhem.

Que le Verbe de Dieu soit venu dans le monde, qu'il

se soit fait homme pour rappeler les hommes de l'abîme de la perdition, aux sentiers du salut éternel; cela est très-certain, puisque lui-même l'a déclaré ouvertement dans son saint Évangile par ces paroles affectueuses : Je ne suis point venu pour appeler les justes, mais les pécheurs. Le Fils de l'homme est venu dans le monde pour chercher et sauver ceux qui allaient à leur perte et à leur ruine : *Non veni vocare justos sed peccatores. Venit filius hominis quærere, et salvum facere quod perierat.* (Luc., v et xix). Non-seulement son amour n'a pas attendu l'état de maturité pour accomplir une mission de si grande miséricorde et de tant de piété; mais, selon la prophétie de David, avec toute l'ardeur et toute la vivacité d'un géant qui mesure d'un regard toute l'étendue de la carrière qu'il est impatient de parcourir avec ses pas; à peine est-il né dans une modeste cabane, qu'il veut renaître immédiatement dans le cœur de tous les hommes: *Exultavit ut gigas ad currendam viam.* (Psal. xviii.) Et au même instant où, dans l'étonnement du ciel et l'indifférence de la terre, sa Mère très-pure le met au monde; voilà, dit saint Pierre Chrysologue, qu'il s'annonce lui-même, il se prêche, il se manifeste par le ministère des anges, ses ministres spirituels, aux bergers de Bethléhem; et aux rois Mages d'Orient par le moyen d'une étoile miraculeuse, à laquelle il fait parler la langue divine du ciel : *Illis locuta est vox spiritualium ministrorum; istis stella tanquam lingua cælorum.* (Serm. iv. Epiph.) Et si bien, comme l'observe saint Augustin, que les bergers qui étaient dans le voisinage, se rendirent dans la nuit même à la grotte de Bethléhem, où venait de

naître le Sauveur du monde. Et les saints rois, «qui devaient venir de loin,» y arrivèrent plus tard ; c'est pour cela que cette circonstance a donné lieu dans l'Église à l'institution de deux solennités différentes, sur le même mystère ; mais les uns et les autres sont appelés le même jour, la même grâce les guide, et la même lumière du monde éclaire leur esprit, attire leur cœur à la crèche du Rédempteur : ***Illi ipso die de proximo venientes; isti hodie de longinquo pervenientes, duos dies celebrandos posteris signaverunt : unam tamen* LUCEM MUNDI *utrique viderunt.*** (54. de Temp.) Or, quelle est la lumière du monde la plus éclatante, sinon le ***Verbe de Dieu,*** dont saint Jean a dit : Il est la ***vraie lumière*** qui éclaire tout homme venant dans ce monde : ***Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*** (Joann., I.) C'est donc le Verbe de Dieu, dit saint Augustin, qui a cherché et appelé à lui les bergers et les Mages.

C'est d'autant plus vrai, que lorsque l'ange annonce aux bergers cette heureuse nouvelle de la naissance du Messie, il leur dit : ***Dixit illis angelus : Evangelizo vobis gaudium magnum*** (Luc., II) ; c'est ce même ange qui chasse de leur cœur la crainte, les rassure et leur inspire la confiance, l'espoir : ***Nolite timere*** (Ibid.) ; c'est l'ange qui leur enseigne comment ils pourront le reconnaître : ***Et hoc vobis signum*** (Ibid.) ; c'est l'ange enfin, qui en leur révélant l'humble condition du pauvre petit Enfant et en même temps le titre si doux, le miséricordieux ministère du Sauveur de leurs âmes, établit au fond de leur cœur le désir de le voir pour l'aimer : ***Natus***

est vobis Salvator, invenietis infantem pannis involutum (Ibid.); mais comme cet envoyé du ciel a été envoyé par lui, pour parler de lui, il parle d'après cette mission et en son nom, et c'est comme s'il parlait lui-même. Et que signifieraient autre chose les paroles de l'Évangéliste : Les bergers furent inopinément environnés de la splendeur de Dieu : *Claritas Dei circumfulsit illos* (Ibid.), sinon que, tandis que la lumière sensible de l'ange brillait à leurs yeux, une autre lumière infiniment plus brillante et plus efficace, la lumière du Verbe divin faisait éclater ses rayons dans leur esprit ; et tandis que l'envoyé du ciel parlait à leurs oreilles, la grâce de leur Sauveur déjà annoncé parlait encore plus fort à leur cœur. C'est donc le Verbe divin lui-même qui va d'abord le premier à la recherche de ces hommes simples, se manifeste et se révèle à eux, les rassure, les met en mouvement, les attire à lui, les appelle et se montre plus empressé de les combler de grâces, qu'eux-mêmes ne sont désireux d'en recevoir.

On peut en dire autant des rois Mages ; il est vrai, ils sont recherchés et appelés par le ministère d'une étoile ; mais dans cette étoile et par cette étoile, c'est le Verbe de Dieu lui-même qui les recherche et les appelle. En effet, cette étoile est appelée de prime abord dans l'Évangile, L'ÉTOILE DE DIEU, c'est l'étoile du Messie par excellence : STELLAM EJUS ; expression superbe, dit saint Maximin, puisque, quoique toutes les étoiles soient *de lui*, créées par lui, cependant, celle-ci était plus particulièrement l'étoile de Jésus-Christ, parce qu'il l'avait créée pour annoncer aux hommes sa naissance : *Bene*

« *ejus* » *quia quamvis omnes ab eo creatæ stellæ, ipsius sunt; hæc tamen propria Christi erat, quæ specialiter ejus nuntiabat adventum.* (Hom. 5, Epiph.) Et l'interprétation ordinaire ajoute : *son étoile,* veut dire : « l'étoile qui lui appartient particulièrement, » parce qu'elle a été expressément créée pour le manifester et le prêcher lui-même : *Stellam ejus ; idest propriam, quia hanc creavit ad ostensionem sui.* (Glos. in Matth.)

En second lieu, cette étoile apparaît en Orient, et c'est de l'Orient que viennent les Mages : *Vidimus stellam ejus in Oriente ; ecce Magi ab Oriente venerunt.* Or, cet *Orient*, qu'est-il autre chose que le Fils de Dieu, dont le prophète a dit : « L'Orient, c'est son nom : » ORIENS NOMEN EJUS? (Zac., VI.)

Et Zacharie, père de Jean-Baptiste, ayant appris auprès de Marie la descente du Verbe éternel dans son chaste sein, pour se faire homme, avait déjà compris l'ineffable mystère de l'Incarnation lorsqu'il prononçait ces paroles si douces : Par les entrailles de la miséricorde et de la pitié de notre Sauveur, l'*Orient,* s'abaissant du haut du ciel, a daigné nous visiter sur la terre : *Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos Oriens ex alto.* (Luc., I.) Qu'elle est donc belle, ajoute un interprète, cette expression : « Les Mages sont venus de l'Orient ! » puisqu'elle indique clairement que les Mages, comme tous ceux qui viennent à Jésus-Christ, n'arrivent à lui, qu'étant appelés par lui et en passant par lui ; parce qu'en effet, il est lui seul le véritable *Orient : Pulchre ipsi ab Oriente venisse dicuntur ; quia omnes qui ad Dominum veniunt, ab ipso et per ipsum*

veniunt; ipse enim est Oriens (Haymon. in n. Matth.) Et saint Augustin dit : Observez que les bergers israélites n'arrivent aux pieds du Sauveur, qu'après l'avertissement de l'ange, comme les Mages n'y viennent à leur tour que par l'apparition de l'étoile ; mais les uns et les autres, par ces moyens divers, ne sont appelés que *par lui;* puisque lui-même a dit : que personne n'arrive à la connaissance de Dieu que par lui : ***Judæi pastores, angelo nuntiante; gentiles Magi, stella demonstrante perducti sunt; quia nemo venit ad Patrem nisi per eum.***

Il est vrai que les Mages étaient des sages, ils étaient philosophes, c'est pour cela qu'ils sont appelés ***Mages,*** du mot hébreu Maghim, qui signifie ***hommes de méditation,*** parce que la méditation est la clef de la sagesse et de la vraie philosophie. Ils étaient Chaldéens et astrologues, et le cours des astres était l'objet particulier de leurs études et de leurs recherches ; il est vrai, enfin, qu'en voyant une étoile nouvelle, qui, par la grandeur de sa forme, par l'abondance de sa lumière, par la singularité de sa position, par la nature de son mouvement, n'avait rien de commun avec les étoiles connues jusqu'alors, avec les planètes, avec les comètes qu'ils avaient l'habitude d'observer, ils purent par là juger qu'ils avaient affaire avec un phénomène extraordinaire, tout miraculeux. Mais là, finissaient les lumières que la science pouvait dans ces temps leur fournir à ce sujet, ils reconnurent donc sur-le-champ, non-seulement le miracle de cette étoile, mais encore ils comprirent la signification, puisque sans hésiter, ils purent dire : C'est ici l'étoile du Messie ; il est vraiment né : ***Natus est Rex***

Judæorum; vidimus stellam ejus; et, sans essayer d'y voir autre chose, ils se mirent immédiatement à la recherche de Jésus-Christ; ce fut l'effet, non du raisonnement humain, mais de l'inspiration divine; non, des calculs et démonstrations astronomiques, mais de la lumière et de l'opération de la grâce : *Christum in stella quærebant, quem divina inspiratione significari intelligebant : non tamen astrologicæ artis demonstratione, sed spiritus sancti illustratione.* (Fulgent. Épiph.)

Saint Jérôme pense que les Mages étaient descendants et petits-fils de Balhaam, qui avait prophétisé *l'apparition de l'étoile de Jacob* (Num., XI); et que cette célèbre prophétie (dont il sera question dans la *Lecture* suivante) répandue partout en Orient, et particulièrement dans le pays des Mages, leur servit d'interprète pour reconnaître cette étoile comme miraculeuse : *Magi hanc stellam futuram noverant vaticinio Balhaam, cujus erant successores.* (In Matth., II.)

Mais, en admettant la vérité de cette hypothèse, ajoute saint Augustin, les Mages n'ont pu conclure autre chose de l'apparition de l'étoile miraculeuse en Orient, que l'accomplissement de la prophétie de Balhaam en général. Mais ils n'ont pu apprendre d'elle, quel est celui qui était né, en même temps qu'elle avait apparu, d'où il était, sur quel peuple il était destiné à régner, et encore moins leur procurer cette certitude qui leur fait résoudre de chercher le Messie avec tant de promptitude et le confesser avec tant de courage. Ce fut donc la divine sagesse, elle qui ne trompa jamais le cœur sincèrement désireux de la retrouver, qui par des moyens secrets,

dont l'Écriture sainte se tait, mais qu'elle laisse à notre prudence de découvrir, révéla aux Mages un mystère dont l'étoile était le signe et la figure ; et ces sages obtiennent directement du ciel, l'explication d'une énigme que, dans leur humilité, ils avaient demandée au ciel : *Quis esset ; ubi esset, quorum rex esset ; sidus illud, etsi lucebat, tacebat. Sed Deus, corda quærentia et pulsantia non defraudans, alio modo sine dubio, petentibus revelavit, quod stella indicare non potuit : quem modum quidem scriptura non dicit, sed intelligendum prudentibus dereliquit.* (Homil. 1. lib. 27. homiliar.)

Le même saint Jean Chrysostome dit encore : La vue de ce prodige ne pouvait pas elle-même toute seule leur faire connaître sa grande signification, si la grâce divine n'avait pas daigné répandre sa douce lumière dans leurs esprits. C'est pour cela, que les rayons d'une lumière mystique et divine, une étoile invisible se mit à pénétrer dans le cœur des Mages, en même temps que la lumière physique de l'étoile visible brillait à leurs yeux ; et ce fut cette lumière ineffable qui leur fit apercevoir l'étoile nouvellement créée, comme un signe de la présence sur la terre, du Créateur des cieux : *Ejus luminis splendor etiam Magorum corde penetrans, spirituali luce perfudit ; ut signo nascentis novæ stellæ Creatorem cœli cognoscerent. Neque enim poterant Christum Dominum agnoscere, nisi dignationis divinæ gratiæ illustrati.* (Hom. 1. ex. Var. in Matth.)

III

Pourquoi encore, le Sauveur à peine est-il né, qu'il appelle aussi auprès de lui, les Mages, outre les bergers.

Mais dans cette vocation miraculeuse des Mages, observons l'empressement de notre Dieu Sauveur, à manifester, dès le premier instant de son arrivée dans le monde, les desseins de sa miséricorde pour tous les hommes.

Rappelons-nous que c'est parce que notre divin Sauveur avait été particulièrement imploré du haut du ciel, par les patriarches israélites; que les prophètes l'avaient clairement prédit; l'histoire et la religion des Juifs l'avaient figuré dans leurs grands personnages, dans leurs cérémonies, dans leurs sacrifices, dans leurs rites; et lui-même avait été littéralement promis depuis plusieurs mille ans, au peuple juif, comme son Roi tout particulier, comme son libérateur et comme son chef. Qu'ainsi, lui Dieu et homme tout ensemble, avait pris le nom de: *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob,* en désignant les Juifs, comme étant son héritage, sa possession, sa vigne, son peuple choisi, son allié, son fils; enfin, en rendant ce peuple dépositaire de ses promesses, de ses oracles, de sa religion, de son culte; il semblerait qu'il avait par là, d'une certaine manière, répudié toutes les autres nations. Si donc le Messie, né au sein de la nation juive, de race israélite, sous le titre de *Roi des Juifs,* se fût seulement manifesté aux bergers de la Judée; l'expression employée par l'ange du ciel pour

l'annoncer à ces mêmes bergers : « Il vous est né un Sauveur : » NATUS EST VOBIS SALVATOR, aurait pu faire croire que le Fils de Dieu n'était venu sur la terre que pour racheter le peuple juif; qu'il réservait à lui seul toutes ses miséricordes, et que les pauvres Gentils devaient être perpétuellement exclus de ce mystère de son ineffable bonté.

Que fait donc alors le divin Sauveur pour dissiper dès les premiers instants de sa naissance, ces suppositions et ces craintes, pour apprendre aux Gentils à graver au fond de leur cœur le doux espoir de sa médiation et de son pardon? Du fond de l'humble habitation dans laquelle il daigne naître, de la crèche où il est couché, comme du haut d'un trône de miséricorde, il étend ses petits bras, il ouvre son cœur plein de tendresse et d'affection et il appelle le même jour, et il attire à sa suite, à son amour, les bergers de la Judée et les Mages : hommes, selon la tradition établie par les prophéties, natifs d'Arabie et d'Éthiopie, livrés à l'étude des sciences astronomiques, rois dans leur condition, idolâtres en religion et par-dessus tout étrangers en Judée et ainsi séparés de la communion israélite par un mur infranchissable; c'est-à-dire, qu'il se fait reconnaître, qu'il se fait adorer, par des hommes de toutes les conditions, de toutes les classes, de toutes les langues : de ceux qui sont près et de ceux qui sont éloignés des nationaux et des étrangers, des simples et des savants, des grands de la terre et des plus humbles enfants du peuple, des pauvres et des riches, des bergers et des rois, des Hébreux et des païens, de la Synagogue et de la Gentilité; afin que,

dès le principe de sa venue, dit saint Léon, tout le monde connût cette grande et si consolante vérité, qu'il n'était pas le Sauveur d'un seul peuple, mais de tous les peuples, non pas seulement d'une partie de la terre, mais de l'univers entier : *Salvator mundi* (Joan., IV) ; et qu'il avait daigné naître pour tous les hommes, qu'il était venu à la recherche de tous : *Ab omnibus voluit agnosci, qui dignatus est omnibus nasci.* (Epiph., 2.)

Cette même vérité, selon la belle observation de saint Augustin, confirme encore la condition particulière des bergers et des Mages, parce que les bergers étaient illettrés et sans instruction ; les rois Mages, injustes et pécheurs comme tous ceux qui étaient adonnés à l'impiété sacrilége de la magie. Or, Jésus-Christ ayant commencé son ministère de Sauveur, non pas seulement des personnes instruites et justes, mais aussi des gens ignorants et prévaricateurs, a prouvé qu'il était venu, d'un côté, pour choisir les simples et confondre les sages ; et de l'autre, pour appeler, non les justes, mais les pécheurs ; afin que pas un grand dans le monde ne pût s'enorgueillir de sa propre grandeur ; et que pas un pécheur ne se laissât aller et conduire à l'avilissement du désespoir par la considération de ses propres péchés : *Manifestatus Jesus non doctis nec justis; nam imperitia prævalet in rusticitate pastorum, et impietas in sacrilegiis Magorum. Utrosque sibi ille attribuit : quippe qui venerat stulta eligere ut confunderet sapientes ; et non vocare justos sed peccatores : ut nullus magnus superbiret, nullus infirmus desperaret.* (31, de Temp.) Par conséquent, le choix particulier des Mages, ajoute saint

Jean Chrysostome, a servi à rendre les palais à toutes les intentions affectueuses de la divine piété et à faire naître l'espérance dans tous les cœurs ; puisque, en admirant comment la première grâce du salut a été accordée aux Mages par le Sauveur, on peut apprendre combien celui qui a la foi, peut craindre de se voir refuser cette grâce à lui-même : *Ut manifesta Dei pietas noceretur ; nec aliquis desperare posset, sibi salutem credenti donari, qui conspiceret Magis esse donatum.* (I, Ex Variis in Matth.)

IV

Magnifiques prophéties d'Isaïe et de David, sur la vocation des Mages, et des peuples païens à la vraie foi. — Explication de ces prophéties selon l'esprit de l'Église et des saints Pères.

Les mystères de l'Évangile, grands par leur contenu, sont bien plus grands encore par ce qu'ils signifient. Tel est, en effet, celui de l'Épiphanie. Ce fut, sans contredit, un mystère d'incomparable miséricorde que la vocation de ces trois personnages illustres, amenés des ténèbres de l'erreur à la lumière de la vérité, de la corruption des vices à la sainteté de la loi de grâce, par un moyen si miraculeux, si pieux. Mais un mystère de miséricorde encore plus grand, c'est la vocation des peuples gentils à la foi même, et à la sainteté même, dont la vocation des Mages fut le signal et la figure ; puisque effectivement, dans les Mages, par les Mages et avec les Mages, dans ce jour mémorable, tous les Gentils furent appelés à la vraie religion.

C'est d'abord très-clair par la manière dont Isaïe qui, selon saint Jérôme, devrait être appelé : « L'évangéliste précurseur plutôt que le prophète des mystères de Jésus Christ, » a parlé de cette grande vocation, plus de huit siècles avant qu'elle ne s'accomplît. Mais voici cette magnifique prophétie, que nous avons traduite pour le mieux, plutôt selon le Saint-Esprit, que selon le sens littéral, et dans laquelle on ne peut qu'admirer davantage soit l'élévation des desseins : soit la douceur des sentiments : soit l'éclat de sa poétique éloquence, soit enfin la précision avec laquelle sont marquées toutes les circonstances d'un si grand avénement. Voici donc ce qu'elle dit : (*Isai.*, LX.)

« Réveille,toi, ô Jérusalem, de ton profond sommeil et ouvre tes yeux à la lumière nouvelle, qui t'environne et t'investit ; déjà le soleil de justice, tant désiré, commence à poindre sur son horizon : et déjà je vois resplendir au-dessus de ta tête la gloire du Seigneur : » *Surge, illuminare Jerusalem : quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est.*

« Quand les ténèbres seront plus profondes et plus épaisses, lorsque le brouillard qui, en cachant aux nations la misère de leur état, sera plus épais ; on verra alors le Seigneur s'élever à l'improviste au-dessus de toi, et les mortels stupéfaits ouvriront leurs yeux pour contempler en toi sa splendeur et sa gloire : » *Quia ecce tenebræ operient terram, et caligo populos : super te autem orietur Dominus ; et gloria ejus in te videbitur.*

Tu verras cet immense concours, non pas seulement de peuple, mais de grands et de rois, se diriger directe-

ment, sans crainte de se tromper, vers la lumière bienfaisante sortie de ton sein, et admirer l'astre éclatant et nouveau qui brillera au-dessus de toi : » *Ambulabunt gentes in lumine tuo ; et reges in splendore ortus tui.*

« Elève donc au-dessus de la terre ce siècle humide et lourd : tourne ta vue autour de toi, autant que tu pourras l'étendre sur les confins du monde ; et admire cette innombrable foule de dévots, qui se pressent autour de toi, et qui ne viennent pas seulement des pays voisins, mais encore des contrées les plus éloignées, pour te reconnaître sous tes tentes, et te rendre mère fortunée de la génération nouvellement élue : » *Leva in circuitu oculos tuos et vide : omnes isti congregati sunt, venerunt tibi filii tui de longe venient ; filiæ tuæ de latere surgent.*

« A la vue d'un spectacle si joyeux et si agréable, oh ! que ton esprit sera inondé d'une joie immense ! Par cette surprise, la terre, comme dans un doux enchantement, élèvera ton cœur au-dessus de lui-même ! Aujourd'hui ton regard est borné, mais alors il apercevra des terres nouvelles, il divisera les mers d'un seul trait, et des nations formidables, des rois puissants se rangeront sous ton empire : » *Tunc videbis, et afflues, et mirabitur et dilatabitur cor tuum, quando conversa fuerit ad te multitudo maris, fortitudo gentium venerit tibi.*

« Tes contrées se verront alors couvertes des chameaux et des dromadaires de la Médie et d'Ephaïm, chargés d'encens et de l'or qu'auront apportés tous les voyageurs de Saba, en faisant retentir l'air des accents de leur reconnaissance et des louanges divines : » *Inundatio ca-*

melorum operiet te; dromedarii Madian et Epha. omnes de Saba venient, aurum et thus deferentes, et laudem Domino annuntiantes.

Or, il est avant tout impossible de ne pas reconnaître dans cet aperçu de poésie sublime, une prophétie évidente de la vocation des Mages. Les saints personnages dont il est question, y sont clairement désignés et par l'élévation de leur rang (*Reges*); et par le miracle de l'astre qui les a appelés : *Super te orietur Dominus venit lumem tuum.* Et par la lumière qui leur a servi de guide : *Ambulabunt in splendore ortûs tui.* Et par le lieu d'où ils sont venus : *Omnes de Saba venient.* Et par les présents qu'ils ont apportés : *Aurum et thus deferentes.* Et par la grâce de la conversion qu'ils ont obtenue : *Quando conversa fuerit ad te.* Et enfin par les hommages de remercîment et de louange qu'ils ont rendus au Sauveur du monde : *Et laudem Domino annuntiantes.* De telle sorte, qu'en rapprochant ce passage du prophète Isaïe avec le second chapitre de l'évangile de saint Matthieu, dans lequel est décrite l'arrivée des Mages à Bethléhem, on aurait de la peine à décider avec certitude laquelle de ces deux narrations, qui ont dépeint ce mystère, est la prophétie, et laquelle est l'histoire ; lequel enfin, des deux écrivains sacrés, est le prophète, et lequel est l'historien.

Mais en approchant de plus près de notre dessein, observons que si Isaïe n'avait pas vu dans les Mages tout autre que les Mages : la conversion de ces trois seuls hommes ne lui aurait pas inspiré assurément un langage si élevé, et d'un enthousiasme tout prophétique et tout à

fait tendre, si convenable dans la bouche d'un prophète continuellement occupé des grands mystères du Messie, et des effets généreux de sa Rédemption. Outre qu'il ne parle pas seulement de simples particuliers et de rois; mais encore de peuples et de nations: *Gentes multitudo maris;* il ne parle pas seulement d'habitants des pays voisins et d'une seule contrée, mais encore de voyageurs lointains et de la conversion du monde: *De longe venient. Multitudo maris, fortitudo gentium;* il ne parle pas enfin d'une Jérusalem terrestre, toute formée des descendants de Juda: mais d'une Jérusalem mystérieuse, qui a réuni des enfants de toutes les parties du monde, et s'est enrichie par leurs dons et a été comblée d'allégresse et de gloire: *Filii tui de longe venient; afflues et dilatabitur cor tuum. Gloria Domini in te videbitur.* Il est donc très-clair que cette belle prédiction n'a du rapport avec les Mages, qu'autant qu'ils sont la figure des peuples gentils, qu'ils ont précédés à la crèche du Sauveur; en un mot, comme conducteurs de la multitude de païens, qui de toutes les parties du monde sont venus peupler l'Église; et ont formé la grande famille, le peuple fortuné des vrais adorateurs de Jésus-Christ.

C'est pour cela que dans le psaume soixante et onzième, David proclame, mille ans environ à l'avance, la vocation des Gentils à la foi dans la vocation des rois Mages; et regarde ces deux vocations, comme une seule et unique vocation en un même mystère. C'est pourquoi il est parlé du roi de Tarse, de celui d'Arabie et de Saba qui devaient venir offrir des présents au Messie: *Reges*

Tarsis, Arabum et Saba dona adducent. Or tout cela s'accorde avec la pensée et le style du Prophète ; il prédit encore que ce Messie aura lui-même sa domination d'une mer à l'autre jusqu'à l'extrémité et aux confins de l'univers ; que tous les rois de la terre l'adoreront, et qu'en même temps toutes les nations accepteront d'être soumises à son obéissance : ***Et dominabitur a mare usque ad mare, a flumine usque ad terminos orbis terrarum : et adorabunt eum omnes reges terræ ; omnes gentes servient ei.***

C'est ainsi, en effet, que tous les Pères, tous les Docteurs de l'Église ont entendu ces deux magnifiques prophéties ; comme l'ont comprise tous les historiens catholiques ; comme enfin l'entend la véritable Église, qui les fait lire à la messe, les enseigne et les applique, les répétant cent fois avec complaisance, avec délices, pendant l'intervalle des offices de la solennité de l'Épiphanie.

Bien plus, l'Église pousse encore plus loin son interprétation de cette prophétie : elle est si pénétrée de l'idée que la vocation des Mages est la figure, le principe, le signal de la vocation des Gentils qu'elle délaisse, pour ainsi dire, la figure, pour ne s'occuper que de l'objet figuré ; elle ne parle à Dieu, de l'étoile des Mages que comme du mystère de la pieuse révélation que le Père éternel a faite en ce jour de son bien-aimé Fils unique à toutes les nations : ***Deus qui hodierna die Unigenitum tuum, gentibus, stella duce, revelasti.*** (Orat. Epiph.)

Les saints Pères tiennent le même langage. Saint Hilaire de Poitiers dit que l'apparition de l'étoile, et la ré-

vélation qui a été faite aux Mages par cette étoile ne fut que la figure de la manière dont les Gentils devaient connaître Jésus-Christ et croire en lui : *Stellæ ortus primum a Magis intellectus indicat gentes in Christum credituros.* (In II. Matth.). Saint Maxime ajoute de plus, que non-seulement un mystère fut la figure de l'autre, mais encore qu'il en fut le gage, la promesse, l'espérance : *Quod fulgentioris stellæ radiis incitati Christum adoravere Chaldæi, Deum verum gentibus spes data est adorandi.* (Hom. 1. Epiph.)

Les Mages ne sont donc pas, dit saint Fulgence, trois hommes particuliers, sans succession, sans représentation ; mais ils sont des ambassadeurs publics, les précurseurs des Gentils à la crèche du Sauveur, comme les bergers le furent des Israélites, qui devaient par là entrer dans l'Église. Avec cette différence que Dieu voulut dans l'Ancien Testament, que les prémices des affaires matérielles lui fussent présentées par les hommes ; tandis que les prémices de la foi des Gentils, il se les est procurées à lui-même dans les Mages par sa grâce et il en a fait lui-même la solennelle consécration à son culte par son amour : *Quid pastores nisi primitiæ Judæorum ? Quid Magi nisi primitiæ gentium ? quia ipse Deus, qui in Veteri Testamento primitias sibi offerri mandavit, idem Deus, homo natus, gentium primitias suo cultui dedicavit.* (1. Epiph.) Et les saints rois Mages, dit le Glossateur, ne furent ni plus ni moins que trois, pour pouvoir figurer par ce nombre les trois grandes familles descendantes des trois fils de Noé, et composant l'université des nations, venues par eux comme un seul

homme à la foi : *Ut per eos, gentes, quæ ex tribus filiis Noe notæ sunt, venturæ ad fidem figurarentur.* (In. II. Matth.)

Voilà pourtant, ajoute saint Jean Chrysostome, dans ces trois hommes, très-heureux,qui les premiers furent par Dieu appelés de parmi les Gentils à la foi, le chemin du salut préparé, frayé et ouvert à tous les Gentils : *Ideo Magi de gentibus primi ducti sunt ad salutem, ut per eos omnibus gentibus salutis janua panderetur.* (1. ex Var. in Matth.)

Par conséquent la fête de l'Épiphanie de Notre-Seigneur est la fête particulière des peuples qui du sein du paganisme sont venus à la lumière admirable de la religion chrétienne. C'est une fête, dit saint Augustin, que nous ne devrions jamais célébrer sans une joie toute particulière, puisque nos ancêtres, qui étaient Gentils, commencèrent, par ce mystère et en ce jour, à participer aux bénéfices de la naissance du Sauveur et à l'héritage de son amour : *Ad nos maxime hujus diei pertinet gratulatio, qui ex Gentibus venimus.* (64. de Divers.)

V

La circonstance du temps, auquel fut appelé Adam, est la figure de l'état dans lequel se trouvaient nos pères gentils, lorsqu'ils furent appelés par Dieu à la foi. — Traits de la miséricorde divine dans cette vocation, décrits par le prophète Isaïe.

Mais efforçons-nous un peu de considérer l'excès de la divine tendresse de Jésus-Christ ; à peine est-il né

qu'il appelle à lui les Gentils, en se manifestant à eux, et dans eux et par eux, il se manifeste encore à nous.

L'Écriture sainte nous fait remarquer que Dieu alla à la recherche du premier homme pécheur, au milieu de la journée et sur le soir : *Ad auram post meridiem.* (Gen., III.) Or cette circonstance du temps dans l'Écriture observe, avec saint Augustin, un interprète, a un sens mystérieux et mérite d'être prise en considération : *Temporis circumstantia magnopere observanda in S. Scriptura est.* (Gasp. Melo. in II Apocal.) Comme le même texte sacré nous dit qu'Abraham vit les anges au milieu du jour, à l'heure où la température de l'atmosphère est la plus échauffée et la plus claire ; par cette particularité on comprend qu'elle a voulu signifier qu'en ce moment l'esprit du grand patriarche était le plus éclairé par la lumière de la foi, et son cœur tout à fait embrasé par son amour envers Dieu : de même l'historien sacré remarque qu'Adam fut appelé sur le soir, pour faire entendre que son esprit était déjà obscurci, son cœur refroidi, pour s'être éloigné du vrai soleil de justice et de lumière : *Abraham in meridie angelos vidit, quoniam ardebat tunc fide et amore. Adam ponitur post meridiem, quoniam a luce justitiæ declinaverat.* (Idem., ibid.) Saint Grégoire se demande pourquoi Dieu a recherché Adam au milieu du jour : qu'est-ce que cela veut dire ? Sinon qu'ayant déjà perdu l'intelligence très-claire de la vérité, et la ferveur brûlante de la charité, il était abîmé dans la misère, plongé dans la stupeur et l'immobilité à l'ombre du péché et presque engourdi par la fraîcheur de la nuit : *Quid est quod ad auram post meridiem ?*

Nisi quod lux ferventior veritatis abcesserat ; quia enim meridianum caritatis calorem perdiderat ; et sub peccati umbra quasi sub frigore auræ torpebat. (Moral. 28, 2.)

Maintenant cet état de ténèbres très-obscures et de profonde misère dans lequel se trouvait le premier homme lorsque le Créateur daigna lui faire entendre sa voix, était la figure, dit saint Cyrille, du ténébreux abrutissement du monde au temps de la venue et de l'incarnation de Jésus-Christ : et de l'état où se serait trouvée et dans lequel se trouvait de fait, presque toute l'humanité, lorsqu'un Dieu Rédempteur daigne l'appeler à lui : *In Scriptura vespera est typus adventus Christi et incarnationis ejus.* (De Adorat in Spirit. 12) : même dénûment, même crainte servile de Dieu, mêmes empêchements pour se rapprocher de lui afin d'arriver au salut ; même aveuglement d'esprit, même perversité du cœur. Et voilà pourquoi ce misérable état se trouve décrit et prédit dans nos livres sacrés en expressions superbes et tout à fait claires : tantôt, c'est un temps d'arrêt funeste, pendant lequel des nuées obscures répandent le froid et l'humidité dans l'air : *Tenebrosa aqua in nubibus aeris* (Psal. XVII) : tantôt c'est un pays dont les habitants se combattent et se révoltent les uns contre les autres au milieu des ténèbres de l'ignorance la plus profonde ; ou restent endormis dans le sommeil léthargique de l'indolence et de la mort : *Populus qui habitat in tenebris... sedentibus in regione umbris* (Isai., IX) : tantôt c'est un peuple tellement stupide, dégénéré et impie, qu'il fléchit le genou et prostitue ses adorations aux œuvres de sa main, plutôt que de rendre hom-

mage au Créateur de l'univers : il s'est tellement éloigné des voies de Dieu, il est devenu si universellement corrompu par ses propres vices, et si abominable dans toutes ses habitudes et dans toutes ses actions, qu'il s'en trouve à peine une seule âme qui puisse offrir aux yeux de Dieu, la misérable compensation d'une œuvre de vertu pour contre-balancer une aussi vaste perversité : *Obscuratum est insipiens cor eorum, et incurvatus est unusquisque ad opus manuum suarum* (II. Esdr., VIII.) *Dominus de cœlo prospexit : omnes declinaverunt... corrupti sunt, abominabiles facti sunt, non est qui faciat bonum, non est usque ad unum* (Psal. XIII) ; c'est enfin une irruption épouvantable de toutes les erreurs et de tous les vices qui inonde toute la surface de la terre, après avoir détruit et fait disparaître dans ce débordement toute trace de vertu, tout germe de vérité : *Maledictum, mendacium, blasphemia, adulterium, homicidium inundaverunt.* (Ose., IV.)

Or quelque sombres que soient ces tableaux, et quelque vives que soient ces expressions sur l'état de la profonde corruption du monde au temps de la naissance de celui qui devait le sauver ; loin d'être exagérés, ils ne rendent qu'imparfaitement la réalité. Nos pères plongés dans les ténèbres du paganisme ne connurent Dieu que pour l'outrager. Les hommes, les bêtes, les plantes, et bien plus les vices et les passions, tout était Dieu pour eux, ils adoraient tous les êtres comme autant de dieux, excepté Dieu lui-même. Et toute leur morale était une profanation incessante des principes de la loi naturelle ou de la justice divine, comme toute leur

religion était une insulte permanente et sacrilége envers la véritable Divinité.

Les Juifs eux-mêmes, lorsque Jésus Christ est né, avaient beaucoup dégénéré de leur antique probité et de leur piété envers l'unité de Dieu. Les intérêts temporels et passagers obtenaient parmi eux aussi la préférence sur ceux de la religion ; ils étaient plus empressés à flatter le roi Hérode que d'aller à la recherche du Messie qui leur avait été promis. Et l'observation de l'évangéliste qui dit que les bergers étaient en ce moment attentifs à la garde de leur troupeau : ***Et pastores erant custodientes vigilias noctis, super gregem suum*** (Luc., II), semble indiquer que ces hommes étaient plus préoccupés de la sûreté de leurs bêtes, que du salut de leur âme ; et que ce sentiment d'attachement immodéré aux affaires du siècle, leur était commun avec tous les habitants de toute leur nation.

Le peuple israélite était cependant le seul peuple de la terre, privilégié par la grâce divine pour connaître et adorer le Créateur, glorifier son nom, en lui rendant le culte dû au seul vrai Dieu : ***Notus in Judæa Deus ; in Israel magnum nomen ejus.*** (Psal. LXXV.) Les Israélites étaient les seuls hommes inspirés pour avoir une foi explicite dans le Messie. Et si quelques étrangers avaient la même foi, ils l'avaient reçue de ce peuple, de ses traditions, de ses Écritures, de ses prophètes. Et quoique la piété se fût bien affaiblie au sein de cette nation, elle comprenait cependant un grand nombre d'âmes privilégiées qui suppliaient sans cesse le ciel, avec abondance de larmes, d'envoyer le Médiateur divin à la terre.

Ajoutons que toute la religion des Juifs était le gémissement continuel d'une grande misère qui réclamait un grand secours de miséricorde ; c'était une prière non interrompue et fervente exprimant le désir ardent de voir arriver celui qui devait sauver et consoler la terre. Il n'est donc point surprenant que le divin Sauveur, dès sa naissance, se soit manifesté à ce peuple dans la personne des bergers, et qu'il l'ait gratifié le premier du bienfait de la foi en l'inspirant à des pâtres. Mais nos malheureux pères étaient dans des dispositions bien différentes. Entièrement absorbés par les intérêts temporels, par leurs passions désordonnées, insensibles à leurs propres maux, ils étaient loin de demander la guérison qu'ils croyaient impossible de trouver dans la miséricorde d'un Dieu réparateur : *Negotiis et flagitiis seculi implicati, dum miseriam non sentiunt, non attendunt misericordiam.* (1. Epiph.) L'impiété superstitieuse des Mages était la figure de l'impiété de tous les peuples : comme l'insouciance des bergers pour l'affaire importante du salut était, elle aussi, la figure de l'insouciance du peuple israélite.

O excès de clémence divine ! O tendre mystère de miséricorde ! Cette miséricorde même que nos pères n'avaient ni connue, ni invoquée, va au-devant d'eux et les prévient, selon la prophétie de David : *Et misericordia ejus preveniet me.* (Psal. LVIII.) Ce Dieu qu'ils oublient, qu'ils outragent, qu'ils fuient, à l'exemple de leur père Adam, ce Dieu fait les premières démarches pour les attirer à lui ; et comme il avait fait pour Adam, il les appelle dans la personne des rois Mages, il les admet auprès de lui, il leur communique sa grâce.

Ce mystère de miséricorde n'a pas été seulement figuré dans Adam, il a été prédit aussi par les prophètes; car huit siècles avant son accomplissement, Isaïe, dans l'extase d'une admiration prophétique, l'annonce au sein du peuple juif comme accompli. Un peuple malheureux, dit-il, qui marchait dans les ténèbres, a vu tout à coup briller une grande lumière; et les nations infortunées qui étaient comme ensevelies dans les régions de la mort, ont été éclairées par cette lumière miraculeuse et inattendue : ***Populus, qui ambulabat in tenebris, vidit lucem magnam; sedentibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis.*** (Isaï., IX.) Isaïe fait encore cette admirable prophétie, expliquée dans la suite par l'apôtre saint Paul, et dans laquelle un Dieu de miséricorde et d'amour nous parle en des termes si sublimes et si affectueux : J'éclairerai les aveugles et je les mettrai dans des voies qu'ils n'ont jamais connues, je les ferai marcher dans des sentiers nouveaux : ***Adducam cæcos in viam quam ignorabant; et semitas quas nesciebant faciam illos calcare.*** (Ibid.) Je changerai pour eux les ténèbres en lumière; les voies tortueuses et mauvaises deviendront unies et sûres sous leurs pas : ***Faciam illis tenebras in lucem, et prava in directa.*** Tels sont les prodiges que je ferai en leur faveur, et ma miséricorde ne les abandonnera point : ***Hæc verba faciam illis; et non relinquam eos.*** C'est ainsi que me trouveront, continue le Seigneur, ceux qui ne me cherchaient point, je me manifesterai à ceux qui ne me désiraient point faute de me connaître : ***Inventus sum a non quærentibus me; et palam apparui iis qui me non inter-***

voyabant. Or, ces joyeuses prophéties sont littéralement accomplies dans le mystère de l'Épiphanie ; leur lumière resplendissante par laquelle le Verbe divin avait indiqué, plusieurs siècles avant leur accomplissement, ses desseins miséricordieux en faveur des infortunés gentils. Ces païens étaient en effet ensevelis dans les ténèbres. Pauvres aveugles! Ils ignoraient la vraie voie du salut éternel. L'étoile miraculeuse apparue aux Mages d'Orient, fut la lumière qui les éclaira, les introduisit dans la voie du salut. Le Verbe divin né à Bethléhem est donc le Dieu qui vient à la rencontre de ceux qui ne le cherchaient point; c'est-à-dire, de la gentilité. C'est lui qui s'offre à elle, qui se fait connaître et adorer en vrai Dieu qu'il est. O jour heureux! jour de joie, de grâce, de miséricorde et de salut pour nos infortunés pères! C'est en ce jour que leurs yeux commencent à s'ouvrir à la « lumière de la vraie foi; » c'est en ce jour, que par des voies mystérieuses et incompréhensibles, ils ont été conduits à Dieu dont ils ignoraient la bonté; c'est en ce jour qu'ils sont passés du culte des idoles à la religion du vrai Dieu, de la servitude du démon sous les étendards de Jésus. L'Épiphanie est donc la première solennité chrétienne à laquelle les Gentils aient participé : leur fête par excellence, leur vrai Pâque, leur conversion au Seigneur.

VI

Mystère de la vocation des Mages, mystère permanent, mystère durable, dont le fruit est appliqué à chacun de tous ceux qui professent la *vraie foi, la véritable religion.*

Gardons-nous bien de croire, dit saint Léon, que le mystère de l'Épiphanie soit un mystère dont la vertu divine et les heureux effets aient été restreints à son accomplissement, et qu'il nous reste seulement le souvenir des merveilles opérées en ce jour, avec l'obligation d'honorer ce mystère, d'y croire et d'en célébrer la mémoire chaque année : ***Neque enim ita ille emensus est dies, ut virtus operis, quæ tunc est revelata, transierit; nihilque ad nos nisi rei gestæ fama pervenerit, quam fides susciperet et memoria celebraret.*** La clémence divine a dilaté de plus en plus ses entrailles, et fait que les merveilles qu'elle avait opérées alors par la conversion des premiers Gentils dans la personne des rois Mages, se renouvellent chaque jour d'une manière plus ample et plus solennelle, dans la vocation de tous ceux qui sont éclairés par sa grâce : de tous ceux qui embrassent la religion chrétienne : ***Cum multiplicato munere Dei, etiam quotidie nostra experiantur tempora, quidquid illa habuere primordia; et hoc idem manifestius et copiosius in omnium vocatorum illuminatione percipimus.*** (Ibidem.) Voyons donc, poursuit saint Léon, les hommes abandonner leurs fausses religions pour embrasser celle de Jésus-Christ. Nous devons regarder la

révélation qui éclaire ces âmes, comme un reflet de l'antique lumière qui éclaira les rois Mages, comme un rayon de la même étoile qui scintille encore, se perpétue, brille sur la terre, dans le monde : et y renouvelle le prodige de frapper les esprits, de toucher les cœurs, de conduire l'humanité à la connaissance et au culte du vrai Dieu : *Quidquid in cordibus tenebrosis novæ lucis apparet, de ejusdem stellæ radiis micat, ut mentes quas suo fulgore contingerit, et miraculo movet et ad Deum adorandum præeundo perducat.* Avec cette différence cependant, ajoute saint Grégroire, que les rois Mages furent appelés par le moyen de l'étoile, et que les Gentils qui, à l'exemple des Mages, viennent à Jésus-Christ, sont appelés par le ministère des prophètes, des apôtres et des pasteurs : *Ecce Deus vocat per prophetas, vocat per apostolos, vocat per pastores.* En effet, les prédicateurs de l'Évangile sont pour les Gentils, ce que l'étoile fut pour les Mages; ce sont des lumières qui les éclairent, des voix qui les appellent à la justice, à la vérité; aussi Daniel, prophétisant leurs prodigieux succès, les appelle-t-il des étoiles brillantes, d'une clarté indéfectible, éternelle : *Qui ad justitiam erudiunt multos, fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates.* (Dan., XII.) Jésus-Christ a dit dans son Évangile, en parlant des apôtres : Vous êtes la lumière du monde : *Vos estis lux mundi :* La vraie lumière du monde, comme les invoque l'Église dans ses cantiques : *Et vera mundi lumina.*

O admirable économie! ô gloire! ô grandeur des saints mystères chrétiens! Vous êtes pour tous les temps, pour tous les lieux, pour tous les hommes. Les

histoires du Nouveau Testament, comme celles de l'Ancien, sont tout à la fois la narration de faits réellement arrivés, et des prophéties véritables des événements futurs. C'est ainsi, continue saint Léon, que le touchant et sublime mystère de l'Épiphanie, fait réel, relativement aux Mages, est en même temps une prophétie, une figure admirable des merveilles que Dieu devait opérer en faveur des nations païennes. Ce mystère, accompli d'abord à Bethléhem, se renouvelle chaque jour dans le monde : il devient un prodige permanent, visible : ***Permanet mysticorum forma gestorum, et quod in imagine incohatur, veritate completur.*** Oui, l'étoile de Bethléhem est un astre qui, une fois paru, ne s'éclipse jamais : brillant sans cesse d'une clarté immortelle, il fait le tour du monde, parce qu'avec lui, sont apparues aussi la lumière et la grâce évangélique pour éclairer successiment la terre; parmi les nations qui se convertissent à la religion, nous voyons de nouveaux Mages s'empresser de reconnaître, d'adorer la puissance et la majesté du Roi du ciel : ***Radiat namque de cœlo stella per gratiam; ettres Magi, coruscatione evangelici fulgoris acciti, in omnibus quotidie nationibus ad adorandam potentiam summi Regis occurrunt.*** (S. Epih.). Mais appuyons encore un instant sur cette belle attrayante et ingénieuse idée de saint Léon : Oui, toute lumière qui éclaire l'esprit, toute grâce qui touche le cœur, est une émanation de la lumière qui éclaira les Mages, et comme l'action permanente de l'étoile qui leur apparut en pénétrant leur cœur : ***Quidquid in cordibus tenebrosis novæ lucis apparet, de ejusdem stellæ radiis micat.*** Considé-

ration importante pour des chrétiens, qui participent personnellement à la lumière, à la grâce de Dieu, en recevant personnellement le bienfait des Mages.

En effet, examinons quelle est la conséquence des premières impressions que nous avons reçues dans notre enfance sur la religion, par l'entremise d'une mère chrétienne et chérie, ou des pasteurs de l'Église. Ces impressions développent en nous l'habitude des vertus théologales que nous avons contractées dans le baptême; elles éclairent notre raison naissante; elles élèvent notre cœur, délient notre langue, et nous font croire en Dieu, espérer en sa miséricorde, aimer sa bonté, invoquer son nom avec tendresse. Ces premières connaissances sont pour chacun de nous une vocation, une véritable révélation, une suite de la même lumière, de la même grâce qui ont éclairé l'esprit des rois Mages, et des bergers de la Judée en changeant leurs cœurs. Telle est la foi de l'Église exprimée dans ces belles paroles de l'oraison qu'elle chante le saint jour de l'Épiphanie: *Unigenitum tuum, stella duce, revelasti; qui jam te ex fide cognovimus*. Cela est clair, chacun de nous a connu par l'enseignement de la foi, la même religion que les Mages d'Orient connurent au moyen de l'étoile miraculeuse. Et, comme dit saint Augustin, de même que l'étoile fut l'apôtre des Mages; ainsi les apôtres et les ministres de l'Église, ou nos propres parents ont été notre étoile; et de même que l'étoile fut pour les Mages un langage éloquent; ainsi, la voix des apôtres ou de nos maîtres dans la foi, est une étoile lumineuse pour chacun de nous! Nouvelles constellations, les apôtres et

leurs successeurs ont publié les gloires et les grandeurs de Dieu : *Nobis hoc lingua nuntiavit apostolorum ; stella illis tanquam lingua cœlorum ; et nobis iidem apostoli, tanquam alii cœli, enarraverunt gloriam Dei.* (2. Epih.)

Nous ne sommes donc pas chrétiens, seulement parce que nous sommes nés de parents chrétiens, dans un pays où, depuis plusieurs siècles, les premiers apôtres de Jésus-Christ établirent la foi par leur enseignement, par leur martyre ; nous ne sommes pas seulement chrétiens d'une manière *implicite*, générale, commune ; nous le sommes d'une manière *directe*, propre : en ce que la lumière et la grâce des Mages d'Orient nous ont été appliquées personnellement, à chacun de nous, par le ministère de ceux qui nous ont instruits dans la foi en nous dispensant la grâce par les sacrements. Et comme les Mages n'auraient jamais élevé à Dieu leur esprit et leur cœur, ne l'auraient jamais cherché ni désiré, si Dieu ne fût allé le premier à leur recherche, en les éclairant, en les appelant par la lumière, par la grâce de son étoile ; c'est ainsi, dit saint Léon, que nous ne connaîtrions pas notre Dieu, nous ne penserions pas à lui, nous ne saurions ni l'aimer ni l'invoquer, si lui-même, dans la tendresse de son amour, ne nous prévenait pas en nous faisant naître de parents chrétiens, dans un pays chrétien ! Mais en nous donnant la vie de la foi avec celle du corps, et en faisant ainsi briller à notre esprit, dès notre enfance, l'étoile de la céleste doctrine unie à sa grâce, il a dissipé les ténèbres de notre faible nature par la lumière de sa vérité sainte : *Quem non diligeremus, nisi*

prius nos ipse diligeret, et tenebras ignorantiæ nostræ suæ veritatis luce discuteret. Il en est de nous comme des rois Mages, ce n'est point dans nos propres mérites, c'est dans la vocation gratuite de Dieu, dans sa miséricordieuse vocation, que nous trouvons la raison de notre participation aux mystères de la vraie foi, aux grâces du salut éternel : *Causa regenerationis nostræ non est nisi misericordia Dei.* (1. de Jejun. 10. Mens.)

Qu'aurions-nous donc à envier aux Mages? Nous avons reçu de nos maîtres dans la foi le bénéfice qu'ils reçurent au moyen de l'étoile, d'adorer le vrai Dieu, de connaître le vrai Sauveur, de professer la vraie religion, d'appartenir à la véritable Église et de pouvoir aspirer à la seule félicité incontestable. La même voix nous a appelés, la même grâce nous a touchés, la même lumière nous a éclairés, le même guide céleste nous a dirigés. Car la lumière qui donne la foi, la grâce qui fait agir, n'est que le reflet, l'action permanente des rayons de l'étoile qui éclaira les Mages : *Quid quid in cordibus tenebricosis novæ lucis apparet, de ejusdem stella radiis micat.* Héritiers des bienfaits accordés aux rois Mages, soyons-le donc de leur reconnaissance; participant à leur bonheur, livrons-nous à la même joie au sujet de notre vocation au christianisme : *Illa hodie cordibus nostris concipienda sunt gaudia, quæ in trium Magorum fuere pectoribus.*

VII

Jésus-Christ est époux en naissant. — Prophéties d'Isaïe et d'Osée, relatives à l'adoption des Gentils par le Sauveur qui daigne s'unir avec eux.

Ces prophéties ont eu leur accomplissement dans la vocation des rois Mages. Cette union de Jésus-Christ avec l'Église comme étant son époux s'étend à toute âme chrétienne fidèle à sa vocation. Enfin le lien qui unit Jésus-Christ avec son Église est expliqué par celui qui unit l'âme avec le corps.

Remarquons dans la vocation des rois Mages un dernier trait de la miséricorde divine, auquel il nous est donné de participer. Saint Jean-Baptiste, son précurseur, parlant de Jésus-Christ aux Pharisiens, leur adresse des paroles qui nous révèlent complétement l'ardente charité de notre divin Maître : C'est vous-mêmes qui me rendez témoignage que je ne me suis pas donné comme étant le Christ ; mais seulement pour son précurseur selon les prophètes. Or, sachez que le Christ est époux : je suis son ami, et à la vue de son épouse, mon cœur est inondé de joie : *Vos mihi testimonium perhibetis, quod dixerim : Non sum ego Christus, sed quia missus sum ante illum. Qui habet sponsam, sponsus est ; amicus autem sponsi gaudio gaudet propter uxorem sponsi ; hoc ergo gaudium meum impletum est.* (Joan., III.)

Ainsi, d'après son prophète contemporain et de prédilection, l'intime confident de ses mystères, Jésus-Christ avant sa prédication, avant même qu'il eût des apôtres,

était déjà époux, il avait une épouse. Et cette épouse, c'était la véritable Église, l'Église catholique qui, selon saint Ambroise, eut son commencement à Bethléhem, où elle fut unie à Jésus-Christ par son divin Père : *Videte Ecclesiæ nascentis exordium*. Née de l'amour et de la grâce d'un Dieu fait homme, comme Ève était née du sein d'Adam, l'Église fut donnée pour épouse par Dieu lui-même, à son Verbe fait chair, comme Ève avait été donnée à Adam. L'Église rappelle aux fidèles cette ineffable union, dans une antienne de la fête de l'Épiphanie : elle s'applaudit, se glorifie, elle est transportée d'une sainte joie en se voyant donnée, en ce jour, pour épouse à notre divin Maître : *Hodie cœlesti sponso juncta est Ecclesia*.

Voilà donc le mystère de tendresse et de clémence qui s'accomplit en ce jour à Bethléhem. Le Sauveur appelle et admet en sa présence les bergers juifs et les Mages de la Gentilité ; par là, dit saint Paul, il détruit toute distinction d'origine, de peuple et de nation, d'âge, de condition et de sexe ; et après cette manifestation d'amour et de tendresse, il n'est plus de titre d'exclusion au sein de l'humanité ; Juifs, Grecs, hommes, femmes, savants, ignorants, pauvres, riches, maîtres, serviteurs, libres, esclaves, tous sont appelés au même jour, dans la même grotte, comme dans un temple : ils sont tous unis par la participation au même esprit, à la même grâce ! La profession de la même foi, la pratique du même culte n'en font plus qu'un seul peuple, une seule famille, un seul corps dont Jésus-Christ est le chef : *Non est distinctio Judæi et Græci, non est neque masculus neque*

fœmina, neque servus, neque liber; sed omnes unum corpus efficimur in Christo Jesu. (Rom., x.)

En second lieu, cette masse d'hommes si différents entre eux d'origine, de condition, dont la grâce a formé comme une seule personne, un seul tout, ont été appelés à servir Dieu et à l'aimer. Ce n'est point une humble esclave qu'il a voulu faire de cette assemblée, mais une épouse chérie; il n'est pas allé en maître à sa rencontre; mais, selon la prophétie de David, il est sorti de son divin repos pour aller s'unir à elle comme un époux : *Tanquam sponsus procedens de thalamo suo.* (Psal. XVIII.)

Voici encore comment Isaïe fait parler Dieu le Père au Messie futur : « Levez les yeux, promenez vos regards autour de vous, contemplez tous ceux qui sont venus de loin pour s'unir à vous; cette multitude vous environnera comme un vêtement, et sera votre épouse : » *Leva in circuitu oculos tuos, et vide omnes isti congregati sunt, venerunt tibi. Omnibus his velut ornamento. vestieris et circumdabis tibi eos quasi sponsa* (Isai., LX.)

Or, c'est en ce jour que cette prophétie a son accomplissement; car c'est en ce jour qu'un seul peuple, qu'une seule famille, arrivée de différentes régions aux pieds du Sauveur, s'est rassemblée sous ses yeux. Cette petite famille, cette Église naissante est devenue son épouse, les délices de son cœur, l'ornement, la gloire de sa personne et de son nom.

Enfin, le prophète Osée, pénétrant encore davantage dans l'esprit du saint mystère célébré en ce jour, met dans la bouche du Messie les plus douces et les plus con-

solantes paroles : Il viendra un jour où je ferai alliance avec les nations, avec les brutes des champs, avec l'oiseau du ciel, avec le reptile de la terre; je briserai alors mon arc et mon glaive, je ferai cesser les combats, j'enverrai aux créatures un sommeil tranquille. Elles dormiront dans le sein de la confiance; peuples païens, je vous rendrai mon épouse pour toujours. Je vous embrasserai dans la justice avec discernement, dans la miséricorde, dans la compassion, dans la fidélité; et par tous ces signes de mon amour, vous reconnaîtrez que je suis le Seigneur : *Percutiam cum eis fœdus in die illa, cum bestia agri, et cum volucre cœli, et cum reptili terræ; et arcum et gladium et bellum conteram de terra : et dormire eos faciam fiducialiter : et sponsabo te mihi in sempiternum; et sponsabo te mihi in justitia, et judicio, et in misericordia, et in miserationibus, et in fide, et scies quia ego Dominus.* (Ose., II.) C'est aujourd'hui encore que s'accomplit à Bethléhem cette prophétie si claire, si consolante, et si pleine de clémence. Car, selon un autre prophète, les Gentils, par leurs superstitions, leur orgueil et leurs vices, étaient tombés de la dignité humaine à la condition des brutes : *Comparatus est jumentis insipientibus.* (Psal. LVIII.) L'alliance que le Sauveur fait aujourd'hui avec ces peuples, c'est avec la brute des champs, l'oiseau du ciel et le reptile de la terre. Il brise donc son arc, fait « cesser la guerre; » il est né quand le monde reposait dans une paix profonde, selon le martyrologe romain : *Toto orbe in pace composito.* Son arrivée sur la terre suspend les effets de sa justice éternelle. Il n'apparaît pas au monde dans

l'attitude d'un guerrier exterminateur, mais d'un pacificateur de l'humanité, ainsi qu'il le fait annoncer par les anges : « Paix aux hommes de bonne volonté : » *In terra pax hominibus.* (Luc., II.) Il fait donc reposer les hommes dans le sein de la plus douce quiétude. Admirons, en effet, avec quelle parfaite et entière confiance les bergers pasteurs de la Judée, et les rois Mages d'Orient, s'abandonnent et se reposent en ce jour, dans le sein de la miséricorde du Dieu Sauveur! En sa qualité d'époux, Jésus-Christ contracte une alliance éternelle avec tous les peuples. L'union qu'il consacre avec son Église naissante à Bethléhem, se perpétue avec l'Église des temps futurs et dure jusqu'à la consommation des siècles! Cette Église commence sur la terre, et s'harmonise éternellement avec l'Église triomphante dans le ciel. Précieuses fiançailles célébrées dans la fidélité, la justice, le discernement, la miséricorde et la compassion! Une vocation toute gratuite sans aucun mérite du côté des hommes, en est le principe; la droiture du cœur et la charité, le fondement; la fidélité, le lien; la sainteté, le fruit; la grâce et la gloire, la récompense; tandis que le divin Époux dans la personne des rois Mages, s'incorpore à son Église et se l'attache d'une manière ineffable, il la comble et l'enrichit de ses grâces, l'environne de ses mérites, la sanctifie, l'ennoblit, la perfectionne et lui donne part à ses titres, à ses pivilèges, à ses droits à l'héritage céleste. A ces traits aussi marqués, de miséricorde, de générosité et d'amour, qui ne verrait dans le Sauveur, non-seulement un Dieu qui mérite le culte et l'hommage de tous les peuples, mais

encore le libérateur le plus généreux, digne de tout notre amour: ***Et scietis quia ego Dominus.***

Mais nous avons déjà remarqué que Jésus-Christ, en appelant les rois Mages à la foi chrétienne, n'a point appelé en eux, tous les Gentils d'une manière générale; mais bien chacun de nous en particulier; car la vraie religion que nous avons le bonheur de connaître et de professer, n'est autre chose que la révélation même, faite aux Mages, appliquée personnellement à chacun de nous. Ainsi, le Seigneur, s'attachant en ce jour les bergers de Bethléhem et les Mages d'Orient par les liens de l'amour le plus tendre, n'a point célébré ses noces mystérieuses et divines avec l'Église des Gentils en général; mais il y a compris d'une manière particulière toutes les âmes qui succèdent à la religion des Mages; en sorte que l'union ineffable, l'alliance mystérieuse avec Jésus-Christ de toute âme vraiment fidèle et pieuse, est en réalité cette union renouvelée avec elle personnellement. Telle est l'étendue, la bonté, la miséricorde du divin Époux des âmes, que tout ce qu'il fait pour le corps de son Église, il le fait pour chacun des membres qui la composent. A cause de cela, dans le langage mystérieusement fécond des Livres saints, les expressions : ***Jérusalem, Sion;*** indiquent réellement, soit l'Église, soit l'âme fidèle, de même que l'Église est appelée fille, sœur, épouse de Jésus-Christ. Elles jouissent conjointement des mêmes titres, parce qu'elles ont l'une et l'autre, avec le divin Époux, les mêmes relations et participent aux mêmes grâces. Apprenons par là combien est grand le bonheur d'appartenir à la véritable Église; car comme

membres de cette Église, nous participons à la lumière, à la foi, à la révélation des rois Mages; en cette qualité seulement, nous pourrons participer à leur grâce, à leur charité, à leur alliance divine. Jésus-Christ n'était qu'en Bethléhem; c'est là qu'il faut le chercher; c'est là qu'il fut trouvé, et c'est là seulement que les âmes saintes des rois Mages allèrent s'unir avec lui. Egalement, Jésus-Christ, selon sa doctrine et ses promesses, n'est maintenant qu'avec son Église. C'est donc là que toute âme chrétienne et fidèle peut et doit venir contracter alliance avec lui.

O sainte Église catholique, que je suis heureux de me trouver dans votre sein, comme les Mages dans la grotte de Bethléhem! O sainte Église, vous êtes la véritable Bethléhem, « la maison du pain de vie; » car vous renfermez celui qui a dit: « Je suis le pain de vie descendu du ciel : » *Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi.* (Joan., VI.) Maison mystérieuse d'abondance, en vous et avec vous habite « le Verbe de Dieu fait chair, » le Dieu plein de grâce et de vérité : qui m'éclaire, me sanctifie, me fait connaître le divin Époux, me le fait aimer, unit mon âme à son âme, mon cœur à son cœur. O grâce, ô vérité, c'est en vous et par vous que nous possédons le Maître qui m'instruit, l'Époux qui procure le bonheur!

Eh! que serions-nous de nous-mêmes, si nous étions hors de l'Église, loin de l'Épouse bien-aimée du Verbe divin, seule gardienne, seule dispensatrice de la vérité et de la grâce! Comme un des membres retranchés du corps ne participe plus à l'action de l'âme et demeure

sans mouvement et sans vie; ainsi retranchés du corps de l'Église, ceux qui ont encouru ce malheur ne participent plus à l'action de Jésus-Christ, qui en est l'âme et la vie; ils ne vivent plus de la vie de la grâce, leurs œuvres sont mortes pour la vie éternelle. Et comme tout membre séparé du corps tombe aussitôt en décomposition, devient la proie des vers, et demande qu'on se hâte de le couvrir de terre : ainsi, séparés de l'Église catholique, le cœur et l'âme des hommes se corrompent à l'instant, les idées les plus folles, les affections les plus déréglées, les erreurs les plus monstrueuses, les passions les plus honteuses se liguent pour effacer en eux tout principe de droiture, tout sentiment de vertu. Il ne reste plus à la justice de Dieu qu'à les ensevelir dans l'abîme, afin de préserver les âmes fidèles de la contagion de l'erreur, de l'infection du crime.

Mais au contraire quelle différence dans les destinées de l'homme lorsqu'il demeure uni à l'Église! De même que les membres unis au corps participent à l'action de l'âme, d'une manière générale, commune et indirecte, ils y participent aussi d'une manière directe, propre et particulière ; et comme l'enseigne la vraie philosophie, par l'organe du saint docteur Thomas, esprit sublime de l'école catholique, qui enseigne formellement cette doctrine dans sa Somme de théologie; l'âme humaine réside à la fois dans le corps, sans cesser d'être tout entière dans chacune de ses parties : *Tota in qualibet parte corporis*. (Thom. de Anim.) Ainsi, tant que notre âme sera vraiment unie à l'Église, elle sera les os de ses os et la chair de sa chair; elle participera sans cesse à

l'action divine de Jésus-Christ, non point d'une manière commune, générale, indirecte; mais directe, propre et particulière, parce que Jésus-Christ, selon son saint Évangile, réside dans son Église, est tout entier avec le Père et l'Esprit dans chacun des vrais membres de ce corps mystique; c'est-à-dire dans toute âme en état de grâce : *Et mansionem apud eum faciemus.* (Joan., XIV.) Il habite donc dans son intelligence pour l'éclairer, dans son cœur pour le sanctifier, dans tout son être pour l'animer et le faire agir.

Incompréhensible mystère du christianisme! Jésus-Christ notre auguste chef est tout à son Église et tout à chacun de nous. Il est l'Époux de l'Église et le nôtre tant que nous demeurons par la foi vraiment unis, incorporés à l'Église. Peut-on comprendre comment l'âme réside tout entière dans chacune de ses parties? Non; nous serions insensés de prétendre expliquer cette union, cette présence mystérieuse de Jésus-Christ dans l'Église et dans les membres de l'Église : car pouvons-nous davantage comprendre les liens qui unissent l'âme à notre corps et en même temps à chacun de ses membres? Ne prétendons donc pas comprendre Dieu, ne comprenant pas notre propre nature; ce serait une folie ou une présomption impardonnable. Mais de même que l'union intime et incompréhensible de notre âme avec notre corps et avec tous ses membres, n'est ni douteuse ni incertaine; car tous nos mouvements, et la raison elle-même prouvent cette union; de même, malgré le mystère aussi incompréhensible de l'union intime de Jésus-Christ avec son Église et toute âme fidèle, cette

union n'est pas moins certaine ; parce que la foi nous l'enseigne et que l'expérience même le démontre ; en effet, tout ce qui est opéré de grand par l'Église en général et en particulier, par toute âme vraiment sainte ; tout ce qu'elles font de vertueux, d'héroïque, ce n'est point par leurs propres forces, c'est par la vertu et la grâce de Dieu, qui leur donne la vie : *Non ego sed gratia Dei mecum.* (I Cor., I.) La vie de grâce et de vertu qui les anime leur vient de la présence de Jésus-Christ, qui fait comme l'office de l'âme relativement au corps, vit et opère en elles et avec elles : *Vivo ego jam non ego, vivit vero in me Christus.* (Galat., II.)

Que nous importe donc de comprendre le mystère si nous en éprouvons les effets? Or ces heureux effets sont constamment à notre disposition, si intérieurement nous demeurons unis à l'esprit de l'Église : comme extérieurement nous sommes unis à son corps, croyant en Dieu selon l'enseignement qu'elle nous donne. Heureuse notre âme ! unie intimement à Jésus-Christ, elle participera aux mêmes tendresses, au même amour que l'Église ; elle aura Jésus-Christ pour époux ! Béni soit donc le jour où miraculeusement appelés à la lumière, comme les Mages d'Orient, nous entrâmes dans l'étable de Bethléhem ; dès lors nous appartenions à la véritable Église ! Dès ce jour, nous commencions à connaître, à aimer Dieu ; c'est en ce jour que notre âme devenait l'épouse du Verbe, de Dieu fait homme ; et si, comme les Mages, nous sommes fidèles aux obligations que nous impose cette sublime prérogative, notre alliance avec Jésus-Christ, comme celle de l'Église, est perpétuelle !

Conclue et célébrée dans le temps, elle se perpétuera dans l'éternité : *Sponsabo te mihi in sempiternum.*

Mais ce trait merveilleux de la miséricorde divine, ce précieux effet de l'incarnation du Verbe éternel, ce grand événement qui devait renouveler la face de la terre : la vocation des païens à la foi, ce mystère, comme tous ceux de l'Homme-Dieu, se trouve décrit dans ses circonstances les plus minutieuses, plusieurs siècles avant son accomplissement, et par les prophètes, déjà cités dans la première partie de ce livre: et encore dans l'histoire du mariage de l'un des plus grands patriarches de la loi ancienne. Le vingt-quatrième chapitre de la Genèse, contenu dans la Bible, rapporte cette histoire. Nous allons exposer cette merveilleuse narration d'après l'historien sacré dans la seconde partie de cette *lecture,* selon la méthode adoptée jusqu'ici.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE TIRÉE DE LA BIBLE.

VIII

Abraham songe à marier son fils, il envoie Éliézer lui chercher une épouse. — Rébecca est rencontrée à la fontaine. — Qualités qui la désignent à Éliézer comme épouse destinée de Dieu pour Isaac.

La mort de Sara, modèle des femmes vertueuses et des mères affectionnées, avait plongé Abraham dans la douleur la plus profonde; son fils Isaac, qui l'aimait aussi tendrement qu'il en était aimé, avait éprouvé le même sentiment de tristesse et d'affliction. Les biens

immenses dont le ciel avait comblé ces grands serviteurs et adorateurs fidèles du vrai Dieu n'étaient point capables de les consoler d'une perte aussi irréparable; cependant Abraham cherchait une consolation à leur douleur; il formait le projet d'introduire dans sa maison une femme, héritière des vertus et des sentiments religieux que Sara avait si bien pratiqués. Isaac avait, du reste, atteint sa quarantième année; il songea à lui donner en mariage une personne digne de ce fils, héritier des promesses divines, orné de toutes les qualités humaines. Abraham appelle donc en sa présence le plus ancien de ses serviteurs, celui qui avait l'intendance de toute sa maison; il lui fait prêter de la manière la plus solennelle un serment qui paraîtrait bien étrange si on n'en considérait que la forme : « Mettez, lui dit-il, votre main sous la tête de mon os fémur, et jurez par le Seigneur, le Dieu du ciel et de la terre, que vous ne prendrez aucune des filles des Chananéens, parmi lesquels j'habite, pour la faire épouser à mon fils; mais, que vous irez au pays où sont mes parents, afin d'y prendre une femme pour mon fils Isaac : » *Erat Abraham senex, dierumque multorum, et Dominus in cunctis benedixerat ei. Dixitque ad servum seniorem domus suæ qui præerat omnibus quæ habebat : Pone manum tuam subter femur meum, ut adjurem te per Dominum Deum cœli et terræ : ut non accipies uxorem filio meo de filiabus Chananæorum inter quos habito. Sed ad terram et cognationem meam proficiscaris; et inde accipies uxorem filio meo Isaac.* — Éliézer répond à son maître Abraham : Mais comment ferai-je, si

après avoir découvert une jeune fille convenable, elle refuse de venir en ce pays avec moi ? Voulez-vous que je ramène votre fils au pays dont vous êtes sorti ? *Si noluerit mulier venire mecum in terram hanc; numquid reducere debeo filium tuum ad locum de quo egressus es?* — Garde-toi bien, répondit le patriarche Abraham, de remener mon fils Isaac en ce pays-là : *Dixitque Abraham : Cave ne quando reducas filium meum illuc.*

Pourquoi donc tant de soin et de précaution de la part d'Abraham ? C'est que, d'abord, si Isaac eût pris une femme chananéenne pour épouse, cet exemple aurait pu être imité par ses descendants, et la race d'Abraham, qui venait de Sem, se serait confondue avec celle de Cham, père des Chananéens; ainsi il n'y aurait eu qu'un seul peuple, de deux peuples que Dieu avait voulu séparer; parce que c'était dans la famille de Sem qu'il avait résolu de perpétuer la vraie religion dans toute sa pureté, aussi bien que la ligne patriarcale qui devait donner naissance au Messie; ensuite parce que les Chananéens, peuple asiatique superstitieux et dissolu, pouvaient, en s'alliant avec les Israélites, corrompre leur religion et leurs mœurs. Et encore, Dieu avait promis à Abraham qu'il donnerait à sa race la souveraineté de la terre de Chanaan : *Semini tuo dabo terram hanc.* Sa postérité ne devait pas contracter d'alliance avec une race dont ils étaient destinés à punir les crimes, en les réduisant sous le joug de la vertu après les avoir vaincus. Telle est la raison pour laquelle Abraham défendait aussi expressément à son serviteur Éliézer de donner pour épouse une femme chananéenne à Isaac, et lui enjoignait

de la choisir au sein de sa famille patriarcale. Mais la véritable religion avait considérablement perdu de sa pureté, même au sein de la famille d'Abraham, dans laquelle il veut cependant marier Isaac ; aussi il se contente de lui défendre de s'établir près de son frère, en Mésopotamie, dans la crainte que la pureté, la simplicité de sa foi et la ferveur de sa piété ne s'affaiblissent par ce contact. Voilà pourquoi, selon la remarque de saint Ambroise, Abraham ne recherche pas pour son fils une épouse qui soit belle, noble et riche, mais uniquement bonne, vertueuse, pleine de religion, d'un caractère naturel heureux : *Non aurum, non argentum quæsivit Abraham non possessiones, sed gratiam bonæ indolis.* Toutes ses instructions, toutes ses recommandations à son serviteur Éliézer, les promesses qu'il en exige avec serment, se réduisent à ce seul point : « Ne rien faire qui puisse compromettre la religion d'Isaac et de sa postérité. » Abraham est donc un homme dont la religion absorbe toutes les pensées, détermine toutes les démarches ; se rendant digne, par une telle conduite, de devenir le père de tous les vrais croyants. Cependant, pour calmer les scrupules et les incertitudes d'Éliézer, il lui dit : Je n'exige point de vous l'impossible ; si l'épouse que vous aurez choisie pour Isaac ne veut point vous suivre, vous ne serez aucunement responsable de ses refus, ni tenu à votre serment : *Sin autem mulier noluerit sequi te, non teneberis juramento.* Sois sans craintes sur la réussite de ta mission ; Dieu, qui me fit de manifiques promesses, t'enverra un ange qui te servira de guide, et au moyen de ses conseils, de son se-

cours, tu amèneras de mon pays natal l'épouse que le ciel destine à Isaac : ***Dominus Deus cœli, qui locutus est mihi... ipse mittet angelum suum coram te ; et accipies inde uxorem filio meo.*** Paroles très-consolantes, et pour Éliézer et pour nous tous enfants de la vraie foi ; car, comme le dit un savant interprète, elles démontrent l'antiquité, la vérité, l'avantage de notre foi, et nous font voir que dès les temps primitifs, sous le règne de la loi de nature, on croyait, comme on croit aujourd'hui, que Dieu envoie des esprits, ***anges-gardiens,*** aux hommes, pour les conduire, les protéger et les diriger par des conseils continuels : ***Ecce prisci Hebræi credebant*** CUSTODES ANGELES ***hominibus a Deo dari, ut eos servent, ducant, doceant.***

Ces instructions et ces promesses d'Abraham, rassurant pleinement Éliézer, il prête serment selon la formule et dans le sens requis par le vénérable patriarche, ensuite, il choisit dix chameaux qu'on charge de toutes sortes de provisions et d'objets précieux, dont la maison d'Abraham était abondamment pourvue ; et il part sans délai pour la Mésopotamie, se dirigeant sur Carres, appelée ville de ***Nachor,*** du nom d'un frère d'Abraham, établi là, avec toute sa famille : ***Juravit servus super sermone hoc ; tulitque decem camelos de grege domini sui, et abiit ; ex omnibus bonis ejus portans secum, profectus que perrexit in Mesopotamiam ad urbem Nachor.***

Huit jours après son départ, Éliézer arriva sur le soir près d'un puits hors de la ville, à l'heure où les jeunes filles, même des meilleures familles, selon la simplicité du temps, avaient coutume de venir puiser de l'eau. Il

fit là reposer ses chameaux, et plein d'humilité ou de confiance, il adressa à Dieu cette prière : « Seigneur, Dieu d'Abraham dont je suis le serviteur, assistez-moi aujourd'hui, je vous en conjure, et faites miséricorde à Abraham mon maître : près de cette fontaine, les jeunes filles des maisons de cette ville vont sortir pour puiser de l'eau. Que la personne donc à qui je dirai : Posez votre urne afin que je boive, et qui me répondra : Buvez, je donnerai aussi à boire à vos chameaux, soit celle que vous avez destinée à Isaac, votre fils et serviteur : » *Cumque fecisset accumbere camelos extra oppidum, juxta puteum aquæ, vespere, tempore quæ solent mulieres egredi ad hauriendam aquam ; dixit : Domine, Deus domini mei Abraham, occurre, obsecro, mihi hodie ; et fac misericordiam cum domino meo Araham. Ecce ego sto prope fontem aquæ, et filiæ habitatorum hujus civitatis egredientur ad hauriendam aquam. Igitur puella cui dixero : Inclina hydriam tuam ut bibam ; et illa responderit : Bibe, quin et camelis tuis dabo potum ; ipsa est quam præparasti servo tuo Isaac.*

Au premier abord quoi de plus étrange, de plus extraordinaire que ce signe auquel Éliézer demande à Dieu de reconnaître celle que le ciel destine pour épouse à Isaac ? Comment pouvoir découvrir les qualités secrètes du cœur d'une jeune fille à un seul acte passager de simple bienveillance ? Rien n'est étrange, dit un savant interprète de l'Écriture sainte, dans la conduite d'Éliézer, il ne propose ce signe que d'après une inspiration divine fruit de sa prière : *Ad hoc signum designandum, motus est et instigatus a Deo.* (Corn.-A-Lapide.) D'ailleurs *l'ava-*

rice était détestée dans la maison et la race d'Abraham, à l'égal de *l'idolâtrie* : famille patriarcale aussi généreuse envers les autres, que simple dans son intérieur, elle avait assez d'avantages dans ses richesses qu'elle employait en œuvres de charité. On y pratiquait l'hospitalité à l'égard des étrangers avec un soin tout particulier ; Abraham lui-même se porte à leur rencontre, il les sert avec le plus grand respect, avec l'affection la plus tendre ; charité remarquable qui lui mérite la faveur signalée de donner l'hospitalité aux anges messagers de Dieu, de les recevoir à sa table, de s'inspirer de leurs connaissances sublimes. L'épouse d'Isaac devait être une femme accomplie, héritière des vertus, des sentiments de la religion de Sara, douée de la même charité, afin de la perpétuer dans la famille d'Abraham, pour continuer de plaire à Dieu. Ainsi, continue le savant théologien *Cornelius-A-Lapide*, la marque à laquelle Éliézer doit reconnaître la femme destinée à Isaac était merveilleusement significative ; car la jeune fille, en donnant à boire à un étranger, dont elle n'avait rien à attendre, et surtout en faisant boire ses chameaux, épargnait ainsi aux compagnons de voyage d'Éliézer cette fatigue de leur emploi ; elle montrait de plus son respect affable pour les étrangers, une inclination naturelle à donner l'hospitalité, la simplicité, la modestie d'une bonne personne, la charité généreuse, l'amour du travail, beaucoup de sensibilité et d'attention délicate, même pour les animaux ; enfin elle dénotait une femme du meilleur caractère digne des habitudes suivies dans la maison d'Abraham : *Hoc signum congruum fuit : erat enim si-*

gnum bonæ uxoris, et indolis affabilis providæ et strenuæ.

En effet, la suite de cette histoire va démontrer qu'Éliézer avait été très-bien inspiré : car à peine a-t-il terminé sa prière, qu'il voit paraître Rébecca, dont le père Bathuel était fils de Nachor, frère d'Abraham. Rébecca, jeune fille du maintien le plus agréable, était ravissante de beauté, parfaite de taille et de structure, égales à la pureté de son cœur, à la modestie de ses regards, à l'humilité de ses manières ; la gravité de son maintien complétait tant de qualités qu'une jeune fille réunit si rarement. Elle portait son urne suivant l'usage du pays sur son épaule, et avec une grâce, un air d'aisance et de noblesse, capables de séduire un ange, de ravir un saint. Arrivée près de la fontaine, elle puise de l'eau, sans soupçonner sa destinée, mais du moins s'arrête-t-elle à jeter un regard de curiosité sur l'étranger et sa suite ; et après avoir puisé son eau, elle remet son vaisseau sur l'épaule et reprend le chemin de sa maison : *Necdum intra se verba compleverat ; et ecce Rebecca egrediebatur, filia Bathuel filii Nachor fratris Abraham, habens hydriam in scapula sua. Puella decora nimis, virgoque pulcherrima, et incognita viro. Descenderat autem ad fontem et impleverat hydriam et revertebatur.*

Mais Rébecca avait à peine fait quelques pas qu'Éliézer lui dit, allant au-devant d'elle : « Voudriez-vous me donner un peu de l'eau que vous portez dans votre urne, afin que je boive : » *Occurritque ei servus, et ait: Pauxillum aquæ mihi ad bibendum præbe de hydria tua?* Cette demande pouvait sembler indiscrète, car, suivant le texte hébreu, Éliézer prie Rébecca, non pas de lui donner

simplement à boire, mais de lui permettre de porter ses lèvres à son vaisseau : *Ad sorbendum de hydria tua*, familiarité qui pouvait paraître excessive de la part d'un étranger. D'ailleurs, Éliézer avait à sa suite un certain nombre d'autres serviteurs subordonnés pour lui servir de l'eau, sans avoir recours à une jeune fille inconnue de lui. Et enfin, s'il voulait se faire donner de l'eau par cette jeune personne de Carres, pourquoi ne faisait-il pas sa demande au moment même où elle puisait de l'eau à la fontaine? Il attend qu'elle ait replacé son vase sur son épaule, qu'elle reprenne son chemin ; alors il l'interrompt et l'arrête. Rébecca ne fait pas attention à la manière de procéder de cet étranger : sans donner le moindre signe d'impatience, elle répond avec bonté : « Buvez, désaltérez-vous, mon seigneur. » Et aussitôt, abaissant l'urne de dessus l'épaule, elle la penche sur un bras délicat et arrondi, la tenant à une hauteur convenable, afin qu'Éliézer, légèrement incliné, pût boire avec commodité; lorsqu'il s'est désaltéré : « Je veux, ajoute Rébecca avec la même bienveillance, avoir la satisfaction de puiser pour boire aux gens qui vous accompagnent et à leurs bêtes de somme : » *Quæ respondit : Bibe, domine mi. Celeriterque deposuit hydriam super ulnam suam et dedit ei potum. Cumque ille bibisset, adjecit. Quin et camelis tuis hauriam aquam, donec cuncti bibant.* Le chameau est, comme on sait, un animal qui supporte longtemps la soif; mais une fois qu'il peut se désaltérer, il met en réserve dans ses entrailles une ample provision d'eau pour la soif à venir. De sorte que pour abreuver un seul chameau, il faut une ample

quantité d'eau; il en faut bien davantage pour en abreuver dix! Néanmoins, Rébecca se met à puiser l'eau nécessaire, sans songer au temps qu'elle devra employer, ni à la fatigue qu'elle s'impose. Si jeune, si délicate, si gracieuse, cette jeune personne, avec tout l'entrain de son âge, ne recule pas devant un travail capable de lasser l'homme le plus robuste; et sans attendre la réponse d'Éliézer, avec un air indicible de satisfaction juvénile, elle verse déjà dans les canaux l'eau de son urne. Elle en tire d'autre, on fait approcher les chameaux qui se désaltèrent, et Rébecca se repose seulement quand ils sont tous abreuvés : *Effundensque hydriam in canalibus, recurrit ad puteum, ut hauriret aquam ; et haustam omnibus camelis dedit.*

Éliézer contemplait Rébecca en silence, et tout émerveillé, il admirait dans cette jeune femme tant d'attraits naïfs, revêtus de tant de pudeur, tant de charité avec un si noble maintien ; une telle ardeur pour le travail unie à une jeunesse si tendre; alors voyant toutes ces qualités rehaussées encore par une ravissante beauté, il se dit intérieurement : « Que je serais heureux de pouvoir procurer à Isaac une épouse si ravissante, si énergique! Mais j'ignore si, à tant de qualités apparentes et réelles, elle joint le titre indispensable qui est d'être de la famille d'Abraham, hors de laquelle je ne suis point autorisé de faire un choix. Je vois bien jusqu'ici ma prière exaucée, dois-je espérer pour le reste que le Seigneur, mon Dieu, aura rendu complétement mon voyage heureux : » *Ipse autem contemplabatur eam tacitus, scire volens utrum prosperum iter suum fecisset Dominus, an non?* Il tarde au

vénérable vieillard de sortir de son incertitude, il s'approche donc de Rébecca qui a terminé son œuvre de charité : « Puis-je savoir, chère enfant, lui dit-il avec bonté, de qui vous êtes la fille? Répondez-moi, je vous en conjure; y a-t-il dans la maison de votre père de la place pour nous loger avec cette suite : » *Dixitque ad eam : Cujus es filia, indica mihi. Est in domo patris tui locus ad manendum* ? « Je suis, répond Rébecca, fille de Bathuel, fils de Nachor et de Melcha ; il y a chez nous beaucoup de paille et de foin, et un lieu spacieux pour y demeurer : » *Quæ respondit : Filia sum Bathuelis filii Melchæ, quem peperit ipsi Nachor. Et addidit, dicens : Palearum quoque et fœni plurimum est apud nos, et locus spatiosus ad manendum.* Éliézer ne pouvait recevoir de Rébecca une réponse plus agréable. Si Nachor était frère d'Abraham, Melcha était sœur de Sara; par là Bathuel, fils de Nachor et de Melcha, était neveu d'Abraham sous un double rapport. Rébecca, fille de Bathuel, nièce d'Abraham, était cousine d'Isaac, qu'elle devait épouser. Éliézer a donc trouvé dans la famille de son maître une épouse pour Isaac, selon les ordres qu'il avait reçus. D'après la réponse de Rébecca, Éliézer reconnaît qu'elle est de la famille d'Abraham, qu'elle en a la religion et les vertus; car la jeune fille, en lui disant qu'il y a dans sa maison tout ce qu'il peut désirer, met en quelque sorte la maison paternelle à la disposition de ce voyageur, elle lui découvre du moins et entièrement beaucoup de bonté de cœur, de prévenance, de générosité envers les étrangers, et le désir dont elle est animée de leur donner une hospitalité pleine d'affection et de res-

pect, selon la manière usitée dans la maison d'Abraham. Éliézer est donc assuré que Rébecca est l'épouse que le ciel destine à Isaac; car il voit de ses propres yeux cette parente de son maître unir à tant de vertus et de grâces, l'ingénuité d'âme, la candeur de l'innocence, la bonté du caractère, la modestie des sentiments, l'oubli de sa beauté, l'amour du travail, la noblesse des manières; elle vient de les mettre en relief lorsqu'elle lui a donné à boire ainsi qu'à toute sa suite, avec tant d'amour, tant d'empressement, et avec des soins si délicats qu'ils avaient excité son admiration. Le vénérable vieillard Éliézer s'empresse aussitôt de remettre à Rébecca le gage de sa prochaine alliance; en lui offrant des pendeloques en or, pesant deux sicles, et des bracelets qui en pesaient dix; il les attache lui-même aux oreilles et aux bras de Rébecca : et parant ainsi la jeune vierge, dont la beauté et l'innocence étaient le seul ornement : ***Protulit vir inaures aureas appendentes siclos duos, et armillas totidem, pondo siclorum decem... Suspendit inaures ad ornandam faciem ejus et armillas posuit in manibus ejus.*** Rébecca ignorait d'abord ce que signifiait la conduite de cet étranger si généreux, si magnifique dans ses dons : elle se sent toute émerveillée et pénétrée d'une joie intérieure qu'elle ne peut s'expliquer à elle-même; mais dans tant de circonstances si simples, si naturelles en apparence, Éliézer ne voit que la main secrète de Dieu qui l'a conduit heureusement au terme de ses recherches, au but de sa mission; il partage donc la satisfaction de Rébecca, et sent le besoin de témoigner au Seigneur sa reconnais-

sance, en attribuant à lui seul la gloire de son heureux succès. Il se prosterne la face contre terre, adore profondément la majesté de l'Éternel, en disant : « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Abraham mon maître, qui lui a fait miséricorde selon la vérité de ses promesses ! Seigneur, c'est à votre grâce, à votre secours, que je suis redevable d'être parvenu, après un si long voyage, à trouver l'épouse chérie que je cherchais dans la famille d'Abraham : » ***Inclinavit se homo et adoravit Dominum, dicens : Benedictus Dominus Deus domini mei Abraham, qui non abstulit misericordiam et veritatem suam a domino meo, et recto itinere me perduxit in domum fratris domini mei.***

IX

Accueil fait à Éliézer dans la maison de Rébecca. — Éliézer demande cette jeune fille et l'obtient en mariage pour Isaac. — Arrivée de Rébecca dans la maison de son épouse ; ses noces avec Isaac.

Tandis qu'Éliézer se répandait ainsi devant Dieu en actions de grâces et de louanges, Rébecca, impatiente de s'éclairer sur une rencontre aussi mystérieuse, était accourue à la maison pour raconter à sa mère ce qui lui était arrivé : *Cucurrit itaque puella, et nuntiavit in domum matris suæ omnia quæ audierat.* Rébecca avait un frère nommé Laban, qui, entendant son récit et jugeant par les boucles d'oreilles et par les bracelets dont sa sœur était parée, que l'étranger qui les lui avait donnés était un grand personnage, courut à l'instant à

la fontaine où se trouvait Éliézer avec toute sa suite : *Habebat autem Rebecca fratrem nomine Laban. Qui cum vidisset inaures et armillas in manibus sororis suæ, et audisset cuncta verba referentis : Hæc locutus est mihi homo; festinus venit ad virum qui stabat juxta camelos et prope fontem aquæ.* Quoi, lui dit-il, avec affabilité et respect, vous êtes encore ici à attendre? Venez dans notre maison, soyez béni du Seigneur, tout est disposé pour vous recevoir avec votre suite, nous avons aussi un endroit pour héberger vos chameaux : *Dixitque ad eum : Ingredere, benedicte Domini; cur foris stas? præparavi domum, et locum camelis.* Il l'accompagne donc, et l'introduit dans la demeure patriarcale de son père; sans rougir de remplacer les serviteurs d'Éliézer, il décharge lui-même les chameaux, leur donne du foin et de la paille; et, selon la coutume usitée dans ces temps envers les étrangers ou les voyageurs, il lave les pieds à Éliézer ainsi qu'à toutes les personnes de sa suite : *Et introduxit eum in hospitium : ac destravit camelos, deditque paleas et fœnum, et aquam ad lavandos pedes ejus et virorum qui venerant cum eo.* On avait, durant l'intervalle de cette politesse, préparé le repas, lorsque toute la famille en corps engagea Éliézer à y prendre part. — Que Dieu me garde, leur dit-il, de toucher à la moindre chose parmi les mets dont votre table est servie, avant de vous exposer le sujet de mon voyage et d'être assuré de mon succès auprès de vous : *Et appositus est in conspectu ejus panis. Qui ait : Non comedam donec loquar sermones meos. Respondit ei : Loquere.* Mis en mesure de s'expliquer, Éliézer reprend :

« Je suis le serviteur et l'envoyé d'Abraham, que le Seigneur a comblé de ses bénédictions les plus abondantes, en l'élevant à une grande puissance, et lui accordant des biens de toute sorte. Il lui a donné des brebis, des bœufs, de l'argent, de l'or, des serviteurs et des servantes, des chameaux et des ânes; Sara, femme de mon maître, a mis au monde dans sa vieillesse, un fils, auquel mon maître a remis tous ses biens : » *At ille : Servus, inquit, Abraham sum. Et Dominus benedixit domino meo valde, magnificatusque est. Et dedit ei oves et boves, argentum et aurum, servos et asinos. Et peperit Sara uxor domini mei filium domino meo in senectute sua; deditque illi omnia quæ habuerat.*

Éliézer, sans prétention, semblable à la beauté, d'autant plus attrayante qu'elle a plus de simplicité, raconte sans détours et artifice, comment Abraham l'a chargé d'aller à la recherche, dans sa famille, d'une épouse pour Isaac; il dit qu'il a prié le Seigneur de le guider, en déterminant le signal auquel il devait reconnaître l'épouse destinée au fils de son maître. Enfin, il parle de sa rencontre avec Rébecca, des actions de grâces qu'il a rendues au Seigneur, au sujet de toutes les qualités de Rébecca qu'il désire donner pour épouse à Isaac. « Tel est, leur dit-il, le but de mon voyage, l'objet de ma demande. Voyez si vous pouvez me confier Rébecca, et combler ainsi les vœux de mon maître, en lui donnant cette marque de bienveillance; mais si vos résolutions étaient différentes, daignez m'en instruire, car alors je chercherais à droite ou à gauche une épouse à Isaac dans sa famille, soit dans la maison

d'Ismaël, dans celle de Loth : » *Quamobrem si facitis misericordiam et veritatem cum domino meo, indicate mihi : sin autem aliud placet, et hoc dicite mihi, ut vadam ad dexteram sive ad sinistram.*

Déjà le mélange des superstitions profanes avait altéré la religion primitive dans ces contrées ; c'est pourquoi Dieu avait ordonné à Abraham d'en sortir ; et le zélé serviteur de Dieu avait défendu à Éliézer d'y conduire son cher Isaac. Néanmoins, la foi dans la divine Providence, qui règle tous les événements de l'espèce humaine, se maintenait encore pure, intacte au sein de la famille de Nachor. Bathuel, père de Rébecca, et Laban, son frère, avaient écouté avec une religieuse attention le discours d'Éliézer ; ils y reconnaissent la voix du ciel, qui daigne se manifester par tant de circonstances. Comment pourrions-nous, répondent-ils au vieillard Éliézer, ne pas accueillir votre demande? c'est Dieu lui-même qui la fait par votre organe. Que sa divine volonté soit faite, puisqu'il daigne la manifester d'une manière aussi visible! Voici Rébecca. Elle vous est confiée : conduisez-la auprès d'Abraham, afin qu'elle soit l'épouse d'Isaac, suivant les manifestations du Seigneur, par votre bouche même : *Responderuntque Laban et Bathuel : A Domino egressus est sermo : non possumus extra placitum ejus quidquam aliud loqui tecum. En Rebecca coram te est, tolle eam, et proficiscere ; et sit uxor filii domini tui, sicut locutus est Dominus.*

Sur une réponse si spontanée, si bienveillante et si pieuse, il ne restait plus au vieillard Éliézer, qu'à té-

moigner sa reconnaissance envers les parents de Rébecca; mais en serviteur fidèle, prudent, et comme dépositaire de la foi du patriarche, son maître, il se prosterne encore la face contre terre; il laisse éclater sa joie hautement, en adorant et remerciant Dieu, devant toute la famille, au sein de laquelle il a reçu l'hospitalité : *Quod cum audisset puer Abraham, procidens in terram, adoravit Dominum.*

Mais la piété envers Dieu n'excluant pas la gratitude que nous devons à nos bienfaiteurs, Éliézer après avoir remercié le Seigneur s'empresse de témoigner sa reconnaissance à toute la famille de Bathuel de la manière la plus splendide, la plus généreuse. Il donne à Rébecca des vases d'or et d'argent, ainsi que de riches vêtements, il fait des présents à ses frères, à sa mère : *Prolatisque vasis argenteis, et aureis, ac vestibus, dedit ea Rebecca pro munere, fratribus quoque ejus et matri dona obtulit.* Ensuite ils se mirent en festin et demeurèrent tous ensemble cette journée-là : *Inito convivio, vescentes pariter et bibentes, manserunt ibi.*

Dès ce moment Éliézer, en serviteur affectionné et fidèle, pense qu'il est redevable de son temps au service de la maison d'Abraham, et l'affaire unique qu'il avait été chargé de négocier étant terminée, il se dispose à repartir. Une seule nuit passée dans la maison de Bathuel, lui semble une perte de temps considérable; le lendemain, au point du jour, il demande avec instance de pouvoir prendre congé : *Surgens autem mane, locutus est puer : Dimititte me, ut vadam ad dominum meum.* En vain, les frères de Rébecca se joignent à leur mère pour

le supplier de les laisser encore jouir quelques jours de la présence de leur sœur, ne serait-ce que pour empêcher les bruits publics sur un départ si précipité et si inattendu qui aurait l'air d'une fuite: ***Responderuntque fratres ejus et mater : Maneat puella saltem decem dies apud nos, et postea proficiscetur.***

Mais Éliézer réitère ses plus humbles supplications, il insiste sur le départ, parce que, dit-il, le Seigneur a béni sa mission: ***Nolite, ait, me retinere, quia Dominus direxit viam meam.*** Alors, reprirent les parents, il convient d'interroger la jeune fille pour savoir si elle consent à partir pour aller auprès d'Abraham. Appelons Rébecca et sachons d'elle son sentiment, car son consentement est indispensable. On l'appelle donc; et étant venue, ils lui demandèrent: « Voulez-vous aller avec le serviteur d'Abraham pour être l'épouse d'Isaac? — Je le veux bien, » répondit-elle avec courage et sans hésiter, selon le caractère d'enfance de ces temps primitifs, où la naïveté ne connaissait pas encore les détours de la dissimulation. Alors ils la laissèrent aller avec Éliézer, accompagnée de sa nourrice, car elle avait répondu qu'elle désirait partir au plustôt possible. Ses frères lui dirent avant de se séparer, en lui souhaitant toutes sortes de prospérités: « Chère sœur, allez, devenez la reine de tous nos ennemis, croissez en mille et mille générations, que votre race se mette en possession des villes les plus considérables: » ***Sciscitati sunt puellam: Vis ire cum homine isto? quæ ait: Vadam. Dimiserunt ergo eam, et nutricem illius, servumque Abraham, et comites ejus, imprecantes prospera sorori suæ atque dicentes: Soror***

nostra es, crescas in mille millia, et possideat semen tuum portas inimicorum suorum. Rébecca prend congé de sa famille, quitte la maison de son père et de sa mère sans chagrin. Elle monte sans hésiter avec ses jeunes femmes de service sur des chameaux, et toutes également joyeuses suivent le vieillard Éliézer impatient de rejoindre son maître: *Igitur Rebecca et puellæ illius, ascensis camelis, secutæ sunt virum : qui festinus revertebatur ad dominum suum.*

Dans ces entrefaites Isaac se préparait à célébrer le mariage dont il était redevable à la foi patriarcale d'Abraham et au zèle de son serviteur Éliézer. Au déclin du jour il avait coutume d'aller, se promenant seul dans les champs, cherchant les lieux solitaires afin de méditer sur de saintes pensées et de pieuses affections; il repassait en son esprit les grandeurs de Dieu; il louait son saint nom, le suppliait de bénir une alliance que la passion n'avait point déterminée, mais la religion seule, et destinée à l'accomplissement des promesses divines. Un soir, sur le chemin qui mène au puits de Dieu, il aperçut au loin venir des chameaux, il reconnaît Éliézer et les gens de sa suite. Alors il s'avance à leur rencontre: *Eo autem tempore deambulabat Isaac per viam quæ ducit ad Puteum, cujus nomen est Viventis et videntis: et egressus fuerat ad meditandum in agro, inclinata jam die: cumque elevasset oculos, vidit camelos venientes procul.* Rébecca sait déjà par son guide qu'on approche de la maison d'Abraham; et voyant venir à leur rencontre un jeune homme d'une taille majestueuse, distinguée, d'un maintien noble et grave, qui annonce dans tous ses

traits un esprit recueilli, un cœur innocent et chaste ; elle soupçonne que ce personnage pouvait bien être Isaac. D'ailleurs une voix intérieure, un sentiment tout nouveau pour elle qui faisait palpiter son cœur déjà inondé de joie, la rougeur involontaire qui couvrait son front, tout lui disait : C'est lui, c'est l'époux que Dieu me destine. Cependant, ne s'en rapportant point à ce sentiment de jeune femme presque infaillible, elle demande à Éliézer : « Quel est ce personnage qui vient à travers la campagne au-devant de nous ? — C'est le fils de mon maître Abraham ? » répond le serviteur. Aussitôt Rébecca met pied à terre, elle se couvre de son voile en signe de respect pour le fils d'Abraham, qui devenait son maître en devenant son époux ; pleine de timidité, elle n'ose lui parler avant de lui avoir été présentée par Éliézer, qui déjà rend compte de sa mission à Isaac : ***Rebecca quoque, conspecto Isaac, descendit de camelo, et ait ad servum : Quis est ille homo qui venit per agrum in occursum nobis ? Dixitque ei : Ipse est dominus meus. At illa tollens cito pallium, operuit se. Servus autem, cuncta quæ gesserat, narravit Isaac.***

Les Orientaux de cette époque comme les Arabes de nos jours campaient sous des tentes ou pavillons de toile. La tente d'Abraham était construite de façon à donner aux femmes une pièce séparée, et Isaac voulut faire présider la pudeur la plus sévère à une alliance si pure et si sainte. Il introduisit lui-même Rébecca, sa future épouse, avec les jeunes femmes esclaves qui l'accompagnaient, dans l'appartement de Sara, qui était inhabité depuis son décès : et après avoir célébré ses noces

avec Rébecca au jour déterminé, il fut si épris de ses grâces, de ses vertus et de toutes ses qualités, qu'il conçoit pour elle l'affection la plus tendre, de sorte que son amour tempère merveilleusement la douleur profonde dont il était affecté depuis le décès de sa mère : ***Qui introduxit eam in tabernaculum Saræ matris suæ, et accepit eam uxorem. Et in tantum dilexit eam, ut dolorem, qui ex morte matris ejus acciderat, temperaret.***

X

Le récit qui précède ne doit pas être pris seulement dans le sens littéral. — La circonstance du serment d'Éliézer indique une histoire mystique. — Explication de la cérémonie du serment. — Abraham voit en esprit Jésus-Christ. — Signification générale du mariage d'Isaac.

Or, ce récit, merveilleux par sa simplicité même, faisant partie des saintes Écritures, est admirable, sans doute, par sa touchante naïveté ; cependant il faut convenir qu'il est de peu d'importance, comme monument de religion. L'enseignement et l'édification des fidèles est assez restreint au sujet d'une foule de circonstances et de particularités dont cette histoire biblique est parsemée. Car si, pour l'intégrité de l'histoire du peuple de Dieu, il est utile de connaître le nom et la parenté de l'épouse d'Isaac ; pourquoi surcharger le texte sacré de circonstances peu remarquables en elles-mêmes? Isolant cette narration de ce qu'elle signifie en figures mystiques et prophétiques, prise séparément dans son sens historique et littéral, elle n'est plus qu'un des faits de l'Écriture, qui, suivant saint Augustin, perdent leur

valeur, n'entrent pour rien ou pour peu de chose dans l'édification des âmes religieuses : *Si hæremus tantum in littera, parvam aut nullam de divinis lectionibus ædificationem capiemus.* D'après cette règle de saint Augustin, si on doit chercher ordinairement un sens allégorique dans les faits de l'Écriture sainte, à plus forte raison dans celui-ci, où le style de la narration l'exige avec rigueur. Pour interpréter nos Livres saints, on admet universellement cette règle-ci : Lorsque dans la narration et les discours des prophètes, on rencontre des faits, des particularités, des circonstances qui, entendues littéralement, ne présentent aucune signification plausible, il faut les entendre dans un sens spirituel, mystique, et croire qu'il y a un mystère. Or, expliquée littéralement, l'histoire qui vient d'être rapportée ne serait qu'une suite de faits minimes, de circonstances insignifiantes, assez ordinaires dans tous les événements semblables de la vie humaine. Ne reprenons qu'une seule de ces circonstances : l'Écriture sainte rapporte que lorsque Abraham fait prêter serment à Éliézer, il l'oblige de mettre sa main sous l'os fémur de sa cuisse : *Pone manum tuam sub femore, ut adjurem te.* Cette manière de jurer n'est en usage chez aucun peuple païen ; chez les Hébreux elle n'est employée que par deux patriarches ; par Abraham d'abord, comme on vient de le voir, et plus tard par Jacob, dans une occasion à peu près semblable.

De plus, prise dans sa signification littérale et historique, elle ne présente aucun sens religieux, digne d'une sérieuse importance. Il faut donc voir dans cette

cérémonie un sens spirituel et prophétique; l'Écriture sainte la rapporte avec solennité au commencement de son récit, pour nous avertir que sous les dehors les plus simples, les plus naïfs en apparence, on trouve voilés les mystères les plus sublimes, les prophéties les plus importantes; c'est ainsi que devait nous être indiqué le vrai personnage dont l'alliance est figurée et décrite dans celle d'Isaac. En effet, l'Écriture par le mot *fémur*, terme d'anatomie, remarquable cependant à cause de l'époque où il a été employé, indique la génération; en désignant les enfants de Jacob, elle les appelle : « Ames sorties de son *fémur*. » *Animæ quæ egressæ sunt de femore illius.* Saint Jérôme pensait que cette cérémonie, pratiquée par Abraham et par Jacob, était dans l'esprit de ces patriarches une profession de foi concernant le Messie, qui devait naître de leur postérité; et cette opinion est aussi celle de tous les interprètes chrétiens du temps de saint Jérôme, car ce Père de l'Église à qui nous devons tant d'écrits, ajoute : Les interprètes juifs ont prétendu qu'Éliézer jura par « la Circoncision, » cérémonie propre à leur nation; mais les chrétiens croient qu'il jura par la génération directe d'Abraham, c'est-à-dire par Jésus-Christ, qui devait naître selon la chair de la race d'Abraham; c'est pour cela que saint Matthieu commence son Évangile par ces paroles : « Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham : » *Tradunt Judæi quia in circumcisione juravit. Nos autem dicimus eum jurasse in semine Abrahæ, id est, in Christo, qui ex illo erat nasciturus; juxta illud: Liber generationis Jesu Christi, filii David,*

filii Abraham. (S. Hyer., Quæst. in Gen.) Saint Ambroise est de la même opinion : il faut, dit-il, entendre par le *fémur*, la génération d'Abraham, qui est Jésus-Christ : *Per femur generationem intelligimus. Generatio autem Abrahæ Christus est.* L'ordre, dit saint Augustin, qu'Abraham donne à son serviteur de jurer par le Seigneur du ciel et de la terre, et de mettre la main sous son fémur, pourrait déconcerter ceux qui ignorent le sens des Écritures saintes ; ne considérant pas que ce fait exprime une éclatante prophétie concernant Jésus-Christ, qui devait naître revêtu de chair, par la génération d'Abraham, transmise à Marie : *Quod Abraham jubet puero suo, ut manum suam ponat sub ejus femore, at sic eum adjurat per Dominum Deum cœli et terræ, solet imperitos movere : non attendentes magnam istam de Christo extitisse prophetiam, quod ipse Dominus Deus cœli et terræ in ea carne venturus esset quæ de illo femore propagata est.* Enfin, dit saint Grégoire, Abraham ordonne à Éliézer d'approcher la main de son *fémur*, parce que la chair très-pure du Verbe notre Sauveur doit tirer son origine de sa génération, puisqu'il doit être homme, enfant d'Abraham, par son humanité, et Dieu, Fils de l'Éternel, par sa divinité : *Quod illius caro per illud membrum descensura erat, qui et Abrahæ filius esset ex humanitate, et Dominus ex divinitate.* (Tom., VI, Opp.)

Nous voyons donc, dans cette circonstance, l'unanimité des quatre Pères de l'Église latine, les plus recommandables : ce qui prouve que cette opinion est de tradition, ou que l'Écriture est claire sur ce point ; et comme trois de ces écrivains catholiques vivaient presque dans le

même temps et dans différentes parties du monde, il est impossible qu'ils ne soient pas les interprètes de la vérité : saint Jérôme, en Asie ; saint Augustin, en Afrique ; et saint Ambroise, en Europe ; d'où il résulte pour eux l'impossibilité de s'entendre, surtout à cette époque où les facultés de communication étaient loin d'être ce que nous les voyons de nos jours, soit par le moyen des chemins de fer et des bateaux à vapeur, soit par l'admirable invention des télégraphes électriques. Qu'il est mystérieux et divin, ce livre dont les circonstances, en apparence frivoles, sont si fécondes en sublimes mystères !

Ainsi d'après cette interprétation tout à fait raisonnable, Éliézer jurant par le fémur d'Abraham, jure, comme dit Cornélius-A-Lapide, par Jésus-Christ, qui doit naître de la génération d'Abraham : ***Per femur, idest, per Christum ex femore nasciturum.*** C'est-à-dire qu'Éliézer fait serment de conduire sa mission avec prudence, fidélité et religion, en vue de Jésus-Christ, dans l'intérêt de la gloire du Très-Haut. Et Abraham, poursuit le même interprète, en voulant procurer à son fils une épouse chaste, fidèle, est uniquement occupé dans cette alliance du grand mystère du Messie futur ; il ne songe qu'à lui préparer les voies et hâter le moment de sa naissance, en élevant son fils Isaac à la dignité de père. Dans toutes ses démarches, il ne voit que Jésus-Christ, rejeton, trois fois saint, de sa race, tant de fois promis : ***Ut Christus, semen suum benedictum, sibi a Deo promissum, ex se per Isaac nascatur, hac de causa Isaaco hic fidelem quærit sponsam.*** Ainsi, nous voyons

le maître et son serviteur, Abraham et Éliézer, occupés tout entiers du Messie, pour le décrire, le figurer, le montrer à la terre, dans les projets de cette alliance. Cette circonstance de la vie d'Abraham serait bien celle dont nous parle Jésus-Christ lui-même dans les saints Évangiles, ayant pour organe saint Jean, disciple bien-aimé de son cœur. Abraham, dit-il, enflammé du désir le plus vif de me voir naître, se tourne vers moi du fond de son âme : il voit en esprit ce qu'il désirait, et toute son existence est inondée d'une joie délicieuse : *Abraham exultavit, ut videret diem meum. Vidit, et gavisus est.* O grandeur et gloire de notre Sauveur ! Jésus, notre divin Maître, est présent dans les temps anciens, il est ancien dans les temps présents : il se fait connaître, aimer, adorer des siècles avant de s'incarner, il comble de délices ceux qui l'entrevoient à travers les voiles mystiques; car ils l'adorent et l'aiment avant qu'il soit né à Bethléhem ! O Jésus, arbitre des actions et des pensées des hommes, c'est ainsi que vous commandez aux événements de préparer et de prophétiser ces mystères divins ! O Jésus, maître des siècles, vous leur donnez une langue pour vous annoncer, pour raconter votre vie avant votre naissance. Le passé comme l'avenir est votre domaine; vous êtes éternel, vous êtes Dieu !

Ainsi Abraham voit principalement Jésus-Christ, son vrai Isaac, dans la mission qu'il donne à son serviteur Éliézer; et tous les personnages qu'on voit paraître dans l'accomplissement de ce fait, y découvraient un mystère aussi bien qu'Abraham. Car, d'après saint Augustin,

les descendants des patriarches voient et servent Jésus-Christ avant sa naissance; leur vie conjugale est une prophétie de ses mystères : *Venturo Christo etiam filiorum propagationes serviebant patriarcharum, etiam vita conjugalis prophetica fuit.* (Contra Faust.)

Et la glose, qui est d'un si grand poids près des interprètes, dit aussi : Tous les mariages des patriarches figuraient l'union de Jésus-Christ avec son Église, et de toute âme fidèle avec le Verbe éternel de Dieu; comme les époux, suivant saint Paul, ne font qu'un seul corps, ainsi toute âme qui se donne à Dieu devient avec lui un seul esprit : *Patriarcharum conjugia Christum et Ecclesiam jungi significant, aut conjunctionem animæ cum Verbo Dei, de qua dicitur* (I. Cor., VI) : *Qui adhæret Deo, unus spiritus est.* (Glos., in XXI Gen.) Ainsi, malgré la dignité et la sainteté de l'union d'Isaac avec Rébecca, son histoire n'aurait point mérité de venir jusqu'à nous, avec ses tous petits détails, ni de trouver place dans le dépôt sacré des révélations divines, si elle n'eût été à la fois un événement historique, vrai, mystérieux, prophétique. Les saintes Écritures, dans cette narration circonstanciée et si soigneuse, n'ont pas eu pour but unique de transmettre à la postérité des circonstances par elles-mêmes peu importantes : comme l'élection de Rébecca, son mariage avec le fils d'Abraham. Elles ont voulu montrer dans le passé, prédits et décrits, comme mis en action, les sublimes mystères de l'Église catholique exposés dans cette Lecture. Les pères de la tradition et les interprètes du texte sacré sont unanimes sur ce point. Dans l'explication suivante, on a pris particulièrement

pour guides et pour appuis, saint Grégoire le Grand et Cornélius-A-Lapide, écrivains ecclésiastiques qui ont donné sur ce fait de l'Écriture sainte les plus amples commentaires. Abraham, nous disent-ils, figure Dieu le Père; Isaac, Jésus-Christ; Rébecca, l'Église et toute âme fidèle; Éliézer, les apôtres et par conséquent l'étoile des Mages, qui fut pour eux comme un prédicateur; ainsi le chrétien doit considérer et méditer particulièrement dans l'alliance d'Isaac la conduite de chacun des personnages qu'on y voit figurer, et il y reconnaîtra ce que Dieu le Père, ce que Jésus-Christ, ce que le Saint-Esprit et les apôtres ont fait pour nous, et ce que chacun doit faire pour son salut: ***Abraham Deum patrem significat: Isaac, Christum; Rebecca, Ecclesiam, imo quamvis fidelem animam; servus Abrahæ, apostolos.*** (A-Lapide.)

XI

Abraham envoyant Éliézer à la recherche d'une epouse pour son fils Isaac, figure Jesus-Christ qui envoie les apôtres convertir les Gentils.

Dans un très-grand nombre de lieux de l'Ancien Testament, on voit que Dieu dit de lui-même: « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob: » ***Ego sum Deus Abraham, Deus Isaac, Deus Jacob.*** Comprenons-le bien, dit Cornélius-A-Lapide d'après saint Basile, Dieu, en prenant ce nom qu'il répète si souvent avec complaisance, a voulu faire connaître son amitié, sa prédilection, sa tendresse pour ses trois grands patriarches, et encore il a voulu, par là, nous révéler le

mystère auguste de la Trinité; car le saint nom de Dieu, répété trois fois, montre que Dieu est un dans sa nature et triple en personnes, chacune de ces personnes étant Dieu. Les trois patriarches sont donc la figure de chacune de ces trois personnes divines; Abraham, par sa prévoyance, figure Dieu le Père; Isaac, Dieu le Fils par son obéissance, et Jacob, le Saint-Esprit par sa fécondité : *Significatur hîc mysterium Sanctæ Trinitatis. Nomen enim Deus, ter repetitum, significat unitatem Essentiæ in tribus personis. Rursus Abraham representat Deum Patrem : Isaac, Filium : Jacob, Spiritum Sanctum.* (In III Exod.) Voici la ressemblance d'Abraham avec Dieu le Père, selon le célèbre interprète Nicolas de Lalyre : la circonstance où Abraham rappelle mieux Dieu le Père est sans contredit celle du mariage d'Isaac avec Rébecca, car cette union est la figure de celle de Jésus-Christ avec son Église : *Per matrimonium Isaac cum Rebecca significatur allegorice conjunctio Christi et Ecclesiæ. Abraham igitur significat Deum Patrem.* (In XXIV Exod.)

Et d'abord Abraham est père d'un seul fils, enfant de miracle; car Isaac naît de Sara naturellement stérile par sa vieillesse : *Quem Sara peperit in senectute sua.* Quelle image plus frappante de Dieu le Père qui n'a qu'un seul fils, « le Verbe éternel, » consubstantiel à lui, et qui, par sa naissance selon la chair, est aussi enfant de miracle, fils de Marie, volontairement vierge, et stérile par l'excellence de sa vertu!

En second lieu, Abraham aime tendrement Isaac : riche de toutes sortes de biens, il le met dans leur entière possession; il lui en donne la solennelle investiture, et

le constitue son héritier unique. Jésus-Christ est appelé par Dieu le Père son Fils chéri, objet de ses éternelles complaisances : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui.* Le divin Sauveur des hommes, Jésus, déclare lui-même que toute puissance lui a été donnée, et que son Père l'a mis en possession de tous ses biens : *Data est mihi omnis potestas.* (Matth., XXVIII.) *Omnia dedit ei Pater.* (Joan. XIII.) Saint Paul ajoute que ce divin Fils a été établi par son Père héritier de toutes choses : *Quem constituit hæredem universorum.* (Heb., I.) Abraham, dit Éliézer, a tout donné à Isaac, brebis, bœufs, ânes et esclaves. Peut-on lire ces paroles si claires sans se rappeler celles de saint Paul, appliquant à Jésus-Christ le psaume VIII? Dieu le Père, dit-il, a tout soumis à Jésus-Christ, sans rien excepter : *In eo quod omnia ei subjecit, nihil dimisit non subjectum* (Hebr., II), par conséquent, les brebis, les bœufs et tous les troupeaux des champs : *Oves et boves, et universa pecora campi,* c'est-à-dire tous les hommes, distingués entre eux par le seul titre de leur vocation religieuse ; les esclaves signifient les prophètes et les apôtres ; les brebis désignent les âmes dociles et fidèles ; les bœufs, selon saint Grégoire, indiquent le peuple juif dont la tête a été assujettie au joug de la loi ; la modestie du pauvre petit âne enfin montre le peuple païen qui, par sa stupidité, s'est laissé dominer si longtemps comme un vil animal, par toutes sortes d'imposteurs, qui l'ont rendu le jouet des erreurs les plus monstrueuses : *Quis bos, nisi Judaicus populus, cujus cervicem jugum legis attrivit? Quis asinus, nisi Gentilis, quem quilibet seductor*

reperit, quasi brutum animal, et quo voluit errore substrahi? (Mor., I, 6.) Jésus-Christ faisant son entrée solennelle à Jérusalem monté sur une ânesse, a voulu, par là, nous montrer, selon le même Père de l'Église, qu'il venait prendre possession des cœurs simples des Gentils pour les guider, les conduire à la vraie Jérusalem, qui signifie vision de la paix, c'est-à-dire à la bienheureuse immortalité : ***Quid est enim, sedendo asinam, Jerusalem venire, nisi Gentilium corda possidendo, ea ad visionem pacis regendo, et præeundo perducere.*** (Ibid.)

En troisième lieu, lorsque Isaac atteint l'âge de quarante ans, Abraham songe à lui donner une épouse, afin de former une nouvelle génération, un peuple privilégié, le peuple hébreu. Quarante siècles après la promesse de l'incarnation du Verbe, Dieu le Père donne à son Fils unique l'Église pour épouse, afin que de cette union mystique naisse une nouvelle génération, un peuple priviligié, le peuple chrétien.

Quatrièmement, l'idée de donner à Isaac une épouse de cette sorte appartient entièrement à Abraham : il appelle Éliézer ; il lui donne pour sa mission toutes les instructions convenables, et par ce moyen il introduit dans sa maison la fille de Bathuel, qui était loin de s'attendre à d'aussi ineffables destinées. Éliézer ne serait point parti s'il n'eût été envoyé par Abraham ; Rébecca ne serait point arrivée dans la maison d'Abraham, si elle n'eût été conduite par ce moyen. De même, le dessein de donner l'Église pour épouse à Jésus-Christ, vient de Dieu le Père ; car, dit saint Augustin, celui-là

seul vient à Dieu, qui est prévenu par sa miséricorde : *Ille venit, quem gratia Dei prævenit.* (In Joan.) Il fait briller l'étoile miraculeuse qui appela et conduisit les rois Mages à la vraie maison d'Abraham, à la grotte de Bethléhem. Plus tard, c'est encore lui, par l'entremise de son divin Fils Jésus-Christ, qui envoie les apôtres et les docteurs. Et ceux-ci, selon saint Grégoire, en dispensant la parole sainte aux âmes bien disposées, accomplissent l'office de ses représentants chargés d'unir intimement Jésus-Christ à toute âme fidèle : *Quis puer, qui ad uxorem ducendam mittitur, nisi apostolorum ordo omniumque doctorum, qui dum verbum prædicationis bonis mentibus faciunt, ad unamquamque animam unigenito filio Dei conjungendam quasi provisores fiunt.* De même, selon saint Paul, nos pères n'auraient point reçu la parole évangélique sans la prédication des apôtres : *Quomodo audient sine prædicante ;* et les apôtres ne l'auraient jamais annoncée avec succès si Dieu ne les eût envoyés : *Quomodo prædicabunt nisi mittantur.* Les rois Mages ne seraient point allés à Bethléhem, les Gentils ne seraient point venus à Jésus-Christ dans la véritable Église, si la grâce de Dieu le Père ne les eût touchés, si sa lumière ne les eût éclairés et attirés aux pieds du Sauveur ; car il a dit dans son Évangile : Personne ne vient à moi si mon Père ne l'attire : *Nemo venit ad me, nisi Pater meus traxerit illum.* (Joan., VI.) Ainsi, comme Rébecca est redevable à Abraham de son alliance avec Isaac, nous sommes redevables à Dieu de notre vocation à la foi : *Quæsiti sunt, et non quæsierunt : dilecti sunt, et non dilexerunt.* (S. Prosp.)

Éliézer, en particulier, étant le plus ancien, le premier serviteur d'Abraham, l'intendant de toute sa maison, n'est-il pas une figure admirable de saint Pierre, que l'Évangile nomme le premier des apôtres : ***Primus Simon*** (Matth., x), le pasteur suprême auquel a été confié d'une manière spéciale le soin des brebis et des agneaux : ***Pasce oves meas, pasce agnos meos*** (Joan., xII), l'intendant de la vraie maison d'Abraham, c'est-à-dire de toute l'Église, dans laquelle il possède la primauté, non-seulement d'honneur, mais encore de juridiction avec la plénitude de l'autorité : ***Tibi dabo claves regni cœlorum*** (Matth., xvi), et, comme le proclame saint Jean Chrysostome, il est le chef du corps des apôtres, la bouche des disciples, le firmament de la foi, la base de la confession, le pêcheur du monde entier. Enfin, par un dernier trait de ressemblance avec Élièzer, saint Pierre, vénérable vieillard, est tendrement aimé de son Maître ; il est l'objet d'une élection spéciale de Jésus-Christ ; il est envoyé à Rome pour y former la sainte Église romaine, mère et maîtresse de toutes les Églises, épouse bien-aimée du Fils de Dieu. En général, dit de Lalyre, Éliézer est la figure de tout prédicateur de l'Évangile, serviteur de Jésus-Christ par son humilité, et vieillard expérimenté par la gravité de la conduite qui doit le distinguer du reste des hommes. On doit noter encore que le mot ***Éliézer*** signifie ***secours de Dieu***, autre admirable qualité qui convient également à tous les prédicateurs de l'Évangile, car saint Paul dit en parlant d'eux et de lui-même : Nous sommes les coadjuteurs de Dieu : ***Per Eliezerum significatur prædicator, qui dici-***

tur servus per virtutem humilitatis, et senior per maturitatem honestatis. Et iste vocatus fuit Eliezer, quod interpretatur : Dei mei adjutorium. Unde Paulus de se et aliis prædicatoribus dicit (I. Cor., II) : *Dei adjutores sumus.* (In XXIV Genes.)

Cinquièmement, Abraham défend à son serviteur Éliézer, très-expressément de choisir l'épouse d'Isaac parmi les Chananéens ; de même Jésus-Christ fait défense aux apôtres de suivre la voie et les mœurs des Gentils, de fréquenter les villes des Samaritains : *In viam gentium ne abieritis, et in civitates Samaritanorum ne intraveritis* (Matth., X) ; mais il ne faut pas entendre la dernière partie de ce passage dans le sens littéral, ce qui contredirait l'Évangile, qui nous assure, dans un autre endroit, que les apôtres furent envoyés pour évangéliser le monde entier, et qu'ils remplirent cette mission : *Euntes in mundum universum, illi autem prædicaverunt ubique.* (Marc., XVI.) Jésus-Christ entre d'ailleurs lui-même, avec ses disciples, dans Samarie, et demeure plusieurs jours. (*Joan.*, IV.) Il faut donc entendre les premières paroles selon leur esprit, c'est-à-dire que Jésus-Christ défend à ses apôtres de se mêler aux peuples indociles, orgueilleux, pervers, qui repoussent la parole sainte; il leur enjoint, dans ce cas, de secouer la poussière de leurs pieds, et de sortir de la maison ou de la ville qui refuse de les recevoir et d'entendre leurs discours : *Quicumque non receperit vos, neque audierit sermones vestros : exeuntes foras de domo, vel civitate, excutite pulverem de pedibus vestris.* (Matth., X.) C'est ainsi que toute grâce repoussée par l'orgueil conduit à l'endurcissement.

Sixièmement, Abraham veut que l'épouse d'Isaac soit de sa propre famille; à cette fin il envoie Éliézer dans la maison de Nachor. De même, Dieu veut que l'Église, l'épouse de Jésus-Christ, soit animée de son esprit, esprit de simplicité, d'humilité, de docilité et d'obéissance. Il n'a point voulu son Église parmi le peuple juif tout seul, peuple appelé dans l'Écriture : Race de Chanaan et non de Juda : *Semen Chanaan non Juda*. Et de même que Cham, père de Chanaan, avait outragé Noé dans sa mystérieuse ivresse, pendant le sommeil et dans sa nudité; de même, les Juifs, par leur orgueil opiniâtre, ont outragé celui que Noé figurait Jésus-Christ tout nu sur la croix, enivré d'amour pour l'humanité, s'endormant du sommeil de la mort. C'est ainsi que les Juifs étaient étrangers en esprit à la famille de Jésus-Christ, quoiqu'ils lui touchent de près selon la chair. Dieu a voulu former son Église principalement au sein des peuples Gentils, parce qu'ils ont imité la piété de Sem; ils ont reconnu et vénéré leur père dans Jésus-Christ crucifié tout un sur la croix. Ces peuples sont, en esprit, de la famille de Jésus-Christ, quoiqu'ils lui soient étrangers selon la chair et la descendance naturelle.

En septième lieu enfin, Abraham peut directement charger Isaac de trouver son épouse, en lui donnant les instructions nécessaires; cependant il confie ce soin à Éliézer, son serviteur; il s'en rapporte entièrement à sa fidélité dans cette affaire de haute importance. La conduite d'Abraham révèle le moyen que Dieu employait dans la plénitude des temps pour propager l'Évangile et convertir les hommes à la foi chrétienne. En effet, il n'entre pas

dans les desseins de Dieu, de charger le Verbe fait chair d'enseigner immédiatement les saints mystères de la religion aux nations, de former lui-même dans son Église, une épouse; il confie ce soin aux apôtres ses serviteurs: c'est pour cela que saint Paul se dit « le serviteur de Dieu, l'apôtre de Jésus-Christ: » ***Paulus servus Dei, apostolus autem Jesu Christi.*** (I. Tit., I.) Et ailleurs encore, il rappelle ces qualités en d'autres termes: « Paul, apôtre de Jésus-Christ, par la volonté de Dieu le Père : » ***Paulus apostolus Jesu Christi; per voluntatem Dei.***

Ainsi, la raison abandonnée à elle-même n'invente point la foi chrétienne; le sentiment ne la devine point; elle ne se trouve pas non plus dans l'interprétation privée de la lettre de l'Écriture sainte; mais, comme l'a déclaré l'Apôtre des nations, elle se transmet par la voie de l'enseignement extérieur que donnent les vrais envoyés de Dieu : ***Fides ex auditu.*** (Rom., II.) L'homme, déchu par l'orgueil, ne peut se relever ni se sauver que par l'humilité; à cause de cela il a plu à la sagesse éternelle, dit encore saint Paul, de révéler au monde ses mystères, de le conduire à la foi qui doit le sauver, par le moyen de la prédication de ses ministres, en sacrifiant la raison à la folie apparente de leur parole: ***Placuit Deo per stultitiam prœdicationis salvos facere credentes.*** I. Cor., I.) Ainsi, les hérétiques qui, en matière de religion, attribuent tout à une révélation immédiate ou à l'action directe de la grâce sur les âmes; qui tiennent pour inutile le ministère des vrais serviteurs d'Abraham, des ministres de l'Église dans l'enseignement et la direc-

tion des fidèles, ces deux sortes d'hérétiques demeurent également convaincus d'erreur et d'ignorance sur le véritable esprit du christianisme ; ceux qui n'admettent que l'Écriture pour règle unique de leur foi, non-seulement se trouvent condamnés par des décisions formelles, mais encore par les prophéties, par les figures, par les faits historiques de l'Église. Au contraire, la foi catholique, qui exige une soumission entière à la parole des envoyés de Dieu, est parfaitement en harmonie avec les enseignements de tout genre consignés dans les divines Écritures. Cette foi catholique est donc, sous tous les rapports, la foi vraie, sûre, seule digne de fixer notre croyance : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* (Psal. XCII.)

XII

Les vertus d'Éliézer, les qualités qu'il déploie et les moyens qu'il met en usage pour obtenir Rébecca, figurent les qualités, les vertus des apôtres, les moyens dont ils ont fait usage pour convertir les peuples païens. — Reconnaissance qui leur est due pour cela.

Mais si la conduite d'Abraham révèle les desseins de la miséricorde de Dieu le Père, celle d'Éliézer fait connaître les qualités, les fonctions, les devoirs des apôtres, des prédicateurs de la véritable religion, et les bienfaits dont le monde leur est redevable : *In servo Abrahæ describitur officium apostolorum et prædicatorum.* (A-Lapid.)

1. Éliézer est envoyé par Abraham comme son représentant, son ambassadeur auprès de la famille de Nachor,

son frère : cette mission a pour but la gloire et le bonheur de son fils Isaac. Éliézer ne peut outre-passer les ordres de son maître, soit dans ses paroles soit dans sa conduite. Ce qui figure d'une manière bien remarquable la mission des apôtres et des prédicateurs de la véritable religion, car, selon saint Paul, ils sont uniquement les représentants de Dieu pour lui attirer les hommes, les amener à la réconciliation, à l'union avec lui, à son amour, afin de procurer la gloire de Jésus-Christ : ***Pro Christo legatione fungimur, obsecrantes vos : reconciliamini Deo.*** (II. Cor., v.) Ils prêchent seulement ce qu'ils ont entendu, appris de la bouche même de celui qui les envoie. Comprenez bien, dit l'apôtre saint Jean : ce que nous vous prêchons sur le Verbe de Dieu, nous l'avons vu en lui, nous l'avons entendu, nos mains l'ont touché, et nous vous l'annonçons afin que vous puissiez venir dans la maison de Dieu vivre avec lui en communauté d'amour et avec son Fils Jésus-Christ : ***Quod vidimus, quod audivimus, quod manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ, hoc annuntiamus vobis ; ut societatem habeatis cum Deo Patre, et cum Filio ejus Jesu Christo.*** (I. Joan., I.) Et encore dit saint Paul, à l'occasion de la question qui s'éleva parmi les fidèles de Corinthe, sur l'état de virginité : « Le Seigneur ne m'ayant point chargé de faire un précepte de la virginité, je me borne à vous en faire un conseil, ne devant point outre-passer les pouvoirs de la mission que Jésus-Christ a bien voulu me confier dans sa miséricorde : » ***De virginibus præceptum Domini non habeo ; consilium autem do, tanquam misericordiam consecutus a Domino, ut sim fidelis.*** (I. Corinth., VII.)

Grande consolation, encouragement ineffable pour l'âme fidèle, qui écoute les vrais apôtres, les vrais représentants de Jésus-Christ, les pasteurs, les ministres de la véritable Église! Cette âme ne peut craindre d'être trompée; elle sait que ceux qui l'instruisent n'ont le droit de lui enseigner que la doctrine venant de Dieu dont ils sont les serviteurs, les esclaves, comme Éliézer l'était d'Abraham. Aussi le Seigneur, en leur confiant cette mission d'amour, leur dit : Celui qui vous écoute m'écoute et celui qui vous méprise me méprise: *Qui vos audit, me audit; qui vos spernit me spernit.* (Matth., x.)

2. Éliézer part pour sa mission après avoir chargé dix chameaux de ce qu'il y a dans la maison d'Abraham de plus précieux en vêtements, en objets d'or et d'argent. De même, les apôtres et leurs successeurs vont évangéliser les nations chargés de richesses spirituelles; ils sont dénués, il est vrai, de tout bien terrestre, mais riches des dons du ciel. A la faculté de parler toutes les langues, de faire toute sorte de miracles et de prophéties, ils joignent le pouvoir de régénérer les âmes par le baptême, d'effacer les péchés, de conférer les fruits précieux de la grâce, de donner à l'âme les consolations de la paix, la sainteté de la vie : *Sic apostoli non venerunt vacui; sed magna munera attulerunt, scilicet, gratiam, pacem, miracula sanctitatem vitæ et morum.* (A-Lapide.)

Cependant ces richesses divines, dit saint Grégoire, ne préservent point des tentations, ni des misères de la chair, les ministres de l'Évangile; car, malgré l'intelligence la plus sublime, la sagesse la plus élevée, la vie

la plus austère, l'apôtre saint Paul déplorait de ressentir en lui la révolte de la chair contre l'esprit; il avait, disait-il, les trésors du ciel dans un vase d'argile. Par là Éliézer amenant avec lui sur le dos tortueux des chameaux, les richesses d'Abraham, est encore la figure des apôtres ressentant les inclinations dépravées de la chair; c'est sous les enveloppes de cette chair infirme rebelle qu'ils portent les dons de Dieu, qu'ils annoncent les vérités de la religion: *Ipsi quoque prædicatores sancti quamvis jam ad superiora intelligenda atque proferenda intellectu et vita micant; adhuc tamen in semetipsis carnis contradictionem sentiunt. Nam vident aliam legem in membris suis repugnantem legi mentis suæ.* (Rom., VII.) *Habent thesaurum istum in vasis fictilibus. Qui ergo per carnem cœlestia loquuntur et tamen adhuc in carne contradictionem de vitio sentiunt, quid aliud, quam super tortuosa camelorum dorsa divitias ferunt.* (II. Corinth., XII.)

3. Éliézer serviteur d'Abraham arrive près de la ville de Nachor: il s'arrête auprès de la fontaine et songe déjà à l'épouse que Dieu destine au fils de son maître. C'est ainsi que les vrais apôtres de Jésus-Christ, les vrais ministres de la religion catholique fidèles à l'avertissement donné par le divin Maître dans l'Évangile, ne jettent pas les pierres précieuses, c'est-à-dire les grâces du ciel, devant les animaux immondes; ils ne se conduisent pas en aveugles et n'admettent pas sans distinction au baptême ou à la réconciliation des péchés, les personnes indignes, obstinées; ils ne confèrent la grâce qu'aux pénitents sincères, aux âmes disposées à la recevoir : *Servus*

ad fontem deliberat. Sic apostoli non projecerunt margaritas ante porcos; nec obstinatos aut indignos baptisarunt, aut reconciliarunt, sed pœnitentes, et apte dispositos. (Cornelius A-Lapide.)

4. Éliézer se forme un lieu de repos auprès du puits dans l'attitude d'un homme qui a seulement intention de s'arrêter quelques courts instants; il veut observer le maintien des jeunes filles, parmi lesquelles il doit faire son choix pour Isaac; il veut juger de leurs qualités intérieures sans laisser soupçonner son dessein. Et malgré tous ses soins pour ne point se tromper et n'être pas trompé, il a recours à la prière et croit n'avoir rien fait si Dieu ne vient à son secours. Il ne se fie point à sa propre sagesse, il attend tout le succès de sa mission de la miséricorde divine. C'est ainsi qu'agissent les véritables prédicateurs de l'Évangile; ils prennent tous les moyens pour ne point tomber dans l'erreur, se munissant des connaissances et des vertus nécessaires pour assurer le succès du saint ministère; ils ont toujours présent à leur esprit cet avertissement du divin Maître: « Quand vous aurez fait toutes ces choses, dites encore: Nous sommes des serviteurs inutiles: » *Cum feceritis hæc omnia dicite: Servi inutiles sumus.* (Luc., XVII.) Ils recourent à la prière, qui doit toujours précéder la prédication, afin de la rendre fructueuse; ils n'attendent pas la conversion des âmes de leur éloquence ni de leur savoir, mais de la grâce et du secours de Dieu: *Servus Abrahæ antequam rem aggrediatur, orat. Sic apostoli: prædicatio enim sine oratione prævia, nullum fructum facit.* (A-Lapid.)

5. Le signe auquel Éliézer se propose de reconnaître l'épouse destinée à Isaac, et auquel il la reconnaît en effet, est principalement l'exercice de la bienfaisance et de la charité qu'elle exercera envers lui. C'est au même signe que Jésus-Christ veut qu'on reconnaisse ceux qui seront dignes d'être appelés au christianisme. Aussi dit-il à ses apôtres, et, en leur personne, à tous les prédicateurs catholiques de l'Évangile : « Ceux qui vous recevront avec charité, me recevront moi-même, et avec moi le Père céleste qui m'a envoyé : » *Qui recipit vos, me recipit : et qui me recipit, recipit eum qui me misit.* (Matth., x.) Et afin de montrer plus clairement que Rébecca donnant à boire à Éliézer est l'image vivante de ceux qui reçoivent et traitent avec charité les ministres de la religion, Jésus-Christ promet, avec serment, une récompense à celui qui donne à boire au plus pauvre de ses disciples, ne serait-ce qu'un verre d'eau fraîche : *Quicumque potum dederit uni ex minimis istis, vas aquæ frigidæ tantum, in nomine discipuli, amen dico vobis, non perdet mercedem suam.* (Matth., x.)

6. Peut-on songer à Éliézer assis près du puits, demandant à boire à Rébecca : *Pauxillum aquæ da mihi ut bibam,* sans se rappeler Jésus-Christ, assis près du puits de Jacob, demandant à boire à la Samaritaine? *Mulier da mihi bibere.* (Joan., v.) Encore de même qu'Éliézer n'avait point en vue l'eau de Rébecca, mais bien Rébecca elle-même, voulant en faire l'épouse d'Isaac; ainsi Jésus-Christ ne désirait point l'eau de la Samaritaine, mais son âme pour la convertir, la purifier, la sanctifier en l'unissant à lui par la grâce. Éliézer

et Jésus-Christ demandant un léger rafraichissement, Éliézer à Rébecca, Jésus-Christ à la Samaritaine, rendent chacun à ces bienheureuses femmes des richesses spirituelles inappréciables, qu'elles étaient éloignées de désirer : *O si scires donum Dei.* (Joan.) Soif précieuse du salut de nos pauvres âmes ! *Soif*, dit saint Cyprien, qui provenait, dans le Fils de Dieu, de la grandeur de sa miséricorde et du feu de son amour ; soif dont son cœur fut constamment brûlé dans le courant de sa vie mortelle, et qui le consumait dans les angoisses de la mort, comme il le déclara sur l'arbre sacré de la croix : SITIO ; *sitis hæc est de ardore dilectionis !* Or, Jésus-Christ ayant communiqué ces sentiments à ses vrais disciples, nous a montré en eux les vrais serviteurs de la foi d'Abraham demandant à boire aux sources divines ; car, selon saint Grégoire, le serviteur d'Abraham, dans cette circonstance, est la figure de tout prédicateur chrétien qui a soif du salut des âmes qu'il évangélise : *Potum vero petiit ; quia omnis prædicator animam sui auditoris sitit.* La vraie soif des apôtres de Jésus-Christ est en eux le désir du salut des hommes, dit Cornélius-A-Lapide : *Sitis apostolorum est desiderium salutis hominum.*

7. Dans le choix que va faire Éliézer parmi les filles qui puisent de l'eau, il ne se propose pas de s'adresser à la plus noble, à la plus riche, à la plus gracieuse, à la plus belle, mais à la plus humble, à la plus charitable, à la plus laborieuse, à la plus modeste. Ainsi, les apôtres de Jésus-Christ ne recherchent pas de préférence les riches, les nobles, les grands du monde parmi les-

quels, suivant saint Paul, il s'en trouve peu pour embrasser l'Évangile : *Non multi nobiles, non multi potentes.* Les apôtres trouvent ordinairement le fruit de leurs prédilections parmi les âmes simples, méprisées du monde : *Sed ignobilia et contemptibilia mundi elegit Deus.* (I. Corinth., I.) Les âmes disposées à écouter les doctrines de l'Évangile avec humilité, à les recevoir avec docilité, à les pratiquer avec zèle, à se signaler dans l'exercice de la charité, à se maintenir dans la pureté, sont plus nombreuses parmi les pauvres que parmi les riches. C'étaient ces âmes détachées de la chair et du monde, ces vierges d'esprit, sinon de corps, que saint Paul s'empressait d'unir à Jésus-Christ en les lui donnant pour épouses, seul digne de les posséder : *Despondi enim vas uni viro virginem castam exhibere Christo.* (II. Cor., II.) Consolez-vous donc, âmes simples, pauvres, ignorées, méprisées et persécutées! Un esprit docile, un cœur fidèle, voilà les richesses, les gloires et les titres préférés par la religion chrétienne. Ces titres vous conduiront et vous présenteront avec succès à Jésus-Christ, pour vous élever au rang de ses épouses privilégiées et vous faire participer à son amour ineffable si plein de délices.

8. Éliézer ayant trouvé dans Rébecca toutes les qualités que devait réunir l'épouse d'Isaac, lui orne les oreilles de bijoux précieux et les bras de riches bracelets. Ici, le serviteur d'Abraham, dit saint Paul, figure admirablement les vrais apôtres qui trouvent les âmes bien disposées à faire partie de l'Église catholique pour devenir les épouses de Jésus-Christ; ils ornent leurs

oreilles, en leur communiquant les enseignements de la foi par l'organe de l'ouïe : *fides ex auditu.* Ils ornent aussi leurs mains en leur remettant la règle d'une sainte conduite : ***Servus dat sponsæ ornamenta aurium et manuum. Apostoli ornant Ecclesiam, ut habeat aures ornatas per fidem, manus per bona opera.*** Et pour rendre encore cette figure plus juste et plus appropriée, la sainte Écriture fait observer que les pendants d'oreilles pesaient deux sicles et les bracelets dix, parce qu'en effet, la foi du chrétien se réduit à deux principaux mystères, et ses œuvres à l'accomplissement des dix commandements : Croire un seul Dieu en trois personnes, l'incarnation et la mort du Sauveur, pratiquer les dix commandements; voilà la foi et la vie chrétiennes : ***Armillæ sunt siclorum decem, quia recta operatio ex Decalogi operatione completur.*** (Greg.) Les hérétiques osent dire que la foi seule en Jésus-Christ suffit pour nous sauver et que les œuvres sont inutiles; par une doctrine aussi absurde, c'est vouloir orner seulement les oreilles du chrétien en laissant ses bras tous nus. Les déistes et les indifférents dont notre siècle abonde, osent, à leur tour, dire qu'il suffit pour être sauvé de ne faire tort à personne, d'être honnête homme; qu'il est indifférent de croire ou de ne pas croire à tel ou tel autre dogme; c'est là prétendre embellir les bras et laisser les oreilles de sa religion, de son épouse sans ornements. Depuis quatre mille ans la conduite d'Éliézer répond à ces théories indignes du bon sens et de la simple raison. Les apôtres de la foi chrétienne, au contraire, sont fidèles à l'ordre qu'ils ont reçu dans leur

mission d'imposer en même temps aux âmes converties l'obligation de croire et celle de pratiquer : *Qui crediderit salvus erit.* (Marc., XVI.) *Docentes servare omnia.* (Matth., XXVIII.) C'est pour cela qu'ils n'ont point omis d'enseigner à l'Église, ni l'Église de nous enseigner qu'une seule de ces choses ne suffit pas sans l'autre : car la justice vit de la foi et la foi sans les œuvres est une foi morte : *Justus meus ex fide vivit.* (Rom., I.) *Fides sine operibus mortua est.* (Jac., I.)

9. Que dirons-nous encore d'Éliézer qui, invité par la famille de Rébecca à prendre quelques rafraîchissements répond : Que Dieu me garde de toucher à la moindre chose de votre festin avant de vous avoir exposé ce que j'ai à vous dire et assuré le succès de ma mission. Ces belles paroles rappellent trop bien le divin Sauveur convertissant la Samaritaine et qui pressé par ses apôtres de prendre quelque nourriture : *Rabbi manduca* (Joan., V), leur répond : J'ai pour manger une autre nourriture que vous ne connaissez pas : *Ego alium cibum habeo manducare quem vos nescitis.* Or, cette nourriture c'est de faire la volonté de mon Père qui est au ciel, d'accomplir avant tout son œuvre, la conversion des âmes : *Meus cibus est ut faciam voluntatem Patris mei ut perficiam opus ejus.* Formés à cette école, les apôtres et les vrais prédicateurs de Jésus-Christ, préfèrent les intérêts de Dieu à tout ; ils ne s'abaissent point, dit saint Grégoire pape, à recevoir des récompenses temporelles avant d'avoir assuré les intérêts éternels des âmes ; ils refusent les plus simples rafraîchissements de la part de ceux qui ne commencent pas par leur offrir la réfec-

tion spirituelle, dans l'espérance de leur conversion : *Puer noluit comedere; quia prædicatores sancti percipere nolunt temporalia, nisi prius obtinent æterna. Si enim in animabus fructum non inveniant stipendia corporibus contemnunt.* (Greg.)

Vertu, désintéressement des apôtres, que vous êtes précieux au sein du christianisme! Vous avez choisi par privilége ces contrées pour y répandre la loi de Jésus-Christ! Envoyés par ce divin Maître, vous n'avez pensé qu'à lui gagner des âmes. Ainsi, Éliézer ne cherche point une épouse pour lui-même, comme les apôtres n'ont enduré tant de fatigues que pour gagner les âmes au Fils de Dieu : *Servus non sibi adducit sponsam, sed domino, sic et Paulus.* (A-Lapid.) Et comme le dit saint Paul au nom de tous les apôtres : « Je me suis fait le serviteur de tous; je me suis fait tout à tous pour les sauver tous, et tout ce que je fais, c'est pour l'Évangile de Jésus-Christ : *Omnium me servum feci... omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos. Omnia facio propter Evangelium.* (I. Corinth., IX.)

O mes très-chers enfants! disait encore saint Paul aux premiers chrétiens, fils de la foi, que mes prédications et mon amour ont engendrés à Jésus-Christ, je ne cesserai point mes travaux jusqu'à ce que le divin Maître naisse et vive en vous : *Filioli mei, quos iterum parturio, donec in vobis efformetur Christus.* (Philip., I.) Quel désintéressement, quel oubli des secours temporels! En se montrant plus empressés de conserver le royaume de César que de reconnaître le Fils de Dieu, les ministres de la Synagogue, comme l'observe saint Augustin, per-

dent la vie éternelle sans conserver le royaume temporel : *Temporalia perdere timuerunt, et vitam æternam non cogitaverunt ; at sic utrumque amiserunt.* (Tract. 39 in Joan.) Les apôtres, au contraire, méprisent les avantages du siècle pour répandre la connaissance et le règne de Jésus-Christ, et ils ne manquent de rien : ils laissent même à leurs successeurs beaucoup de puissance temporelle en établissant à Rome le siége du royaume spirituel. Ils ont toujours présent à leur esprit cet oracle du Fils de Dieu, règle et devise des vrais apôtres, des dignes ministres de la religion : « Cherchez d'abord le royaume des cieux et la justice pour vous et pour les âmes confiées à vos soins : ne craignez pas que le temporel indispensable vous manque ; il vous sera donné comme par surcroît : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.* (Matth., VI.)

10. Éliézer commence ainsi son discours : « Je suis le serviteur d'Abraham. » Et quoique éloigné de son maître, non-seulement il démontre à son égard le plus grand respect, mais il regarde comme un titre de gloire, un honneur, la qualité de serviteur d'Abraham ; car, dans tous ses discours et même dans sa prière, il a sans cesse dans la bouche ces expressions : *Mon maître Abraham, le fils de mon maître.* Les apôtres aussi mettent en pratique l'humilité. Car, dans toutes leurs prédications ils ne prennent d'autres titres que celui de *serviteurs de Jésus-Christ.* Servir leur divin Maître dans le sublime ministère des âmes, est pour eux plus glorieux que de commander à l'univers. Saint Paul, en

particulier, commence ses épîtres par ses paroles : *Paul, serviteur de Jésus-Christ.* Et non content de mettre sa gloire, ses complaisances dans ce titre si modeste de serviteur, il prend celui d'esclave, de prisonnier de Jésus-Christ : *Ego Paulus, vinctus Christi.* (Eph., III.) Quoi de plus sublime, en effet, de plus glorieux, de plus cher, de plus doux pour un chrétien que de pouvoir dire : Je suis le serviteur de Jésus-Christ; le Fils de Dieu est mon seul et vrai Maître, je ne dépends que de lui, je n'appartiens qu'à lui, son service fait ma gloire actuelle et me conduit à régner un jour avec lui : *Servire Deo regnare est !*

11. Éliézer n'a recours à aucun artifice oratoire pour obtenir la jeune fille Rébecca et pour persuader à sa famille que c'est un grand avantage pour elle de passer de sa maison dans celle d'Abraham ; ses discours sont d'une admirable simplicité au sujet des qualités et des richesses de son maître, de la mission dont il est chargé et de tout ce qu'il a fait pour la remplir. C'est ainsi que, pour attirer les peuples païens à la foi et pour leur persuader que loin de perdre, ils ont tout à gagner à échanger le culte de leurs honteuses idoles avec la religion sainte de Jésus-Christ, les apôtres, comme le déclare expressément saint Paul, n'ont point recours aux charmes de l'éloquence, ni à l'érudition profanes : *Non in persuasibilibus humana sapientia verbis.* Ils emploient le langage de la simple vérité, ils annoncent les desseins de Dieu, l'esprit de sa religion, la force de sa grâce et les trésors de sa bonté : *Sed in ostensione spiritus et virtutis.* (I. Corinth., II.) *An divitias bonitatis.* (Rom., II.)

Et comme Éliézer appuie sa mission par de riches présents à Rébecca et à toute sa famille, de même, les apôtres se montrent les envoyés de Dieu par les miracles que Dieu opère pour confirmer leur ministère, afin de donner de l'autorité à la prédication du saint Évangile et d'en confirmer la vérité : *Illi autem prædicaverunt ubique, Domino cooperante, et sermonem confirmante sequentibus signis.* (Marc., XVI.)

12. Éliézer était venu de loin chercher une épouse; après tant de fatigues, de soins et de prières, il l'avait enfin trouvée telle qu'elle convenait au fils d'Abraham. Et cependant quelle indifférence apparente dans ce serviteur, lorsqu'il est sur le point de conclure une affaire d'une importance aussi grave, qui faisait l'objet de tous ses désirs. Mon devoir, dit-il, à la famille de Rébecca, est de chercher une épouse pour Isaac dans votre maison, comme étant, par les liens du sang, la plus rapprochée de celle d'Abraham. Si vous voulez me donner votre fille, dites-le-moi; si vous avez résolu autre chose, faites-le-moi connaître : je chercherai et je trouverai dans ce pays l'épouse que vous me refuserez. Cette franchise et cette espèce d'indifférence n'ont rien d'étonnant dans le serviteur d'Abraham; il est choisi pour être le modèle et la figure des envoyés de Dieu et de la liberté véritable, que les apôtres ont toujours laissée à leurs auditeurs d'embrasser le christianisme, malgré l'ardent désir qu'ils éprouvent pour le salut des hommes et les fatigues qu'ils endurent pour opérer ce salut. Ils savent, les envoyés de Dieu, que Jésus-Christ veut pour épouses des âmes gagnées par l'amour et non des âmes

esclaves, conduites à ses pieds par la violence; ils savent qu'il n'admet à sa suite que des compagnons volontaires : et que malgré sa tendresse extrême pour ses premiers disciples, choisis par le Père éternel pour coopérateurs dans son ministère, il les a toujours laissés librement s'éloigner de lui lorsqu'ils ont éprouvé de la répugnance à son service. L'Évangile se persuade et ne se commande point. Comme Éliézer à la famille de Rébecca, les apôtres disent aux Juifs de Jérusalem : « Nous avons dû commencer par vous notre prédication, parce que vous êtes le peuple choisi et que le Messie est né de vous selon la chair ; mais puisque vous le rejetez et vous rendez indignes de participer à la vie éternelle, nous allons porter ce bienfait aux peuples païens : » *Vobis oportebat primum loqui verbum Dei : sed quoniam repellitis illud et indignos vos judicatis vitæ æternæ ; ecce convertimur ad gentes.* (Act., XIII.)

Est-ce que Jésus-Christ manquera jamais d'âmes fidèles pour épouses ? les Éliézers lui trouveront toujours des cœurs généreux qui s'estimeront trop fortunés de lui appartenir à ce glorieux titre. Lorsqu'une contrée le rejette, une autre l'accueille ; si une nation repousse la lumière de l'Évangile et le royaume de Dieu, cette lumière et ce royaume, selon la terrible menace de Jésus-Christ, lui sont ôtés pour être donnés à un autre peuple plus docile : *Auferetur à vobis regnum Dei ; et dabitur genti facienti fructus ejus.* (Matth. XXI.) L'Évangile fait le tour du monde pour recueillir les élus de Jésus-Christ. Malheur à la nation qui n'accueille point Éliézer, qui ferme les yeux à la lumière de la vérité ! Une fois

repoussée, cette lumière disparaît pour toujours et laisse plongés ces malheureux peuples dans les ténèbres de l'esprit, dans la corruption du cœur, dans le désordre et l'injustice de la société envers l'immense majorité de ses membres.

13. Éliézer ne désigne pour le suivre que Rébecca seulement, mais semble cependant inviter toute sa famille, en lui faisant apprécier le bonheur de vivre en la compagnie d'Isaac dans la maison d'Abraham. Rébecca toute seule de sa famille suit Éliézer, accompagnée seulement de quelques-unes de ses filles des plus résolues; son père, ses frères n'ont pas même la pensée de l'accompagner. Figure admirable des divers effets de la prédication de l'Évangile, que le divin Sauveur décrit dans sa parabole de la semence, qui est la parole de Dieu. (*Matth.*, XIII.)

Le grain que le père de famille fit semer dans son champ est tout de même qualité, c'est un grain choisi, sain, bien rempli et plein de vie; cependant selon la qualité et la disposition des terres du père de famille, cette semence convenable est foulée aux pieds par les passants, ou enlevée par les oiseaux; une partie ne prend pas racine; une autre à peine germée est suffoquée par les épines; dans une portion du champ seulement elle parvient à une heureuse maturité et rapporte au centuple. C'est ainsi que la prédication évangélique porte toujours en elle la force, la vertu divine, de convertir les âmes : *Lex Domini immaculata convertens animas.* (Psalm. XVIII.) Mais, selon les diverses dispositions des auditeurs, elle ne produit pas toujours le même fruit

dans tous. Le même Évangile est souvent prêché à tout un peuple, sans que tous lui obéissent, dit saint Paul : *Non omnes obediunt Evangelio.* (Rom., x.) Les orgueilleux lui résistent ; les mondains le dédaignent; semblables aux frères de Rébecca, ils n'ont que de la froideur envers Éliézer et l'Écriture ne les nomme pas même. Tels que Laban, un grand nombre se contentent d'admirer l'Évangile, de croire ses doctrines vraies, sublimes, ils sont humains, respectueux envers les ministres de la religion; mais ils reculent devant les sacrifices et les œuvres commandés par le christianisme : « Charnels comme ils le sont, dit saint Grégoire, ils croupissent dans les œuvres de la chair ; le courage leur manque pour suivre l'Église des élus dans le chemin de la sainteté : » *Sunt carnales, qui dum spiritualia dona conspiciunt, etsi non usque ad opera, tamen in animam usque ad suscipiendam fidem, verbum prædicationis admittunt ; quamquam electorum Ecclesiam non sequentes, in carnali operatione remaneant.* Ils accomplissent en eux-mêmes à la lettre, l'oracle de Jésus-Christ : « Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus : » *Multi sunt vocati, pauci vero electi.* (Matth., xx.) Infortunés parents de Rébecca, vous avez tous négligé de suivre votre fille, votre sœur dans la maison d'Abraham ! vous n'y serez plus appelés ! plus malheureux encore ceux qui sont favorisés des divines inspirations et n'y répondent pas avec empressement. Jésus-Christ appelle le premier, mais il n'appelle point toujours : empressons-nous donc de nous rendre à ses pressantes invitations et craignons de n'être plus appelés.

14. Nonobstant l'indifférence des frères et de la mère de Rébecca, cependant Éliézer les fait participer à ses libéralités. Ainsi agissent les vrai sministres de la Religion envers ceux qui s'obstinent à rester infidèles, qui refusent de pratiquer sa morale. Les apôtres animés d'un zèle et d'une charité sans bornes se fatiguent; ils prient pour leur conversion. L'Église tout entière elle-même tient une semblable conduite, à l'égard de la Synagogue, véritable mère de Rébecca. Remarquons cependant que Rébecca a une plus grande part à la générosité d'Éliézer, à cause de son empressement et de l'hospitalité bienveillante qu'elle exerce envers lui, de sa promptitude pour se déterminer à le suivre dans un pays étranger afin de s'unir à un époux qu'elle ne connaît pas. Aussi, outre les bracelets et les pendants d'oreilles, elle reçoit de riches vêtements, des vases précieux. Éliézer la traite en un mot comme fille d'Abraham, comme épouse d'Isaac, dons et privilége précieux que cette vierge fortunée reçoit avec reconnaissance au moment où elle consent à s'unir avec Isaac. Ils nous font connaître, dit Cornélius-A-Lapide, les trésors de l'Esprit-Saint, trésors infiniment plus précieux, dont les ministres de Jésus-Christ enrichissent l'âme fidèle au moment où elle consent à se donner au divin Maître : *Virgini in conjugium consentienti majora munera dat. Sic et fidelibus majora Spiritus sancti dona subministrantur.* « Combien, ajoute saint Grégoire, est plus sublime encore l'état des âmes généreuses qui deviennent épouses de Jésus-Christ, non-seulement par leur foi, mais encore par leur charité, en embrassant, avec les préceptes, les conseils évangéliques !

Elles ne s'arrêtent pas à la bonté, elles tendent à la perfection : âmes privilégiées, vous avez pour trésors, et la foi des principaux mystères de la Religion et l'usage des œuvres indispensables à la foi : avec la robe nuptiale de la charité, vous revêtez les vêtements des plus sublimes vertus par la participation fréquente aux sacrements de l'Église. Vases précieux, inondés de grâce et de bénédiction, le ciel commence pour vous sur la terre. Vous possédez sur la perfection évangélique, les connaissances les plus étendues qui enrichissent et ornent de plus en plus vos âmes, pour en faire les délices de l'Époux céleste, et les faire croître en sainteté, en grâce : » ***Vasa aurea et vestes Rebecca dedit : quia doctores S. Ecclesiæ tot ornamenta præbent, quot virtutum dona docuerunt ; et Ecclesia, quæ antea per fidem, obedientiam et operationem percepit, etiam ad spiritualia dona convalescit.*** (S. Greg.)

15. Lorsque Éliézer se voit en possession de Rébecca il laisse éclater son allégresse ; serviteur fidèle et affectionné, il ne cesse de se réjouir des avantages de ses maîtres, comme s'ils étaient les siens propres, il reste dans ce joyeux empressement jusqu'à ce qu'il puisse partager à son retour la satisfaction qu'éprouvèrent Abraham et Isaac, l'un en recevant pour enfant et l'autre pour épouse, une vierge si pleine de grâce et de perfection, si vertueuse enfin. Et alors considérant comme accordé à lui-même le bienfait que Dieu vient d'opérer pour son maître, il adresse au Tout-Puissant des remercîments ineffables pour lui-même comme pour Abraham : « Béni soit, dit-il, le Seigneur Dieu de mon maître : » ***Benedictus***

Dominus Deus domini mei. Qui ne reconnaîtrait dans ces paroles sublimes, celles-ci encore de saint Paul : « Béni soit Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ : » *Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi.* (II. Corinth., I.) Et de quoi saint Paul bénit-il le Seigneur ? la ressemblance des termes indique l'identité de motifs dans les bénédictions du serviteur d'Abraham et de celui de Jésus-Christ. Les sentiments d'Éliézer montrent les sentiments de l'apôtre de Jésus-Christ remerciant le Seigneur de leurs succès. Ils sont l'un et l'autre au comble de la joie d'avoir converti un grand nombre d'âmes, d'avoir fondé l'Église, de l'avoir donnée pour épouse à Jésus-Christ ; serviteurs et amis intimes de l'Époux divin ; entièrement conformes à ceux de l'Évangile dont saint Jean-Baptiste, qui se met lui-même du nombre, dépeint le caractère et les qualités. Amis sincères, affectueux, désintéressés, généreux, qui éprouvent la même joie de trouver l'Époux, comme si cet Époux était pour eux seuls ; et comme si Dieu en bénissant leurs travaux, en leur accordant la gloire d'unir tant d'âmes à Jésus-Christ, leur eût accordé une grâce, un bienfait personnel ; comme si la gloire, l'honneur, les conquêtes de Jésus-Christ étaient leur propre gloire, leur honneur, leurs conquêtes ; leur force, leur consolation sont dans les persécutions, les sacrifices, les peines : *Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi ; Pater misericordiarum, qui consolatur nos in omni tribulatione nostra. Sive tribulamur pro vestra exhortatione et salute ; sive consolamur pro vestra consolatione.* (II. Corinth.,

16. Y a-t-il rien de plus admirable, de plus héroïque que le parfait oubli de lui-même dont Éliézer donne l'exemple dans toutes les circonstances de sa mission mystique? Pour parvenir à ses fins, il supporte les ennuis d'un long et pénible voyage, il emploie cependant tous les soins que commandent la prudence et une profonde connaissance du cœur humain, afin de faire un choix conforme aux instructions d'Abraham, et digne de son fils Isaac. En demandant l'épouse, il use de la délicatesse, de la prévoyance les plus exquises; sa prudence et son zèle ont su triompher de toutes les difficultés, de toutes les répugnances. L'idée de l'entreprise vient d'Abraham tout seul; mais c'est à Éliézer qu'il faut rapporter l'honneur de son exécution et de son heureux succès. Le verrons-nous pour cela s'en attribuer la moindre gloire? non, il rapporte tout à la miséricorde de Dieu, à l'assistance de son ange, au mérite, à la foi, aux prières d'Abraham. Pour ce serviteur véritablement humble et fidèle, tout a contribué à l'heureuse issue de cet événement, excepté lui seul qui l'a si admirablement conduit à sa fin. Il rend gloire à tous, il fait mention de tous, il n'oublie que lui-même; et, pour rendre sa reconnaissance envers Dieu plus solennelle, plus respectueuse, plus édifiante, il se prosterne, il adore et bénit la Majesté suprême en présence de Rébecca et de toute sa famille. Enfin il hâte son retour pour remettre entre les bras d'Isaac l'épouse fidèle qu'il lui a choisie; il lui rend compte de son voyage dans le plus grand détail; sa mission est donc remplie. Là finit Éliézer; l'Écriture n'en parle plus. Homme vraiment admirable!

Vertu digne de l'Évangile! appartenant réellement à l'Évangile. C'est Dieu, en effet, qui l'a inspirée pour figurer le désintéressement, l'humilité, l'oubli parfait d'eux-mêmes, dont les apôtres et les dispensateurs fidèles de l'Évangile devaient un jour donner l'exemple au monde entier. Combien de voyages entrepris, que de fatigues endurées, que de sang versé pour la cause de la foi! Calomnies, persécutions, tourments, tout a été souffert pour planter la Croix sur les ruines de l'idolâtrie, pour gagner nos pères et nous-mêmes à la foi de Jésus-Christ. Ames vraiment grandes, sublimes, généreuses! nous ne les voyons jamais se louer du succès de tant de conversions, de tant de conquêtes! Saint Pierre met tout Jérusalem dans l'admiration en guérissant miraculeusement un boiteux devant la porte du temple; au lieu de se complaire dans cette admiration, son âme est affligée, dans la crainte d'ôter à Dieu la gloire qui lui en revient. Alors il s'adresse avec impatience à la foule qui l'environne et qu'il apostrophe ainsi : « Pourquoi porter vos regards sur nous comme si nous étions pour quelque chose dans le miracle qui fait l'objet de votre étonnement; ce que vous voyez est entièrement l'œuvre de Dieu, nous sommes étrangers à cette merveille. C'est Dieu, le Père, qui a voulu opérer ce prodige pour vous faire connaître la force du nom de Jésus, son divin Fils. » (*Act.*, III.)

Entendons saint Paul, devenu l'objet de l'admiration du monde par les prodiges de son zèle, par la gloire de ses entreprises et de ses conquêtes. Il est offensé, pour ainsi dire, et contristé de cette admiration importune :

« Ne vous y trompez point, s'écrie-t-il, ce n'est point moi qui opère ces œuvres qui font l'objet de votre admiration, je ne suis qu'infirmité, faiblesse et misère; je ne suis qu'un faible mortel comme vous : tout ce que vous admirez dans mes œuvres est l'effet de la grâce et de la puissance de Dieu qui agit par moi, faible instrument : » *Non ego, sed gratia Dei mecum.* (Cor., xv.) « Planter et arroser ne sont rien, c'est la force fécondatrice qui assure le fruit. Ainsi nous qui distribuons la semence de la parole sainte, qui l'arrosons de nos sueurs, nous ne sommes rien; c'est Dieu qui est tout, lui seul la fait germer et mûrir et les fruits qu'on en recueille sont son œuvre : » *Neque qui plantat, neque qui rigat est aliquid, sed, qui incrementum dat Deus.* (Ibid., III.) Ainsi, s'écrie encore ailleurs le même apôtre : « Au Roi des siècles immortel et invisible, à Dieu seul appartient tout honneur, toute gloire dans le temps et dans l'éternité : » *Regi sæculorum immortali et invisibili, soli Deo honor et gloria, in sæcula sæculorum.* (I. Tit., III.)

O saints apôtres, si nous avons le bonheur de connaître et de professer la vraie foi de Jésus-Christ, c'est à Dieu, le Père, sans doute, que nous devons en rendre gloire ; c'est lui qui, dans sa miséricorde, vous a choisis, vous a envoyés pour nous tirer du paganisme par la conversion de nos pères, afin de nous conduire à l'Église catholique, comme Éliézer fut choisi pour aller chercher Rébecca dans la maison de Nachor et la conduire dans celle d'Abraham. Mais nous devons bénir Dieu de vous avoir chargés d'une mission si importante et si précieuse pour nous : sans vous oublier vous-mêmes

qui avez rempli cette mission avec un zèle ardent, éclairé et un amour plein de tendresse ! Ames élevées vers le ciel, c'est par vos fatigues, par vos sueurs et votre sang que le monde a été conquis à Jésus-Christ. Comme la jeune Rébecca, qui n'oublia point Éliézer, nous aurons toujours présent à nos esprits et dans nos cœurs le souvenir bien cher de vos bienfaits ; vous fûtes nos amis, nos pères dans la foi ! Hommes de Dieu, après lui, vous serez à jamais l'objet de nos louanges et de notre amour au sein de la sainte Église catholique, dont les hommages vous sont assurés sur la terre, malgré tous les sarcasmes des ennemis de votre culte légitime, comme vos suffrages nous sont assurés dans le ciel, malgré nos faiblesses et nos oublis momentanés.

XIII

Conduite de Rébecca au sujet d'Éliézer et d'Isaac. — Figure de la conduite de l'Église envers les païens et de toute âme fidèle envers les Apôtres et envers Jésus-Christ.

Mais la conduite de Rébecca n'est pas moins mystérieuse que celle d'Éliézer ; car elle devient pour nous une source de lumière et d'édification ; Éliézer est, il est vrai, le parfait modèle des apôtres de Jésus-Christ ; et nous voyons dans Rébecca figurés en personne de la manière la plus expressive, les mœurs, le caractère, l'esprit de l'Église et de l'âme vraiment fidèle à Jésus-Christ : *Rebecca ostendit mores Ecclesiæ, et animæ fidelis.* (Cornel.-A-Lap.)

1. Éliézer va chercher l'épouse d'Isaac dans la Mésopotamie; or cette parole ***Mésôpotamie*** signifie ***pays entre deux fleuves.*** Belle et admirable figure! s'écrie saint Ambroise; car, la véritable Église se trouve au milieu de deux fleuves, formés des eaux du baptême et des larmes de la pénitence; ainsi toute âme qui aspire avec l'Église à la noble qualité d'épouse de Jésus-Christ, doit recevoir la grâce du baptême, et pleurer ses fautes : ***Ubi invenitur Ecclesia nisi in Mesopotamia? ibi duobus stipatur fluminibus; lavacro gratiæ et fletu pœnitentiæ. Et enim nisi peccata defleveris, nisi gratiam baptismi acceperis, non tibi acquiritur Ecclesiæ fides.*** (De Isaac.) C'est pour cela que l'Église insiste d'une manière aussi pressante et aussi solennelle sur la nécessité de la pénitence, et sur celle du baptême : nous tenons ces deux avertissements de la même bouche divine qui parle dans l'Évangile : « Si l'homme renaît par l'esprit et par l'eau, il ne peut entrer dans le royaume des cieux; et, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous également. » Le divin Sauveur a prononcé, en quelque sorte, la réprobation des mauvais riches, des heureux du siècle; et il a promis une éternelle consolation à ceux qui passent leur vie dans la douleur, dans la tristesse de la pénitence : ***Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.*** (Matth., v.)

2. Rébecca sort de la ville pour aller puiser l'eau qui se trouve seulement hors des murs de cette ville. Ici elle représente les peuples païens qui, pour trouver la boisson que l'Écriture appelle l'eau de la vraie sagesse et du salut éternel, doivent sortir de la ville, c'est-à-dire,

du cercle de leurs superstitions profanes, de l'enseignement des impostures, des erreurs et des fables, afin de recourir à la lumière de l'Église universelle, qui est placée sur le boisseau, publique, accessible à tous. Rébecca ne rencontre pas son bonheur et sa fortune près d'un puits ordinaire, c'est à la source où l'attendait Éliézer exténué de fatigues. Il en est de même de la Samaritaine; elle ne rencontre pas l'eau mystérieuse de la grâce, à une source quelconque; cette source jaillissante pour la vie éternelle, son cœur la saisit au puits de Jacob, où l'attendait Jésus-Christ fatigué, si bien représenté en figure dans la personne d'Éliézer. Et selon la vérité exacte dégagée de tout emblème, les vrais enseignements du christianisme ne se trouvent pas dans toute communion qui se dit d'elle-même chrétienne, mais dans celle où est Jésus-Christ; dans celle qui est sous la tutelle et la dépendance du vrai Éliézer, de l'apôtre saint Pierre et de ses successeurs, en un mot, dans l'Église catholique, apostolique et romaine. Celle-là seulement est Pierre, et avec Pierre, Jésus-Christ, qui a dit à ses apôtres : « Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles : » *Ecce ego, vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* (Matth., XXVIII.)

Cette Église est la fontaine d'eau vive à laquelle Jésus-Christ invite tous ceux qui ont la vraie soif, le vrai désir de la science et de la grâce de Dieu. « Que celui qui a soif, nous dit-il, vienne à moi et qu'il se désaltère : » ***Si quis sitit veniat ad me, et bibat.*** (Joan., VII.) Le divin Sauveur remplit ainsi à la lettre la prophétie d'Isaïe, qui avait annoncé que le Messie inviterait à

venir se désaltérer à une source d'eau vive tous ceux qui auraient soif : *Omnes sitientes venite ad aquas* (Isa., LV.) Quiconque cherche cette source la trouve : *Qui quærit invenit.* Parce que la véritable religion, la vraie foi, comme la grâce de Dieu, sont toujours accordées à une prière sincère et ardente. « Bienheureux, dit Jésus-Christ, ceux qui ont faim et soif de la vérité, de la grâce, de la justice, parce qu'ils seront rassasiés : » *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.* (Matth., v.)

3. Rébecca s'empresse de donner à boire à Éliézer : elle n'allègue point d'excuse, elle s'en fait un plaisir. Or, la soif d'Éliézer figurant dans les apôtres et les ministres de l'Évangile leur désir de la conversion des âmes ; de même, Rébecca s'empressant de donner à boire à Éliézer est, dit saint Grégroire, l'image vivante de l'Église et de toute âme fidèle, qui se rend docile à la prédication de l'Évangile, qui satisfait aux désirs de ses prédicateurs, en confessant Jésus-Christ, annoncé par leur ministère; leur zèle est satisfait par la boisson la plus délicieuse et la plus propre à réparer leurs forces : *Potum Rebecca obtulit : quia Ecclesia prædicatorum suorum desiderio satisfecit, ex virtute sua fidei. Quia enim Deum quem audivit confessa est, prædicatori suo aquam refectionis obtulit, ejusque animam refrigeravit.* Ce n'est pas sans un dessein mystérieux, ajoute le même saint docteur, que dans cette circonstance remarquée par l'Écriture, « Rébecca baisse son urne pleine d'eau de son épaule à ses bras. » On voit par là que la profession de la foi, pour être agréable à Dieu et

à ses ministres, doit être accompagnée de bonnes œuvres; car le vase d'eau sur les bras figure la doctrine de l'Évangile dans la pratique : ***Hydriam ab humero in ulnas posuit, quia illa est placita confessio quæ a bono opere procedit. Hydria aquæ est doctrina prædicationis in opere.*** (S. Greg.)

4. Rébecca ne donne pas seulement à boire à Éliézer, mais encore à ses chameaux et à toutes les personnes de sa suite; ainsi l'âme fidèle se montre docile, non-seulement à saint Pierre, dans la personne de ses successeurs, les souverains pontifes de Rome, mais encore aux compagnons de saint Pierre, aux évêques, à leurs représentants et à tous les prêtres qui ont reçu la mission de convertir les âmes, de les diriger au salut.

5. Il est à remarquer, avec un Père de l'Église et le savant apologiste traduit ici en français, que les chameaux portant des objets précieux de la maison d'Abraham, figurent les corps des saints apôtres et des ministres de Jésus-Christ, chargés des trésors célestes dont ils doivent disposer en faveur des âmes pieuses. Ainsi Rébecca, étendant ses soins jusqu'aux chameaux, est l'image des fidèles qui comblent de joie l'âme et le cœur des prédicateurs en se montrant dociles à leur parole, ou en exerçant envers eux la charité, lorsqu'elles fournissent pour leur subsistance la nourriture du corps dont parle Jésus-Christ, dans le saint Évangile : « Mangez ce qui vous sera offert : » ***Manducate quæ apponuntur vobis.*** (Matth., x.)

6. Rébecca donne donc à boire à Éliézer, à ses serviteurs, à ses chameaux; elle conduit dans sa maison le

maître, les serviteurs et leurs bêtes de somme : « Il y a, dit-elle, tout ce qu'il faut pour les chameaux, avec un espace suffisant pour loger tout. » Rébecca est par là, dit encore saint Grégoire, la figure de l'Église qui reçoit avec humilité dans son cœur la prédication de l'Évangile, sans excepter, comme les hérétiques, les dogmes les plus abstraits, ni comme les impies perdus de débauche les lois saintes et austères de la morale. Elle est en cela l'image de l'âme fidèle ouvrant aussi son cœur au prédicateur de la religion, en recevant la doctrine céleste avec toute l'extension de la charité : *Doctori enim spatiosus ad manendum locus est in auditoris corde latitudo bonitatis.* (S. Greg.) C'est dans ce sens que saint Paul disait aux Corinthiens : « Mon cœur s'est ouvert pour vous accueillir, il est juste que vous me rendiez amour pour amour, comme de tendres enfants, et que vos cœurs se dilatent dans mes enseignements : » *Ad vos cor nostrum dilatatum est; eamdem autem habentes remunerationem, tanquam filiis dico, dilatamini et vos.* (II. Corinth., IV.)

7. Rébecca donne du foin et de la paille aux chameaux d'Éliézer, ce qui signifie, dit le même saint docteur, que « l'Église en acceptant des prédicateurs évangéliques, les paroles de la vie éternelle, leur procure à son tour les moyens nécessaires pour y subsister : » *S. Ecclesia verba vitæ audiens, terrena stipendia prædicatoribus reddidit.* Avant saint Grégoire, saint Paul, dit le P. Ventura, avait donné la même interprétation de *la paille et du foin* : « Il est écrit dans la loi de Moïse, vous ne lierez point la bouche au bœuf qui triture le grain. »

Or, cette loi n'a pas été portée en faveur des brutes, mais bien pour nous prédicateurs de l'Évangile; rien n'est plus juste que de nourrir le laboureur de la terre aux dépens de ses fruits. Ceux donc qui consacrent leur vie à répandre la semence spirituelle de la parole divine, doivent recevoir un salaire temporel pour leur subsistance! Et comme dans l'ancienne loi, ceux qui servaient à l'autel participaient aux dons de l'autel, ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ a ordonné que ceux qui prêchent l'Évangile vivraient de l'Évangile : *Scriptum est in lege Moysi : non alligabis os bovi trituranti.* (Deut., xxv.) *Numquid de bobus cura est Deo? An propter nos utique hoc dicit? Nam propter nos scripta sunt; quoniam debet ipse, qui arat, arare. Nescitis quoniam qui altari deserviunt cum altari participant? Ita et Dominus ordinavit eis, qui Evangelium annuntiant, de Evangelio vivere.* (I. Corinth., IX.)

8. L'élection de Rébecca commence par un acte profond d'humilité. Quoiqu'elle fût de condition libre, et distinguée par sa naissance, elle ne rougit pas dese dire la servante du serviteur d'Abraham : *Bibe, domine mi;* et comme aurait fait la moindre de ses filles esclaves, elle ne se borne pas à lui donner à boire, elle rend le même office à tous ses serviteurs et à tous ses chameaux. L'esprit d'humilité est la première disposition que la grâce de la foi et de la sainteté exige dans une âme. La religion et la vraie piété, dit saint Augustin, sont fondées sur cette vertu; et plus ses fondements sont profonds, plus l'édifice est stable, plus il pourra s'élever. Remarquons, dit le vénérable Bède, que dans cette

vertu d'humilité, consiste un des principaux caractères de la véritable Église. Sa naissance et sa fondation sont en effet l'humilité même. Elle a pour premier temple une étable creusée dans le roc; elle choisit pour premiers fidèles des bergers sans instruction, et les rois Mages aveuglés par l'idolâtrie; ceux-ci humbles par leurs vertus; ceux-là plus humbles encore par leur condition. Né dans l'humilité, son divin fondateur veut qu'elle croisse par la vertu d'humilité, il veut par cette vertu la mettre en possession des récompenses éternelles qu'il a promises : *Quia Ecclesiam, quantalibet numerositate jam dilatatam, humilitate vult crescere; et ad promissa sibi præmia humilitate.* (In Luc., XII.)

9. Rébecca montre à la fois une grande humilité d'esprit, et une tendresse, une sensibilité de cœur bien remarquables; elle ne fait attention ni à la fatigue ni au temps qu'il lui faut pour donner à boire à Éliézer, à ses compagnons et aux chameaux. Ame merveilleuse! cœur généreux de la générosité des saints! dit saint Jean Chrysostome; c'est le propre des saints d'être pleins de douceur, de tendresse, d'affection, de manière à faire participer à leur bienveillance, à leur charité, jusques aux animaux brutes : *Sanctorum animæ vehementer mites sunt; ut mansuetudinem suam etiam ad bruta animalia extendant.* (In XV Rom.) Comme la parfaite humilité de Rébecca fixe l'atention d'Éliézer, sa grande charité achève de la mettre en relief et la désigne pour l'épouse destinée au fils d'Abraham. Ainsi, selon l'oracle de Jésus-Christ, c'est la charité en action, qui fait connaître et distingue la vraie Église, l'âme véritable-

ment chrétienne et fidèle : *In hoc cognoscent homines quia discipuli mei eritis, si dilectionem habueritis ad invicem.* (Joan., XIII). L'apôtre saint Paul, formé à l'école du divin Maître, recommande aux premiers chrétiens de s'obliger mutuellement, de s'honorer, de se respecter, de s'aimer comme des frères, pour se distinguer par là des païens : *Honore invicem prævenientes; charitate fraternitatis invicem diligentes.* En effet, le caractère distinctif du chrétien consiste dans la charité, qui par son héroïsme comprend amis et ennemis : *Benefacite his qui oderunt vos.* Dans son étendue, elle embrasse les justes qui sont les vrais sages figurés par Éliézer, et les pécheurs qui sont des insensés devant Dieu, et par là, si bien représentés par le chameaux : *Sapientibus et insipientibus debitor sum.* La charité, enfin, embrasse l'âme et le corps : elle pourvoit aux besoins spirituels et temporels : *Quodcumque ex minimis meis fecistis, mihi fecistis.* (Matth., XV.)

10. Mais nous voyons Laban égaler sa sœur en générosité et en charité : comme elle il s'empresse de recevoir Éliézer et toute sa suite ; il pourvoit de la manière la plus officieuse aux besoins des hommes voyageurs et de leurs animaux. Néanmoins comme il n'a pas suivi Rébecca dans la maison d'Abraham, sa charité ne lui servira pas fructueusement. Il demeure étranger à la famille de ce grand patriarche : et surtout aux bénédictions, aux promesses de la vraie religion, aux priviléges du Père des croyants. Bien plus, hélas ! il devient idolâtre, avare, dur, intraitable et cruel ; car c'est ce même Laban qui trompe Jacob, en lui donnant Lia pour

épouse, au lieu de Rachel qui lui était promise; exigeant de lui quatorze années de service, pour prix de ses deux filles. Et enfin il use de tant de fraudes envers son gendre que, sans une protection spéciale du ciel, il aurait été réduit à la plus extrême misère; plus fanatique idolâtre que son père, il poursuit Jacob dans sa fuite, et pour lui ravir ses épouses, et pour recouvrer les idoles abominables que Rachel lui avait enlevées. La conduite de Laban figure bien le peu de consistance, le peu de durée, le triste avantage de la charité qu'on pratique hors de l'Église catholique, seule vraie maison d'Abraham; elle est une image de la décadence progressive de la foi chrétienne, chez les malheureux peuples qui se séparent de l'unité romaine; et si pour un temps ils conservent encore quelques principes de foi, ils finissent par tomber dans cette désolante incrédulité dont les nations séparées de l'Église depuis plusieurs siècles, donnent un si déplorable exemple; qu'ont-ils conservé de nos dogmes chrétiens? Tous les jours on entend leurs docteurs niant hautement la divinité de Jésus-Christ, dogme fondamental du christianisme.

11. Lorsque Rébecca est interrogée pour savoir si elle veut partir à l'instant avec Éliézer, elle répond sans hésiter qu'elle y est déterminée : elle n'éprouve aucune répugnance pour abandonner sa maison natale, ses parents, ses frères, et se confier à un étranger, sans avoir personne de sa famille qui l'accompagne dans ce long voyage. Elle a une confiance entière et parfaite dans les paroles et la bonne foi d'Éliézer; elle ne craint point d'être trompée; elle est sûre de trouver avec ce guide

l'époux annoncé et promis : figure frappante du courage et de la promptitude des rois Mages qui, à l'annonce faite par l'étoile de la naissance du Messie, n'hésitent pas un instant d'abandonner leur famille, pour entreprendre, dans la saison la plus rigoureuse, un long et pénible voyage afin d'aller trouver l'époux de leurs âmes : *Vidimus stellam ejus et venimus adorare eum.* Figure encore plus remarquable de la docilité des peuples païens, dont les chrétiens européens sont les enfants; car à peine les apôtres, hommes étrangers, pauvres, ignorants, persécutés, leur ont parlé de Jésus-Christ, de sa grandeur, de sa miséricorde, de son amour; à peine leur ont-ils fait entendre ces paroles du prophète David, décrivant le *Ministère apostolique* plusieurs siècles à l'avance : « Tendre et affectueuse fille, prête ton oreille attentive à mes paroles pour les méditer; abandonne le paganisme qui t'a enfantée selon la chair : oublie cette maison, ce peuple d'erreur, plein de vices : viens avec moi, je te promets pour Époux le Roi de gloire, qui fera ses délices de ta grâce; le Dieu que l'univers adore sera ton Seigneur, ton Dieu : » *Audi filia et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum et domus patris tui; et concupiscet Rex decorem tuum, quoniam ipse est Dominus Deus tuus, et adorabunt eum.* (Psalm. XLIV.) A peine, dis-je, les apôtres ont-ils fait résonner aux oreilles de nos pères, cette tendre invitation prescrivant d'immenses sacrifices, qu'ils abandonnent leurs idoles, leurs superstitions, leurs erreurs, leurs vices enracinés, pour embrasser, sur parole et sans hésiter, la religion, la foi de Jésus-

Christ : ***Populus Judæorum, qui erat cœnam primus vocatus , non fuit dignus venire. Congregatio autem Gentilium, simul ut arcessiri se vidit, occurrit.*** (S. Ambros. de Isaac.)

12. Rébecca s'assied sur un chameau pour aller trouver son époux. Le chameau, dit saint Grégoire, nous indique ici le peuple païen défiguré par la dépravation de ses mœurs, opprimé sous le poids de l'idolâtrie ; culte onéreux et barbare, culte que lui-même, en inventant tous ces dieux honteux, toutes ces odieuses superstitions, s'était imposé, comme le chameau, qui plie le dos, met les genoux en terre pour recevoir sa charge : ***Per camelum tortus moribus atque onustus idolorum cultibus gentilium populus designatur. Qui ex semetipsis sibi invenere deos quos colerent ; a semetipsis eis onus in dorso excreverat quod portarent. Ad suscipienda onera sponte se camelus humiliat.*** (Mor. 35, 11). Ainsi, Rébecca montée sur un chameau est la figure de l'Église, qui vient à Jésus-Christ en quittant le paganisme et ses habitudes vicieuses, ses idées dépravées, ses folles passions : ***Rebecca ad Isaac veniens dorso cameli deducitur. Ad Christum Ecclesia ex gentilitate properans, in tortis vitiosisque vitæ veteris conversationibus invenitur.***

13. Rébecca pense voir de loin son époux Isaac dans le jeune homme qu'elle aperçoit venir à sa rencontre ; néanmoins, pour s'en assurer, elle interroge Éliezer. De même l'Église, comme l'âme pieuse et fidèle, se défie de ses lumières et de son propre jugement dans ses doutes en matière de religion ; alors, elle a recours aux lumières de la Croix pour l'éclairer et la diriger. Tous les jours, dit

saint Grégoire, elle veut tenir de ses prophètes et de ses apôtres, tout ce qu'elle doit croire de Jésus-Christ son Rédempteur ; ainsi la foi est toujours vraie et sûre : *Quia quotidie S. Ecclesia adhuc prophetarum et apostolorum dicta, quid de Redemptore suo credere debet, intelligit.*

14. Aussitôt que Rébecca apprend de la bouche d'Éliézer que le jeune homme qu'elle voit venir vers elle est véritablement Isaac, elle ajoute foi sans hésiter à la parole du serviteur ; elle descend de sa monture et s'incline pour saluer son époux. Or, par le chameau, dit saint Grégoire pape, l'Écriture entend très-souvent l'orgueil, produit dans l'âme du peuple païen : enflure ou excroissance du cœur, comparable à la bosse que les chameaux ont sur le dos : *Cameli nomine in sacro eloquio aliquando gentilium superbia exprimitur : quasi excrescente desuper tumore tortuosa.* (Moral. 35, 11.) Rébecca met pied à terre et se prosterne devant Isaac, figure claire et nette des Mages d'abord qui, lorsque leur étoile est miraculeusement fixée sur la grotte de Bethléhem, descendent pour s'humilier, et, prosternés la face contre terre, adorent l'enfant couché dans la crèche, qu'ils reconnaissent pour le Messie, le sauveur et l'époux de leurs âmes : *Procidentes adoraverunt eum.* Ensuite, Rébecca est aussi l'image, la figure de nos pères, qui, sur la parole des apôtres, adandonnent leurs vices, brûlent ce qu'ils ont adoré, adorent ce qu'ils ont brûlé et descendent avec humilité aux pratiques de la religion chrétienne : *Viso Isaac descendit : quia Domino cognito, vitia sua gentilitas deseruit, et ab elatione celsitudinis ima humilitatis petiit.*

15. Rébecca, enfin, se prosterne devant son époux, elle se voile le visage par respect, par modestie et par pudeur. C'est ainsi, dit saint Grégoire, que l'âme fidèle se donnant pour la première fois à Jésus-Christ, ou revenant à lui après s'en être éloignée, se trouve d'autant plus pénitente des égarements de sa vie passée, parce qu'elle est plus intimement pénétrée de la grandeur des mystères de Jésus-Christ ; parce que, à la lumière de sa foi, elle découvre l'horreur et la difformité du péché, légitime sujet de confusion. C'est dans ce même sens que saint Paul dit dans son épître aux Romains de la primitive Église : « Quel fruit avez-vous retiré des égarements de votre vie passée, dont vous rougissez maintenant à si juste titre. » *Ecclesia quanto subtilius Salvatoris sui mysteria penetrat, tanto altius de anteacta sua vita confunditur : Unde eidem Ecclesiæ a priori elatione conversæ per apostolicam vocem, quasi Rebecca de camelo descendenti, sibique pallium superducenti, dicitur : Quem fructum habuistis in illis in quibus nunc erubescitis?* (Rom., VI.) O précieux effet de la pénitence ! vous êtes le plus bel ornement de l'âme fidèle revenue à Jésus-Christ ; par vous elle pénètre dans le sanctuaire de l'amour divin. Telle est la condition de l'âme chrétienne, captivée par les regards et par la tendresse de l'Époux, à l'aide de l'humilité la plus profonde.

XIV

Isaac, dans les champs, est la figure de Jésus-Christ dans le monde. — L'amour de Jésus-Christ envers son Église est figuré par l'amour d'Isaac pour Rébecca. — Bonheur de l'âme vivant en union intime avec Jésus-Christ.

Mais examinons Isaac, dernier et cher personnage de ce dénoûment divin. En lui nous voyons figurer, et plusieurs siècles avant l'avénement du Sauveur, tout ce que le divin Époux des âmes accomplit en s'unissant avec l'Église : *In Isaac videmus quid Christus fecerit tempore disponsationis suæ.* (A-Lap.)

1. Lorsqu'Isaac joignit Rébecca, il était occupé à méditer les grandeurs de Dieu hors de sa maison, au milieu des champs, le soleil étant sur son déclin. Toutes ces circonstances, mystérieuses et prophétiques, sont remarquées par la sainte Écriture. Dans Isaac sortant de la maison de son père, allant par les champs, qui ne reconnaîtrait Jésus-Christ disant dans l'Évangile : « Le champ est le monde : » *Ager est mundus.* (Matth., XIII.) « Je suis sorti de mon Père, je suis venu dans le monde : » *Exivi a Patre, et veni in mundum.* (Joan., XVI.) L'heure du soir indique le dernier âge du monde, dit Cornélius A-Lapide : *Ultima mundi ætate.* (A-Lap.) Selon l'expression de saint Grégoire, Isaac dans cette circonstance est la figure de Jésus-Christ, venant, sur la fin de cet âge du monde, comme à la fin d'un jour, parce qu'étant invisible, il se rend visible à tous les hommes sur cette

terre : *Isaac designavit eum qui extremo hujus mundi tempore, velut in diei fine veniens, quasi in agrum foras exivit ; quia cum sit invisibilis, se visibilem demonstravit.* (Moral. 43, 11.) On peut encore dire dans un sens plus précis et plus explicite qu'Isaac dans les champs représente Jésus-Christ né dans une grotte solitaire au milieu des campagnes de Bethléhem. Et comme, ajoute saint Grégoire, l'expression *méditer* signifie encore s'*exercer ;* ainsi, Isaac dans les champs représente Jésus-Christ sur la terre se livrant aux travaux les plus pénibles, donnant les exemples les plus remarquables de pénitence dans ses humiliations et ses douleurs : *Isaac ad meditandum in agro exiit ; quia Redemptor noster, per exercitium longanimitatis suæ, passionis in se et patientiæ exemplo monstravit.*

2. Il est à remarquer, en outre, qu'Isaac suivait le chemin qui conduit à la source de *celui qui vit* et de *celui qui voit* quand il rencontra Rébecca. Quelle est donc cette source produisant tant de biens ? C'est près d'une source d'eau vive que Rébecca reçoit les premières faveurs d'Éliézer et qu'on traite de son mariage ; c'est près d'une source qu'elle rencontre Isaac et devient son épouse. Ce n'est pas seulement dans cette circonstance, dit Origène, que la sainte Écriture fait mention des sources où l'eau se puisait, il est dit de Jacob et de Moïse, qu'ils rencontrèrent près d'un puits, l'un Rachel, et l'autre Séphora. Or, ajoute le profond interprète, ce n'est pas par hasard que les patriarches ont conclu leurs alliances près des puits ; ces alliances figuraient l'union de l'âme fidèle avec le Verbe divin, union qui ne peut s'opérer qu'au

moyen des doctrines contenues dans les Livres saints : *Hæc putas sola referri de puteis? At Jacob ad puteum invenit Rachel. Ad puteum Moyses invenit Sephoram. An putas casu contingere quod patriarchæ adputeos conjugia sortiantur? designant hæc conjunctionem animæ cum verbo Dei; hæc autem conjunctio fit per instructionem divinorum librorum.* Plus loin, le même interprète ajoute encore : Le puits est la doctrine prophétique des saintes Écritures que l'âme doit recevoir, qu'elle doit croire pour devenir épouse de Jésus-Christ : *Puteus sermo propheticus est, quem nisi prius susceperis, nubere Christo non poteris.* (Orig., in Gen.) Et comme il a été remarqué, l'Écriture entend par *l'eau* la doctrine céleste du salut éternel : *Aqua sapientiæ salutaris.* Or, cela posé, le puits auquel l'Écriture attache tant d'intérêt dans cette circonstance n'est autre chose, dit saint Grégoire, que l'Écriture elle-même qui, comme une source d'eau vive, contient la science profonde du Dieu qui *vit* et *voit* en lui, par l'application des mystères de ce livre divin : il *vit* et *voit* en nous, c'est-à-dire qu'il nous éclaire et vivifie nos âmes : *Puteus viventis et videntis est sacræ Scripturæ profunditas, quam nobis adiri potionem mentis præbuit Deus.* Avant la venue de Jésus-Christ, le livre mystérieux des saintes Écritures, selon les paroles de l'Apocalypse, était fermé et scellé ; personne ne pouvait l'ouvrir pour le lire, bien moins encore pour le comprendre : *Et nemo poterat aperire librum et solvere signacula ejus.* Ce fut l'Agneau de Dieu tout seul, le Lion de la tribu de Juda, qui obtint la gloire de rompre le sceau mystérieux de ce livre, en le donnant à lire à tous

les peuples, après les avoir rachetés de son sang: *Vidit Leo de tribu Juda aperire librum, et solvere signacula ejus. Quia redemisti nos, Domine, in sanguine tuo ex omni tribu et populo et natione.* En effet, selon la doctrine de saint Paul, tout l'Ancien Testament étant la figure du Nouveau, il fallait la réalité pour comprendre la figure, il fallait avoir vu la personne pour reconnaître son image. Sans sortir du fait que nous exposons, dit saint Grégoire, on en comprend le sens, parce que les mystères dont il était la figure sont accomplis: mais avant la venue de Jésus-Christ, le grand mystère figuré dans ce trait de l'Écriture sainte était une énigme pour les Juifs : *Quæ quia facta cognovimus, jam non intelligimus auditu. Prius legi poterant, sed intelligi non valebant.* La voie qui conduit à la source d'eau vive et dans laquelle nous voyons marcher Isaac, c'est l'humilité de la passion du Fils de Dieu, dont la vie a mis au grand jour les mystères figurés par cette fontaine de l'Écriture : *Via quæ ducit ad puteum est humilitas passionis Unigeniti, per quem nobis apertum est hoc quod prius latenter Scripturæ fluenta loquebantur.*

3. Il est dit d'Isaac qu'il habitait la partie méridionale de la terre de Chanaan, et qu'il va lui-même à la rencontre de son épouse. Et, la sainte Écriture, dans un sens figuré, indique par l'Aquilon, la réprobation, la punition de Dieu ; et par le Midi, sa miséricorde, son empressement à nous rechercher. Ainsi, Isaac habitant le Midi figure Jésus-Christ, tournant vers le peuple des regards de miséricorde, apparaissant sous tous les emblèmes de la clémence, de la bonté : *Isaac habitabat in*

parte australi ; Christus convertit se ad austrum misericordia. (A-Lap.)

Selon la parole de Jésus-Christ, « le Fils de l'homme n'est point venu pour juger ni pour punir le monde, mais pour l'éclairer et le sauver : » *Non ut judicet mundum, sed ut salvetur mundus per ipsum* (Joan.) ; il n'attend pas, dit de La Lyre, notre arrivée, il vient au-devant de nous avant que nous n'allions à lui : *Dominus enim prius occurrit nobis quam nos sibi.* (In XXIV Gen.)

4. Isaac introduit Rébecca dans la tente de sa mère ; Jésus-Christ substitue l'Église, la société chrétienne, à la Synagogue, société ancienne et décrépite dont il est le fils cependant par sa naissance et selon la chair ; il confère à l'Église tous les droits, tous les priviléges de l'ancienne Synagogue, et en particulier celui d'être à l'avenir dépositaire de ses oracles, de la vraie foi, du vrai culte, et d'être la mère de tout le peuple chrétien, comme la Synagogue avait été celle de tout le peuple d'Israël.

5. Isaac célèbre la solennité de son mariage avec Rébecca : il fait de cette jeune femme son épouse et non son esclave. Ainsi, Jésus-Christ, accueillant les Mages dans la grotte de Bethléhem, et plus tard les âmes des païens, en forme le corps de son Église, ne les prend pas à titre d'esclaves, mais à titre d'épouses et d'amies, suivant qu'il le déclare expressément dans le saint Évangile. « Dès ce jour, je ne vous appellerai point esclaves ; l'esclave n'est pas initié aux secrets, ni aux desseins de son maître ; je vous appellerai mes amies, car je vous ai admises à mes confidences les plus intimes, à toute

la tendresse de mon cœur : je vous ai manifesté toutes les vérités, tous les desseins de miséricorde que j'ai appris de mon Père : » *Jam non dicam vos servos,* etc.

6. Suivant saint Grégoire, les noms mêmes de ces époux, ***Isaac*** et ***Rébecca,*** sont mystérieux et prophétiques; car dans la langue des Hébreux, le mot ***Isaac*** exprime l'impression d'une douce joie, le ***rire;*** et celui de ***Rébecca,*** la ***patience.*** Le rire naît de l'allégresse, et la patience se montre dans la tribulation : ***Isaac, risus; Rebecca, patientia, dicitur; risus vero ex lætitia est; patientia ex tribulatione.*** Ainsi, dans cette alliance, c'est la plus douce joie qui s'unit à la patience, qui montre sur la terre le vrai caractère et la véritable condition de l'Église, unie à son chef; l'Église en effet, selon saint Paul, est patience et allégresse; patience dans les tribulations qu'elle éprouve constamment; allégresse, par le soutien qu'elle trouve dans l'amitié de Jésus-Christ, dans l'espérance de la félicité après son triomphe : ***Isaac et Rebecca jungitur; idest risus et patientia permiscetur; quia fit in sancta Ecclesia hoc quod scriptum est : spe gaudentes; in tribulatione patientes*** (Rom., XII); ***ut hanc et prospera de contemplatione lætificent et adhuc adversa de tribulatione perturbent.*** (Rom., XII.)

7. Isaac, encore profondément affligé de la perte de Sara, trouve une grande consolation dans son mariage avec Rébecca; et l'amour qu'il conçoit pour elle apaise la douleur que lui a causée la mort de sa mère. « Belle et touchante figure, dit saint Grégoire, des sentiments du cœur chrétien, embrasé et amoureux pour Jésus-

Christ. Ce divin Maître aussi est accablé de douleur à la vue de la réprobation et de la ruine prochaine de la Synagogue; il verse des larmes sur Jérusalem Déicide : *Videns civitatem flevit super illam.* (Luc., XIX.) Mais il se console par l'union étroite qu'il doit contracter avec l'Église que les apôtres formeront en y appelant les peuples païens; Rome chrétienne lui tient lieu de Jérusalem : » *Isaac dolorem, qui ex morte matris accesserat, temperavit; quia ex lucro sanctæ Ecclesiæ Redemptor noster ab ea, quæ ex perditione synagogæ accidere potuit, tristitia decessit.* Pour mettre encore plus en évidence le rapport qui existe entre l'union d'Isaac avec Rébecca et celle de Jésus-Christ avec son Église, saint Paul, parlant de l'amour de Jésus-Christ pour son Église, use de l'expression employée par Moïse, au sujet de l'amour d'Isaac pour Rébecca : « Il a aimé l'Église, dit-il, et il s'est livré pour elle : » *Dilexit Ecclesiam et tradidit semetipsum pro ea.* (Eph., V.) Expliquant ensuite comment il existe entre Jésus-Christ et son Église une véritable union, il conclut en disant que le sacrement de mariage entre les chrétiens est un grand et ineffable sacrement, parce qu'il représente l'union de Jésus-Christ avec son Église: *Sacramentum hoc magnum est, ego dico in Christo et in Ecclesia.* (Eph., V.)

8. Finalement, l'union d'Isaac avec Rébecca est durable et perpétuelle; car Isaac ne répudie jamais sa chère Rébecca, pour prendre une autre épouse comme il aurait pu le faire; Rébecca ne songe pas non plus à retourner dans la maison de son père, ni à se séparer de son cher Isaac quoiqu'il n'eût pas de demeure fixe,

comme Abraham, voyageur parmi les peuples étrangers : *Advena et peregrinus ego sum.* (Gen., XXIII.) Rébecca préfère la vie nomade et en quelque sorte vagabonde, à la vie aisée et stable de la maison de son père. La compagnie d'Isaac la dédommage pleinement de tous les sacrifices qu'elle fait pour le suivre, quelles que puissent en être les privations. Isaac lui tient lieu de tout; elle a trouvé en lui sa richesse, sa gloire, sa félicité. Belle et touchante image de l'union mystique, indissoluble de Jésus-Christ avec son Église! Une fois qu'elle est choisie, qu'elle est purifiée de son sang, qu'elle est embellie, enrichie, ornée de ses grâces et de ses priviléges divins, il ne l'abandonne jamais, comme il l'a solennellement promis: « Je suis avec vous, lui dit-il, jusqu'à la consommation des siècles : » *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.*

Gloire ineffable de la sainte Église romaine, de la véritable Église de Jésus-Christ, d'être toujours avec lui, de l'avoir sans cesse à ses côtés, et d'éprouver à tous les instants les merveilleux effets de son amour! Infortunés enfants prodigues, qui l'avez abandonnée! Vous croyez et publiez qu'elle est assujettie à l'erreur! Vous proclamez sa fin prochaine et future; avez-vous jamais réfléchi, dans vos égarements, que le Verbe éternel de Dieu, la vérité par excellence, le principe de vie, est constamment dans l'Église et avec l'Église?

Mais la véritable Église, comme l'âme vraiment fidèle, ne songent jamais à se séparer de leur divin Époux, pour retourner aux erreurs, aux vices du paganisme et de leurs ancêtres. Voyons bien qu'à la suite et en la

compagnie de Jésus-Christ, auquel nous sommes unis par les liens de la divine charité, nous sommes comme étrangers au milieu d'un monde corrompu et corrupteur; et n'oublions pas que la vie est un continuel pèlerinage sur une terre étrangère, inhospitalière, ennemie; détachés de tout bien terrestre, comprenons qu'il n'y a rien de stable sur cette terre, comme le dit saint Paul : *Dum sumus in corpore peregrinamur a Domino, non habemus hic manentem civitatem.* Que nous importe cet isolement? la profession, l'amour de notre Bien-Aimé, nous dédommagera amplement de tous les sacrifices imposés par la vie chrétienne; dans notre pauvreté, estimons-nous plus heureux avec Jésus-Christ, que de posséder le monde entier séparé de Jésus-Christ; pour nous, chrétiens, Jésus-Christ doit être tout : sa consolation, sa force, son espérance, sa richesse, sa gloire, sa félicité; car sans Jésus-Christ, le monde entier devient vanité et affliction d'esprit. Vie vraiment délicieuse et divine de l'âme chrétienne qui ne cherche, qui ne désire, qui n'aime que Jésus-Christ! Oh! puisse la vie de ceux qui méditent ces consolantes vérités, te ressembler! Celui qui les expose d'une manière si imparfaite, et ceux qui les liront puissent-ils aussi y conformer la leur, car c'est en vivant de cette vie, unis à Jésus-Christ dans ce monde, que nous parviendrons à régner avec lui dans l'éternité bienheureuse! Que le Dieu tout-puissant et tout miséricordieux en fasse la grâce, à l'auteur, au traducteur, à l'éditeur et à tous les lecteurs de ce livre.

TROISIÈME LECTURE

APPARITION DE L'ÉTOILE OU MANIFESTATION DE LA FOI.

Ecce Magi ab Oriente venerunt Jerosolymam, Dicentes : Ubi est, qui natus est Rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus, et venimus adorare eum. (Matth., II.)

Les Mages vinrent d'Orient à Jérusalem, et ils demandèrent : Où est le Roi des Juifs qui est nouvellement né? car nous avons vu son étoile et nous sommes venus pour l'adorer.

INTRODUCTION.

I

Importance de ces deux grandes vérités : l'homme est âme et corps, Jésus-Christ est Dieu et homme. —L'histoire de la création de l'homme démontre les conditions de sa nature, comme l'histoire de la conception et de la naissance de Jésus-Christ fait connaître les mystères de sa personne. — C'est l'objet de cette Lecture.

La véritable philosophie est fondée sur le dogme naturel que l'homme est *âme et corps ;* de même la théologie et la véritable religion reposent sur le dogme surnaturel que Jésus-Christ est *Dieu et homme* tout ensemble ; car, d'après les rêveries de certains idéalistes, l'homme ne serait qu'esprit et son corps un fantôme,

une illusion; suivant ces rêveurs, tous les corps ne sont que des chimères idéales, et le monde entier qu'un vaste théâtre où les esprits sont le misérable jouet de perpétuelles et invincibles illusions. Les matérialistes, au contraire, ont prétendu dans leurs appréciations froides, que l'homme n'est que matière organisée; son âme, un *mot vide de sens;* son intelligence, sa liberté, son immortalité et en général toutes les vérités de l'ordre intellectuel, autant de jeux de mots. De telle sorte que les anciens philosophes, divisés en deux sectes, après avoir insulté l'humanité pendant huit siècles, en lui présentant deux erreurs opposées, furent contraints de professer enfin qu'il n'y avait rien de certain ni d'incertain; qu'il n'y avait ni vérité ni erreur, ni vice ni vertu, ni droits ni devoirs, ni récompenses ni peines, et par conséquent point de lois divines, point de Providence. Tel est l'abrégé de la fausse philosophie des temps anciens et modernes; or, en refusant à l'homme ou la spiritualité de l'âme, ou la matérialité du corps, elle s'est trouvée engagée à nier toutes les vérités primitives, fondement de l'ordre naturel, et par là est allée s'abîmer dans un honteux et ruineux scepticisme.

De même, si, comme l'ont débité des hérétiques appelés *les fantastiques,* Jésus-Christ est uniquement Dieu, et son humanité seulement une chose *idéale, apparente,* FANTASTIQUE; sa vie sur terre, sa mort, sa résurrection, ses doctrines, la société qu'il a fondée, son Église, ne seraient aussi que des choses idéales, apparentes, *fantastiques.* Au contraire, si d'après les blasphèmes des *humanitaires,* Jésus-Christ n'avait été qu'un

homme semblable à nous, et *Dieu* seulement dans un sens métaphorique ; sa mission, son ministère, ses enseignements, sa religion, ne seraient plus que des choses humaines. Ainsi, comme les hérétiques de tous les siècles, les modernes hérétiques, divisés en deux sectes contraires, vomissent, à l'exemple des deux larrons crucifiés auprès du Sauveur, le blasphème contre le Fils de Dieu. Par ces deux voies opposées, ils sont arrivés à nier *la trinité des personnes en Dieu, l'incarnation du Verbe, la rédemption de l'homme,* et par là *le péché originel, la grâce, la gloire éternelle, l'Église, tout le christianisme* enfin. La fausse théologie des temps anciens et modernes, en niant plus ou moins impudemment l'humanité ou la divinité de Jésus-Christ, s'est trouvée engagée à rejeter par là même toutes les vérités révélées, bases de la véritable religion, allant ainsi se perdre dans le plus monstrueux et le plus abject *indifférentisme* en matière de foi.

Quelle a été donc la conduite de Dieu pour confondre d'avance les scandaleuses et ridicules extravagances des philosophes sur la nature de l'homme ? Qu'a-t-il ordonné dans sa divine prévoyance pour démontrer clairement que l'homme est composé d'un corps et d'une âme tout à la fois ? Dieu ne s'est pas borné à la manifestation primitive à Adam de cette vérité fondamentale de la science. Il n'en a pas seulement instruit le monde entier par la voie traditionnelle ; il a voulu encore que cette vérité fût si minutieusement décrite, que pour savoir ce qu'est l'homme, il n'y eût qu'à faire attention à la manière dont il a été formé ; il a voulu que l'histoire de sa

création fût une preuve complète de *sa nature*, démontrée jusqu'à l'évidence.

On lit dans l'Écriture que le Créateur forma de terre le corps du premier homme : *Formavit Deus hominem de limo terræ.* (Gen., I.) Donc, le corps humain n'est ni un fantôme ni une illusion, mais une substance, vulgaire il est vrai, mais réelle comme la terre. Il est dit, en outre, que le corps étant organisé et achevé dans toutes ses parties, Dieu répandit sur sa face un *souffle de vie* ou une *âme* qui le fit vivre : *Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ.* (Ibid.) L'âme humaine est donc aussi une substance entièrement différente de celle du corps, produite par le Créateur à l'instant même où il l'unit au corps prêt à la recevoir.

Remarquons que *l'âme* est *souffle de vie :* SPIRACULUM VITÆ, avant qu'elle soit unie au corps qu'elle devait animer : *Spiraculum vitæ.* L'âme humaine a une forme et une existence propres et indépendantes du corps auquel elle est unie, c'est pour cela qu'elle survit à la destruction de ce corps, qu'elle est immortelle, éternelle. L'âme des brutes, dit saint Thomas, est bien différente ; créée en même temps que leur corps, en vertu du même commandement divin, elle n'a d'autre existence que dans leur corps et par leur corps, dont elle suit la destinée. (*Div. Thom. de Anima.*)

En outre, Dieu fit l'homme à son image et ressemblance : *Ad imaginem et similitudinem nostram.* (Ibid.) Donc l'âme de l'homme est d'une nature non-seulement différente de celle des brutes, mais elle est *semblable à celle de Dieu ;* c'est-à-dire que, sans être une partie de

Dieu, elle participe dans sa petitesse à la nature de Dieu, elle est *simple, spirituelle, libre* et *intelligente.*

Après que le corps d'Adam a reçu le souffle de vie, ses yeux, sa face s'animent, son cœur palpite, sa bouche sourit au Créateur ; cette argile sans couleur, sans vie, se couvre d'un teint de chair, se met en mouvement; et de l'union de ces deux substances il résulte un seul sujet, une seule personne, L'HOMME VIVANT : *Et factus est homo in animam viventem.* (Div. Thom de Anima.) L'âme humaine est donc le principe de l'existence, du mouvement, de la vie du corps ; comme dit le concile de Vienne : « l'âme intellective est la forme substantielle du corps humain : » *Anima intellectiva est forma substantialis corporis humani.* Telle est la vraie doctrine, la véritable profession de foi catholique sur la nature de l'homme, d'après ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler clairement ; et les faux sages qui osent opposer au témoignage de Dieu les délires de la raison humaine, en prétendant mieux connaître l'homme que le Créateur qui lui a donné l'existence, sont convaincus à la fois de délire et de témérité ; car ils prétendent par là en remontrer à l'Auteur de toutes choses.

Pour confondre d'avance les erreurs que les faux chrétiens et les hérétiques devaient avancer sur Jésus-Christ; et pour montrer clairement qu'il est *vrai Dieu* et *vrai homme* tout à la fois, Dieu le Père ne se contente pas de manifester aux apôtres cette vérité fondamentale de la vraie religion, de la transmettre à l'Église par voie de tradition ; il veut qu'elle soit exposée dans l'Évangile avec tant de détails, que pour savoir ce qu'est Jésus-

Christ, il n'y a qu'à considérer le mode de sa venue en ce monde ; de telle sorte que l'histoire de sa conception, de sa naissance est une démonstration de tous les mystères de sa personne que nous apprend cette divine histoire. « Que le Fils du Très-Haut a été réellement conçu de Marie : » *Ecce concipies... Filius Altissimi vocabitur.* (Luc., II) ; qu'il est né d'elle comme son vrai Fils, après avoir passé dans son sein le même temps que les autres hommes restent dans le sein de leurs mères : *Impleti sunt Dies ut pareret, peperit Filium suum* (Luc., II) ; que sa mère l'enveloppe de langes et le met dans une crèche pour le garantir du froid et de la fraîcheur de la nuit : *Et pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio.* (Luc., II.) Jésus-Christ est donc vrai homme, d'une nature réelle et passible comme la nôtre, en un mot, vrai *fils de l'homme.* Il fut conçu sans l'œuvre de l'homme : *Virum non cognosco,* par la vertu du Saint-Esprit, qui forma son corps du sang très-pur de Marie : *Spiritus sanctus superveniet in te... quod in ea natum est, de Spiritu sancto est.* (Luc., II.) En devenant homme Jésus-Christ doit demeurer toujours *saint* et *Fils de Dieu : Quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei.* (Luc., II.) Dès le sein très-pur de Marie, il se fait connaître et annoncer par le divin précurseur, saint Jean-Baptiste, avant même qu'il soit né, et qui, selon l'expression de saint Luc, annonçe par un tressaillement prophétique, celui qui était présent comme étant l'Agneau de Dieu : *Exultavit infans in utero ejus.* (Luc., II.) Aussitôt après sa naissance, Jésus-Christ, dans la pauvreté même de sa grotte, se fait annoncer, environner et louer par les anges,

comme étant leur Roi et leur Seigneur : ***Facta est multitudo militiæ cœlestis*** (Luc., II) ; l'Évangéliste le nomme le ***Verbe fait chair***, qui ***de toute éternité était en Dieu, Dieu lui-même : In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum... et Verbum caro factum est.*** (Joan., I.) Donc Jésus-Christ est Dieu et un Dieu qui n'a point commencé d'être Dieu par son incarnation ; il est Dieu éternel comme son Père ; un Dieu qui ne s'est point fait chair par nécessité ; devenu vrai homme en se revêtant de l'humanité sans aucune altération de son existence comme Dieu. Enfin l'Homme-Dieu. Fils de Dieu et Fils de l'Homme, est Roi pour l'éternité : ***Regnabit in æternum et regni ejus non erit finis.*** (Luc., II.) Il est nommé JÉSUS, nom qui signifie ***Sauveur***, et il sauvera son peuple du péché : ***Vocabis nomen ejus*** JESUM, ***ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.*** (Matth., I.) Jésus-Christ est donc non-seulement ***vrai homme*** et ***Dieu vrai***, mais encore ***Roi, Messie, Sauveur, Rédempteur de tous les hommes.*** Telle est, touchant la personne adorable de notre divin Maître, la vraie doctrine catholique, la profession de notre foi, celle de l'Église montrée et révélée clairement dans l'histoire de l'incarnation et de la naissance du Verbe. Qu'elle est donc grande l'insolence sacrilége de ces faux chrétiens, qui osent opposer le délire de leur raison à ce divin témoignage, prétendant mieux connaître le mystère de l'incarnation que celui qui a opéré ce mystère ! Telle est la foi que reçoivent et professent les rois Mages en déclarant solennellement à Jérusalem, que l'enfant nouveau-né qu'ils cherchent,

non-seulement était un homme qu'ils veulent connaître, mais un *Dieu* qu'ils veulent adorer; leur Roi, le Messie dont ils attendent le salut : *Ubi est, qui natus est, Rex Judæorum... adorare eum.* Mais remarquons que c'est à l'étoile dont les Mages ont été gratifiés que nous devons l'insigne faveur de connaître Jésus-Christ, de croire en lui, de l'honorer comme Dieu et homme, comme Sauveur de l'homme : *Vidimus stellam ejus, et venimus.* L'étoile a été pour eux l'Évangile, leur apôtre; elle leur a révélé et prêché Jésus-Christ; elle a été pour eux la grande manifestation de la foi fondée sur la connaissance de Jésus-Christ. Comment une simple étoile a pu remplir cette grande et importante mission? tel est l'objet de la Lecture qui suit. Nous avons vu déjà dans une Lecture précédente, que l'*étoile*, en appelant les rois Mages, avait été la figure, le gage, le principe de notre vocation à la foi; de même dans celle-ci nous verrons que cette même étoile, en instruisant les rois Mages, a été aussi la *figure*, le gage et le *principe* de notre instruction sur les grandes vérités de la foi, et que la bonté divine a opéré ce prodige, non moins pour notre avantage, notre consolation et notre soutien, que pour l'honneur et la gloire de Jésus-Christ, notre divin Maître et Sauveur.

PREMIÈRE PARTIE.

EXPOSITION DU MYSTÈRE.

II

Les particularités qui accompagnèrent la conception et la naissance de Jésus-Christ n'ont montré sa divinité d'abord qu'à un petit nombre de personnes ; il fallait un signe particulier pour l'annoncer au monde entier. Ce signe particulier a été l'étoile miraculeuse apparue aux rois Mages d'Orient, — Astre divin, dont nous devons reconnaître le prix inappréciable pour le salut de nos âmes.

Le Fils unique de Dieu, dès sa première apparition dans le monde, apporte avec lui, dit saint Maxime, une suite merveilleuse de circonstances étonnantes et pleines à la fois de mystères et de clarté. Le contraste surprenant de misères et de grandeurs, d'humiliation et de gloire dont le Sauveur est environné prouve assez qu'il est homme ; elles prouvent en même temps d'une manière invincible qu'il est Dieu ; il a donc voulu rendre sensible en quelque manière et mettre en évidence le dogme fondamental de la religion : « Qu'il est *vrai homme* et véritablement *Dieu* : » *Unigenitus Altissimi sic humiliter ingressus est in mundum, ut indubitata Divinitatis suæ deferret indicia.* (De Epiph.) « Mais ce prodige, preuve de la divinité de sa personne, dans l'infirmité de notre nature humaine, dit saint Léon, ne fut d'abord manifesté qu'à un très-petit nombre de personnes, à la famille de Marie et à celle de Joseph : » *Præcesserant quidem multa documenta quæ corporalem Domini nativitatem declararent ; sed hæc paucis tantum videntur innotuisse personis, quæ vel ad cognationem Virginis, vel ad sancti*

Josephi familiam pertinerent. (S. Epiph.) Il fallait donc d'autres preuves, des signes publics, éclatants et solennels qui le fissent connaître pour homme-Dieu au monde entier : « Ce signe, ajoute saint Maxime, c'est l'étoile miraculeuse dans laquelle il apparaît tout resplendissant de gloire dans les cieux, tandis que, sur la terre, il repose dans une crèche comme le plus pauvre des faibles mortels. Par l'étoile miraculeuse, il se montre en Dieu ; tandis que, dans Marie dont il venait de naître, il apparaît sous l'enveloppe de l'humaine nature : » *Jacebat in præsepio, sed in sidere rutilabat, ut hominem illum, Deumque esse, et terrenæ mater et signum cœleste monstraret.* (Loc. cit.) « Admirable profondeur des desseins de Dieu, s'écrie le même docteur, qui confond d'avance l'incrédule ! Quelle personne de bon sens oserait désormais révoquer en doute le miracle étonnant de l'enfantement d'une Vierge ? Ce miracle est publié du haut des cieux par un signe éclatant reconnu et constaté par les Gentils eux-mêmes. Comment les Juifs incrédules pourraient-ils l'ensevelir dans l'oubli ? » *Quam profundæ cogitationes Domini ! qui ne perfidia partum Virginis impugnaret, dedit ex excelso signum, quod nec Gentilitas refutare posset, nec Judæa celare.* (Hom. 3, Epiph.)

La mission des autres étoiles qui peuplent le firmament est de faire connaître particulièrement la divinité du Créateur. « La mission de l'étoile des Mages, dit Origène, fut de faire connaître la divinité du Rédempteur, d'être son premier prédicateur, le premier apôtre du christianisme, le premier évangéliste de la religion ca-

tholique : » *Deitatis ejus indicium stellam illam fuisse opinor.* (In XXIV Numer.)

L'astre divin remplit merveilleusement bien cette noble et grande mission par ses qualités et ses priviléges étonnants ! car, selon l'observation des Pères et des interprètes, cette étoile n'a de commun avec les autres que le nom seulement, comme on peut s'en convaincre en considérant ses merveilleux attributs.

1. Par SON ORIGINE : Elle n'est pas l'une des étoiles produites par la volonté générale du Tout-Puissant, dans le quatrième jour de la Création : « Elle est une nouvelle étoile, dit saint Augustin, que le Verbe fait luire du haut des cieux dans la nuit, où il prend naissance sur la terre, sans avoir un père charnel, Lui, qui, sans mère dans le ciel, est né de Dieu le Père de toute éternité, et créateur du ciel et de la terre : » *Ipse natus ex matre de cœlo, terræ novum sidus ostendit, qui natus ex Patre cœlum terramque formavit.* (Serm. 34, de Temp.)

2. Par SA MATIÈRE : Notre étoile miraculeuse est un météore formé par les anges, d'un air condensé et lumineux, ou, comme veulent saint Jean Chrysostome et saint Rémi, un ange même qui apparut aux rois Mages en forme d'étoile, de même qu'il était apparu aux bergers de la Judée sous la forme humaine; et, suivant d'autres interprètes encore, cette étoile miraculeuse aurait été l'Esprit-Saint lui-même, apparu aux rois Mages, sous la forme d'un astre, comme il descend sur Jésus-Christ en forme d'une colombe, et en langues de feu sur les apôtres : » *Imo nec stella, sed quædam invisibilis*

virtus in specie sideris figurata. (Chrys. in Matth.) *Nonnulli dicunt fuisse Spiritum Sanctum, ut ipse qui postea super baptizatum Dominum descendit. Alii dicunt fuisse angelum, ut ipse qui apparuit pastoribus, apparuit etiam Magis.* (Remig., in Caten. aur.)

3. Par SA POSITION : Notre étoile ne paraît pas avec les autres étoiles dans les régions les plus élevées du firmament ; elle apparaît et chemine à la hauteur de l'atmosphère, c'est-à-dire entre ciel et terre. « Sans cette position, dit saint Chrysostome, elle n'aurait pu indiquer le chemin aux rois Mages, ni leur désigner le lieu si peu apparent et si humble, comme était la grotte de Bethléhem où reposait le divin enfant Jésus : » *Non in excelso cœli constituta, sed inferiorem aeris partem tenens, neque enim tam humilem locum et tam breve tugurium designare potuisset, nisi ad inferiora venisset.* (Loc. cit.)

4. Par SON MOUVEMENT : « L'astre miraculeux décrit une ligne droite du septentrion au midi, selon la position de la Perse relativement à la Palestine : il diffère donc en cela des autres astres créés à l'origine du monde qui ont un mouvement circulaire d'orient en occident : » *Cætera astra ab oriente ferri ad occidentem omnia videmus; hæc vero a septentrione in meridiem stella veniebat, sic enim Palestina spectabat ad Persidem.* (Loc. cit.)

5. Par LE TEMPS OU ELLE APPARAIT : « Astre prophétique et messager divin, il brille le jour et la nuit sans être effacé ni obscurci par le soleil : » *Neque enim solum in nocte cernebatur, sed lucente prorsus die, sole fulgente.* (Loc. cit.)

6. Par LA VARIÉTÉ DE SA LUMIÈRE : « Notre étoile ap-

paraît tantôt dans tout son éclat, tantôt avec des tempéraments et des voiles mystiques, qui représentent les différents états de la vie terrestre du Sauveur du monde. Enfin elle s'arrête avec les rois Mages, et reprend son cours quand ils poursuivent leur marche ; elle se montre donc à la disposition de leur volonté et de leurs besoins, comme aurait fait un fidèle serviteur : » *Nunc occultabatur, nunc toto fulgore radiabat, et cum eos videret pergere, ipsa pergebat ; cum vero stare conspexerat, stabat, ad voluntatem viantium et utilitatem cuncta dispensans* (Loc. cit.)

7. Par SA DURÉE : Les autres étoiles ont un cours régulier, fixe que le Créateur leur assigna. Elles ne s'éclipsent jamais pour ne plus reparaître ; celle-ci ne paraît que pendant le voyage des rois Mages, c'est-à-dire pendant treize jours. Elle s'éclipse entièrement dès que les personnages fidèles à la voix de Dieu arrivent à Bethléhem ; « comme la colombe du baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle n'est plus reparue après, comme on ne l'avait jamais vue auparavant : » *Sicut columba quæ apparuit in baptismate Domini, nec antea nec postea visa est.* (Haimon in Matth.)

8. Par SA BEAUTÉ : L'astre divin était d'une forme si agréable que, malgré son éclat, sa lumière est si douce, si transparente, si bienfaisante, que c'est une peine, une affliction de cesser de la contempler : elle ravit, met en extase tous ceux qui la fixent : *Illustrior cæteris pulchriaque sideribus, in se intuentium oculo, animosque converteret.* (S. Leo., 1 de Épiph.) Tout en charmant la vue, elle inonde le cœur d'une joie inexprimable, comme

les rois Mages l'éprouvent : *Videntes stellam gavisi sunt gaudio magno valde.* (Matth., II.)

9. Par SON ÉCLAT enfin : L'astre des Mages jouit, selon saint Jean Chrysostome, de la propriété toute particulière d'obscurcir le soleil : *Solis etiam radios proprio quodam præcipuoque splendore superabat.* (Hom. 1.) Avant saint Jean Chrysostome, saint Ignace, martyr, qui vivait peu de temps après Jésus-Christ, et qui, à cause de cela, était parfaitement instruit de la tradition, a écrit qu'il est impossible de donner une idée de la lumière éclatante de cette étoile si remarquable; car, non-seulement elle effaçait le soleil et les autres étoiles par l'abondance de sa lumière, mais encore elle semblait les avoir à ses ordres comme d'humbles et modestes satellites : *Lux stellæ erat inenarrabilis. Omnia autem reliqua astra una cum sole et luna chorus fuere stellæ ipsius : ipsa vero claritate superabat omnes.* (Epistol. 14 ad Ephes.)

III

La nouveauté de cette étoile si merveilleuse a prouvé que Jésus-Christ était un être NOUVEAU, c'est-à-dire HOMME et DIEU tout ensemble. — Jésus-Christ est un astre en ce sens qu'il est véritablement Dieu. — L'étoile des rois Mages démontre et prouve invinciblement avec clarté cette grande vérité.

Toutes les circonstances particulières qui accompagnent l'étoile des Mages démontrent qu'elle était non-seulement un prodige, mais un ensemble de miracles éclatants de l'ordre le plus élevé. La naissance d'aucun

homme ne fut jamais annoncée soit avant, soit après Jésus-Christ, par un tel appareil de circonstance, par un signe aussi miraculeux que notre étoile. Il est donc évident, dit saint Augustin, qu'avant ni après Jésus-Christ, il n'est apparu jamais dans le monde un tel personnage : *Nunquam tali stella quisquam est significatus, quia nunquam talis est natus.* (Lib. 27, Hom. 1.) Par conséquent ce signal tout à fait nouveau, unique et particulier, prouve évidemment et d'une manière sensible que l'enfant de Bethléhem est plus qu'un homme ordinaire et un simple mortel. D'ailleurs, le Saint-Esprit lui-même a dit du Sauveur, parlant par la bouche du Prophète royal : «Je serai un être unique dans ma carrière sur terre : » *Singulariter sum ego, donec transeam.* (Psal. CXL.) Et selon le prophète Jérémie, Dieu devait créer cet être et le donner en spectacle à la terre comme un homme *unique : Creavit Dominus novum super terram.* (Jer., XXXI.) Saint Maxime a remarqué avec raison qu'un homme, quelque comblé qu'il fût de qualités, de priviléges, de biens, de dignités ne saurait jamais être un homme *unique, particulier, nouveau,* n'étant simplement qu'un homme. Or, la nouveauté de notre étoile qui annonce Jésus-Christ homme absolument unique et nouveau, le fait connaître comme homme, en dehors des lois ordinaires de l'humanité; homme au-dessus de l'homme, *homme et Dieu* tout ensemble. Étant vrai Fils de Dieu, il s'est revêtu de la chair sans génération charnelle : il a donc ainsi, en tant qu'homme, un commencement dans le temps, et comme Dieu, il n'a pas commencé dans l'éternité. Vraie et surprenante

merveille la manière unique d'exister de notre Sauveur Jésus-Christ, dont l'étoile est la manifestation, est l'un des témoignages les moins irrécusables de sa divinité : *Nova stella novum adventasse hominem revelabat; et ita revera novum, ut, cum esset Dei Filius, indueret carnem sine generatione carnali, et haberet secundum hominem tempus nascendi, qui secundum Deum nativitatis initium non haberet.* (Hom. 2.)

Pourquoi Jésus-Christ a-t-il préféré une étoile à tout autre signe pour manifester au monde la nouveauté et le mode unique de l'existence de sa divine personne? Afin de bien comprendre la conduite de Jésus-Christ et les desseins de Dieu le Père, rappelons-nous qu'il a dit de lui-même dans l'Apocalypse : « Je suis le Fils de David et l'Étoile du matin : » *Ego sum genus David, et stella matutina* (Apoc., XXII); qu'il s'est donné ce nom, parce que, selon saint Jean Chrysostome, comme l'étoile du matin termine la nuit et annonce le jour, de même, Jésus-Christ naissant a dissipé les ténèbres, les erreurs de la mort qui planaient sur le monde; il a donné naissance au jour précieux de la foi et du salut éternel : *Quia per nativitatis suæ ortum, discussa ignorantiæ nocte, in salutem mundi, tanquam fulgidum sidus emicuit.* (Hom. 1, ex Var.) Ou encore, selon le vénérable Bède, après la nuit des siècles de ténèbres, d'obscurité et d'ignorance de la véritable religion et de la morale, Jésus-Christ fait luire, pour tous les homems, le flambeau de la foi chrétienne et pour les élus, le grand jour de la vie éternelle : *Christus est stella matutina, quia transacta morte sæculi, lucem vitæ sanctis promittit et pan-*

dit æternæ. D'ailleurs, Jésus-Christ est le Seigneur du ciel, séjour invisible et spirituel des élus, comme les étoiles sont l'ornement du firmament, ciel matériel et visible qui environne la terre; Jésus éclaire les âmes comme les étoiles éclairent les corps; en un mot, Jésus-Christ est dans l'ordre de la grâce ce que les étoiles sont dans l'ordre de la nature. C'est pourquoi, dit saint Maxime, il n'y avait pas de signal plus convenable pour rendre mieux témoignage de sa condition que celui d'une étoile miraculeuse : *Necesse erat, ut, cælorum Dominum testimonium cæleste præcederet; et auctorem lucis signum luminis revelaret.* (Hom. 5.)

Cependant, Jésus-Christ n'exerce le mystérieux office d'étoile qu'en qualité d'étoile de VERBE DE DIEU; et saint Jean, dans l'Évangile, lui donne la sublime qualification de vraie lumière qui éclaire tout homme qui vient en ce monde, parce qu'il est le VERBE ÉTERNEL; qu'il a toujours été près de Dieu, Dieu lui-même : *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum; erat lux vera quæ illuminet omnem hominem venientem in hunc mundum.* En disant que Jésus-Christ est l'Étoile de la grâce, c'est-à-dire le Verbe de Dieu, la Lumière de Dieu, la Sagesse de Dieu, en un mot, Dieu comme le Père et le Saint-Esprit, paraissant avec lui, s'arrêtant sur lui, cette étoile, signal miraculeux de majesté divine, montre évidemment que Jésus-Christ est dans l'ordre spirituel ce qu'elle est dans l'ordre matériel; et enfin comme étoile, elle proclame Jésus-Christ vrai *Dieu.* Ce raisonnement est de Procope, qui ajoute : L'Écriture n'appelle Jésus-Christ ORIENT, LUMIÈRE, SOLEIL DE JUSTICE, que sous

le rapport de LA DIVINITÉ ; c'est en tant que Dieu qu'il est « la vraie lumière, éclairant tout homme qui vient en ce monde ; » par là, l'étoile miraculeuse des Mages d'Orient montre en Jésus-Christ un Dieu qui remplit le monde de la lumière divine et toute céleste de la grâce : *Stella significavit Deum cœlitus illuminantem. Secundum divinitatem enim passim prophetia illum orientem et lumen et solem justitiæ appellat : utpote qui illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* (In XXIV, Num.) Origène a bien nommé cette étoile, en l'appelant le SIGNAL DE LA DIVINITÉ VISIBLE DE JÉSUS-CHRIST : *Divinitatis ejus indicium hanc stellam fuisse opinor.* Selon saint Jean Chrysostome, elle est le portrait fidèle, le symbole expressif, la devise, les armoiries de Jésus-Christ suspendues sur la cabane de Bethléhem, cour terrestre de son amour ; comme on voit les armoiries des grands de la terre figurer au frontispice de leurs palais. L'étoile de la grotte de Bethléhem indique donc la divinité, la puissance de Jésus-Christ, comme les armoiries des palais indiquent la noblesse, les titres, la gloire, les hauts faits de leurs possesseurs : *Supra ibi erat puer index stella consistit.* (Hom. 1, ex Var.) Saint Maxime dit aussi dans son langage poétique : Cette étoile brillant d'une lumière plus vive et plus réjouissante que toutes les autres, semble démontrer ainsi, quoique sans vie, une sorte de complaisance et de joie à remplir des fonctions aussi sublimes ; aurait-elle compris l'importance, l'honneur, la gloire de sa mission, lorsqu'elle annonçait aux hommes que l'enfant Jésus, résidant dans l'étable de Bethléhem, est le vrai

Fils de Dieu : *Quis enim dubitet, ipsam stellam lætiori lumine et fulgentioribus radiis coruscassè, quæ cœli terræque lumen humanis oculis ingerebat.* (Hom. 3.)

Prodige étonnant, s'écrie saint Maxime encore, mystères ineffables! Qui pourra jamais sonder votre profondeur, comprendre votre sagesse et votre glorieuse signification? bonté inépuisable de la part de Dieu, pour soutenir notre foi, fondement du salut éternel, il fait briller à nos yeux dans le ciel une nouvelle créature, au moment où lui-même, qui en est le créateur, commence à répandre sur la terre la lumière invisible et spirituelle de son Verbe : *Quis hanc investigare miraculorum gloriam posset, quod pro remedio salutis nostræ uno eodemque momento creatura lucebat in cœlo et creator splendebat in terris.* (Loc. cit.) A la vue de cette nouvelle étoile brillant dans les cieux, l'admiration de la terre fut à son comble; mais quel dut être l'étonnement des anges dans le ciel, en voyant luire un soleil sur la terre, dans l'enfant Jésus nouveau-né en Bethléhem : *Mirabatur quidem terræ, quod novam stellam videret in cœlo; sed plus mirabatur cœlum, quod solem novum videret in terris.* (Loc. cit.)

L'étoile miraculeuse des Mages, dit Cornélius-A-Lapide, peut encore être considérée comme le signal, l'expression du prodigieux étonnement qui s'opère dans le ciel, à la vue du Roi de la gloire, du *Verbe de Dieu*, revêtu de chair humaine : *Nova hac stella cœlum quasi stuporem suum tanti regis ortu, puta verbi incarnati ostendit.* (In Matth., II.) En cela, dit encore ce savant interprète, on voit clairement l'accomplissement de la

prophétie d'Aggée, où le Seigneur dit : « Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre ; et viendra le Désiré de toutes les nations : » *Hoc est quod prædixit Aggæus : adhuc modicum; et ego commovebo cœlum et terram; et veniet Desideratus a cuntis gentibus.* (Agg., II.)

IV

Analogie entre le miracle de l'étoile et celui d'une éclipse du soleil arrivée à la mort de Jésus-Christ. — Deux prodiges qui prouvent également sa divinité, comme la joie des anges à sa naissance et leur deuil à sa mort.

L'étoile des Mages prouve la divinité et la grandeur de Jésus-Christ, et par ses glorieuses particularités, et encore par le temps de son apparition. Saint Augustin affirme que l'étoile parut dans le ciel, au moment même où Jésus-Christ naquit sur la terre; et cette nouvelle lumière, qui se manifeste par une étoile à sa naissance, rappelle naturellement la lumière ancienne du soleil, qui disparaît à sa mort : *Eo nascente, lux nova est in stella revelata; quo moriente; lux antiqua est in sole velata.* (34, De Temp.) Qui oserait attribuer au hasard deux prodiges aussi manifestes que l'étoile de Bethléhem et l'éclipse du Calvaire? Tous deux, étonnants, publics, solennels, uniques dans leurs circonstances : tous deux, apparus dans le ciel à des temps déterminés et précis, aux deux extrémités de la vie mortelle de Jésus-Christ, par conséquent évidemment opérés pour Jésus-Christ? ils démontrent encore que ce divin Maître, au berceau comme attaché à la croix, commande aux cieux, et en dispose en souverain, en créant

une nouvelle étoile à sa naissance, en éclipsant le soleil à sa mort! Ces deux prodiges servent donc à la gloire de sa personne divine; la lumière de l'étoile est le signal de la conversion des Gentils; l'éclipse du soleil confirme la perfidie judaïque : *Ille novam stellam declaravit natus, qui antiquum solem obscuravit occisus. Illa luce incohata est fides gentium; istis tenebris accusata est perfidia Judæorum.* (31, De Temp.) Revenons à la belle idée de saint Augustin, pour l'approfondir davantage, afin de découvrir l'harmonie qui existe entre ces deux prodiges et les témoignages qui en résultent pour la gloire de Jésus-Christ notre Rédempteur. Les deux circonstances les plus humiliantes de la vie de Jésus-Christ, sont sa naissance dans une étable, et sa mort sur la croix. Dans l'étable, il est le plus pauvre, le plus humble des humains, il n'a pour compagnie que deux animaux; sur la croix, il paraît le plus scélérat, placé comme le plus coupable entre deux larrons, compagnons de son supplice. O profondeur d'humiliation, et avilissement incompréhensible de celui qui, comme Fils de Dieu, est la sainteté même, la gloire de Dieu! O Jésus, les prophètes ont poussé des cris lamentables en voyant, plusieurs siècles à l'avance, traiter ainsi le Fils du Très-Haut, le Juste par excellence, le Saint des saints! Le prophète Habacuc, considérant en esprit le Fils de Dieu fait homme, et placé entre deux animaux dans une crèche, s'écrie : Seigneur, j'ai considéré l'œuvre de votre miséricorde, et je suis demeuré saisi d'épouvante. Quoi donc! couché entre deux animaux, vous seriez ainsi reconnu pour celui que vous

êtes : ***Domine, consideravi opera tua et expavi; in medio duorum animalium cognosceris.*** (Abac., III; apud A-Lapid., in Matth., II.) Le prophète Isaïe, contemplant Jésus-Christ entre deux larrons, commence en ces termes *l'histoire,* plutôt que *la prophétie,* des douleurs et des humiliations de notre divin Sauveur sur la croix : « Qui pourrait ajouter foi à mes paroles? Qui pourrait reconnaître le bras du Seigneur dans les œuvres que je vais raconter? Le Juste par excellence est mis au nombre des scélérats : » ***Quis credidit auditui nostro; et brachium Domini cui revelatum est? justus... Cum sceleratis reputatus est.*** (Isaï., LV.)

Jésus, par ses humiliations, expie à la fois nos fautes, et nous instruit, nous confirme dans la foi ; il nous donne par là une preuve évidente de son *humanité,* car il n'a pu naître ni mourir ainsi sans être véritablement homme. En même temps, il est vrai Dieu, car la foi dans ***la divinité de Jésus-Christ***, n'est pas moins indispensable pour le salut que la foi dans son humanité.

Mais voici comment Dieu va manifester cette sublime et importante vérité d'une manière sensible, et nous la faire toucher, pour ainsi dire. Aux prodiges d'humiliation de son Fils qui démontrent son humanité, il joint, pour annoncer sa divinité, deux prodiges de sa puissance : ***l'étoile de Bethléhem*** et ***l'éclipse du Calvaire.*** L'étoile, qui paraît à la naissance de Jésus-Christ, démontre, dit saint Jean Chrysostome, que celui qui naît, à l'égal du dernier des hommes, dans une étable, est le ***Fils de Dieu ;*** le soleil, qui s'éclipse à sa mort et paraît en quelque sorte mourir en lui et avec lui, démontre

clairement, dit Cornélius-A-Lapide, que celui qui meurt du supplice infligé aux plus coupables des criminels, est véritablement le Soleil de justice, le Dieu, le Maître de l'univers : *Hæc eclipsis fuit index divinitatis Christi. Sol enim obscuratus, et quasi moriens, significabat Christum Deum ac Dominum suum ; qui est sol justitiæ, in cruce mori.* (In XXVII, Matth.) C'est pour cela, ajoute le même interprète, que la lumière de la nouvelle étoile, est la joie et l'étonnement de la nature, à la vue de l'infinie bonté du Verbe de Dieu fait homme par amour pour les hommes. Et l'éclipse si extraordinaire du soleil, est le deuil, l'horreur de la nature à la vue des cruautés exercées contre le Fils de Dieu! La nature publie donc hautement que Jésus, quoique naissant dans un état de pauvreté si grande et mourant d'un supplice si infâme, est le Maître même de la nature, son Seigneur, son Dieu : *Nato Christo stupet cœlum ad hanc Domini sui philanthropiam, sicut eadem de causa in passione Christi obscuratus est sol et luna ut significaret Deum suum mori.* (In II, Matth.) Accord magnifique ! merveilleuse harmonie ! profondeur des desseins providentiels ! clarté de la sagesse divine, dans la coordination des mystères du Sauveur ! La lumière de l'étoile qui éclaire le berceau de Bethléhem, découvre un Dieu dans le nouveau-né, grelottant de froid entre deux animaux ; les ténèbres du Calvaire indiquent aussi un *Dieu* dans le prétendu coupable, qui expire entre deux scélérats. Donc, l'étoile dans la joie, le soleil dans le deuil, le berceau et la croix, Bethléhem et le Calvaire, s'appellent, se répondent, réunissent leur voix et leur témoi-

gnage pour proclamer cette vérité fondamentale : ***Jésus***, véritablement homme, naît et meurt ; il est cependant vrai Dieu et homme tout ensemble. Et encore à la naissance de Jésus-Christ, au moment où l'étoile le signale aux rois Mages par sa lumière, les anges l'annoncent de leurs voix aux bergers de la Judée ; ils entourent son berceau, le louent par leurs cantiques. Ainsi, à sa mort, au moment où le soleil lui rend hommage, en voilant sa lumière, les anges de paix, les apôtres et les saintes femmes pleurent amèrement, tristement rassemblés autour de sa croix. Les étoiles et le soleil sont les ornements du ciel ; les anges, ses habitants. Qu'il est beau, dit saint Augustin, de voir les ornements et les habitants des cieux chanter en chœur les louanges de Jésus-Christ, en s'efforçant d'effacer les insultes des hommes ; en proclamant sa divinité dans le moment où il ne paraît pas même un homme ; en effet, il ne peut être que Dieu, maître et souverain des cieux, celui qui reçoit des hôtes du ciel et des magnificences du firmament un témoignage solennel de louanges et de bénédictions ineffables : *Cœlos angeli habitant ; sidera ornant. utrisque ergo cœli enarrant gloriam Dei.* Telle est la conclusion que tirent les Mages d'Orient du prodige de l'étoile miraculeuse qui leur apparaît à la naissance du Sauveur ; le Centurion conclut de même, en voyant le soleil s'éclipser à la mort de Jésus ; et, selon l'Écriture sainte, les rois Mages jugent en voyant ce signal, que l'enfant Jésus, né en Judée, est DIEU, digne d'adoration : *Vidimus stellam ejus et venimus adorare eum.* Le Centurion, commandant de la cohorte romaine sur le Calvaire,

frappé d'étonnement et d'admiration à la vue des prodiges qui arrivent à la mort du Sauveur : *Viso terræ motu et his quæ fiebant* (Matth., XXVII), reconnait, confesse que le mourant sur la croix comme le plus criminel des hommes est véritablement *Fils de Dieu : Dixit : Vere hic homo Filius Dei erat*. (Marc., XV.) Par conséquent, conclut saint Maxime, Jésus-Christ, aux deux époques de ses plus grandes humiliations, reçoit les hommages les plus unanimes et les plus solennels : le ciel et la terre, les anges et les hommes, les créatures intelligentes et les êtres inanimés, toute la nature enfin, le voient naître et mourir comme homme, se prosternent devant lui, le confessent et l'adorent parce qu'il est vraiment leur Créateur, leur Dieu : *Conditorem suum obsequens natura testatur*. (Hom. 3.)

V

Les Mages d'Orient comprennent d'autre part, par la signification de l'étoile, que Jésus-Christ est véritablement Roi. — Ils le reconnaissent comme ROI et MESSIE. — Leur propos, en cherchant *le Roi des Juifs*, peut être comparé à l'inscription de la croix : JÉSUS NAZARÉEN, ROI DES JUIFS. — Ainsi le berceau et la croix sont deux trônes de gloire sur lesquels Jésus-Christ règne comme Dieu.

La manifestation de la foi ne se borna pas pour les rois Mages à les initier au mystère d'un *Homme-Dieu* ; dans l'enfant de Bethléhem, dans cet Homme-Dieu, elle leur découvre un Roi, un Rédempteur ; le véritable Messie de Jacob, le Sauveur des hommes, le salut du monde. Les Mages disent en entrant à Jérusalem : « Où

est le Roi des Juifs qui vient de naître, car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus pour l'adorer; » ils donnent clairement à entendre, dit le docte Aymon, que, d'après les lumières dont le ciel les avait favorisés, ils avaient reconnu dans cet enfant, avant de l'avoir vu, trois qualités, trois caractères, trois conditions : le vrai Dieu, le vrai Roi, le Sauveur des hommes : *A Domino illuminati, trinum eum crediderunt; hominem, Deum et regem.* (In Matth., II.) Ils le croient *homme*, puisqu'ils disent : il est *né*. En parlant d'êtres raisonnables, l'expression *naître* ne convient qu'à l'homme : *Crediderunt hominem quia dixerunt : Qui natus est; quia hominis est nasci.* Et par ces paroles : « Nous sommes venus pour l'adorer : » *Deum crediderunt, addentes : Venimus adorare; quia Deus debet adorari, non creatura.* Ils confessent sa divinité; l'adoration ne se doit et n'appartient qu'à *Dieu*. Enfin ils le croient Roi comme ils le déclarent : « Où est né le Roi des Juifs? » *Regem crediderunt, subdentes : Rex Judæorum.* (In Matth. II.) Ils l'appellent *Roi des Juifs*, n'entendant pas un roi ordinaire qui doit régner à la manière des autres rois; mais un roi Messie et Sauveur. Tous les prophètes ont désigné à l'avance le Messie sous les noms de *Christ, Roi des Juifs;* les Juifs eux-mêmes l'appellent de ce nom, et c'est sous ce même nom qu'ils l'attendent encore.

Cette croyance des Juifs, suivant que nous l'apprennent les historiens profanes, était, au temps des rois Mages, répandue dans le monde entier et singulièrement en Orient; toutes les nations y sont dans l'attente d'un

personnage extraordinaire, d'un réformateur sauveur du monde qui doit naître dans la Judée, avec le titre de *Roi des Juifs ;* aux yeux des Juifs et à ceux des étrangers à cette nation, ce titre seul, sans autre condition, indique le *Messie.* Donc, en disant : « Où est né le Roi des Juifs ? » les Mages n'entendent pas un Roi des Juifs simplement temporel ; car, à la naissance de tant de princes souverains de la Judée qui se sont succédé dans la suite des siècles, et encore tout récemment à celle du fils d'Hérode, destiné à régner sur le peuple Juif, personne n'est venu d'Orient leur rendre hommage. D'ailleurs, s'il ne s'agissait que d'un roi temporel, quel intérêt si grand et si impérieux, dit saint Augustin, pourraient avoir trois autres rois puissants à venir, des extrémités de l'Orient, pour visiter ce roi d'une nation étrangère, le reconnaître et l'honorer dans son berceau : *Quid est hoc ? nonne tam multi antea reges Judæorum ? quid tantopere alienæ gentis regem nosse cupierunt.* (30, de Temp.) Les rois Mages d'Orient entendent donc parler d'un Roi des Juifs, qui est *Sauveur* des hommes en même temps, et dont le règne doit être éternel ; autrement ils ne seraient pas venus de si loin à sa recherche, ils n'auraient pas manifesté un désir si ardent de le voir : *Nunquam tanta devotione requirerent, tanto pietatis affectu desiderarent, nisi eum agnoscerent regem Judæorum, qui rex est etiam sæculorum.* (30, de Temp.) En un mot, par *Roi des Juifs,* ils entendent parler du grand personnage que les Juifs désignent sous le nom de MESSIE. En effet, quand les rois Mages demandent où est né le Roi des Juifs, tout Jérusalem comprend que

ces étrangers de distinction cherchent le MESSIE ; Hérode lui-même comprend dans le même sens la question des rois Mages ; il fait réunir le Sanhédrin, synode sacré de la Synagogue, pour savoir ce qu'il doit répondre aux visiteurs augustes du Messie. Encore, pour satisfaire sa curiosité, il prie les docteurs israélites de consulter les divines Écritures pour lui dire où devait naître le Christ : *Sciscitabatur ab eis ubi Christus nasceretur.* Donc, chez les Juifs, les mots *Christ, Messie,* s'emploient absolument dans le même sens. Dans l'opinion même d'Hérode, ce Roi des Juifs que cherchent les rois Mages d'Orient, est le *Messie*. Le titre de *Roi des Juifs* que les rois Mages donnent à Jésus-Christ naissant, rappelle naturellement, dit saint Augustin, le titre de *Roi des Juifs* que Pilate donne à Jésus-Christ mourant. Grand et admirable mystère, caché dans ces deux solennelles déclarations faites en des temps et en des circonstances si différentes ; car elles présentent un seul et même sens. Les rois Mages qui, à la vue de l'étoile, publient que le Roi des Juifs vient de naître, sont païens comme Ponce-Pilate, qui donne à Jésus-Christ et fait écrire sur la croix le titre de *Roi des Juifs*. Les païens sont donc les premiers à la naissance et à la mort du Sauveur, pour le reconnaître et l'annoncer comme Messie et Rédempteur des hommes : *Advertamus ergo magnum et mirabile sacramentum, Magi ex gentibus erant ; ipse etiam Pilatus erat ex gentibus. Illi stellam viderunt in cœlo ; iste titulum fixit in ligno : utrique tamen regem non gentium, sed Judæorum vel agnoscebant, vel quærebant.* (30, de Temp.) La conduite des rois Mages est noble et coura-

geuse, en proclamant dans Jérusalem, pays étranger pour eux, la naissance d'un *Roi des Juifs*, autant que la manière d'agir de Ponce-Pilate est lâche et moins ferme quoique aussi mystérieuse ; celui-ci s'obstine à nommer Jésus-Christ *Roi des Juifs*, au mépris de la haine et des clameurs du peuple. Les rois Mages ne craignent pas la jalousie d'Hérode ; ni Pilate l'opposition et la fureur du peuple. Le président romain ne se contente pas, dans l'inique procédure du Sauveur, de le nommer *Roi des Juifs ;* ce titre devient l'objet d'une déclaration authentique, solennelle, revêtue de toutes les formes judiciaires. Selon le rapport de l'Évangéliste, Ponce-Pilate fait de nouveau comparaître Jésus-Christ devant le peuple, et s'étant assis sur son tribunal, au lieu appelé en grec λιθόστρωτος, en hébreu GABBATHA. Au jour de la préparation de la Pâques, et environ à la sixième heure, il dit aux Juifs : « Voilà votre Roi : » *Adduxit foras Jesum, et sedit præ tribunali in loco qui dicitur Lithostrotos, hebraice autem Gabbatha. Erat autem parasceve paschæ, hora quasi sexta ; et dixit Judæis :* ECCE REX VESTER. Toutes ces circonstances de personnes, de jour, d'heures, de lieu qui accompagnent cette déclaration solennelle si scrupuleusement rapportées par l'Évangéliste, indiquent assez que Ponce-Pilate est, à son insu, le ministre secret des desseins de Dieu et qu'il remplit une importante mission, lorsqu'il sert d'instrument pour accomplir l'événement divin et mystérieux d'une aussi grande importance que la rédemption du genre humain.

Vainement les Juifs frémissent lorsqu'ils se voient

imposer pour Roi et pour Messie celui qu'ils veulent châtier comme un esclave; vainement ils s'écrient en tumulte qu'ils ne veulent pas de lui, qu'ils ne reconnaissent d'autre Roi que César; Pilate, ferme et inébranlable dans sa résolution, maintient le titre qu'il a énoncé et leur dit toujours : ***C'est votre Roi,*** vous voulez que je crucifie ***votre Roi : Regem vestrum crucifigam.*** Et après avoir donné à Jésus ce titre glorieux, il le fait inscrire au sommet de sa croix, dans les idiomes les plus usités alors. « C'est ici Jésus de Nazareth, Roi des Juifs : » ***Hic est Jesus Nazarenus, Rex Judæorum.*** Admirable rapport entre la question des rois Mages et la déclaration judiciaire de Ponce-Pilate ! Secret divin, mystère ineffable dévoilés ! Où est né le Roi des Juifs? demandent les rois Mages. ***Le voilà !*** répond Pilate en le montrant au peuple et en inscrivant son titre sur sa croix : « C'est ici le Roi des Juifs, Jésus de Nazareth. » Peu importent les intentions de Pilate et leur différence avec celles des rois Mages d'Orient; comme le dit très-judicieusement saint Augustin en parlant de Judas, de même que Dieu fait prêcher l'Évangile par le démon, dans la personne de Judas, ainsi se sert-il de Pilate pour prêcher Jésus Sauveur, en inscrivant sur la croix son vrai titre de grandeur, son titre de gloire, qui est d'être le Messie, le Rédempteur du monde : ***In Juda diabolum ad prædicandum Evangelium misit.*** (Contra Faust., 22.) C'est le paganisme tout entier qui s'informe dans la personne et par la bouche des rois Mages ; c'est le paganisme encore qui répond par la bouche et dans la personne de Pilate. Ainsi ***le païen*** instruit le païen ; les

ténèbres d'Occident et celles d'Orient se parlent entre elles, se recherchent et se communiquent la vraie science, la connaissance du Messie, du Rédempteur du monde ; et cette précieuse parole de vie passe d'une nuit à une autre, comme d'un jour à un autre jour : ***Dies Diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam.*** (Psalm. XVIII.)

Jésus est donc reconnu d'une manière publique et solennelle comme véritable Messie et Rédempteur du monde ; d'abord, par les rois Mages d'Orient, au nom de tout l'Orient ; ensuite, par Ponce-Pilate, au nom de tout l'Occident, et, par lui, de toutes les nations soumises à *l'Empire romain.* Les uns et les autres, enfin, le reconnaissent au nom de tout le paganisme en général. Bénis soient à jamais nos ancêtres rendant au Messie, au Fils de Dieu, des hommages aussi solennels aux deux extrémités de sa vie précieuse ! Les uns annoncent sa naissance comme celle du Messie et du Sauveur des hommes ; à sa mort, les autres lui reconnaissent ces deux titres et les publient. Les uns sont les apôtres d'Orient, les autres sont les apôtres d'Occident. Tous font retentir son nom véritable de Sauveur d'une extrémité du monde à l'autre extrémité : ***Ut rerum fidem et regna orientis per Magos discerent, et Romanorum imperium non lateret.*** (S. Leo, serm. 2, de Epiph.)

Mais les rois Mages apprennent de l'étoile à connaître dans Jésus-Christ le Messie et le Sauveur du monde : ***Ubi est Rex Judæorum? vidimus stellam ejus.*** Donc, dit saint Emissenne, l'étoile a son langage, elle parlait comme un hiéroglyphe qui présente une chose à l'œil et

une autre à l'esprit : ***Habuit enim linguam suam ; ne enim longe petamus exempla, sic illa stella loquebatur, sicut istæ litteræ loquuntur nobis.*** Voilà encore, dit saint Augustin, un autre trait de ressemblance entre l'étoile de Bethléhem et l'inscription de la croix. Que dit en effet cette inscription ? Elle dit : Jésus, qui meurt d'une manière si ignominieuse, est Jésus de Nazareth, ***Roi des Juifs.*** Que dit pareillement l'étoile miraculeuse en apparaissant aux rois Mages d'Orient ? Ce petit enfant, né dans la Judée, est le Roi des Juifs, le Messie. Les Mages ignorent le lieu où doit se trouver le petit enfant ; que fait alors l'étoile ? elle les conduit jusqu'à la grotte de Bethléhem, qu'elle environne et remplit d'une manière éclatante ; elle s'arrête au-dessus de la tète de Jésus naissant, de même que l'inscription de Pilate est fixée au-dessus de la tête de Jésus mourant. Si l'étoile ne parle pas, elle dit assez en s'arrêtant d'une manière aussi miraculeuse sur l'enfant de Bethléhem : C'est ici le Roi des Juifs que vous cherchez : ***Ut Christo plenum redderet obsequium temperavit gradum ; donec Magos perduceret ad puerum. Hospitium radiavit amplissimo lumine, et tecta nati perfudit. Stetit supra caput pueri, quasi dicens : Hic est rex Judæorum ; ut quia loquendo monstrare non poterat, stando demonstraret.*** (30, de Temp.) Donc, la grotte de Bethléhem et le Calvaire, qui sont deux lieux de souffrance, d'ignominie et d'avilissement aux yeux de l'âme charnelle, inhabile à contempler les mystères de Dieu, sont, aux yeux de la foi, deux beaux titres de grandeur et de gloire ; seuls titres convenables à un Roi Dieu et homme tout ensemble.

Les rois de la terre ne peuvent commander et régner qu'avec l'appareil de la force et de la puissance sensibles ; Dieu seul règne dans la douleur et triomphe dans la faiblesse. Et, en réalité, l'étoile miraculeuse du berceau et l'inscription de la croix, sont les armes de noblesse du Sauveur du monde. Elles disent également en leur langage, que Jésus-Christ est le ***Roi des Juifs,*** le Messie. Ces deux signes extérieurs expriment que Jésus-Christ est un monarque qui, du haut de son trône d'humiliation et de douleur, déploie toute l'étendue de son pouvoir divin, de son indépendance, de la souveraineté de son Empire, en convertissant, en pardonnant, en sauvant ; et, par là, il règne en Dieu. En vérité, dit saint Maxime, Jésus n'attend pas qu'il soit attaché à la croix pour vérifier cette magnifique prophétie de David : « Le Messie suspendu au bois de la croix régnera sur le paganisme : » ***Dicite in gentibus quia Dominus regnavit, a ligno.*** (Juxta Eccl. Trad.) Il commence dès la crèche de bois, qui est son berceau, le règne mystérieux dont l'accomplissement et la consommation auront lieu sur le bois de la croix, au milieu des Juifs ; il règne sur les peuples de la gentilité occidentale, en convertissant le Centurion et la cohorte romaine ; et en agissant auprès des Juifs, sur le bois de son berceau, il règne sur les païens d'Orient, par l'appel des rois Mages à la foi chrétienne, à son amour : ***Vagiebat apud Judæos, regnabat apud gentiles.*** (Hom. 5.)

Que de grandeur, que de sublimité dans ces deux actes historiques de pouvoir royal par lesquels un Roi pacifique signale son règne dès son entrée dans le

monde : ***Rex pacificus magnificatus est.*** Il n'appartient qu'à un Dieu-Roi, de se montrer si grand dans ses œuvres, sous les dehors d'un faible petit enfant ; de faire des lois, de commander au ciel avant d'articuler une parole sur la terre : ***Qui est iste Rex tam parvus, et tam magnus ; nondum loquens in terris, et jam a cœlo edicta proponens ?*** Puisque non-seulement il manifeste aux rois Mages les principaux mystères de la religion et du salut éternel, mais il leur inspire la foi en ces mystères, le désir de mieux les connaître, la volonté d'y rester fidèles. Oui, Jésus manifeste aux Mages les principaux mystères de la rédemption du salut ; il leur inspire la foi dans ces mystères, le désir de les mieux comprendre, le courage de les confesser, la volonté d'y demeurer fidèles ; il fait briller à leurs âmes une lumière si éclatante, les comble de grâces si abondantes, orne leurs esprits de tant de perfections, que de pécheurs, de superstitieux, d'orgueilleux, d'idolâtres qu'ils sont, ils deviennent dans un instant des justes, des croyants, des adorateurs du vrai Dieu, d'humbles disciples du Sauveur. Ces œuvres de grâce et de miracle, c'est Jésus-Christ qui les opère en la vertu lumineuse de l'étoile et par l'étoile ; c'est Jésus-Christ qui donne aux rois Mages la grâce triomphante qui les conduit à ses pieds, les met au nombre de ses adorateurs, de ses disciples et de ses sujets : ***Ab ipso acceperunt ut ad eum venirent.*** Par là Jésus Christ érige en trône son chétif berceau ! ***Vagiebat apud Judæos, regnabat apud gentiles.***

Belle et glorieuse conquête de notre Rédempteur Dieu, et Roi enfant ! Les Mages d'Orient ne l'ont pas encore vu ;

et déjà ils sont devenus son peuple, il est leur Roi, c'est-à-dire, *le Roi des rois!* Combien d'autres rois l'ont-ils adoré depuis? Déjà ils croient tous en lui; ils le cherchent et le reconnaissent : *Natus est, Rex Judæorum.* Dès qu'ils le désirent, ils l'adorent; désirer d'adorer, c'est adorer, comme c'est aimer de désirer d'aimer : *Venimus adorare.* Rien d'étonnant dans ce prodige; les Mages ont été convertis par Jésus-Christ, commençant du haut du trône de son berceau, l'accomplissement de la promesse qu'il a faite d'attirer tout à lui du haut du trône de sa croix : *Si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum.* (Joan., XII.) Il attire trois souverains des extrémités de l'Orient à son obéissance, à son empire, afin de montrer que malgré sa pauvreté, malgré son humiliation, son enfance, sa condition de vrai homme, il règne en vrai Dieu, en vrai Roi, en Maître absolu des esprits et des cœurs. Il se sert de la langue des hommes pour les changer à son gré; il obtient des rois Mages païens, la soumission de leurs esprits, le sacrifice de leurs cœurs et les louanges de leurs bouches : *Vagiebat apud Judæos regnabat apud gentiles.* O Jésus mon très-doux Sauveur! Qu'ils sont sublimes, qu'ils sont grands vos mystères! qu'il est beau de vous contempler ainsi dans le berceau et sur la croix; glorieux dans l'humiliation, puissant dans la faiblesse, Roi dans la dépendance, Dieu dans l'humanité! Autant ces mystères sont sublimes, autant ils sont précieux et chers à mon cœur! Comment à tant de signes ne pas vous reconnaître pour vrai homme et pour vrai Dieu, pour vrai Roi, pour Messie et Sauveur?

Soyez à jamais béni, ô mon doux Jésus, d'avoir bien voulu affermir notre foi par des preuves aussi lumineuses; recevez donc l'hommage humble et sincère de cette foi; nous croyons que vous êtes vrai Dieu et homme tout ensemble, vrai Dieu et notre Roi; cette foi que votre grâce a établie dans nos cœurs, loin de nous coûter aucun sacrifice, fait nos délices, notre joie, notre félicité. Non-seulement nous croyons en vous, mais notre foi fait l'objet de notre amour, de notre gloire, de nos complaisances. O mon Dieu! pourquoi notre amour n'égale-t-il pas notre foi? Achevez l'œuvre de notre miséricorde, et faites que nous vous aimions sans mesure, comme nous croyons en vous sans efforts.

VI

La révélation faite aux rois Mages n'a pas cessé dans le monde en eux ni avec eux.— La prédication de la Foi nous enseigne ce qu'ils apprennent par le moyen de l'étoile miraculeuse. — Placée au-dessus de la grotte, cette étoile est la figure de Jésus-Christ, toujours uni avec son Église pour la diriger. — Comment Jésus-Christ, selon la doctrine de saint Paul, éclaire-t-il l'Église de son regard divin. — La doctrine de l'Église est la doctrine de Jésus-Christ même. — Misères et châtiments de ceux qui la méprisent.

Le prodige de cette grande manifestation arrivée à la naissance du Sauveur, par le moyen d'une étoile miraculeuse, n'a pas été seulement opéré en faveur des rois Mages de la Gentilité, il ne cesse pas d'exister avec eux; car, dit Procope, ce prodige qui est pour les Mages une grâce des plus signalées, est aussi le signal, la pro-

phétie de la lumière spirituelle, de la révélation qui doit se propager et se perpétuer dans le monde, par les décisions de la sainte Église : *Stella demonstrat magnum et spirituale lumen cœlitus demissum, totum orbem illustrans.* (In XXIV, Num.)

Saint Augustin parle aussi dans le même sens : L'étoile des rois Mages, dit-il, n'est pas un signe muet, un vain ornement dont il plaît à Dieu d'illustrer la naissance de son Fils sur la terre ; c'est une langue magnifiquement éloquente, dont le ciel se sert pour annoncer la divinité, la grandeur et la gloire de Jésus-Christ. Interprète divinement inspiré, cette étoile, dit encore saint Augustin, explique par sa lumière miraculeuse et divine, l'enfantement miraculeux d'une jeune Vierge ; ainsi l'explication de ce mystère ne doit pas cesser avec l'étoile ; il se continue par la prédication de l'Évangile, qui, plus tard, retentit dans le monde entier : *Quid erat illa stella, nisi magnifica lingua cœli quæ enarraret gloriam Dei; quæ inusitatum Virginis partum, inusitato fulgore clamaret : cui non postea apparenti, Evangelium toto mundo succederet.* (30, De Temp.)

Belles et sublimes paroles d'un grand docteur ! Cette étoile de miracle n'est donc qu'un avant-coureur, le prélude, l'aurore, la préface de l'Évangile ! l'Évangile est donc dans le monde la conséquence de la manifestation de la foi qui a commencé par l'apparition de l'étoile. Les grandes vérités que les Mages apprennent de l'étoile, nous les apprenons par la prédication et par l'enseignement de la doctrine chrétienne. Ainsi, dit encore saint Augustin, la foi est pour nous ce que l'étoile

est pour les rois Mages; elle est l'apôtre, l'évangéliste de Jésus-Christ; elle nous éclaire, nous instruit de ses mystères; elle nous conduit à lui, nous le fait trouver en cette vie, dans l'Église catholique, comme l'étoile le fit trouver aux rois Mages, dans la grotte de Bethléhem, en leur assurant, ainsi qu'à nous dans leurs personnes, la jouissance pour la vie future : *Stella ejus lux fidei est qua aspirati sumus, et in eum credere debemus.* (In Matth.) Nous n'avons donc rien à envier aux rois Mages; car toute âme fidèle, dit Cornélius-A-Lapide, possède son étoile dans la foi et par la foi : *Stella hominis fidelis est Fides.* (In Matth.) La foi, en effet, c'est cette étoile dont parle saint Pierre, lorsqu'il dit : « Jusqu'à ce que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs : » *Donec lucifer oriatur in cordibus vestris.* (I. Petr.) Et nous chrétiens, nous pouvons dire aussi comme les rois Mages, que nous avons vu l'étoile de Jésus-Christ; que nous avons été, non-seulement appelés avec eux, suivant ce qui vient d'être établi dans la *lecture* précédente; mais encore que nous sommes instruits comme eux. Telle est, dit saint Jean Chrysostome, la raison pour laquelle l'Évangile remarque cette particularité : *Que les Mages vinrent d'Orient*, car, comme *le jour matériel* commence à l'Orient de même, *le jour spirituel de la foi,* vraie lumière, véritable étoile, commence à l'Orient par la révélation des rois Mages : *Ab Oriente venerunt, unde Dies nascitur, ibi initium fidei processit; quia fides lumen est animarum.* (In II, Matth.)

Les Mages connaissent Jésus-Christ à l'instant de l'apparition de l'étoile; le monde le connaît à l'instant de

la prédication de la foi. Et comme le terme moyen renferme, et fait connaître les extrêmes, ainsi Jésus-Christ, une fois connu en qualité de grand médiateur entre Dieu et l'homme, lui *Homme-Dieu*, le monde, comme les rois Mages, connaît Dieu en Jésus-Christ : l'unité de sa nature et la trinité de ses personnes. Là, l'homme découvre son origine, les vicissitudes de l'humanité, ses besoins, ses moyens de secours, ses devoirs, ses espérances et sa foi.

Et encore, l'étoile n'apparaît pas aux Mages seulement, elle apparaît à tout l'Orient, selon l'opinion de saint Jean Chrysostome. Cependant les rois Mages seuls arrivent à la vraie connaissance de Jésus-Christ et de sa religion, parce que seuls ils suivent l'étoile, seuls ils affrontent tous les dangers d'un long voyage, pour aller à Bethléhem, où ils doivent trouver le *Dieu Sauveur* que l'étoile leur a révélé. La foi est aussi prêchée au « monde entier : » *In omnem terram exivit sonus eorum.* Tous les hommes cependant ne se montrent pas dociles à cette manifestation de l'Évangile : *Non omnes obediunt Evangelio.* Tous n'ont pas le courage d'abandonner les vois si larges de l'erreur, pour suivre l'étoile mystérieuse de la foi, et entrer avec son secours dans la véritable Bethléhem, dans *l'Église catholique,* où il faut chercher Jésus-Christ, parce qu'il n'est que là : *In Bethlehem; idest in Ecclesia catholica quærendus est.* (Haim., in II, Matth.) L'étoile s'arrêta sur la grotte de Bethléhem, parce que Jésus-Christ est dans cette grotte : *Stetit supra ubi erat puer.* (Matth.) Car, dit saint Ambroise, là où est Jésus-Christ, là seulement se trouve

l'étoile; et quand Jésus-Christ abandonne la grotte, l'étoile disparaît avec lui : *Ubi Christus ibi et stella, et ubi Christus non est, stella non videtur.* (In II, Luc.) L'étoile fait donc connaître Jésus-Christ aux rois Mages, et les conduit à son berceau; c'est Jésus-Christ, qui par sa présence maintient dans toute sa clarté et toute sa lumière, l'astre miraculeux. De même, la foi véritable est dans l'Église seulement, parce que c'est dans l'Église que se trouve et se trouvera Jésus-Christ jusqu'à la consommation des siècles : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* (Matth., XXIII.) La vraie foi fait connaître Jésus-Christ et conduit à lui; et Jésus-Christ, par sa présence, maintient dans toute sa clarté la lumière de la foi, la fait briller dans son Église et par son Église. Telle est sur ce point essentiel de la foi catholique, *la théologie de saint Paul;* par la lumière que Dieu fait briller dans le monde matériel, au commencement de la création, dit l'Apôtre, l'Éternel a voulu figurer, dès l'origine des siècles, une lumière infiniment plus noble, plus précieuse, *la lumière de la science de Dieu,* de la véritable foi qu'il devait faire briller dans le monde spirituel, au commencement de la rédemption : *Deus qui dixit de tenebris lucem splendescere; ipse illuxit in cordibus vestris, ad illuminationem scientiæ claritatis Dei.* (II. Cor., II.) Et comme, selon la belle expression de saint Ambroise, la lumière sensible qui éclaire les corps, est comme le reflet de la face de Dieu-Créateur : *Deus lucem vidit et vultu suo illuminavit* (Exam.); de même, selon saint Paul, la lumière surnaturelle et divine de la foi, qui éclaire les intelligences, est le reflet

de la face de Jésus-Christ notre Dieu-Rédempteur : ***Ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu.*** (Loc. cit.)

Grand et joyeux mystère de notre sainte religion ! Essayons d'en donner, autant qu'il est possible, une idée un peu convenable. Dieu le Père contemple son Verbe ; il reproduit en lui sa parfaite image ; par là, le Verbe éternel est appelé la splendeur de la gloire du Père et l'image de sa substance : ***Splendor gloriæ et imago substantiæ ipsius.*** (Hebr., i.) Jésus dit : Celui qui connaît ***le Verbe,*** connaît aussi ***le Père : Qui videt me, videt et Patrem meum.*** (Joan., xiv.) Or, le Verbe de Dieu fait homme contemplant son Église avec laquelle il a promis de se trouver toujours incorporé, reproduit en elle sa parfaite image ; par là, l'Église est figurée dans cette femme mystérieuse que saint Jean, le disciple bien-aimé, dépeint en son Évangile, revêtue de la splendeur du soleil de justice : ***Mulier amicta sole.*** (Apoc., xii.) Dans cette cité, l'Église qui a pour lumière l'Agneau sans tache de Dieu, n'a pas besoin de la lumière du soleil ni de la clarté de la lune ; c'est-à-dire qu'elle peut se passer de la science humaine et terrestre, pour se voir elle-même et pour éclairer le monde : ***Non eget sole neque luna : lucerna ejus est agnus.*** (Apoc., ii.) Jésus-Christ est l'image fidèle de Dieu le Père ; lorsqu'il contemple son Église, qu'il réfléchit en quelque sorte en elle son image, il fait, par là, connaître Dieu le Père ; et enfin le Père n'étant connu que de son ***Verbe,*** le ***Verbe*** de ***Dieu fait homme*** n'est véritablement connu que de son Église ; d'où il suit que dans l'Église seulement, dans

cette Bethléhem où sont le petit enfant Jésus et son étoile, le Rédempteur et la vraie foi, on trouve la connaissance exacte de Dieu, la science du salut, brillant de la face bien-aimée du Sauveur, comme d'une lumière éclatante de grâce et de bénédiction : *Ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu.* Qu'est-ce donc que la doctrine et l'infaillibilité de l'Église ? sinon la doctrine et l'infaillibilité même de Jésus-Christ, toujours avec elle, l'éclairant constamment de sa lumière : *Lucerna ejus est agnus.* Donc, quiconque est dans l'Église et écoute l'Église en admettant sa doctrine, se trouve avec Jésus-Christ, reçoit sa lumière et sa doctrine. Au contraire, qui méprise la parole de l'Église, méprise par là même la parole de Jésus-Christ, repousse sa lumière, éteint de ses propres mains l'unique flambeau, le seul guide qui puisse conduire fidèlement ses pas au milieu des ténèbres de la raison humaine ; celui qui méprise cette lumière, l'unique guide certain, comme dit saint Pierre, se retrouve dans le dédale de toutes les erreurs humaines : *Sicut lucerna in caliginoso loco.* (II. Petr., I.) Il s'assied pour sa ruine dans l'obscurité, dans les ombres de la mort ; comme les Juifs, il est plongé dans les ténèbres dont parle Tertullien, crime et punition de quiconque ne veut pas voir, jusqu'à l'instant où ces ténèbres fugitives de la vie actuelle deviendront dans l'autre vie ténèbres extérieures, éternelles. Alors elles l'environneront de tous côtés, et seront à jamais pour lui un sujet de plainte, d'affliction, de douleurs sans remède, sans soulagement aucun : *Et mittent eum in tenebras exteriores : ibi erit fletus et stridor dentium.* (Matth., VIII.)

VII

Rapports entre la lumière matérielle qui éclaire les corps et la lumière de la foi qui éclaire les âmes. — L'étoile, arrêtée sur Bethléhem, figure de la *foi véritable* établie au sein de l'Église catholique romaine. —Cette foi est maintenue et prouvée par la sainteté. — Par là le chrétien manifeste au Créateur sa reconnaissance. — Promesse qu'il fait de remplir ce devoir essentiel.

Remarquons quelques autres traits de ressemblance entre la lumière matérielle qui éclaire le monde et la lumière divine de la foi qui brille dans l'Église catholique.

1. La lumière matérielle ne vieillit pas par la longueur du temps, ne s'altère pas par l'étendue de l'espace qu'elle occupe, n'est pas souillée en éclairant les lieux les plus infects, et depuis six mille ans elle jaillit aussi pure, aussi vierge, aussi vive qu'au premier jour de la création. Telle aussi la doctrine de l'Église : le temps ne l'a pas vieillie ; sa diffusion parmi tant de peuples ne l'a pas altérée ; les blasphèmes des philosophes anciens ou modernes ; les délires, les erreurs des hérétiques de tous les temps ; les vices des mauvais chrétiens, n'ont pu la corrompre ni l'altérer : depuis dix-huit siècles et demi, elle est aussi pure, aussi vierge, aussi vive qu'au jour où elle commence à briller par l'étoile de Bethléhem ou qu'elle continue à retentir par la bouche des envoyés de Jésus-Christ. Ainsi, depuis tant de siècles, on connaît, au sein de l'Église catholique, on croit les mêmes vérités qui sont révélées et que croient les Mages d'Orient et les premiers fidèles, à l'origine du christianisme. Le

Créateur, toujours présent dans le monde et toujours le même, y maintient la lumière telle qu'il l'a créée : et Jésus-Christ, toujours avec son Église, maintient dans le sein de cette société la sainte doctrine de sa religion telle qu'il l'a révélée : *Lucerna ejus est agnus.*

2. Dieu fait luire pour tous les hommes, pour les justes et pour les injustes, la lumière matérielle ; tous peuvent en jouir gratuitement, sans aucun effort ; il suffit d'avoir des yeux et de les ouvrir. Ainsi, la doctrine de la foi n'a pas été donnée pour un seul peuple, mais pour tous les peuples ; tous peuvent jouir gratuitement de son bienfait, il suffit de vouloir l'accepter : Enseignez toutes les nations, a dit Jésus-Christ : *Docete omnes gentes.*

3. Pour jouir de la lumière matérielle, il ne faut ni travaux, ni études, ni efforts difficiles : l'enfant au berceau sans la savoir nommer, le plus modeste habitant des champs qui en ignore les conditions, jouissent de la lumière aussi bien que le philosophe qui consacre sa vie à étudier sa nature ; il suffit donc pour tous de posséder l'organe de la vue non altéré, de n'être point aveugle. Ainsi la doctrine de l'Église catholique n'exige ni étude, ni examen ; l'enfant, l'homme illettré, l'humble artisan comme le plus modeste laboureur peuvent y participer aussi bien que le théologien qui en approfondit les preuves ; la seule disposition requise est de posséder une intelligence saine ; c'est-à-dire l'humilité d'esprit, la docilité de cœur, la pureté d'affection ; l'âme chrétienne croit d'autant mieux aux vérités de sa religion, qu'elle s'anéantit et s'abaisse davantage ; mieux

elle croit, plus elle aime ; plus elle aime, plus elle comprend ; plus elle est en paix, plus elle est assurée, sans crainte, joyeuse et heureuse dans sa foi : *Lux orta est justo et rectis corde lætitia.*

4. Finalement la lumière procède dans sa course d'Orient en Occident. Il en est de même de la lumière spirituelle de l'Évangile et de sa doctrine, que nous avons le bonheur de posséder seulement au sein de l'Église catholique sans vaines contestations, sans doutes fatigants. Apparue dans l'étoile miraculeuse en Orient par la conversion des rois Mages, et plus tard en Judée, par la prédication du Fils de Dieu ou de ses apôtres, elle est passée en Occident ; elle vient de Jérusalem se fixer au sein de l'Église catholique romaine, comme l'étoile des rois Mages vient d'Orient se fixer sur la grotte de Bethléhem. O sainte Église romaine, mère chérie de tous les chrétiens dignes de ce nom, tu es plus chère à Dieu que tous les tabernacles de Jacob : *Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob.* (Psalm. LXXXVI.)

Le Seigneur a donc choisi particulièrement l'Église romaine pour foyer de la bannière chrétienne qui doit éclairer le monde entier ; il l'a choisie comme un sanctuaire pour y maintenir sa doctrine dans toute sa pureté, dans toute sa splendeur. C'est là qu'il a posé la grande pierre sur laquelle est bâti et se soutient l'édifice de la société universelle de Jésus-Christ. Et contre cette pierre se briseront toujours ceux qui oseraient s'y heurter. Le Sauveur du monde notre Rédempteur a prêté à l'Église romaine, une spéciale assistance, afin d'y maintenir intact l'héritage de la foi catholique. Munie de ce se-

cours divin, l'Église romaine maintient sans altération la foi confiée par les premiers apôtres, en sorte que saint Paul, en écrivant aux chrétiens de l'Église romaine que leur foi s'annonçait dans le monde entier, paraît ajouter une prophétie à l'éloge qu'il fait de l'Église romaine; car depuis ce temps, on a toujours tenu pour caractère distinctif de la vraie foi, celui de *foi romaine;* et encore de nos jours celui-là possède la vraie croyance, qui croit comme l'Église romaine; et ainsi, la foi romaine est toujours la règle sûre, la pierre de touche de la vraie foi pour le monde entier: *Fides vestra annuntiatur in universo mundo.* (Rom., I.)

Cependant, quoique le flambeau de la vraie foi ne puisse s'éteindre au saint de l'Église romaine; il peut parfaitement s'éclipser à Rome et cesser d'éclairer les Italiens de Rome qui n'alimentent pas le feu sacré de notre sainte religion des œuvres de justice. En effet, l'apôtre saint Jacques dit de tous les chrétiens sans distinction : « Une foi qui rougit de se manifester par les paroles et par la sainteté des œuvres, est une foi faible et languissante, qui finira par s'éteindre, comme nous le démontre une funeste et journalière espérance : » *Fides sine operibus mortua est.* (Jac., I.) Écoutons sur ce sujet l'avertissement de l'apôtre saint Paul : « Puisque la divine clémence par l'admirable lumière de la foi a dissipé les ténèbres de notre esprit, c'est pour nous un devoir de reconnaissance de rejeter les œuvres de ténèbres qui obscurcissent notre conduite, de nous revêtir des armes de lumière, de mettre en harmonie la vérité de notre croyance avec la sainteté de nos œuvres,

et de vivre dans cette pureté de mœurs, qui convient à des hommes marchant au grand jour de la foi : » *Eripuit nos de potestate tenebrarum; abjiciamus ergo opera tenebrarum.* (Rom., XIII.) *Induamur arma lucis : sicut in die honeste ambulemus.* Efforçons-nous donc de rendre à Dieu lumière pour lumière, et selon le commandement de Jésus-Christ, répondons à la lumière de la foi dont il nous gratifie par la lumière d'une piété sincère, de cette vraie sainteté qui doit briller dans toutes nos œuvres, afin que notre vie serve à l'édification de nos frères et glorifie le Père céleste : *Sic luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est.* (Matth., V.)

Seigneur Jésus ! dirons-nous avec l'Église, dans ce jour où nous sommes éclairés de la nouvelle lumière du Verbe incarné, daignez nous accorder la grâce de montrer en nos œuvres la foi sainte qui éclaire nos âmes : *Da nobis ut qui nova incarnati verbi luce perfundimur, hoc in nostro resplendeat opere, quod per fidem fulget in mente.* (Orat. 2, Miss., Nativ.) Et pour vous remercier, ô mon Dieu notre Sauveur, de l'avantage inestimable de vous connaître, de croire en vous, de vous adorer, nous voulons nous adonner à vous entièrement ; nous voulons gagner nos frères par nos discours et surtout par nos exemples, afin qu'ils entrent dans la voie du salut, qu'ils vous connaissent, vous adorent et vous servent. Cette lumière dont votre grâce nous favorise, nous voulons la répandre : *Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur* (Ps. L), pour la gloire de votre loi sainte et de votre Église, afin d'obtenir la vie éternelle,

récompense que vous promettez à ceux qui vous font connaître : *Qui elucidant me vitam æternam habebunt.*

Mais examinons maintenant avec quelle magnificence le sublime et consolant mystère de la manifestation de la foi aux rois Mages, se trouve annoncé quinze siècles avant son accomplissement, par les actions et par les paroles d'un autre roi de la Gentilité habitant l'Orient, ancêtre des trois Mages en question. Cette prophétie se trouve aux chapitres XXII, XXIII, et XXIV du *Livre des Nombres* dans LA BIBLE SACRÉE.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE TIRÉE DE LA BIBLE.

I

Bénédiction donnée par Balaam au peuple Hébreu. — Prophétie évidente et magnifique des mystères exposés en cet ouvrage. — Balac, roi de Moab, invite le magicien Balaam à venir en Judée pour maudire les Hébreux. — Intentions perverses avec lesquelles le magicien Balaam se rend à cette invitation, découvertes et condamnées par une simple ânesse qui fait usage de la parole, et par un ange qui le menace. — Vains efforts du roi pour faire maudire Israël par le magicien. — Balaam ne prononce sur le peuple de Dieu que des bénédictions, des augures prophétiques. — Traits principaux de cet enchantement divin.

Après une suite de glorieuses victoires, les Israélites étant arrivés sur les bords du Jourdain, en face de Jéricho, ville frontière de la terre de Chanaan, que Dieu leur avait promise, Balac, roi de Moab, et les princes de Madian, ses voisins et ses alliés, craignirent que sous peu de temps leurs peuples n'eussent à subir le mal-

heureux sort des Amorrhéens, défaits et taillés en pièces par le peuple hébreu au premier choc de la bataille. Ce qui ajoutait surtout aux craintes du roi, c'était la consternation et la frayeur dont la renommée et la bravoure des israélites avaient frappé ses populations : il sent son insuffisance pour faire face au peuple victorieux, avec le petit nombre d'hommes qu'il a et tous découragés par la peur : *Videns Balac quæ fecerat Israel, et quod pertimuissent eum Moabitæ, et impetum ejus ferre non possent; dixit ad majores natu Madian : Ita delebit hic populus omnes qui in nostris finibus commorantur, quo modo solet bos herbas usque ad radices carpere. Ipse erat eo tempore rex in Moab.*

Avec tout cela, Balac ne se tient point pour vaincu comptant sur les enchantements pour triompher d'un peuple invincible, par l'habitude qu'il a des armes, il résolut d'appeler à son secours Balaam, prêtre des idolâtres, magicien renommé dans toutes ces contrées; il le prie d'employer ses artifices et ses enchantements pour conjurer, maudire et mettre en fuite le peuple de Dieu qu'il était incapable de vaincre par d'autres moyens : *Misit ergo nuntios ad Balaam Ariolum, ut vocarent eum, et dicerent : Veni, et maledic populo huic, quia fortior me est; si quo modo possim percutere et ejicere eum de terra mea.* Mais vains projets ! à l'instant où Balaam reçoit cette invitation d'un roi de la terre, il reçoit en même temps une défense formelle du Roi des cieux, du vrai Dieu, qui lui prescrit de ne pas suivre les envoyés de Balac dans l'intention de maudire un peuple que Dieu lui-même avait béni : *Noli ire cum eis; neque*

maledicas populo, quia benedictus est. Le magicien invité une seconde fois par les envoyés de Balac, chargés de lui faire les offres les plus séduisantes : *Paratus sum honorare te, et quidquid volueris dabo tibi*, Balam se rend à leurs instances; mais, quand il est question de maudire Israël, il proteste qu'il ne dira que ce que le Dieu d'Israël lui a commandé de dire; il déclare que quand même le roi devrait lui donner sa maison remplie d'or et d'argent, rien ne serait capable de le faire changer de résolution : *Si dederis mihi Balac plenam domum tuam argenti et auri, non potero immutare verbum Domini Dei mei, ut vel plus, vel minus loquar.*

Les bonnes dispositions de Balaam ne sont pas de longue durée; homme avare et vain, les trésors que le roi fait briller à ses yeux lui reviennent à l'esprit, et le déterminent par ambition et par cupidité à se prêter enfin, aux desseins sacriléges de Balac. Il se lève, et avec ce coupable dessein il se met en chemin, monté sur son âne : *Surrexit Balaam; et strata asina profectus est cum eis.*

Insensé! il espère dérober ses intentions perverses aux regards d'un Dieu qui sonde les cœurs! et déjà l'indignation du Très-Haut est excitée contre lui : *Iratus est Deus.* A peine Balaam a-t-il fait quelques pas, qu'un ange du ciel se présente sur son chemin pour l'arrêter. L'ânesse voyant l'ange qui se tient dans le chemin, la main armée d'une épée nue, se détourne de la voie et prend son chemin à travers champs. En vain, Balaam qui n'aperçoit pas l'ange, frappe la bête obstinée pour l'obliger à rentrer sur sa route; alors l'ânesse ser-

rée de plus près par l'ange, et accablée de coups par son maître, au lieu d'obéir, elle tombe sous les pieds de celui qu'elle porte : *Quam cum verberaret Balaam, et vellet ad semitam reducere, concidit sub pedibus asina sedentis.* Mais le magicien, furieux de colère, se met à frapper son ânesse à coups redoublés : *Qui iratus vehementius cædebat fuste latera ejus.* En ce moment, Dieu donne à l'ânesse la faculté de parler à Balaam, comme le démon l'avait donnée au serpent pour parler à Ève : *Que t'ai-je fait, lui dit-elle?* Pourquoi me frappes-tu jusqu'à trois fois? N'ai-je pas été toujours docile et obéissante jusqu'à ce jour? Si, dans ce moment, tu me vois agir contre ma coutume, ne dois-tu pas penser que j'y suis forcée pour une cause supérieure à ma volonté : *Aperuitque Dominus os asinæ et locuta est; quid feci tibi? Ecce percutis me jam tertio... Nonne animal tuum sum, cui semper sedere consuevisti usque ad præsentem diem? Dic quid sic unquam fecerim tibi?*

L'ânesse finit à peine de parler, que le Seigneur ouvre les yeux à Balaam; alors il voit l'ange du ciel au milieu du chemin, tenant une épée nue; et il l'adore, la face prosternée contre terre : *Protinus aperuit Dominus oculos Balaam : et vidit angelum stantem in via evaginato gladio; adoravitque eum pronus in terram.* Pourquoi traiter aussi brutalement cet innocent animal, lui dit l'ange, tandis que c'est moi-même qui m'oppose à ton voyage, parce que ta voie est corrompue et m'est contraire : *Quid verberas asinam tuam? Ego veni, ut adversarer tibi : quia perversa est via tua, mihique contraria.* A ce reproche, Balaam, confus et repentant,

reconnaît, et confesse sa faute : il demande à l'expier : « J'ai péché, dit-il, et je suis prêt à retourner si mon voyage vous déplaît : » *Et nunc si displicet tibi ut vadam, revertar.* Vas, reprend l'ange, mais prends bien garde de ne pas dire autre chose que ce que je t'ordonnerai : *Cave ne aliud, quam præcepero tibi, loquaris.*

Balaam arrive enfin avec son ânesse au camp de Balac, mais ses intentions étaient bien différentes de celles qu'il avait agitées dans son esprit à son départ, et surtout, de celles de Balac. Aussi commence-t-il à protester hautement, en face du roi, qu'il ne vient pas pour dire autre chose que ce que Dieu lui inspirera : *Nunquid aliud potero loqui, nisi quod Deus posuerit in ore meo.*

Vainement pourtant, à trois reprises et en divers lieux, ont élève des autels, on immole des victimes, on offre des holocaustes aux faux dieux; vainement aussi, Balaam est transporté d'une montagne à une autre, pour découvrir le camp des Hébreux, où il est invité par le roi à lancer l'anathème et la malédiction sur l'armée d'Israël. Tout autant de fois Balaam sent son esprit surexcité, son cœur ravi, et sa langue dominée par une force secrète, irrésistible, il est forcé de bénir le camp des ennemis au lieu de le maudire : *Ad benedicendum adductus sum, et benedictionem non valeo prohibere.* Vivement réprimandé par le roi, de faire tout le contraire de ce qu'il attendait de son ministère, et de combler de bénédictions l'ennemi commun qu'il devait perdre par ses anathèmes, Balaam lui répondit : « Je ne puis dire ni faire que ce que le Seigneur m'ordonne.»

Dixitque Balac : quid est hoc quod agis? ut malediceres inimicis meis vocavi te; et tu e contrario benedicis eis? Cui respondit : Non aliud possum loqui nisi quod jusserit Dominus.

Le roi Balac irrité contre Balaam, le menace de sa colère et de sa vengeance : *Iratusque est Balac contra Balaam, complosis manibus.* Mais ces royales menaces de Balac, sont aussi impuissantes sur l'esprit de Balaam, que ses promesses avaient été d'abord séduisantes. Au contraire, la troisième fois que le prophète ouvre la bouche pour bénir Israël, il se sent particulièrement transporté de l'esprit de Dieu, qui lui commande de bénir son peuple. Il dépose alors tout respect humain, toute crainte servile, et de la hauteur d'où il découvrait le bel ordre dans lequel la nation des Hébreux a campé, il jette sur elle des regards d'une sainte bienveillance, d'admiration et d'amour; alors, s'abandonnant tout entier à l'inspiration divine, il leur adresse de nouveaux souhaits de prospérité, de paix; dans toute l'affection de son cœur, il prédit et annonce leur grandeur, leur gloire future : *Cum vidisset Balaam quia placeret Domino ut benediceret Israel dirigens contra desertum vultum suum et elevans, vidit Israel in tentoriis commorantem, et ait : Quam pulchra tabernacula tua Jacob.* Et voilà qu'il réunit ensemble les principaux traits de ce mystérieux cantique de bénédiction que Balaam chante à plusieurs reprises sur Israël.

« Balac, roi des Moabites, m'a fait venir de force de la contrée d'Aram, des montagnes de l'Orient, en me disant : Viens maudire Jacob; hâte-toi de détester Is-

raël. Comment pourrais-je jamais maudire celui que Dieu n'a point maudit? Comment détesterais-je celui que le Très-Haut ne déteste point!

» Si je le considère du haut de ces rochers et de ces collines, il m'apparaît comme un peuple solitaire et isolé parmi toutes les nations. Il habite tout seul : Il est séparé de tous les autres peuples : il est sans nom et sans rang parmi eux. Cependant, qui pourrait compter la multitude des descendants de Jacob; innombrables comme la poussière, le nombre de ces enfants d'Israël est impossible à énumérer? Que je meure de la mort des justes, et qu'à la fin de cette vie, ma dernière condition ressemble à la leur.

» Point d'idoles dans Jacob, point de simulacres d'idolâtrie en Israël; le Seigneur Dieu est avec ces peuples, et on entend déjà chez eux le son des trompettes qui marque la victoire prochaine de leur roi. Ce peuple s'élèvera comme une lionne furieuse; puissant comme un lion, il ne se reposera pas sans avoir dévoré sa proie, sans avoir bu le sang de ceux qu'il aura terrassés pour les déchirer après les avoir occis. Qu'ils sont beaux tes tabernacles, ô Jacob! que tes tentes sont belles, ô Israël! Elles sont comme des vallées couvertes de grands arbres, commes des jardins arrosés par les ruisseaux du voisinage toujours alimentés de fraîcheur et d'eau; comme des pavillons que le Seigneur même a dressés, comme des cèdres, enfin, plantés sur le bord des eaux courantes. En un mot, ce sont des demeures dignes du Dieu qui a présidé à leur construction! Peuple fortuné! celui

qui te bénira, sera béni lui-même ; et celui qui osera te maudire, demeurera dans sa malédiction ! »

» Je le verrai, mais non pas maintenant ; je le considérerai, mais non pas de près. UNE ÉTOILE SORTIRA DE JACOB, qui montrera un REJETON D'ISRAEL ; il frappera les chefs de Moab ; il ruinera tous les enfants de Seth : il possédera l'Idumée ; l'héritage de Seir, passera à ses ennemis : Ce rejeton d'Israël agira avec un grand courage : Sorti de Jacob, il se présentera en dominateur pour occuper le monde entier. »

II

Il existe deux règles bibliques qu'il ne faut jamais perdre de vue pour l'intelligence de la prophétie de Balaam. — *Balac est la figure de Satan.* — Balaam est la figure des prêtres juifs, et l'ânesse représente la stupidité des païens. — Explication du mystère de cette prophétie du paganisme, en faveur de la religion chrétienne.

Telle est la célèbre et magnifique prophétie de Balaam : plus elle est admirable, empreinte du caractère distinctif de la vérité et de la sainteté, applicable à la prescience divine, moins on devait l'attendre de la bouche d'un impie, d'un faux prophète. Mais pour bien comprendre cette prophétie, il faut se rappeler sans cesse la méthode suivie par les interprètes des prophéties sacrées. *Premièrement*, les prophètes, lorsqu'ils parlent du peuple juif, dans leurs transports d'amour, passent tout à coup à Jésus-Christ, qui est le but principal de leurs discours : Et on donne deux raisons de cette manière de parler des prophètes. D'abord, en

s'exprimant de la sorte, ils montrent que leur discours n'est point un récit préparé, mais une *inspiration;* ensuite, en ne faisant qu'un seul tout, de toutes les prophéties sur l'avenir du royaume de Juda ou d'Israël, et des prophéties qui regardent les mystères de Jésus-Christ, l'accomplissement des unes, est la démonstration péremptoire des autres; le prophète placé sous l'influence immédiate de l'inspirationdivine, ne peut être véridique sur un point, sans l'être sur tous les points qu'il traite : Dieu parlant lui-même par la bouche du prophète, qui lui sert d'instrument. Ces transitions de l'histoire des Juifs aux mystères de Jésus-Christ, ont lieu chez les prophètes à mesure que les événements qu'ils prédisent, relativement aux Juifs, présentent des rapports avec les mystères de Jésus-Christ, avec ceux de son Église : Parce qu'alors ils frappent davantage l'esprit et le cœur du prophète. (*V.* Cornelius à Lapide, *Explication des grands Prophètes*, chap. 4.)

On conclut de là, que tout ce qui dans les prophètes ne peut s'appliquer littéralement au sujet immédiat et prochain de la prophétie, doit être compris de Jésus-Christ et regardé comme une prédiction littérale de ses mystères ou de sa personne divine.

La *seconde règle* biblique pour bien interpréter les prophéties consiste, selon saint Paul, qui nous l'apprend dans ses belles épîtres, à savoir que toutes les vicissitudes du peuple israélite, dans la vérité de l'histoire, ont été des *figures*, des *allégories*, des *ombres*, des *mystères* de Jésus-Christ, ou de son Église. « Et selon saint Jérôme et saint Thomas, ces transitions de l'histoire

des juifs aux mystères de Jésus-Christ, aussi bien que toutes les prophéties sont *littéralement*, *immédiatement* applicables aux Hébreux, à leur époque; et *allégoriquement*, métaphoriquement elles doivent s'entendre de l'avenir, c'est-à-dire de Jésus-Christ et du peuple chrétien. » *Verba prophetarum, sic respiciebant præsens tempus, quod etiam in figura futuri dicebantur, ut dicit Hieronymus super Oseam.* (Dict. Thom., 1, 2, quæst. 102, art. 2.)

En suivant les deux règles qui viennent d'être posées, entreprenons d'expliquer cette prophétie si remarquable de l'ânesse de Balaam, et mettons un peu au jour les beaux mystères et les enseignements qu'elle renferme. Et d'abord, il est de règle en matière de science sacrée biblique ou scripturaire, que par les nations barbares, voisines, ennemies du peuple choisi de Dieu, telles que la nation des Moabites, celle des Philistins, des Égyptiens et autres, on doit entendre les puissances démoniaques de l'enfer, ainsi que les impies qui sont leurs esclaves, leurs ministres et leurs imitateurs. Origène parle dans ce sens, lorsqu'il dit que Balac, roi des Moabites, méditant la ruine du peuple d'Israël, au moyen des malédictions et des enchantements, et désespérant de parvenir à ses fins par la force, représente *le Démon* que saint Paul appelle la *puissance du monde;* ce démon, ne pouvant, par la force matérielle, détruire Jésus-Christ, Israël spirituel et mystique, se sert à cette fin, de la fourberie, de l'avarice, des tromperies des ministres, de la Synagogue et des Scribes, des Pharisiens qui habitaient Jérusalem; c'est ce qui est indiqué par le

mot même de *Balac*, qui, en hébreu signifie *exclusion, abîme.* » *Balac exclusio vel devoratio, in qua significatur mundi hujus aliqua contraria potestas; quæ excludere et devorare voluit Israelem spiritualem; nec utitur ministris, nisi pontificibus et scribis et pharisæis; ipsos invitat: mercedem promittit.* (Hom. 13. in Num.)

Balaam, dont le nom signifie en hébreu *peuple de vanité*, est la figure, dit Raban-Maure, des Pharisiens et des Scribes qui, poussés par le démon, maudissent constamment Jésus-Christ et les chrétiens. « Les vrais israélites du choix divin : mais l'Éternel sait tirer nos titres de gloire, les gages de notre salut des affronts, des ignominies du Sauveur Jésus. » *Balaam, id est populus vanitatis, significat Scribas et Pharisæos; qui impulsu dæmonis maledicere et perdere voluerunt Christum et christianos, qui sunt veri Israelitæ. Sed Deus maledictionem eorum et mortem crucis in benedictionem et gloriam convertit.* (*Voy.* a Lap.)

Et encore, Balaam est idolâtre, fanatique, magicien fameux, ambitieux, pervers, ministre de Satan, initié au secrets de sa malice; malgré sa perversité, il ne dit ni plus ni moins que ce que Dieu lui inspire; devenu prophète, il fait, avec l'assistance divine, de vraies prédictions, figure incontestable de ces Scribes, de ces Pharisiens, dont la vanité, l'ambition, l'avarice et la cruauté, comme celles de Balaam, n'étaient pas moins réellement les dépositaires des oracles de Dieu, arbitre de leur parole, quoique ces hommes pervers soient adonnés à tous les vices, Dieu les empêche de tomber dans l'erreur, au

sujet de l'interprétation de la loi. Et Jésus-Christ, en parlant d'eux, dit à son peuple, déjà chrétien : « Les Scribes et les Pharisiens ne peuvent tomber dans l'erreur, ils sont assis sur la chaire de Moïse; faites ce qu'ils vous disent et non pas ce qu'ils font » : *Super cathedram Moysi sederunt Scribæ et Pharisæi. Omnia quæcunque dixerint vobis, servate et facite; opera autem eorum nolite facere.* (Matth., XXIII.) Considérons avec admiration comment, lorsque Hérode les rassemble pour savoir d'eux où devait naître le Messie, ils répondent avec assurance? avec quelle exactitude, en même temps, ils interprètent la prophétie de Michée, et décident sans hésiter, infailliblement, que le Messie devait naître à Bethléem! Remarquons aussi que Dieu fait servir à sa louange et à sa gloire l'interprétation que le roi, symbole de Satan, réclame des ministres de la Synagogue avec le dessein prémédité par envie de perdre Jésus-Christ. C'est d'après cette décision de la Synagogue, que les Mages d'Orient trouvent, connaissent et adorent le Sauveur du monde.

Voilà, sans doute, un grand motif de confiance pour le peuple fidèle, un sujet de consolation dans la foi chrétienne si, ce qu'à Dieu ne plaise, il avait en certaines circonstances la douleur de voir les ministres de la religion mener une vie opposée à la sainteté du caractère sacré dont ils sont revêtus, du ministère divin et de miséricorde qu'ils exercent sur la terre. Ils ne sont pas sans doute impeccables, parce qu'ils sont hommes, mais ils sont sûrement véridiques, lorsque, unis au chef de l'Église, ils prononcent en matière de foi du haut de la

chaire de vérité, ou qu'ils exercent le ministère sacré de la réconciliation au tribunal de la pénitence. Assistés du secours de Dieu, qui s'exprime par leur bouche, ils disent officiellement la vérité, et alors il est moins important à la foi du chrétien que leurs œuvres répondent pleinement à leurs instructions ? C'est ainsi que la perversité de Balaam, ne préjudicie en rien à sa prophétie, au contraire, elle en rend plus évidente la vérité ; de même, les rares faiblesses de quelques ministres de la religion, suivant la remarque très-judicieuse de Bellarmin et de saint Thomas, loin de préjudicier à leur enseignement orthodoxe, lui donnent de l'autorité, parce qu'ici l'assistance divine que Dieu promet à son Église paraît plus visiblement. Et comme l'observe encore Origène : De même que dans le gouvernement d'un État, le prince habile politique fait concourir au bien commun, tous les sujets de son empire, même les hommes les plus criminels et les repris de justice ; tantôt, en les employant aux travaux pénibles, humiliants, qui ne pourraient être exécutés facilement par des hommes libres dans leur conscience : tantôt en les forçant au repentir, par l'expatriation ou l'exil qui les conduit dans des pays incultes pour les fertiliser. Ainsi, Dieu, dans le gouvernement du monde, n'emploie pas seulement les hommes de bien, il se sert encore des méchants pour procurer l'avantage de sa religion et de son Église : « Et, selon saint Paul, on trouve dans l'Église, comme dans chaque maison, des vases destinés à des usages honorables : et, d'autres destinés aux usages les plus vils ; les uns et les autres sont nécessaires. » *Sicut in*

magnis urbibus teterrimæ vitæ homines ultima opera et laboriosa operari condemnantur ; ita non solum utitur bonis Deus ad opus bonum, sed etiam malis. Sunt enim vasa ad honorem, et sunt vasa ad contumeliam, utroque tamen necessaria. (Hom. 13 in Num.)

Et quel instrument moins noble, plus indigne que Balaam, continue Raban-Maure ! O sagesse et profondeur admirable des desseins de mon Dieu ! « Cet homme dépravé, vil, infâme, le Seigneur le fait un ministre de bénédiction, non pas pour une seule nation, pour un seul peuple ou pour une portion du peuple, mais pour le monde entier. » *Vide quomodo Dei sapientia vas ad contumeliam præparatum proficere fecit non uni genti, sed toto mundo.* (In 22 Num.) Longtemps avant Raban-Maure, Origène avait dit que les divines paroles, les bénédictions et les prophéties inspirées à Balaam, par Dieu lui-même, au lieu des malédictions qu'il méditait, ont servi et doivent servir jusqu'à la fin des siècles, à l'édification et à l'avantage de tous les peuples. *Deus verbum suum injecit in os ejus ; et pro maledictis proferre fecit benedictiones et prophetias quæ ædificant etiam reliquas gentes* (loc. cit.), parce que, poursuit Origène : « Comme Moïse consigne dans les livres sacrés, la prophétie de Balaam, il est à présumer que les disciples du magicien recueillent à plus forte raison ses paroles, puisqu'ils habitent avec lui la Mésopotamie ; et que leur maître jouit auprès d'eux d'une haute réputation » : *Si prophetiæ ejus a Moyse scriptæ sunt ; multo magis ab iis qui, cum eo habitabant in Mesopotamia ; apud quos tanquam discipulos hujus artis magnificus*

habebatur. (Loc. cit.) Ces prophéties sont d'ailleurs un événement public, solennel dans ces contrées, et par les circonstances extraordinaires qui les accompagnent et par la présence des rois voisins, en ce moment-là placés à la tête de leurs armées. « O conduite admirable de la Providence divine, conclut Origène, les oracles prophétiques sur le Messie et les signes miraculeux de son avénement au monde, dont les Juifs avaient été jusqu'alors les seuls dépositaires, sont manifestés à toutes les nations par le ministère de l'ânesse de Balaam ! » *Agebantur mira dispensatione ut prophetarum verba, quæ intra israeliticam aulam continebantur, per Balaam ad gentes pervenirent.* (Loc. cit.) C'est ainsi que dans sa divine et ineffable miséricorde, Dieu prépare, quinze siècles avant son accomplissement, le sublime et précieux mystère de l'adoration des rois Mages. Car, continue Origène, la tradition nous apprend que la famille, la secte des Mages a commencé d'abord à Balaam, pour se propager ensuite en Orient. Les rois Mages descendants et disciples de Balaam, possédent dans la prophétie de l'étoile de Jacob, toutes les autres prophéties du magicien Balaam, leur premier maître. Par là, les Mages de l'Évangile comprennent le mystère de l'étoile qui apparaît à la naissance du Seigneur, et, plus sages que les juifs, ils voient en elle l'accomplissement des prophéties que ceux-ci refusent obstinément de comprendre, quoiqu'ils aient entre leurs mains les oracles de tous les prophètes de la Synagogue; croyant fermement à l'accomplissement du mystère, les Mages se mettent donc à la recherche du Messie Sauveur, ils le reconnaissent, ils l'ado-

rent comme Roi, malgré sa pauvreté et sa condition d'enfant : laissant ainsi une preuve éclatante de la vérité de la foi chrétienne. *Ex illo fertur magorum genus et institutio in partibus Orientis vigere. Quia scripta habentes omnia quæ Balaam prophetaverat, hæc inter cætera habebant : Quia* ORIETUR STELLA EX JACOB. *Ideo Magi, nato Domino, agnoverunt stellam et intellexerunt impleri prophetiam: Magis quam Judæi qui sanctorum prophetarum vaticinia contempserunt. Illi ergo agnoscentes esse tempus, venerunt et adoraverunt; et ad magnum fidei argumentum, parvum puerum quasi magnum regem venerati sunt.*

En ce qui concerne l'ange qui arrête Balaam sur son chemin, c'est, dit Cornelius à Lapide, l'archange saint Michel, qui veillait alors à la défense de la synagogue des Juifs, comme depuis il protége la véritable Église des chrétiens. *Angelus hic fuit Michael; qui præsens erat synagogæ Judæorum, uti jam est Ecclesiæ christianorum.* Allégoriquement parlant, cet ange est la figure de Jésus-Christ, que le prophète Isaïe appelle l'*ange du grand conseil ;* « *Magni consilii angelus* (Isaï., IX), et Malachie l'*ange du Testament,* le désiré de la nation sainte. *Angelus Testamenti, quem vos vultis.* (Malac., III.)

Les mystères révélés, par la parole donnée miraculeusement à l'ânesse de Balaam, ne sont pas moins grands ni de moindre importance ; l'Écriture sainte ne contient rien qui ne mérite les considérations les plus sérieuses pour le salut de la part de ceux qui la méditent, comme le bœuf dont il a été question plus haut, était la figure

du peuple juif gémissant sous le joug de la loi; de même l'ânesse de Balaam indique les Gentils; et leur docilité à se prêter aux impostures, aux turpitudes de l'idolâtrie. Saint Grégoire tire cette interprétation des saintes Écritures elles-mêmes, qui désignent souvent les peuples païens sous le symbole de la stupidité des brutes. En effet, dit le prophète royal en parlant des Gentils au psaume XLVIII : « L'homme ne voulant pas comprendre la dignité de sa condition, descend à la vie des brutes, et devient semblable à elles par ses dissolutions. *Homo cum in honore esset non intellexit.* Encore, quand le même prophète dit : « Vous sauverez, Seigneur, les hommes et les animaux, » il n'entend pas désigner les animaux sans raison, mais les hommes devenus semblables aux animaux par leur dégradation; c'est ainsi qu'il entend par hommes les juifs affermis dans la foi, rendant à Dieu une obéissance raisonnable. Telle est l'interprétation d'Origène, sur les paroles de David, et il ajoute que l'ânesse montée par Balaam figure aussi les vrais croyants du Paganisme dont la stupidité primitive, et la simplicité chrétienne après leur conversion, peuvent être comparées à l'ânesse de Balaam, selon ces paroles de saint Paul: « Dieu n'a pas choisi les sages, mais ceux qui passaient pour insensés aux yeux du monde. » *Quia Scriptura dicit: homines et jumenta salvabis Domine* (Ps. XXXV); *asina cui Balaam insidebat pars credentium potest intelligi, quæ pro stultitia, vel innocentia animalibus comparabitur. Unde* (I. Cor., XXVII) : NON MULTI SAPIENTES, SED QUÆ STULTA SUNT MUNDI ELEGIT DEUS. (Loc cit., X.)

Voilà donc premièrement, dit La Lire, dans cette prophétie, clairement décrits, positivement annoncés, l'esprit et toute l'économie du christianisme catholique par l'ânesse, animal stupide, qui aperçoit l'ange que Balaam, réputé sage, c'est-à-dire philosophe, ne peut voir d'abord ; il faut entendre les secrets divins, les saints mystères de la religion, obscurs en apparence pour les hommes vains, charnels, présomptueux, enorgueillis de leur science ; tandis qu'ils apparaissent dans tout leur jour aux âmes simples, pieuses, humbles ; ainsi l'a proclamé notre Sauveur Jésus-Christ lui-même, s'adressant au Père éternel : « Vous avez caché vos secrets à ceux qui se glorifiaient de leur sagesse ou de leur science, et vous les avez révélés aux humbles ? » *Per hoc quod asina, quæ est animal stolidum vidit angelum, quem Balaam, reputatus sapiens, non videbat, significatur, quod divina secreta frequenter hominibus de sæculari sapientia præsumentibus absconduntur, et illiteratis, atque simplicibus revelantur : juxta illud,* (Matth., x.) ABSCONDISTI HÆC A SAPIENTIBUS ET PRUDENTIBUS, ET REVELASTI EA PARVULIS. (In 22 Num.)

Ensuite, nous voyons dans l'*indignation de l'ange*, à la vue des mauvais traitements dont Balaam accable l'ânesse, une figure expressive de l'*indignation de Jésus-Christ*, à l'occasion des charges énormes, insupportables, que les Pharisiens parmi les juifs et les imposteurs de toute sorte parmi les païens, ont imposées aux peuples, victimes malheureuses de leurs fraudes impies. *Circumspiciens eos cum ira.* (Marc., III.) *Imponunt super humeros hominum onera gravia et importabilia.* (Mat-

th. XXIII.) Et ce discours lui-même de la pauvre brute à Balaam : « Pourquoi me frappes-tu, dit l'ânesse à » son maître? ne t'ai-je pas été jusqu'à ce jour obéis- » sante et fidèle? Si ma conduite maintenant, contre ma » coutume, est différente, si je tombe à tes pieds, c'est » que j'ai vu un ange auquel je ne puis résister ! » — Ce discours n'est-il pas celui des premiers chrétiens de la Judée aux Pharisiens, et de ceux du paganisme à leurs tyrans? Excités par la prison et par les supplices, les uns à se conformer au judaïsme, les autres à fléchir le genou devant les idoles; et tous opposant une résistance passive aux ordres impies de leurs persécuteurs; ils tombent à leurs pieds en perdant la vie, et se contentent de répondre avec une patience et une douceur inaltérables : « Nous avons toujours été fidèles, nous vous avons suivis dans vos erreurs; si nous résistons aujourd'hui; c'est que nous avons vu un ange; nous avons connu Jésus-Christ le vrai Dieu, le vrai Sauveur des âmes, le vrai Seigneur, notre Maître et notre Rédempteur comme le vôtre; c'est lui qui nous arrête et nous oblige à le suivre de préférence à vous; c'est un devoir d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes : *Oportet obedire magis Deo quam hominibus.* (Act. V.)

Ce fait, dit Origène, rappelle encore l'ordre que Jésus-Christ donne à ses apôtres de lui chercher une ânesse pour lui servir de monture. Il veut par là montrer que, dans peu de temps il délivrera les peuples de la gentilité du joug de leurs oppresseurs, par le saint ministère de ses apôtres. Mystère, par conséquent, de miséricorde, de douceur et de paix ! La brute stupide, qui jusqu'alors

a porté sur son dos le blasphème, porte maintenant le Dieu de bénédiction et de sainteté; Jésus-Christ, la douceur, la libéralité, la miséricorde, la clémence même, succède au cruel, à l'avide, à l'oppresseur Balaam *Hæc asina, id est Ecclesia gentium, prius portabat blasphemiam; sed a discipulis soluta Christumportat; et cui insidebat Balaam mercedis cupidus, nunc sedet Jesus.*(Loc. c.)

Dans l'ânesse de Balaam, apercevant avant son maître l'ange de Dieu, lui obéissant, lui adressant la parole, on voit clairement, dit saint Isidore, comment les peuples gentils, traités en brutes par leurs maîtres, et entraînés dans de honteuses erreurs, doivent un jour, à la vue de l'ange par excellence, devenir dociles et sages; d'obstinés, de stupides qu'ils étaient. Ils délient leurs langues pour confesser le Seigneur, reconnaître sa majesté, admirer sa gloire. « *Loquebatur arioli asina; pronum quippe animal, et naturaliter inspiciens terram; ut manifesto signaret indicio; quod universa gentilitas, quæ terrenis curis dedita, et in terram semper perfidiæ suæ pondere pressa, despiciens omnem Dei cultum, tacita erat et muta; adventante Stella ex Jacob, ex homine de Israel, erectis ad cælum oculis; æterni Dei gloriam quotidianis esset confessionibus locuturat.* (Hom. 3.)

N'avons-nous pas vu, en effet, les saints rois Mages, aussitôt après l'apparition de l'étoile, de stupides adorateurs des faux dieux qu'ils étaient, d'inventeurs et d'apôtres d'impostures, devenir des adorateurs sincères du vrai Dieu, se faire les apôtres, les évangélistes, les confesseurs du nom de Jésus-Christ: l'annonçant publi-

quement sans crainte dans Jérusalem, comme vrai homme, vrai Dieu, vrai Roi, Messie, Sauveur et Rédempteur du monde?

On voit alors s'accomplir, outre l'histoire prophétique de l'ânesse de Balaam, cette autre prophétie d'Isaïe; « Le bœuf a reconnu son maître, et l'âne la crèche de son Seigneur; Israël seul ne l'a point reconnue. *Cognovit bos possessorem suum; et asinus præsepe Domini sui: Israel autem non cognovit.* (Is. I.) Car, à l'apparition de l'étoile miraculeuse, les bergers de la Judée désignés par le bœuf: et les rois Mages figurés par l'ânesse de Balaam reconnaissent le Messie, les uns commes les autres, tandis que la superbe Jérusalem ne songe pas même à le découvrir en le cherchant. On ne finirait pas si on voulait rapporter toutes les interprétations, si bien fondées des Pères et des commentateurs, relatives au miraculeux langage de l'ânesse de Balaam, quoique ce soit un fait si peu intéressant de prime abord, il est si fécond en sublimes et consolants mystères! Ajoutons encore une considération, suggérée par saint Pierre, prince des apôtres, parlant de l'ânesse de Balaam; c'est, dit-il, la brute muette qui parle comme un homme, qui reprend, qui guide, instruit le prophète, lui qui devait l'instruire, le guider, le reprendre. *Subjugale mutum, hominis voce loquens, prohibuit prophetæ insipientiam.* (II Petr. II.) C'est l'ânesse, en effet, qui confond la présomption de Balaam, qui lui reproche d'aller maudire un peuple béni de Dieu, comme le Seigneur l'avait déclaré; c'est l'ânesse qui lui fait voir l'ange de Dieu. Prophétie admirable de la conduite des

saints rois Mages ? car leur confession, comme plus tard celle de Pilate, l'une, qui annonce le Messie dans un enfant né dans la misère ; l'autre, qui le montre dans un accusé expirant dans la douleur, sont faites dans Jérusalem, devant les prêtres, les scribes, les docteurs de la loi, tous vrais prophètes comme interprètes et dépositaires des livres saints. Or, que font maintenant les rois Mages par leur belle et courageuse conduite ? D'abord, ils reprochent au sacerdoce de la loi ancienne de partager les craintes, le trouble du roi Hérode, à la nouvelle de la naissance du Messie. Ils lui reprochent de conspirer avec ce monarque barbare la perte du RÉDEMPTEUR DES HOMMES, BÉNI DE DIEU, EN QUI TOUTES LES NATIONS DOIVENT ÊTRE BÉNIES sur la terre. Ils prêchent eux-mêmes le Messie déjà né, montrent au milieu du peuple d'Israël l'ANGE VÉRITABLE DU TESTAMENT, et par leur exemple l'exhortent à le chercher. Des étrangers font connaître aux enfants de Dieu leur propre père ; les adorateurs des faux dieux, montrent le vrai Dieu à ceux qui possèdent seuls l'avantage de le connaître. Pour voir l'entier accomplissement de cette prophétie, il est encore à remarquer que, comme l'ânesse ouvre les yeux à son maître et lui fait connaître, adorer l'ange ; ainsi le temps viendra où les juifs, au moyen des Écritures saintes qu'ils possèdent maintenant, sans y voir Jésus-Christ, ange véritable, seront instruits par la sainte Église chrétienne, ouvriront enfin les yeux pour reconnaître le Messie Rédempteur de tous les hommes et pour l'adorer avec nous. Et alors, unissant leur voix à la nôtre, ils changeront leurs malédictions en béné-

dictions, leurs blasphèmes en hommages comme fit Balaam, dont il nous reste à expliquer le cantique.

III

Explication de la prophétie de Balaam. — L'Église est le vrai Israël. — Sa bénédiction est son accroissement. — Mort des justes. — Soutien et sécurité des chrétiens. — Triomphe de la prédication évangélique.

Ainsi donc, commence ce ministre de Satan, changé tout à coup en véritable prophète : « Comment maudirai-je celui que Dieu n'a point maudit? comment détesterai-je celui que l'Éternel ne déteste pas? *Quomodo maledicam, cui non maledixerit Deus? Qua ratione detester, quem Dominus non detestatur?* Balaam veut dire, suivant Rupert, abbé : Dieu ayant déjà béni le peuple d'Israël, quel mal pourrait donc lui faire sa malédiction; les malédictions humaines, sans appui dans le ciel n'ont aucun effet pour le salut éternel, au contraire, Dieu ayant béni les larmes des infortunés, qui souffrent persécution, le malheur est souvent pour eux le chemin du salut. *Homo quippe maledicere aut detestari efficaciter potest eum, cui benedictio a Domino data est.* (In 22 Num.) » Source inaltérable de consolation, confort du vrai peuple d'Israël, du peuple chrétien, des vrais enfants de l'Église catholique! C'est pour eux que le Seigneur a parlé par la bouche de Balaam! Ce peuple, cette Église, dont nous avons le bonheur de faire partie, ont été bénis de Dieu, en celui et par celui dans lequel toutes les nations ont été bénies.

Que peuvent donc contre nous les malédictions, la haine, le mépris des païens, des mahométans, des hérétiques et des mauvais chrétiens catholiques? Tout cela ne saurait faire tomber un seul cheveu de notre tête. « Bien» heureux, dit le saint Évangile, le souverain dispen» sateur de toute bénédiction, lorsque vous êtes maudits » et persécutés par les hommes, parce que vous n'êtes » fidèles ; votre récompense n'en sera que plus riche et » plus abondante dans le ciel. » *Beati eritis, cum maledixerint vobis homines et persecuti vos fuerint propter me! Ecce merces vestra multa est in cœlis.* (Matth., v.) »

Oui, Seigneur, telle est la seule récompense que nous recherchons, les louanges des hommes ne disent rien à notre âme; leurs critiques, et même leurs malédictions, ne sauraient nous attrister; votre malédiction seule, ô mon Dieu, est redoutable, et votre bénédiction doit être l'objet de tous nos vœux. Accordez-nous donc, Seigneur, d'appartenir au petit nombre des âmes privilégiées qui sont l'objet de vos affections, auxquelles vous direz un jour : « *Venez les bénis de mon Père, posséder le royaume » qui vous a été préparé dès l'origine du monde!* »

Ce peuple, continue à dire Balaam, « habitera solitairement et n'aura point de demeure fixe parmi les nations. » *Habitabit solitarius, et inter gentes non reputabitur.* C'est-à-dire que littéralement le peuple d'Israël voit accomplir ce trait de son histoire, après la venue de Jésus-Christ comme avant; car il est différent des autres nations par la singularité de son gouvernement, de ses lois et de sa religion; il est en un mot un peuple unique et seul sur la terre. Cette prophétie s'est encore

accomplie plus à la lettre dans la primitive Église, persécutée, humiliée et détestée des rois, des peuples ; et, toutes les fois qu'elle a vécu dans le monde, solitaire et étrangère au monde, quoique mêlée avec lui pour être l'instrument de son salut. Cet état ne devait pas être permanent ; le nombre des chrétiens devait grandir ; le sang des martyrs, devenu semence de héros, devait enfanter un véritable Israël, à l'Église de Jésus-Christ une postérité comparable, par le nombre de ses enfants, au sable de la mer, selon la promesse faite à Abraham père des croyants : promesse qui, dans le sens spirituel, a son effet, d'une manière plus parfaite, par le nombre prodigieux des chrétiens que, dans le sens littéral, par le nombre des Israélites, descendants d'Abraham, à qui Dieu avait dit : » Je multiplierai ta race comme la poussière de la terre ; si quelqu'un, parmi les hommes, peut compter la poussière de la terre qu'il énumère aussi ta postérité. » *Faciam semen tuum sicut pulverem terræ. Si quis potest hominum numerare pulverem terræ, semen quoque tuum numerare poterit.* (Gen., XIII.)

Or, Balaam présente à son esprit cette promesse, cette prophétie, quand il dit, faisant usage pour ainsi dire des mêmes paroles : « Qui pourra énumérer la multitude des enfants de Jacob, innombrable comme la poussière, et connaître le nombre des enfants de la race d'Israël. » *Quis numerare possit pulverem Jacob, et nosse numerum stirpis Israel?* En considérant, à la lumière du même esprit prophétique, la mort douloureuse des martyrs, dont cependant les effets sont d'autant plus précieux, d'autant plus glorieux pour l'Église aux yeux de

Dieu, qu'ils sont plus ignominieux, plus cruels aux yeux des hommes; le prophète, se sentant transporté d'un saint enthousiasme, s'écrie : « Que je meure donc de la mort des justes, et que ma mort ressemble à la leur. » ***Moriatur anima mea morte justorum; et fiant novissima mea horum similia!***

Mais puisque, en désirant de mourir de la mort des justes, Balaam continue de vivre en imposteur, il est la vraie figure de ceux qui, persévérant dans l'hérésie, désirent mourir en catholiques, comme disait ce seigneur calviniste dont parle Cornélius à Lapide : « Je préfère le calvinisme pour la vie actuelle et le catholicisme pour la mort: la vie est plus commode dans le calvinisme, elle est plus sûre dans le catholicisme, surtout à l'heure de la mort! » Hommes aveugles, se berçant d'illusions! pourquoi espérer, contrairement à l'oracle de la sagesse divine, arriver à une fin heureuse sans en employer les moyens? Telle vie, telle mort; semblables à Balaam, qui termine sa vie d'imposteur par une mort désespérée, après avoir été enveloppé par les Hébreux dans le massacre des Moabites, nous mourrons dans nos erreurs et nous recevrons la peine de nos péchés, si nous persévérons dans les égarements de la raison.

Mais Balaam, après avoir ainsi prédit le premier âge de l'Église, continue à décrire ses caractères, sa force, sa gloire; il commence, comme il suit la seconde partie de sa prophétie : « Point d'idoles dans Jabob; point de statues dans Israël; le Seigneur son Dieu est avec lui : on entend déjà parmi les enfants de la Judée le son de la trompette, comme marque de la victoire de leur roi. »

Non est idolum (autre version) (LABOR) *in Jacob; me videtur simulacrum :* (autre version) (IDOLUS) *in Israel. Dominus Deus ejus cum eo est; clangor victoriæ regis in eo.* Les Hébreux de ce temps avaient déjà été idolâtres en Égypte et dans le désert; ils le furent depuis, sur la terre de Chanaan, en adorant Belphégor ou Priape, idole des Madianites; et, dans ces temps postérieurs, ils tombèrent encore dans l'idolâtrie une infinité de fois. Cependant, les paroles de Balaam ne sont pas moins applicables au peuple hébreu, dans ce sens que la religion des Juifs défend et punit sévèrement l'idolâtrie. Relativement à l'Église chrétienne et catholique, cette prophétie est accomplie et s'accomplira de plus en plus dans un sens rigoureusement littéral, en ce qu'elle seule n'a jamais adoré, n'adorera jamais que le vrai Dieu; son culte, esprit et vérité, inspire uniquement l'amour envers Dieu, la charité envers le prochain, la tempérance, la pureté pour ce qui nous concerne nous-mêmes. En outre, c'est dans l'Église catholique seule que s'accomplissent à la lettre ces paroles : « Point de travaux, point de tromperies dans Israël; » paroles expliquées par celles-ci de Notre Seigneur Jésus-Christ : « Venez à moi vous tous qui êtes surchargés de travail et opprimés, je vous soulagerai. » *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* (Matth., v.) C'est encore au sujet des enfants de l'Église que Jésus-Christ a dit : « Imitez la simplicité des petits enfants : sans feinte, sans tromperie, ils soupirent après le lait des saintes instructions dispensées par leur tendre et affectueuse mère. » *Quasi modo geniti infantes sine dolo lac concupiscite.* (I. Petr.)

Quelle est, pour l'Église, la source de ces avantages? sinon Jésus-Christ son Seigneur et son Dieu, qui réside toujours en elle et avec elle, selon sa propre promesse : *Je suis et je serai toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* Jésus-Christ n'est pas seulement dans l'Église pour recevoir nos hommages en qualité de Dieu ; il y est aussi comme Roi puissant pour défendre, pour perpétuer en elle les effets, la gloire du triomphe qu'il a remporté sur l'enfer! En perpétuant dans son Église la parole sainte et la prédication évangélique, dit Origène, toujours efficaces et toujours fécondes, le vrai Roi, Notre Seigneur Jésus-Christ, triomphe et triomphera à jamais en nous et par nous des puissances de l'enfer ; c'est ce que veut dire Balaam par ces paroles : « Le bruit des victoires du Roi d'Israël est perpétuel ! » CLANGOR VICTORIÆ REGIS IN ILLO, *est admonitio prædicationis, qua in nobis Rex, id est Christus, diabolum triumphat.* (Hom. 14 in Num.)

IV

Suite de l'explication de la même prophétie. — Par le lion est figuré la confiance et la force du parfait chrétien. — Boire le sang des animaux tués, signifie métaphoriquement la nourriture sacrée qu'on trouve dans la divine Eucharistie et qu'on goûte dans la doctrine apostolique. — Autres prérogatives de la véritable Église. — Malheur et châtiment de ceux qui blasphèment contre Jésus-Christ.

Balaam continue à prophétiser sur le peuple d'Israël : « Ce peuple s'élèvera comme une lionne ou, selon une autre version, comme un lionceau ; il se dressera comme

un lion et ne se reposera pas, jusqu'à ce qu'il ait dévoré sa proie et bu le sang des animaux qu'il aura tués : » *Ecce populus sicut leæna* (d'autres, *ut catulus leonis*) *consurget, et quasi leo erigetur. Non accubabit donec devoret prædam, et sanguinem occisorum bibat.* Entendues littéralement, ces paroles indiquent les victoires que le peuple d'Israël devait remporter sur les Chananéens : la force dont il devait être revêtu pour détruire ses ennemis. « Mais, dans le sens allégorique, il faut entendre ces paroles de Balaam, dit Origène, des prophéties concernant la confiance, la liberté que l'âme véritablement chrétienne trouve dans sa foi, et la joie que lui procurent ses espérances d'une vie meilleure que celle d'ici-bas : » *Videtur hic describere confidentiam populi in Christo credentis, et libertatem quam habet in fide ; et exsultationem quam gerit in spe.* Et, en réalité, le chrétien est semblable au lionceau par la joie, par la spontanéité avec lesquelles il entre dans la carrière de la perfection, et quand il a le bonheur d'atteindre le terme désiré, il ressemble vraiment au lion lui-même : *Comparatur enim catulo leonis cum tendit ad perfectionem ; leoni vero, cum jam obtinet quæ perfecta sunt.* Car, continue le même docteur, comme le lion ne redoute aucun autre animal, mais que tous le redoutent et lui sont soumis, ainsi le parfait chrétien embrasse la croix selon le précepte de l'Évangile, et se met à la suite de Jésus-Christ, disant avec saint Paul : Le monde est crucifié pour moi et je suis moi-même crucifié au monde ; le chrétien regarde donc d'un œil indifférent et sans estime tout ce que le monde recherche avec empressement.

En un mot, le chrétien est comme Jésus-Christ, qui, dans les saintes Écritures, se nomme le lion de la tribu de Juda : » *Sicut enim leo nullum animal timet, sed cuncta sunt ei subjecta ; ita perfectus christianus, qui tollit crucem suam, et sequitur Christum, dicens : Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo ; despicit omnia quæ in mundo sunt, imitans eum, qui leo de tribu Juda, et catulus leonis dicitur.* Admirons, conclut ingénieusement Origène, l'économie ineffable de sa bonté : Jésus-Christ est la lumière du monde par sa sagesse et le lion de la terre par sa vertu. Or, de même qu'en nous faisant participer à sa sagesse, il nous a attribué sa condition et son titre de lumière du monde ; ainsi, en communiquant aux âmes chrétiennes sa vertu, sa force, il leur attribue en effet la condition et le titre de lion. » *Sicut enim ipse est lux mundi* (Joan., VIII) ; *ita cum sit leo, et catulus leonis, dedit in se credentibus nomen leonis et catuli leonis.* (Loc. cit.)

Quelle est donc cette proie que le chrétien se hâte de dévorer? Quel est donc ce sang des animaux blessés ou tués qu'il est impatient de boire? Cette proie, c'est Jésus-Christ qui est devenu notre bien, notre possession ; car le Père éternel nous en a fait don, et en lui, avec lui et par lui, il nous a rendu participants de tous les biens célestes de la grâce. » *Puer datus est nobis.* (Is., I.) *Cum ipso nobis omnia donavit.* (Rom., VIII.) Par conséquent, nous pouvons et nous devons, dit Tertullien, le réclamer et nous efforcer avec violence de le posséder ; il est notre propriété à nous : *Meus est Jesus ; mihi vindico Jesum.* Unissons-nous à lui ! remplissons-

nous de son esprit ; nourrissons-nous, rassasions-nous de lui, pour pouvoir dire, avec saint Paul : « Jésus-Christ est ma vie, Jésus-Christ vit en moi plutôt que moi en lui. »[*Mihi vivere Christus est.* (Philip., 1.) *Vivo ego jam non ego ; vivit vero in me Christus.* (Galat., 2.) Origène, soutenant la même thèse, dit qu'il est impossible d'expliquer dans un sens littéral les paroles de Balaam ; ce ne serait pas faire l'éloge d'un bon peuple, d'un peuple saint et charitable, en disant de lui, qu'il met ses jouissances dans le carnage et dans le sang. Lors donc qu'on se demande de quelle nourriture, de quel breuvage veut parler le prophète, on est forcé de répondre dans un sens métaphorique : C'est de cette nourriture, de ce breuvage dont parle Jésus-Christ dans l'Évangile, lorsqu'il dit : « Si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point en vous la vie ; ma chair est véritablement une nourriture et mon sang véritablement un breuvage. Ainsi le blessé, le tué, dont le chrétien doit boire le sang, dont parle Isaïe, a été mis à mort pour l'expiation de nos péchés. » *Quomodo iste populus tam laudabilis sanguinem vulneratorum bibet, cum jubeatur a sanguine abstinere? sed nisi manducaverimus carnem Filii Hominis et biberimus ejus sanguinem non habebimus vitam in nobis. Caro enim ejus est vere cibus, et sanguis ejus vere est potus ; et vulneratus est propter peccata nostra.* (Orig., loc. cit.) Non-seulement, conclut Origène, les chrétiens boivent le sang de Jésus-Christ, en participant au sacrement auguste de l'Eucharistie, mais encore en se nourrissant de ses enseignements, de ses doctrines, qui sont :

esprit, vérité et *vie*. Par les animaux blessés et tués, il faut entendre encore les apôtres de Jésus-Christ qui ont prêché sa parole, l'ont scellée de leur sang. De sorte que, quand on écoute avec docilité la doctrine apostolique qui maintient dans la vie spirituelle de la foi, on accomplit la prophétie de Balaam : on boit le sang des apôtres blessés, tués pour nous substanter spirituellement. » *Sanguinem ejus bibimus non solum sacramentorum ritu, sed etiam cum sermones ejus recipimus, in quibus est spiritus et vita. Et illi homines vulnerati sunt qui nobis verbum ejus prædicaverunt; ipsorum enim, id est apostolorum ejus, verba cum legimus, et vitam ex eis consequimur; vulneratorum sanguinem bibimus.* (Origen., loc. cit.)

Que dire de ce trait remarquable qu'on trouve encore dans la prophétie de Balaam : « Que tes tabernacles » sont beaux, ô Jacob ! que tes tentes sont belles, ô Is- » raël ! ils sont beaux et délicieux comme les vallées » couvertes de grands arbres, comme des jardins le » long des fleuves, toujours arrosés d'eau, comme des » abris que le Seigneur affermit, comme des cèdres » plantés sur le bord des torrents : » *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob; tentoria tua, Israel! ut valles nemorosæ; ut horti juxta fluvios irriguos; quasi cedri prope aquas; ut tabernacula quæ fixit Dominus.* Est-il possible de ne pas reconnaître dans ces paroles la félicité, la beauté, la gloire de l'Église, dont l'apôtre saint Jean dit : « Qu'elle est sainte, la cité de Jérusalem descendue du ciel, procédant de Dieu, ornée de toutes les beautés, de tous les enchantements d'une nouvelle épouse, qui

ravit le cœur de son époux ; c'est elle qui est véritablement LE TABERNACLE QUE DIEU LUI-MÊME S'EST CHOISI PARMI LES HOMMES, pour pouvoir habiter avec eux ! Ceux qui habitent dans l'intérieur de ce tabernacle sacré sont acquis à Dieu, comme son peuple ; et le Dieu qui habite avec eux est particulièrement leur Dieu : » *Vidi sanctam civitatem Jerusalem novam, descendentem de cœlo a Deo, sicut sponsam ornatam viro suo. Ecce tabernaculum Dei cum hominibus; et habitabit cum eis. Et ipsi populus ejus erunt; et ipse Deus cum eis erit eorum Deus.* (Apoc., XXI.) L'Église est encore parfaitement bien comparée à une vallée délicieuse; sous le rapport de son humilité elle est en effet une vallée retirée, hors la vue des vanités du monde : par là elle jouit de l'abondance des eaux célestes de la grâce dont se trouvent privées les collines, qui figurent les âmes orgueilleuses superbes, impies, hérétiques, en guerre avec l'Église. Au sujet de cette comparaison, on peut encore reproduire les paroles d'un autre prophète cité par saint Luc, qui dit : « Toute vallée sera remplie et toute colline sera nivelée et abaissée : » *Omnis vallis implebitur et omnis collis humiliabitur.* (Luc., III.) L'Église n'est pas cependant une vallée désolée, déserte comme il y en a, elle est plantée d'arbres touffus, verdoyants, disposés en bel ordre pour lui faire un ombrage, l'orner et l'embellir : *Sicut valles nemorosæ.* Elle est un jardin arrosé d'agréables ruisseaux, une terre plantée de cèdres qui, rafraîchis par les eaux coulant à leurs pieds, élèvent vers le ciel leurs tiges majestueuses ! Dans l'Église, en effet, réside l'abondance de la grâce, qui, par le

moyen des sacrements, enrichit les âmes chrétiennes, fait germer en elles toutes les vertus, produit des plantes majestueuses, odorantes, semblables aux cèdres du Liban. Ces plantes, couvertes de fleurs et de fruits, répandent au sein de la sainte Église catholique, apostolique et romaine la bonne odeur de la grâce, de la piété, de la charité et la couvrent de leur ombrage, l'embellissent, la font connaître, aimer et respecter même de ses ennemis ; car on peut lui appliquer le mot du prophète royal, lorsque, parlant des saints, il dit : « Ils seront comme un arbre planté près du courant des eaux, qui donnera son fruit en son temps, dont les feuilles ne sècheront pas : Et toutes les œuvres qu'ils opèrent auront un heureux succès : » *Et erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo ; et folium ejus non defluet : et omnia quæcunque faciet prosperabuntur.* (Psal. III.) Bienheureux donc, conclut Balaam, en terminant le trait de sa prophétie, bienheureux donc celui qui te bénira, ô Israël ! parce qu'il sera béni lui-même ; et au contraire, celui qui osera te maudire sera aussi maudit, il demeurera enveloppé et enseveli dans sa propre malédiction : *Qui benedixerit tibi erit et ipse benedictus. Qui maledixerit tibi, in maledictione reputabitur.* Or, en cet endroit de sa prophétie, dit de La Lyre, Balaam désigne Jésus-Christ sous le nom d'Israël : *De Christo hœc rectius intelligentur.* Que nous sommes donc heureux, nous autres chrétiens, qui ne cessons de louer, de bénir Jésus-Christ ; nous serons bénis à notre tour de cette bénédiction que le Père céleste a répandue

sur son propre Fils, qui nous fera participer à sa gloire : *Qui benedicunt Christo, benedicuntur in communionem parternæ benedictionis assumpti*. Que vous êtes infortunées, au contraire, et dignes de compassion, âmes abandonnées aux souffrances poignantes du doute, ou livrées à la fureur de l'impiété ! Vous maudissez Jésus-Christ, le très-saint, le Fils béni de Dieu ! Hélas ! ces malédictions, aussi sacriléges qu'insensées, retombent du ciel sur vos têtes pour causer votre propre ruine ; car Jésus-Christ est la *vérité et la vie;* et quiconque le maudit, le blasphème, maudit, blasphème la vérité, la vie ; quiconque enfin, s'éloignant volontairement de lui, s'ensevelit dans la profondeur des ténèbres, dans le gouffre des erreurs humaines, dans la mort éternelle : *Qui autem maledicunt, maledicti sunt ; sicut Judæi, qui maledixerunt Christo, lacrymabiliter maledicti sunt. Quid enim posset illis evenire, qui maledicunt sapientiæ et veritati et vitæ, nisi ut ab iis omnibus exsules jaceant? Hæc enim omnia Christus est.* (De. Lyra in 24 Num.)

V

Dernier et principal trait de la prophétie de Balaam. Circonstances particulières qui l'ont précédée. — Balaam a vu le Messie dans la personne des Mages. — L'étoile dont parle Balaam est l'étoile des Mages. Prédication claire et précise de la divinité et tout ensemble de l'humanité de Jésus-Christ.

Mais examinons le but, la fin de la magnifique prophétie de Balaam.

La sainte Écriture a soin de signaler différentes particularités qui accompagnèrent le dernier trait de cette célèbre prophétie. Balaam, d'imposteur, devient prophète ; il se dispose à bénir Israël pour la troisième fois ; il n'a plus recours aux maléfices, comme il avait fait auparavant : *Nequaquam obiit, ut ante perrexerat, ut augurium quæreret.* Il est tout à coup animé, transporté par l'esprit de Dieu : *irruente in se spiritu Dei.* Le prophète est illuminé par le Très-Haut, qui ouvre ses yeux, éclaire son âme, ouvre son cœur à la lumière de la vérité. Alors il voit, comme présent, le grand œuvre de la Rédemption qui doit s'accomplir dans un avenir lointain : *Visionem omnipotentis Dei intuitus est.* Dieu lui fait entendre sa voix ; il lui met sur la langue la grande parole qu'il doit prononcer. Or, le texte sacré énumère toutes ces admirables particularités, uniquement pour nous montrer que la magie n'a aucune part dans ce que Balaam a dit jusqu'alors, et que l'art trompeur du magicien doit être de même en apparence entièrement étrangère à tout le reste de la prophétie véritable que débite Balaam. Cette partie de la prédiction d'un païen au sujet du Messie à venir est la plus importante, la plus précieuse, comme objet principal du mystérieux événement que le prophète avait en vue : Voici donc cette *grande parole*, oracle majestueux et splendide de la Rédemption humaine, qui termine le chant prophétique de Balaam :

« *Je le verrai*, dit-il, *mais non pas maintenant ;* JE LE CONTEMPLERAI DE MES PROPRES YEUX, mais dans un lointain avenir ; *une* ÉTOILE SORTIRA DE JACOB et UN SCEPTRE (ou

suivant une autre version) L'HOMME S'ÉLÈVERA EN ISRAEL ; je le verrai, mais non maintenant ; je le considérerai, mais non pas de près. UNE ÉTOILE SORTIRA DE JACOB, un SCEPTRE (ou selon une autre version) l'*homme se relèvera par Israël :* » *Videbo eum sed non modo; intuebor illum sed non prope. Orietur stella ex Jacob; et consurget virgo* (d'autres) *homo de Israel.*

Or, il n'est pas nécessaire de faire violence à sa raison pour reconnaître dans ces paroles une magnifique et sublime prophétie de la venue de Jésus-Christ, de ses grandeurs, de sa gloire ! Ne nous arrêtons pas à contester sur cette question avec les juifs, qui naturellement doivent soutenir le contraire, par esprit d'entêtement ; que nous importent leur croyance et leurs opinions à ce sujet, lorsque nous, chrétiens, nous savons que tous les Pères de l'Église, tous les interprètes catholiques, et ce qui est argument péremptoire pour nous, l'Église elle-même tout entière par ses décisions, ont vu Jésus-Christ dans cette prophétie de Balaam, dont nous allons donner l'explication, en prenant ces autorités pour guides. Observons d'abord, avec de La Lyre, que Balaam, s'exprime ici en paraboles, comme cela apparaît clairement d'après le texte même des saintes Écritures : « En effet, Balaam prend le style de la parabole, est-il dit expressément dans la Bible : » *Balaam parabolice loquebatur ut patet in textu, et assumpta parabola ait.*

Remarquons encore que dans les saintes Écritures, les entreprises, les vicissitudes, la prospérité d'une famille ou d'une nation, sont attribués à leurs chefs primitifs, à leurs fondateurs, parce que toute race et

toute nation sont considérées comme ne formant qu'une seule et même individualité avec les chefs auxquels elles doivent leur origine ; c'est dans ce sens qu'il dit : « Jacob a conquis la terre de Chanaan ; » quoique l'histoire en attribue avec vérité la conquête aux descendants de Jacob. De même, selon l'observation des interprètes, Balaam dit avec raison « qu'il verra le Messie, parce qu'en effet il doit le voir dans sa postérité. En effet, les saints rois Mages, qui contemplent Jésus-Christ de leurs propres yeux dans la grotte de Bethléhem, descendaient de Balaam, comme il a été remarqué : » *Videbo eum, sed non modo; quia non vidit eum in persona propria; sed in posteris suis : quia Magi, qui venerunt adorare Christum natum, fuerunt de stirpe Balaam.* Et de plus, Balaam appartenait à la religion des païens : c'est donc au nom du paganisme, qu'il représentait, qu'il peut dire : « Je le verrai ; » et, en réalité, le paganisme a vu Jésus-Christ, non-seulement par les yeux des rois Mages d'Orient, mais encore dans une foule de païens qui se trouvaient en Palestine au temps de la prédication du Sauveur des hommes, durant le cours de sa vie mortelle. Les païens l'ont vu, ils ont été témoins de ses miracles ; ils ont cru à sa divinité, accomplissant ainsi, en eux, cette prophétie d'Isaïe : « Toute chair verra le Dieu Sauveur. » *Et videbit omnis caro salutare Dei.* (Isa. XL.) Cependant, à ces paroles : « Je le verrai, » Balaam ajoute : « Dans un lointain avenir. » Et suivant que le remarque de La Lyre, il devait se passer plus de « quinze siècles avant la venue de Jésus-Christ. » Néanmoins, afin de déterminer le mo-

ment de sa naissance, le prophète ajoute : « Il s'élèvera une étoile de Jacob. » C'est comme s'il disait : « Voulez-vous savoir quand je verrai le Messie dans la personne de mes descendants ? Ce sera au moment où paraîtra une étoile nouvelle et miraculeuse dans le pays habité par la race de Jacob, et cette étoile sera le signe de la naissance du Sauveur : » SED NON PROPE ; *quia nativitas Christi adhuc distabat per magnum tempus. Consequenter ostenditur signum dicti adventus cum dicitur : Orietur stella ; quia in nativitate Christi stella apparuit.*

Selon la remarque d'un grand nombre de Pères et de docteurs, cette interprétation est encore justifiée par la manière dont les rois Mages parlent de l'étoile : « Origène, saint Épiphane, saint Basile, saint Ambroise de Nicée, saint Léon, saint Chrysostome, saint Jérôme, saint Prospère, Eusèbe, Rupert, Eutime et plusieurs autres l'entendent ainsi, dans leurs écrits immortels, qui font les délices de tous les théologiens.

Selon Cornélius à Lapide (in 84 Num.), les Mages ne dirent point simplement : « Nous avons vu une étoile dont nous ignorons la signification ; » mais ils dirent ouvertement : « Nous avons vu *son étoile.* » Ce qui revient à dire : « Nous avons vu l'étoile dont l'apparition, au su du monde entier, a été annoncée par Balaam notre maître, comme devant signaler la naissance du Messie, Rédempteur des hommes : » *Sed verba Magorum significant : vidimus stellam ejus ; quasi dicant : vidimus non stellam aliquam ignotam, sed stellam* EJUS, *notam scilicet, a Balaam prædictam, quæ foret stella ejus, scilicet Christi index.*

Ne pourrait-on pas encore faire ces deux autres questions; premièrement : pourquoi Jésus-Christ a-t-il choisi une étoile pour annoncer sa venue? Secondement : pourquoi a-t-il voulu se servir d'un magicien ou bateleur, d'un païen pour annoncer cette étoile? Saint Augustin répond ainsi à la première de ces deux questions : « Dieu avait promis à Abraham une postérité innombrable, surtout sous le rapport de la famille spirituelle qu'il devait engendrer par sa foi, et pour faire connaître que cette postérité promise au saint patriarche de toutes les nations, devait provenir encore moins de son sang que de sa religion et de sa foi, qu'elle devait être toute spirituelle, céleste et non charnelle. Dieu veut la comparer à la multitude des étoiles du ciel. Or, cette postérité d'*étoiles spirituelles* commence seulement à Jésus-Christ. Quoi donc de plus naturel que d'annoncer sa naissance aux hommes par une nouvelle étoile : » *Abrahæ innumerabilis fuit promissa successio; non carnis semine, sed fidei fecunditate generanda, et ideo stellarum multitudini comparata, ut ab omnium gentium patre non terrena sed cœlestis progenies speraretur. Ad credendum autem promissæ posteritatis hæredes in sideribus designari; novi sideris ortu excitantur.* (C. 3. De Temp.). Voici comment saint Maxime répond ensuite à la seconde question : « Jésus-Christ vient au monde pour racheter à la fois les Juifs fidèles à Dieu et les gentils païens livrés à l'idolâtrie. Or, pour confirmer d'avance cette grande et consolante vérité, il veut que sa venue soit annoncée par un infidèle, comme au sein de son peuple choisi, la voix des profanes, des païens s'u-

nit à la voix des prophètes d'Israël : » *Voluit ut inter sanctissimas prophetarum voces etiam ab infideli semine ejus prædiceretur adventus, qui pro fidelium, infideliumque erat redemptione venturus.* (Hom. 3.) Balaam dit encore : « Il sortira un sceptre (ou selon une autre version), L'HOMME D'ISRAEL. » Or, quel peut être cet *homme,* sans un nom désigné dans un sens absolu et général? sinon celui dont David avait dit : « Il est né un homme en Sion : » *Homo natus est in ea* (Psal., LXXXVI); celui après lequel la faible humanité soupirait en vain depuis des années dans la personne du paralytique de la piscine, lorsqu'il disait : Je n'ai point *l'homme* avec moi; celui qui a pris lui-même le titre de FILS DE L'HOMME; celui que montra Pilate en disant : VOILA L'HOMME : *Ecce homo!* (Joan., XIX.) En un mot, cet homme par excellence, c'est Jésus-Christ, l'homme parfait, l'homme modèle, l'homme exemplaire, qui seul peut sauver tous les hommes; homme avec lequel seront confrontés tous les autres au jour du jugement, parce qu'étant vrai homme, de la même nature que nous, il est en même temps DIEU.

Voilà donc, réplique Origène, qu'avant d'être manifesté aux rois Mages par le moyen de l'étoile, le grand mystère de l'incarnation, la vérité fondamentale de notre foi : JÉSUS-CHRIST DIEU ET HOMME TOUT ENSEMBLE, se trouve clairement exposé et prédit avec évidence par le ministère de Balaam; c'est pourquoi, par ces paroles : *Il surgira une étoile,* Balaam fait allusion à *la divinité de Jésus-Christ,* et par ce mot : *l'homme d'Israël,* il entend *l'humanité* du Fils de Dieu. *Ordo quoque prophe-*

tiæ idem ostendit; cum de Deitate dicit : Orietur stella ex Jacob; de humanitate vero exsurget homo ex Israel, ut utrumque evidenter prophetatum appareat. (Hom. 14 in Num.)

VI

Balaam prédit encore que Jésus-Christ est Roi et Messie. — Qu'il triomphera du démon et sauvera les gentils. — Qu'il fixera à Rome le siége de son Empire sur terre. — Aveuglement des Juifs qui ne veulent pas le reconnaître. — Hommage à Jésus-Christ comme Roi.

L'homme-Dieu est encore ROI, MESSIE OU SAUVEUR. Ces éminentes qualités, ce ministre sublime de Jésus-Christ, sont également décrits par Balaam. « Il brisera, dit-il, l'orgueil des chefs de Moab. » *Et percutiet duces Moab.* Or, par les chefs de Moab, il faut entendre les puissances des ténèbres; puissances, dit saint Paul, qui ont été dépouillées, humiliées, conquises par Jésus-Christ qui les a enchaînées à la croix comme au char de son triomphe solennel. *Exspolians principatus et potestates, palam triumphans illos in semetipso.* (Coloss. II.) Or, les puissances de l'abîme c'étaient les chefs des tyrans des peuples idolâtres; par conséquent, pour pouvoir délivrer ces peuples infortunés de l'esclavage de toutes les passions figurées dans les Moabites, il fallait, avant tout, selon la remarque judicieuse de Procope, vaincre les auteurs de leur oppression, les chefs, les maîtres de leur impiété. *Aliter non posset salvare Moabitas, nisi prius vastasset duces impietatis.*

Après avoir annoncé cette grande victoire de Jésus-

Christ, Balaam célèbre les conquêtes qui devaient en être la suite. « Il ruinera, dit-il, tous les enfants de Seth; il possédera l'Idumée, et l'héritage de Séir passera à ses ennemis. » *Et vastabit omnes filios Seth; et erit Idumæa possessio ejus; hæreditas Seir cedet inimicis suis.* Par les enfants de Seth, on doit entendre tous les hommes; le genre humain descend de ce patriarche, la race du fratricide Caïn ayant été éteinte par le déluge. Il est encore clairement certain que le héros dont parle ici Balaam n'est pas Salomon, ni David, ni aucun autre homme particulier; car, quel conquérant triompha jamais du genre humain tout entier? Il faut observer encore que le mot KIRKER, qui se lit dans le texte hébreu, veut dire RÉUNIR, CAPTIVER, c'est-à-dire subjuguer sous une même loi et par leur propre volonté, tous les enfants de Seth. Cette explication, dit Cornélius à Lapide, est la vraie, la plus convenable; car il viendra un temps où Jésus-Christ aura *réuni* tous les hommes en une seule société dans son Église, il les aura soumis tous à ses lois, à sa grâce. Cependant l'Écriture sainte emploie souvent les termes *dévaster, détruire* lorsqu'elle parle de la conversion des hommes à la foi catholique; en les convertissant, Jésus-Christ détruit par sa grâce dans les Gentils, leur infidélité, leurs vices; il les change entièrement, il les *dévaste. Dicuntur vastari filii Seth per conversionem ad catholicam fidem; in quantum desierunt esse quod erant per infidelitatem.* (De Lyra, in 24 Num.)

Quant aux Iduméens, ils furent les plus grands ennemis de David, véritable figure vivante de Jésus-Christ;

on peut en dire autant des enfants de *Séïr*, nom qui veut dire *Esaü;* comme l'observe avec tant de justesse Cornélius à Lapide. Ce verset de la sainte Écriture est la confirmation du précédent. Donc, ces paroles servent admirablement d'appui aux précédentes, car si les descendants de *Séïr*, les juifs, les plus obstinés, les plus cruels adversaires du nom chrétien, si bien figurés dans Esaü, doivent tomber au pouvoir de leurs ennemis, c'est-à-dire devenir des enfants soumis de Jésus-Christ et de son Église; à plus forte raison étendra-t-il sa conquête sur les autres adversaires de ses doctrines moins obstinés et moins pervers? c'est-à-dire sur tous les hommes en général : ***Idumæi hostes maxime infensi; ergo multo magis cæteri homines subjicientur ei.***

Quel peut être donc cet Israël agissant avec un si grand courage? sinon les vrais chrétiens auxquels on a appliqué avec tant de vérité ce que les anciens Romains disaient avec tant d'orgueil d'eux-mêmes : c'est le propre du chrétien, *d'agir et de souffrir* beaucoup avec courage. ***Agere et pati fortia christianorum est.*** Mais voici encore que Balaam célèbre, dans sa prophétie, les priviléges, la gloire de Rome, quand il dit : « Il naîtra de Jacob celui qui doit perdre les restes de la *grande ville*, il y dominera en souverain. ***De Jacob erit, qui dominabitur, et perdet reliquos*** CIVITATIS. Or, quelle peut être cette *cité* dont parle le prophète? Cette grande ville, dit Abulens, ne peut être que Rome, appelée la ville par excellence, ayant été le siége de la gentilité, demeure de ces païens, ennemis jurés du saint nom de Jésus-Christ et de son Église. CIVITATIS, *id est Romæ quæ*

antonomastice CIVITAS *et urbes dicitur ; quoque caput fuit Gentilismi , et gentilium hostium Christi.* (Apud à Lap.) Par *les restes de la cité,* il faut entendre l'*idolâtrie* que Rome protégeait dans ses murs et dans toute l'Italie, et encore dans une grande partie du monde soumis à son vaste empire. C'est de ces *restes impies* de Rome dont Balaam a voulu parler lorsqu'il a dit qu'ils seraient détruits par les descendants du vrai Jacob, par les apôtres de Jésus-Christ, héritiers de son esprit, dépositaires de sa puissance; cette destruction devait avoir lieu, continue le même interprète, dans Rome, et par la puissance de cette reine des cités, elle devait s'étendre dans le monde entier. *Ex Christo nascentur, qui Gentilismum Romanum everterent, et Romam totam facerent Christianam; indeque reliquæ provinciæ et civitates Romam quasi orbis dominam sequuntur, atque Gentilismum eliminabunt.* (Apud à Lap.)

Cette prédiction est précisément accomplie à la lettre, relativement à Rome, sous un autre rapport, savoir : Que le descendant de Jacob devait *dominer* en *souverain*, dans la *cité romaine : De Jacob erit qui dominabitur.*

C'est bien la ville de Rome, dit de La Lyre, que Balaam envisage dans cette partie de sa prophétie; car Jésus-Christ, fils de Jacob, ayant détruit l'idolâtrie dans cette cité par le ministère de ses apôtres; il y a régné, il y règne encore et il règnera toujours dans la personne de son auguste vicaire, notre Saint-Père le Pape, qui siége à Rome comme *pontife* et comme souverain. *Intelligitur civitas romana ; et ipse acta est possessio*

Christi, quia facta est sedes principalis sui vicarii. (In 24 Num.)

Ce règne de Jésus-Christ dans la personne de son vicaire, s'étend à tous les chrétiens ; car, dans l'*ordre spirituel*, le souverain pontife ou plutôt Jésus-Christ, exerce en lui et par lui, sur toute l'Église, une VÉRITABLE SOUVERAINETÉ, la *souveraineté* la plus *réelle*, la plus précieuse : Les *cœurs*, les *intelligences* en sont les SUJETS : l'*obéissance* volontaire, le *lien*; l'*infaillibilité de doctrine*, le fondement ; le *salut éternel*, la *fin dernière*. C'est pourquoi, comme la Rome nouvelle est l'Église véritable, de même, tous les *catholiques* sont *Romains*, ayant Jésus-Christ pour monarque et notre Saint-Père le Pape pour son vicaire. Que les juifs mécréants s'obstinent encore à rejeter le *Messie*, leur Roi proprement dit : *Rex Judæorum*. Celui qui leur a été promis directement, Jésus-Christ, n'en est pas moins le *Messie* descendu selon la chair des rois de Juda ! Qu'à l'invitation de le reconnaître, ils répondent par l'indifférence et le mépris, comme ils ont agi envers les Mages d'Orient ; ou que, par des vociférations infernales, comme au jour où Pilate leur présente leur Roi, ils le repoussent et demandent qu'il soit crucifié, nous continuerons à l'adorer. Leur obstination crie encore aujourd'hui : « Nous ne le reconnaissons pas ; nous n'en voulons pas pour notre Roi ; nous n'avons d'autre roi que César : Que Jésus soit *crucifié !* CRUCIFIEZ-LE. *Nolumus hunc regnare super nos. Non habemus regem nisi Cæsarem. Crucifige, crucifige eum.*

Infortunés ! vous ne voulez point votre *Roi*, votre

Messie, votre ***Sauveur***, dont vous avez réclamé depuis si longtemps la venue, figurée dans toutes les cérémonies de votre culte; vous ne le voulez pas, et nous, pauvres Gentils, étrangers à sa famille, nous le recevons, nous succédons à vos droits, à vos priviléges! Vous reniez votre Dieu et nous le confessons, vous le rejetez et nous l'accueillons, vous l'outragez et nous lui répondons par nos humbles hommages! En rejetant votre Sauveur, vous vous privez volontairement de tous les biens, de toutes les espérances, de toutes les grâces dont il est la source. Votre mission est remplie depuis que, l'Écriture sainte à la main, *vous nous avez montré le **Messie***.

Ce livre divin, source de nos espérances, n'est plus dans vos mains que la preuve convaincante de votre aveuglement et de votre condamnation. Vous possédez la BIBLE, ce *livre descendu du ciel* sans le connaître; vous la lisez peut-être encore, mais sans l'entendre, parce que son esprit est venu se reposer sur nous, avec celui qui en a la clef. Le Sauveur, le Messie est donc tout entier et seulement pour nous qui le reconnaissons; si un jour vous voulez aussi reconnaître ce Roi, il vous viendra du milieu de nous. Quelle jouissance nous éprouverons de vous initier à son service, sans rien perdre de nos priviléges dont nous jouirons en commun, rassemblés avec vous sous le même pasteur, dans la même bergerie!

O vrai Roi de la grâce, Roi du salut, Roi de gloire! nous vous recevons pour notre souverain, nous nous soumettons volontiers, de tout notre cœur à vos lois,

à votre empire! qu'il est beau, qu'il est doux votre règne!

Vous êtes un Roi pacifique, dont la paix, la miséricorde, et l'amour font la magnificence; un Roi dont toute la terre désire mettre ses délices à contempler les regards de miséricorde, de tendresse : ***Rex pacificus magnificatus est, cujus vultum desiderat universa terra.*** (In off. Nat.). Roi plein de douceur, sous vos traits, la grâce, l'amabilité éclatent splendidement. Vous allez au-devant des âmes qui cherchent votre Règne. ***Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.*** (Matth., XXI.)

Vous êtes, ô mon Dieu et mon Sauveur, un Roi toujours attentif aux besoins spirituels d'Israël; vous régnez sur lui comme un tendre père; votre amour pour ce Fils de prédilection est celui d'un pasteur pour sa chère brebis : ***Qui regis Israel intende; qui deducis, velut ovem Joseph.*** (In off. Adv.) Règne aimable, doux, précieux que le vôtre, ô mon Dieu! Vous êtes donc, et vous serez toujours pour nous, chrétiens, vrais enfants d'Israël, notre Roi; régnez sur nos esprits par la puissance de votre foi, sur nos cœurs par votre grâce, sur notre conduite, par vos divins exemples; régnez en nous et avec nous dans le temps et dans l'éternité! Ne vous séparez pas de nous, ne nous rejetez point; et en Roi tout-puissant, affectionné, préservez-nous des maux qui nous menacent. Oui, mon Dieu, nous sommes la troupe chérie de vos serviteurs. Que les ennemis de nos âmes tremblent devant vous, et qu'à leur ruine ils reconnaissent que Jésus-Christ est notre Roi, un Roi qui préserve son peuple de tout mal, en le cou-

vrant de l'égide de sa miséricorde : *Christus regnat ; Christus imperat ; Christus plebem suam ab omni malo defendat.*

QUATRIÈME LECTURE.

LA VIERGE MARIE, ÉTOILE MYSTIQUE, OU LA GRANDE COOPÉRATRICE DANS L'ŒUVRE DE LA FOI.

Vidimus stellam ejus... Invenerunt puerum cum Maria matre ejus. (Matth., II.)

Nous avons vu son étoile... Ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère.

INTRODUCTION.

I

Comparaison de la séduction d'Ève, avec l'annonciation de la vierge Marie. — Une humble Vierge devenant mère de Dieu est choisie pour coopérer aux mystères de son Fils dans le salut du monde. — Elle coopère à la conversion des rois Mages d'Orient et à la vocation des peuples gentils. Tel est le sujet de la présente lecture.

Les divines Écritures parlent de deux traités de la plus haute importance, conclus par deux anges avec deux femmes mystérieuses; savoir : le traité de Satan avec Ève, consigné dans le livre de *la Genèse* qui est le commencement de la Bible; et celui de l'ange Gabriel avec la Vierge Marie, rapporté par l'évangéliste saint Luc. Ces deux traités, conçus dans un sens bien différent, ont fixé *les destinées du genre humain;* opposés entre eux, dans leur esprit, dans leur but, ils sont comme

deux Évangiles, dignes de fixer toute notre attention, bien capables d'exprimer la raison de convenance qui existe entre deux faits si opposés entre eux, unis cependant par des relations précises et exactes, servant à faire ressortir l'harmonie merveilleuse des desseins de Dieu, l'ordre de ses conseils, les liens secrets, mais réels et nécessaires, qui existent entre ses plus grands mystères.

Ève est encore vierge quand l'ange de ténèbres s'approche d'elle pour la séduire ; c'est une vierge que l'ange de lumière salue en saluant Marie : ***Missus est angelus Gabriel ad virginem.*** Ève, quoique vierge, a un époux : de même Marie, quoique vierge, a un époux aussi : ***Ad virginem desponsatam Joseph.***

Les premières paroles que le serpent adresse à Ève, à cette infortunée femme, supposent et exaltent en elle un sentiment présomptueux d'indépendance vis-à-vis de Dieu, un mérite, une élévation qu'elle ne possède pas réellement, le serpent lui dit : « Pourquoi Dieu a-t-il pu vous défendre de manger indistinctement de tous les fruits du Paradis ? » ***Cur præcepit vobis Deus ut non comederetis de omni ligno Paradisi?*** Ce qui veut dire : De quel droit, de quelle autorité Dieu vous a-t-il fait une semblable défense ? Quelle obligation avez-vous de vous y soumettre ? Au contraire, les premières paroles adressées à la Vierge Marie, par l'ange Gabriel, annoncent dans cette heureuse femme un mérite réel, une élévation, une éminente sainteté, la possession entière, parfaite de la grâce, l'union la plus intime avec Dieu ; l'ange lui dit : « Je vous salue, Marie, vous êtes pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous : » ***Ave Maria gratia***

plena; Dominus tecum. Or, voici les effets bien différents de ces deux salutations. Le langage du mensonge et de l'imposture, qui devrait troubler l'âme d'Ève, l'enivre au contraire d'une folle complaisance dans son prétendu mérite, la remplit d'un orgueil démesuré. Ève commence par se croire au fond de son âme ce qu'elle n'est réellement pas : elle porte la présomption jusqu'à révoquer en doute la véracité des menaces divines, puisqu'elle répond à Satan : « Dieu nous a permis de manger de tous les fruits du Paradis, excepté de celui qui est au milieu, il nous a défendu d'en manger et d'y toucher, afin que par hasard nous n'y trouvions la mort : » *De fructu vero ligni, quod est in medio Paradisi, præcepit nobis Deus ne comederemus, et ne tangeremus illud, ne forte moriamur.* Au contraire, le langage de la sincérité et de la vérité, qui paraîtrait devoir rassurer la Vierge Marie, la rendre satisfaite d'elle-même, la met dans le trouble, dans la frayeur. Son humilité lui fait croire qu'elle est indigne d'une salutation aussi sublime, aussi magnifique, elle en est effrayée au lieu de s'y complaire, et ne peut comprendre la raison de cette démarche de la part de l'ange ni quel peut être son but : *Turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio?*

Ève s'enorgueillit donc, et Marie s'humilie; Ève est satisfaite d'elle-même, et Marie dans la crainte, l'une dans la joie intérieure d'une vaine complaisance, l'autre dans la réserve d'une sage prudence.

Certainement Ève n'est pas dans une entière sécurité. Les divines menaces qui résonnent encore à son oreille

ne lui permettent pas de s'abandonner au péché, sans une appréhension secrète. Ève craint, elle éprouve de la répugnance; mais l'unique motif de son hésitation, de sa crainte est la possibilité d'encourir, non pas la disgrâce de Dieu, en violant sa défense, mais la peine de mort dont la menace est suspendue au-dessus de sa tête. Elle se rendrait volontiers coupable, si elle pouvait éviter le châtiment. Ce n'est pas le péché qui l'arrête; c'est la crainte de la mort qui pourrait suivre; si Ève pouvait se rassurer contre le châtiment, elle est déjà décidée à prévariquer : *Ne forte moriamur.*

C'est bien autrement de Marie; ce qu'elle redoute pardessus tout, en devenant Mère de Dieu, c'est de manquer à la promesse qu'elle a faite à Dieu de demeurer vierge. Peu lui importe la sublime dignité à laquelle elle se voit appelée, si elle doit commettre une grande faute. L'unique difficulté qu'elle voit à devenir Mère de Dieu n'est pas le sacrifice que devra lui imposer sa nouvelle condition, mais la perte de sa virginité qui doit en être la conséquence. Elle est soumise à la volonté divine, mais à condition qu'il lui sera permis d'être fidèle à son vœu : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* Ève craint par un amour désordonné de la vie terrestre; Marie craint par un légitime amour de la vertu de pureté; Ève éprouve une crainte intéressée, sensuelle, servile, Marie n'a en vue que la satisfaction de Dieu; et la crainte de Marie est par là sainte, généreuse. La crainte désordonnée d'Ève est un nouveau péché; celle de Marie est un nouvel acte de vertu. Et à l'instant, l'une est punie de sa prévarication, l'autre est

récompensée de sa vertu; car, en punition de sa crainte coupable, Ève tombe dans l'erreur : Marie est récompensée de la fidélité qu'elle garde dans sa crainte. Ève trouve le mensonge, Marie trouve la vérité. Le mensonge rassure Ève dans sa crainte, née du péché, quand le serpent lui dit : « Non, non, il en est autrement de la menace de Dieu : elle n'aura point de suite ; rassurez-vous; je vous garantis le contraire, vous ne mourrez point : » *Nequaquam moriemini.* La vérité rassure Marie dans sa crainte née de la vertu la plus pure, puisque l'ange lui dit : « Ne craignez pas, ô Marie, pour votre virginité : *la conception* que je vous annonce ne sera pas l'effet de la fécondité naturelle de l'homme, mais de la vertu surnaturelle de l'Esprit-Saint et de la puissance de Dieu : » *Ne timeas Maria. Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi.*

Mais comme l'une et l'autre sont encore dans le doute, Satan encourage Ève à la rébellion : Gabriel exhorte la Vierge Marie à l'obéissance. L'un promet une grandeur mensongère, sacrilége, impossible, en persuadant à Ève qu'elle deviendra *semblable* à Dieu : *Sed eritis sicut dii.* L'autre promet une grandeur véritable, réelle, dont la sainteté sera le fruit, comme elle en est le principe, la base, le moyen : *Quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei.* Ève et Marie, toutes deux cédant et donnant leur consentement aux instances qui leur sont faites, l'une, c'est au désir de devenir en tout soumise, obéissante et fidèle à Dieu ; l'autre, c'est au désir orgueilleux de devenir semblable à Dieu. Ève, simple créature de Dieu, s'applaudit dans son cœur d'être bientôt égale à

lui ; Marie, déjà Mère de son Dieu, se reconnaît indigne d'être son humble servante : *Ecce ancilla Domini.* La première de ces deux femmes, téméraire, imprudente, ajoute foi au langage de Satan, et elle se plonge dans le malheur du péché avec tous ses infortunés descendants ! La seconde, Marie, ajoute foi aux paroles de l'ange Gabriel : et elle se rend heureuse avec tous les enfants du christianisme qui deviennent sa postérité spirituelle, par l'œuvre de la rédemption dont elle est le canal. Dans notre première mère, s'accomplissent les menaces de Dieu, dont elle se rit ; dans notre seconde mère, s'accomplissent les divines promesses objet de toutes nos espérances : *Beata quæ credidisti ! perficientur in te quæ dicta sunt tibi a Domino !*

Or, voici pourquoi, dit saint Pierre Chrysologue, un ange est envoyé à la Vierge Marie, pour conclure avec elle le précieux traité de notre rédemption et de notre salut : c'est afin que l'homme revienne à la vie par les mêmes moyens qui l'ont conduit à la mort : *Agit cum Maria angelus de salute, quia cum Eva angelus de ruina egerat, ut homo eisdem cursibus, quibus dilapsus fuerat ad mortem, rediret ad vitam.* La malice du Démon fait coopérer une femme au premier péché de l'homme par Adam ; la divine Sagesse fait coopérer une autre jeune femme vierge, avec un nouvel Adam, à la destruction du péché : C'est, dit saint Jean Chrysostome, afin de faire concourir les deux sexes à notre rédemption, comme ils avaient concouru à notre perte ; ainsi Dieu rétablit par la Vierge Marie tout ce qu'Ève avait détruit, comme Jésus-Christ a racheté tout ce qu'Adam avait perdu :

Restauratur per Mariam, quod per Evam perierat ; per Christum redimitur, quod per Adam fuerat captivatum. (De interd. Arb.)

Telle est la raison pour laquelle nous voyons Marie unie aux principaux mystères de Jésus-Christ ; et les évangélistes ont eu soin de nous le faire observer, afin que nous ne séparions point ce que Dieu lui-même a uni : et l'Église catholique aussi, par le soin qu'elle a dans toutes ses prières de joindre le nom de Marie au saint nom de Jésus.

Dans le mystère que nous exposons ici, l'évangéliste saint Matthieu remarque expressément que les rois Mages d'Orient, lorsqu'ils arrivent à la grotte de Bethléhem, trouvent l'enfant avec Marie sa mère : ***Invenerunt puerum cum Maria matre ejus*** (Matth. II), voulant par là nous indiquer que dans ce mystère, la Mère participe à la clémence du Fils ; en effet, l'étoile lumineuse de salut elle-même, Marie, coopère avec Jésus-Christ à la conversion des rois Mages et de toute la gentilité à la foi catholique.

Mais il nous a paru plus convenable de parler de la pieuse coopération de Marie à la mystérieuse offrande des rois Mages, lorsqu'il sera question de ceux-ci au moment de leur arrivée à la grotte de Bethléhem. Nous allons exposer dans cette *lecture*, comment Marie, étoile mystique, a coopéré à leur instruction, à la nôtre, et à notre union avec Jésus-Christ ; mais avant de pousser plus loin l'explication des autres mystères que présente l'histoire des Mages, arrêtons-nous à contempler la part que la Vierge Marie a eue aux mystères déjà expliqués dans ce volume.

II

La parole de Dieu renferme diverses significations. — L'étoile des rois Mages est encore une figure emblématique de la vierge Marie. — Traits de ressemblance entre Marie et l'étoile miraculeuse qui guide les rois Mages.

Le plus souvent, la parole de l'homme ne dit rien de plus que ce qu'elle énonce littéralement ; toute phrase, toute locution humaine exprime une seule idée, une seule, mais telle est la richesse de la parole de Dieu, disent les interprètes des livres sacrés, qu'une seule expression renferme au moins quatre significations différentes entre elles. Cette admirable fécondité est, au jugement de tous les écrivains ecclésiastiques, l'une des particularités qui révèlent l'excellence, la majesté du langage divin. *Scriptura sacra cæteris universis, omnium consensu, tum multis aliis, tum hoc antecellit, quod cæteræ unam duntaxat una phrasi ; hoc quatuor ut minimum dicat sententias.* (A. Lap. Encom., Sac. Scr., sect. IV, 4.) Sans sortir du sujet traité ici, le mot ÉTOILE qui se trouve dans l'histoire des rois Mages, indique, dans le sens littéral, l'*étoile véritable*, miraculeuse, réelle et visible, qui apparut à ces rois Mages pour leur annoncer la naissance du Messie. Mais, dans le sens figuré, emblématique, allégorique, cette étoile indique aussi Jésus-Christ, vraie lumière du monde ; elle est encore l'image de la grâce, de la foi qui éclaire les hommes ; enfin, elle est la figure de Marie, celle de son intervention mystérieuse dans la conversion des hommes : *Allegorice*,

Christus est stella, et rursum stella est beata Virgo. (C. à Lap., in Matth., II.)

Un autre interprète, l'Emissène, dit expressément: L'étoile sur la grotte de Bethléhem, fut comme une étoile arrêtée sur une autre étoile ; car le nom de MARIE signifie ÉTOILE DE LA MER. La mère, comme son Fils, était donc une véritable étoile. *Stabat stella super stellam; Maria enim stella maris interpretatur. Stella itaque Filius; stella et mater.*

Quel autre symbole que celui de l'étoile des rois Mages pourrait être plus convenable pour désigner, figurer la vierge Marie ?

L'étoile des Mages n'est pas une étoile ordinaire ni commune ; elle est une étoile particulière dans sa matière, par son mouvement, dans sa lumière, par le temps de son apparition ; étoile nouvelle et miraculeuse que Dieu crée dans le seul but de manifester, de prêcher Jésus-Christ ; aussi est-elle appelée par excellence l'étoile de Jésus-Christ : *Vidimus stellam ejus.* Ainsi, la vierge Marie, simple créature et femme, n'est pas femme ordinaire, mais privilégiée, miraculeuse, tout à fait nouvelle sur la terre et dans le monde par son immaculée conception, par l'abondance de ses grâces, par la sainteté de sa vie, par la sublimité de sa condition ; elle est unique parmi toutes les femmes : *Singulariter sum ego.* (Psal. CX.) C'est là ce qui est indiqué par la salutation magnifique que l'ange lui adressa lorsqu'il dit : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, vous êtes bénie entre toutes les femmes : » *Ave Maria, gratia plena, benedicta tu in mulieribus.* (Luc., I.) Marie est uniquement

créée, enrichie de tous les dons du ciel en vue de Jésus-Christ, pour préparer en elle la demeure, aussi digne que possible, du Verbe éternel, son divin Fils : Marie est donc la créature par excellence, la mère de Jésus-Christ : *Mater ejus.*

L'étoile des Mages d'Orient est très-éclatante et très-lumineuse ; ainsi, Marie, miraculeusement préservée de la tache originelle commune à tous les hommes, est la créature la plus remarquable par sa pureté, par la candeur de son innocence : elle brille de la lumière la plus ravissante par la splendeur de ses priviléges et le feu de son amour. L'étoile des Mages, donnant sa lumière sans s'altérer ni se corrompre, est, dit saint Bernard, la figure la plus expressive de Marie, enfantant Jésus-Christ sans altérer sa pudeur virginale. Et comme la lumière, en se répandant, ne diminue pas la clerté de l'étoile; de même Dieu le Fils, prenant naissance selon la chair dans le sein d'une humble vierge, n'altère pas l'intégrité de sa mère: *Virgo aptissime sideri comparatur. Quia sicut sine sui corruptione sidus suum emittit radium ; sic absque sui læsione virgo parturivit filium. Nec sideri radius suam minuit claritatem; nec virgini filius suam integritatem.* (Hom., 2 sup. Mis.)

Marie est donc, continue le même saint docteur, Marie est donc cette noble *étoile de Jacob,* dont Jésus-Christ son Fils est la lumière, lumière qui éclaire le monde entier; elle brille dans les cieux, pénètre dans les enfers; et parcourant la terre, elle porte la chaleur, la vie dans les âmes ; détruit les vices ; fait germer et fructifier la sainte vérité. Etoile éclatante, Dieu l'a suspendue sur le vaste

océan du monde pour y briller par ses mérites, l'éclairer par ses exemples : *Ipsa est igitur nobilissima stella ex Jacob orta, cujus radius universum orbem illuminat; cujus splendor et profulget in supernis, et inferos penetrat terras etiam perlustrans; et calefaciens magis mentes quam corpora, fovet virtutes, excoquit vitia. Ipsa, inquam, est præclara et eximia stella super hoc mare spatiosum sublevata, micans meritis, illustrans exemplis.* (Ibid.) C'est dans le même sens que l'Église adopte cette même idée, Marie, *étoile de la mer : Ave maris stella :* elle est, en effet, après Jésus-Christ, la consolation, l'espérance, le soutien, le guide de l'infortuné navigateur qui vogue sur la mer orageuse de ce monde.

III

Marie, étoile du matin, annonce le jour de salut, comme Ève avait déterminé celui de la mort. — Mystérieux intermède de la coopération qu'exerce Marie ; d'abord en faveur des rois Mages en les instruisant sur sa propre mission et sur celle de son divin Fils. — Justes motifs du titre légitime que lui donne l'Église en la nommant Reine des apôtres ; puisque c'est elle qui les a plus tard instruits ainsi que l'Église elle-même.

Mais le titre de l'ÉTOILE DU MATIN : *Stella matutina,* que l'Église donne à la vierge Marie, est le plus mystérieux, le plus approprié à sa mission; car Marie, comme l'*étoile du matin,* a été l'heureuse annonce du jour du salut, comme Ève l'avait été du jour funeste de la perdition de l'espèce humaine; par Marie, a commencé temporellement la vie d'expiation du *second Adam,* comme par Ève avait commencé la vie pécheresse du premier homme.

C'est pourquoi l'Église, dans ses cantiques continuels, se répand sans cesse en actions de grâces envers cette Vierge bénie, de ce qu'elle nous a fait récupérer, par le fruit de ses chastes entrailles, ce que la malheureuse Ève nous avait enlevé par la prévarication de son cœur; elle invite les peuples, rachetés par le sang précieux de Jésus-Christ, à rendre gloire à Marie pour la vie céleste dont nous sommes redevables à sa médiation :

Quod Eva tristis abstulit.
Tu reddis almo germine.
Vitam datam per virginem,
Gentes redemptæ plaudite.

C'est pour cela encore, que les Pères de l'Église sont unanimes à considérer dans la vierge Marie, Ève, c'est-à-dire la femme véritable, Ève parfaite, en ce qu'elle est un contraste réel entre la femme primitive et la femme chrétienne; l'une fait pour le salut de l'homme ce que l'autre fait pour sa ruine. Saint Irénée, archevêque de Lyon, un des plus anciens Pères de l'Église, dit que, comme le genre humain avait été conduit à la mort par une vierge (et Ève est vierge lorsqu'elle commet son péché de désobéissance à Dieu, ainsi l'homme est rappelé à la vie par une autre vierge : *Quemadmodum morti adstrictum est humanum genus per virginem, salvatur per virginem.* Et Tertullien ajoute : Le péché commis par la folle et sacrilége crédulité d'une femme, est effacé par l'humble et pieuse foi d'une autre femme : *Quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit.* Saint Épiphane dit encore : La vie, le salut viennent à ce sujet du même sexe qui avait occasionné la mort au genre

humain ; c'est par le moyen de la femme que le Sauveur est devenu la vie ; par ce même moyen il a détruit la mort, introduite dans le monde par une femme : *Unde illata est mors, illinc processit et vita ; et qui per mulierem nobis vita factus est, mortem ex muliere inductam exclusit.*

Saint Augustin répète souvent la même chose avec des termes semblables dans plusieurs de ses ouvrages. « C'est une femme, dit-il, qui fait mourir, c'est une femme qui fait revivre ; Ève ouvre à la mort les portes du monde, Marie les ouvre au salut, à la vie : » *Per feminam mors, per feminam vita. Per Evam interitus, per Mariam salus.* Et ailleurs, reprend encore le même Père : « Ève porta dans son sein les larmes et le deuil ; Marie, la joie et le contentement ; parce que l'une enfanta un pécheur, l'autre enfanta le Juste par excellence. Nous sommes redevables à notre première mère selon la chair des maux qui désolent le monde, et à notre mère spirituelle selon la grâce, à la mère de Jésus-Christ, nous devons le salut et la rédemption que le monde espérait et qu'il possède : » *Eva luxit, ista exsultavit ; Eva lacrymans, Maria gaudium in ventre portavit, quia illa peccatorem, ista edidit innocentem. Mater generis nostri pœnam intulit mundo ; genitrix Domini nostri intulit mundo salutem.* Et, revenant encore sur le même sujet, le même saint Père de l'Église ajoute : « Comme Ève fut l'auteur du péché, Marie a été l'auteur du mérite qui le détruit ; Ève nous nuisit en nous occasionnant la mort dès notre naissance ; Marie nous rend une vie nouvelle. L'une de ces deux femmes fait la bles-

sure; l'autre y a apporté le baume qui en est le remède. *Auctrix peccati Eva, auctrix meriti Maria. Eva occidendo obfuit; Maria vivificando profuit. Illa percussit; ista sanavit.*

Or, les Mages d'Orient ont été les premiers à jouir des effets de cette grande restauration opérée par le moyen de la Vierge Marie. Les Mages apprennent de Marie à connaître parfaitement Jésus-Christ, *second Adam,* Homme-Dieu, réparateur de la ruine du premier homme; c'est d'elle qu'ils le reçoivent; c'est à cette amoureuse coopération que l'évangéliste fait allusion lorsqu'il dit : « Les Mages trouvèrent le petit enfant Jésus avec Marie sa mère : » *Invenerunt puerum cum Maria matre ejus.*

C'est pourquoi, d'après ce passage, il n'y a aucun doute, disent les interprètes de l'Écriture sainte, que les rois Mages, à peine arrivés à la cabane de Bethléhem, temple auguste de Dieu sur la terre, n'aient eu de saints, de sublimes entretiens avec la très-sainte Vierge Marie. Ils durent apprendre de sa bouche le grand mystère de la conception et de la naissance miraculeuse de Jésus-Christ, celui de la virginité de sa mère; la divinité du Fils enfin. Éclairés, instruits par Marie, ils se prosternèrent humblement pour adorer leur Sauveur, non pas d'une vénération civilement obséquieuse et intéressée, comme cela se pratique à l'égard des grands et des rois de la terre, selon le rêve de Calvin; mais d'une adoration religieuse et de culte, telle qu'a droit de l'attendre le Roi du ciel et de la terre, le Fils de Dieu, selon l'enseignement de l'Église catholique : » *Deum fatentur*

munere (Hymer Epiph.) : *non dubium est. Magos cum Beata Virgine fuisse collocutos, ab eaque didicisse modum conceptionis, partus et nativitatis; ideoque Christum Deum, Deique Filium adorasse.* (In 2 Matth.)

Tout cela même se déduit clairement du texte sacré des divines Écritures, en ce que cette circonstance de Jésus-Christ trouvé avec sa mère précède immédiatement celle de l'adoration des rois Mages : *Invenerunt puerum cum Maria... et procidentes adoraverunt.* C'est donc comme si l'Évangéliste disait : En entrant dans la cabane de Bethléhem, les rois Mages trouvent Jésus dans les bras de sa mère, et, ayant appris d'elle la sublime dignité de son Fils, ils se prosternent pour reconnaître et adorer en lui le Fils de Dieu, le Roi des cieux dans un petit enfant vrai homme, repoussé par les hommes dans un lieu obscur de la terre, Lui Fils de Dieu et Roi du ciel ! *Invenerunt cum Maria... et procidentes adoraverunt eum.*

Qui pourrait ignorer maintenant que les bergers de la Judée et les Rois Mages d'Orient ont été les premiers chrétiens de la primitive Église ; car l'Église a pris naissance, dans la grotte de Bethléhem : *Videte Ecclesiæ surgentis exordium.* Marie instruit donc l'Église naissante dans la personne des rois Mages et des bergers juifs, en leur manifestant les mystères de son Fils, les secrets de la grâce et du salut ; en leur faisant connaître Jésus-Christ pour ce qu'il est véritablement, vrai Dieu et vrai homme, tout ensemble : *Sauveur des hommes.* Elle leur expose sa religion, ses lois ; elle leur annonce ses promesses ; et, par là, elle est réellement le premier Évan-

géliste, le premier apôtre de Jésus-Christ son divin Fils ; c'est pourquoi l'Église l'appelle à juste titre : LA SOUVERAINE, LA REINE DES APOTRES : *Regina apostolorum.*

Ajoutons que ces paroles de saint Matthieu : « Ils trouvèrent Jésus avec Marie sa mère, » rappellent naturellement ces autres paroles de saint Luc : « Tous ensemble (les apôtres et les disciples), animés du même esprit, priaient constamment avec MARIE, MÈRE DE JÉSUS : » *Hi omnes erant unanimiter perseverantes in oratione cum Maria matre Jesu.* (Luc., I.)

Il est évident que ces deux passages de l'Écriture ont entre eux une relation tout à fait intime ; l'un fait mention de la présence de Marie dès la fondation de l'Église chrétienne à Bethléhem ; l'autre indique encore la présence de Marie lorsque l'Église naissante attend dans le sacré Cénacle, pour devenir adulte, la venue prochaine de l'Esprit-Saint. C'est avec Marie que l'Église commence par les rois Mages et qu'elle se consolide par les apôtres : *Cum Maria matre Jesu.* La mère de Jésus est toujours à la tête de la famille de l'Église de Jésus-Christ, elle l'instruit par « la sagesse dont elle est le siége, » l'édifie par les bons exemples dont elle est le modèle, la soutient par son zèle et par ses prières continuelles qu'elle adresse à Dieu pour la prospérité de l'Épouse chérie de son divin Fils : *Erant perseverantes in oratione cum Maria.*

Nous avons donc été instruits, nous chrétiens catholiques, par l'Église ; l'Église l'a été par les apôtres et les apôtres par Jésus-Christ, et par cette doctrine céleste que le Sauveur tenait de son Père et qu'il a enseignée à

ses disciples : ***Omnia quæcunque audivi a Patre meo nota feci vobis.*** (Joan., xv.) Doctrine céleste émanée du sein du Père, expliquée aux apôtres par Marie qui, dans sa virginité permanente, comme dans les prodiges que la droite du Seigneur a opérés en elle, continue à être, depuis l'*Ascension du Sauveur*, la preuve, l'apologie vivante, sensible de la divinité et en même temps de l'humanité de Jésus-Christ, c'est-à-dire de toute sa religion. Ces deux dogmes substantiels étant le fondement du culte chrétien, Marie est l'Évangile par excellence de Jésus-Christ, son témoignage le plus lumineux, et, par conséquent, la souveraine absolue, l'évangéliste des évangélistes, l'apôtre des apôtres de Jésus-Christ : REGINA APOSTOLORUM.

IV

Marie continue son ministère d'apôtre en faveur des peuples de la gentilité. — Comme l'étoile attire les rois Mages, ainsi Marie attire les âmes à Jésus-Christ. — Belle doctrine de saint Augustin appliquée à la vierge Marie.

Le ministère de Marie, pour faire connaître Jésus-Christ son divin Fils, n'est pas borné aux rois Mages ni aux apôtres ; son bel apostolat se perpétue en faveur de la gentilité et ne finira qu'à la conversion du monde entier. Et voilà encore un nouveau trait frappant de ressemblance entre Marie et l'étoile des rois Mages. Comme l'étoile est en quelque sorte le premier évangile que le doigt de Dieu a écrit dans les cieux, évangile mystérieux qui annonce Jésus-Christ aux Mages ; ainsi Marie,

dit l'un des plus anciens Pères de l'Église, est le livre mystérieux, vivant, écrit, non du doigt de Dieu, mais de la main droite tout entière de l'Éternel; livre qui, de lui-même, donne à lire au monde entier le mystère du Verbe de Dieu : » *Liber incomprehensus qui verbum Patris mundo legendum exhibuit.* (S. Epiph.) Saint Cyrille d'Alexandrie, reconnaissant en Marie la même prérogative, dit qu'en sa qualité de véritable étoile mystérieuse, elle retire toutes les nations du culte des idoles pour les conduire à la connaissance de la vérité; elle fait briller la lumière du Fils de Dieu chez les peuples assis dans les ténèbres et les ombres de la mort : *Per te omnis creatura, idolorum errore detenta, conversa est ad cognitionem veritatis. Per te unigenitus Dei Filius, vera illa lux effulsit sedentibus in tenebris et in umbra mortis* (Hom. contr. Nest.); de telle sorte, dit Richard de Saint-Laurent, que Jésus-Christ nous ayant assuré « que personne ne vient à lui, si son Père ne l'attire ; » ainsi peut-on assurer de Jésus-Christ, en parlant de Marie, « que personne ne vient à lui s'il n'y est conduit par Marie : » *Nemo venit ad me, nisi Mater mea traxerit illum.*

Mais comment Dieu, ayant engendré Jésus-Christ de toute éternité, et Marie, sa mère, l'ayant engendré dans le temps, peuvent-ils concourir ensemble à attirer les hommes à lui comme l'étoile miraculeuse attire les rois mages à Bethléhem ? Pour bien comprendre cette vérité, il est nécessaire de se reporter à la magnifique interprétation que le grand saint Augustin donne des paroles sorties de la bouche de notre Sauveur et qui viennent

d'être indiquées, et que nous citons encore textuellement : « *Personne ne vient à moi,* dit le Sauveur, *si mon Père ne l'attire.* »

Il est d'abord constant que, comme rien n'a été créé que par le Verbe de Dieu : *Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso factum est nihil* (Joan., I), rien n'a été réparé que par le ministre du même Verbe fait homme : *Instaurare omnia in Christo.* (Ephes., IV.) C'est Jésus-Christ, en sa qualité de Médiateur entre Dieu et les hommes, comme *Dieu* et comme *homme,* qui attire, conduit les hommes, principalement les pécheurs à Dieu son Père : *Non veni vocare justos, sed peccatores.* (Luc., III.) Donc, si c'est la grâce du Médiateur, qui convertit, attire les hommes, comment et pourquoi, demande saint Augustin, Jésus-Christ a-t-il pu dire que c'est son Père qui les attire, qui les appelle ? *Quare voluit dicere : Pater cum traxerit; cum ipse Christus trahat?* (S. Aug., tract. 26 in Joan.) Or l'une et l'autre explication peut s'appliquer au Père et au Fils, dit le sublime docteur d'Hippone.

S'il plaisait au fils d'un puissant monarque de s'abaisser jusqu'à prendre le ton, les manières familières d'un ami avec l'un de ses plus misérables esclaves, celui-ci, touché d'une bonté aussi signalée, s'approche avec confiance du fils de ce prince ; il s'empresse autour de lui et le cultive : il lui prodigue les marques de son respect, et à cause de l'affection qui lui est témoignée par le prince, et parce qu'il est fils du souverain, appelé lui-même à régner un jour avec assez de puissance pour tout accorder à ceux qui l'environneront. Si ce prince

n'avait pas un monarque pour père, il pourrait sans doute inspirer par sa bonté quelques sentiments de reconnaissance, mais non pas des sentiments de confiance dans son pouvoir futur. C'est donc à raison de sa filiation royale qu'il se voit environné de tous ceux qu'il a prévenus par sa familiarité ; c'est le respect pour la puissance et la grandeur du père qui attire l'esclave aux pieds du fils. C'est ici aussi le cas de Jésus-Christ, dit saint Augustin ; il gagne les hommes par les enchantements de sa miséricorde, par l'efficacité de sa divine médiation ; mais cette miséricorde, cette médiation ont une force attractive, parce que Jésus-Christ se présente à la fois comme *fils de l'homme*, et comme *Fils de Dieu.*

Et nous croyons donc en lui, nous allons à lui, parce qu'il se montre à nous revêtu de sa sublime prérogative d'un Rédempteur qui a Dieu pour Père, qui est égal à Dieu, étant Dieu lui-même ; c'est-à-dire que nous allons à Jésus-Christ à cause de sa filiation divine ; ce n'est pas seulement la bonté du Fils, c'est aussi la divinité du Père, qui nous conduit à lui ; donc c'est Dieu le Père qui nous attire véritablement à lui : *Trahit Pater ad Filium eos, qui propterea credunt in Filium : quia eum cogitant patrem habere Deum. Deus enim Mater æqualem sibi genuit Filium ; et qui cogitat æqualem esse Patri eum in quem credit, trahit eum Pater ad Filium.* (S. Aug., tract. 26 in Joan.) Les hérétiques ariens, ajoute saint Augustin, qui nient la divinité de Jésus-Christ, qui l'appellent une simple créature, ne vont pas à lui par égard pour Dieu le Père ; ils nient que Jésus-Christ soit

son vrai Fils consubstantiel, égal à lui. Ce n'est donc pas la réflexion sur sa divinité, selon sa naissance, ce n'est donc pas Dieu le Père qui les attire, qui les conduit; c'est pourquoi, malgré tous leurs efforts, ils n'arrivent pas au Médiateur, à Jésus-Christ qu'il est nécessaire de connaître véritablement, de confesser comme Fils de Dieu, pour arriver à Dieu le Père : ***Arius credidit creaturam. Non eum traxit Pater; quia non considerat Patrem, qui Filium non credit æqualem.*** (S. Aug.)

Appliquons maintenant à Marie, sous quelques rapports, cette belle interprétation : Jésus-Christ est ***vrai Dieu*** et ***vrai homme*** tout ensemble; s'il n'était pas ***vrai homme***, il n'aurait pu souffrir ni mourir pour l'homme; s'il n'était pas ***vrai Dieu***, il n'aurait pu donner à ses souffrances ni à sa mort la valeur infinie qu'elles devaient avoir pour satisfaire à la justice de Dieu le Père. Pour aller à lui comme à un médiateur entre Dieu et l'homme, et pour participer à sa rédemption, il faut donc croire qu'il est ***vrai Dieu*** et ***vrai homme*** tout ensemble. En un mot, qu'il est : L'HOMME-DIEU ! Or, la preuve qu'il est ***Dieu***, c'est qu'il est Fils consubstantiel de Dieu; et, la preuve qu'il est homme, c'est qu'il est Fils consubstantiel de la Vierge Marie. C'est pourquoi, comme Fils de Dieu, nous le croyons ***vrai Dieu*** : comme Fils de Marie, nous le croyons ***vrai homme***. De même qu'il nous attire à lui, en tant que Dieu, par la génération éternelle qu'il tient de Dieu; de même, il nous attire à lui comme homme par la génération temporelle qu'il tient de Marie. On ne peut donc aller à Jésus-Christ véritable ***Rédempteur*** du genre humain, sans croire qu'il

est ***vrai Fils de Dieu;*** comme on ne peut aller à Jésus-Christ véritablement *homme* sans croire qu'il est ***vrai fils de Marie,*** c'est-à-dire que son Père céleste de toute éternité, et sa mère terrestre selon la chair montrent en lui les deux qualités de ***vrai Dieu*** et ***vrai homme,*** qui le constituent *Sauveur* du genre humain; comme Dieu le Père nous attire à Jésus-Christ par sa grâce et par sa vraie paternité divine, qui fait que Jésus-Christ est vrai Dieu; de même, la sainte Vierge Marie nous attire à Jésus-Christ par ses prières et par sa véritable maternité humaine, qui fait que Jésus-Christ est véritablement homme.

V

Nécessité d'aller à Jésus-Christ par l'entremise de la vierge Marie. — Quelques autres traits de ressemblance entre la sainte vierge Marie et l'étoile miraculeuse des Mages d'Orient.

Mais voici une différence tout à fait appropriée à notre sujet entre les deux modes par lesquels Dieu et Marie nous rapprochent de Jésus-Christ. Il suit de la doctrine de saint Augustin, que nous venons d'exposer, que le Père éternel qui est dans les cieux nous conduit à Jésus-Christ comme à son Fils; et puisque, comme Fils de Dieu, Jésus-Christ est *Dieu,* son Père céleste nous conduit à lui comme à un vrai Dieu. De même la Vierge Marie nous attire à Jésus-Christ comme à son Fils; et puisque, comme fils de Marie, Jésus-Christ est *homme,* sa mère, selon la chair, nous conduit à lui comme à un un vrai *homme.*

Ce qui nous fait respecter, vénérer, adorer Jésus-Christ et recourir à lui comme au Médiateur, qui peut vraiment nous sauver, c'est de le croire, comme nous le croyons, vrai Dieu, Fils de Dieu, égal à Dieu. Le Père éternel, en lui rendant ce témoignage, est particulièrement le principe du culte que nous rendons à Jésus-Christ, ainsi que de notre confiance dans l'efficacité de sa médiation, dans l'étendue de son pouvoir. Mais, quoique selon la théologie de saint Paul, qui nous montre Jésus-Christ miséricordieux, doux, plein d'affection pour nos âmes, nous le croyions vrai homme et frère de l'homme, égal à l'homme ; la Vierge Marie, en rendant ce témoignage à son fils, est pricipalement le principe de notre confiance, de notre familiarité, de notre tendresse pour Jésus-Christ. C'est pourquoi, sans le témoignage du Père éternel, qui nous montre Jésus-Christ comme son Fils bien-aimé : ***Hic est filius meus dilectus*** (Matth., III), et qui nous attire à lui comme Dieu, Jésus-Christ ne serait pour nous qu'un être semblable à nous, parce que nous ne verrions en lui qu'un homme impuissant à nous sauver ; nous ne penserions point à lui, parce qu'il ne nous ferait rien, ou peu espérer, selon l'habitude des simples mortels, quelle que soit leur puissance temporelle. Et sans le témoignage de la sainte Vierge Marie, qui nous présente Jésus-Christ comme son vrai Fils : ***Peperit filium suum primogenitum*** (Luc., III), et nous attire à lui comme à un ***homme véritable,*** Jésus-Christ ne serait pour nous qu'un sujet de frayeur, uniquement Fils de Dieu, d'un Dieu juste, d'un Dieu terrible, dont nous avons provoqué l'indignation et dont nous

devons subir le jugement. Et par là, effrayés à la vue de sa justice, nous éviterions de le chercher, dans la crainte d'être épouvantés, punis.

Donc, pour aller à Jésus-Christ avec la confiance que nous devons avoir dans la puissance de Dieu, et la sécurité que doit inspirer la bonté de l'homme, il est nécessaire d'être conduit à ses pieds par son Père éternel qui est dans les cieux, c'est-à-dire par la grâce et par l'entremise de Marie; c'est par ces deux voies que nous arriverons au même terme qui est Jésus-Christ. Malheur à nous si, pour aller au divin Sauveur, nous abandonnons l'un ou l'autre de ces deux guides; si nous sommes infidèles à l'un ou à l'autre de ces deux grands fanaux de lumière; alors nous ne trouverions dans Jésus-Christ, ou qu'un Dieu menaçant, ou qu'un homme impuissant à nous sauver; être idéal et bizarre, tel que certains hérétiques l'ont conçu dans leurs délires, incapable de satisfaire aux deux grands besoins de l'humanité: Celui d'un Dieu-Homme, miséricordieux pour nous encourager, nous accueillir, et celui d'un *Homme-Dieu* assez puissant pour nous sauver.

C'est ainsi que les mystères de Dieu et ceux de Marie se trouvent en un parfait accord entre eux. Ainsi Marie, véritable étoile des rois Mages, entre d'une manière mystérieuse et ineffable dans le mystère de clémence de notre vocation à la foi, et dans l'économie de notre salut.

Mais l'étoile des rois Mages d'Orient éclaire leur intelligence par sa lumière mystérieuse, et encore elle captive leurs cœurs par sa merveilleuse beauté; elle

leur sert de guide, de consolation, de force dans le long, dans le pénible voyage qu'ils ont entrepris pour aller à Jésus-Christ. Également, Marie éclaire l'esprit des profanes Gentils par l'éclat de ses privilèges. VIERGE ET MÈRE d'un HOMME-DIEU, elle gagne leurs cœurs, les encourage dans la voie du salut par l'amabilité de son nom, par l'enchantement de ses vertus, par la douceur de ses titres, les conduit en un mot par la main pendant tout le cours de leur voyage pour aller à Jésus-Christ. « Les peuples, » dit un auteur moderne, qui n'est pas suspect de partialité en fait de religion, « furent comme » éblouis par l'image de cette divine Mère qui réunit » dans sa personne les idées et les sentiments les plus » doux de la nature: la pudeur de la vierge et l'amour » de la mère; emblème de douceur, de résignation et de » tout ce que la vertu a de plus sublime; elle pleure » avec les malheureux; intercède pour les coupables; » et ne se montre que comme la messagère du pardon, » du secours. Aussi, les peuples accueillent-ils avec en» thousiasme ce culte nouveau! Les païens n'essayèrent » pas même de défendre leurs autels, en face des progrès » du culte de la Mère de Dieu; ils ouvrirent leurs tem» ples à Marie, et s'avouèrent vaincus. » (Beugnot, *Histoire de la destruction du Paganisme en Occident*, liv. XII.)

Finalement, l'étoile des Mages ayant conduit ces hommes saints aux pieds de Jésus-Christ, il semblerait qu'elle eût accomplit entièrement sa mission, et peut-être qu'elle aurait dû disparaître. Certainement non, dit l'évangéliste; cette étoile s'arrête au-dessus de la cabane

fortunée, au-dessus de la tête du pauvre petit enfant divin, brillant d'une lumière plus vive encore, comme pour le faire mieux connaître, comme pour lui servir de permanent témoignage, d'ornement, de gloire, comme pour soutenir la confiance des rois Mages, et enflammer leur ferveur : ***Usque dum veniens staret supra ubi erat puer.*** (Matth., II.) De même la sainte Vierge Marie ne borne pas son ministère à conduire vers la foi chrétienne nos pères païens, et nous-mêmes avec eux. Elle demeure dans la cabane même de son Fils, dans l'Église catholique, où réside constamment avec elle Jésus-Christ notre divin Maître, toujours présent sur nos autels. Dans chacun de nos saints temples, en effet, à côté des autels de Dieu le Fils, nous voyons un autel dédié en l'honneur de la sainte Vierge, comme pour rendre toujours avec elle, un nouveau témoignage à son Fils, tandis qu'elle soutient notre foi. Par conséquent, Marie est encore la gloire de Jésus-Christ, son plus bel ornement, en même temps qu'elle est notre médiatrice. C'est elle qui, par ses prières, par sa protection, par ses tendres regards, nous maintient dans la fidélité que nous devons à Jésus-Christ, lorsque nous sommes en état de grâce; elle nous ouvre la voie du retour et du repentir par ses prières et par sa médiation lorsque nous sommes dans le péché. Comme par l'entremise de Marie nous avons reçu les premiers bienfaits de la rédemption, dans la foi, principe du salut; par Marie aussi, nous recevons la grâce, fruit de cette rédemption. Elle nous applique les mérites de son Fils, nous en assure le secours et nous fait participer à son héritage !

Dieu d'infinie bonté et de miséricorde! faites que votre rédemption, si abondante et si féconde par les trésors de votre grâce, descende dans nos cœurs! *Copiosa apud eum Redemptio.* (Psal. XII.) Vous n'avez pas seulement pourvu au simple nécessaire pour arriver au salut des hommes, mais encore à tout ce qui peut les encourager, les consoler, les soutenir dans le chemin pénible de cette vie! Vous nous avez donné Jésus-Christ médiateur qui conduit à vous; non content de tant de largesse divine, vous avez voulu donner aussi, dans Marie, une médiatrice affectueuse, qui nous prêche, nous fait trouver, aimer et posséder Jésus-Christ! La douceur ineffable de Marie, sa clémence, sa charité nous consolent, nous enchantent! Soyez mille fois remercié, Seigneur, et béni pour tant de bonté et d'amour.

Et vous, ô Marie, mère de miséricorde, douce et incomparable vierge, reine pleine de clémence, remplissez en notre faveur votre mission de médiatrice et d'avocate; déployez en notre faveur toutes les ressources de la mission de miséricorde, dont la divine bonté vous a chargée; tournez vers nous ces regards de douceur qui portent la consolation et le calme dans les cœurs les plus troublés, les plus affligés. *Eia ergo advocata nostra; illos tuos misericordes oculos ad nos converte.* Après Dieu, c'est à vous que nous sommes redevables de la grâce inappréciable de connaître, d'adorer Jésus-Christ, notre Sauveur; ainsi, après Dieu, c'est en vous que notre confiance repose. Comme vous nous avez fait connaître le divin Sauveur pendant notre vie, faitesque nous le possédions après notre mort; vous nous l'avez

donné dans cette terre d'exil, faites que nous en jouissions encore après notre mort dans la céleste patrie !

Or, puisque nous venons de voir sur quels principes est fondé le précieux ministère de la sainte Vierge Marie relativement aux païens; et la manière dont elle exerce ce ministère en les attirant à la foi, à la grâce de Jésus-Christ, voyons encore au sujet de cette incomparable médiation de la mère de Dieu, une belle figure emblématique des plus touchantes, dans l'histoire de la tendre et vertueuse Noémi; afin de mieux comprendre pour toujours combien nous avons d'obligations à Marie; et par une juste reconnaissance, dirigeons notre confiance la plus entière vers sa tendre et affectueuse sollicitude pour nous.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE TIRÉE DE LA BIBLE.

VI

Générosité de Ruth pour accompagner Noémi à Bethléem. — Sa déférence et son amour pour sa belle-mère. — Amour de Noémi pour Ruth. — Son engagement pour l'unir en mariage avec Booz, et sa tendresse pour le fils né de ce mariage.

La belle et vertueuse Noémi, jeune veuve, pleine de religion, après la mort de son époux et de ses enfants, se dispose à quitter le pays de Moab pour retourner en son pays natal, qui était Bethléhem de Juda. Ses deux belles-filles, de la nation des Moabites, demeurées aussi toutes deux veuves, par la mort des fils de Noémi, voulu-

rent l'accompagner. Mais la pieuse et sainte femme les serrant amoureusement contre son sein, leur prodigue les baisers les plus tendres et les plus affectueux, et leur dit : « De grâce, mes enfants, laissez-moi aller seule, et retournez dans le pays qui vous a vu naître; je n'ai plus de fils à vous donner pour époux et plus d'espoir d'en avoir, car je suis accablée de vieillesse et hors d'état de convoler à de nouveaux liens de mariage. » ***Revertemini filiæ meæ, et abite, jam enim senectute confecta sum, nec apta vinculo conjugali.*** (Ruth, 1.) Pourquoi donc vous obstiner à me suivre dans une maison où vous ne trouverez pour prix de votre tendresse, que le vide, l'abandon, la tristesse, la misère et les pleurs? la vue de vos angoisses et de vos douleurs ne pourra qu'accroître considérablement les miennes; ah! laissez, que je supporte seule le poids des tribulations auxquelles il a plu au Seigneur de me destiner : ***Nolite, quæso, filiæ meæ; quia vestra angustia magis me premit, et egressa est manus Domini contra me.*** (Ruth, 1.) A ces tendres paroles, les deux brus s'abandonnent à toute l'effusion de leur chagrin : ***Elevata igitur voce flere cœperunt.*** La plus âgée, nommé Orpha, embrassant sa belle-mère pour la dernière fois, retourne dans la maison de son père : ***Orpha osculata est socrum ac reversa est.*** Mais il n'en est pas de même de la plus jeune; Ruth, femme des plus affectueuses, veut s'attacher à la tendre Noémie, qui lui tient lieu de la mère la plus dévouée : ***Ruth adhæsit socrui suæ.*** C'est en vain que Noémi insiste : « Vois, ma fille, lui dit-elle, ta sœur est retournée en son pays natal, tu feras bien de suivre son exemple en l'accompa-

gnant. » *En reversa est cognata tua ad populum suum, vade cum ea.* Ruth persévère dans son dessein, de suivre sa mère adoptive et de vivre en sa compagnie. Une dernière fois elle prononce, en lui adressant ces touchantes et délicieuses paroles, qu'on lit dans l'ancien Testament : Oh ! Noémi, vous êtes incapable de me vouloir tant de mal, en m'obligeant de m'éloigner de vous et de vous abandonner : *Ne adverseris mihi ut relinquam te et abeam.* Je ne puis absolument me résoudre à ce sacrifice, je ne le ferai jamais. En quelque lieu que vous alliez, j'irai avec vous : « Partout où vous demeurerez, j'y demeurerai aussi. Votre peuple sera mon peuple : votre Dieu sera mon Dieu ; la terre où vous mourrez me verra mourir, et après notre mort, le même tombeau renfermera nos ossements, comme dans la vie, la même habitation nous aura réunies. Que le Seigneur me punisse en me traitant dans toute sa rigueur, si jamais toute autre cause que la mort me sépare de vous. » *Quocunque perrexeris, pergam; et ubi morata fueris, et ego pariter morabor. Populus tuus, populus meus : et Deus tuus, Deus meus. Qua te terra morientem susceperit; in ea moriar, ibique locum accipiam sepulturæ. Hoc faciat Dominus, et hac addat, si non sola mors me et te separavit.*

Quelle tendresse de cœur, quelle constance d'affection, quelle douceur et quelle force d'expression ! Et ces sentiments de piété filiale de la part de cette jeune veuve, envers sa mère adoptive, ne se bornent pas seulement aux paroles. Mais telle est la dépendance dans laquelle Ruth vit vis-à-vis de Noémi, que même, pour aller cher-

cher de quoi vivre, elle ne s'éloigne jamais de sa belle-mère, sans lui en demander la permission, et avoir reçu son consentement avec sa bénédiction : « Voulez-vous, ô ma mère, lui dit-elle, que j'aille dans les champs glaner quelques épis pour notre nourriture? Et pour partir, elle attend que Noémi lui réponde : Va, ma fille! Ce n'est qu'avec cette permission qu'elle se met en chemin. » *Dixit Ruth : Si jubes, vadam in agrum et colligam spicas? cui illa respondit : Vade filia.*

Bien plus? les moindres désirs de Noémi sont des ordres pour cette fille obéissante; elle n'en omet aucun point; elle les exécute à la lettre, sans un seul instant de retard : *Respondit : Quidquid præceperis, faciam. Descendit et fecit omnia quæ sibi imperaverat socrus.*

Mais sa charité envers Noémi, n'est pas moins parfaite que son obéissance; pour avoir de quoi nourrir sa belle-mère, elle ne rougit pas de solliciter qu'on lui permette de recueillir les épis échappés aux moissonneurs, se tenant derrière eux pour les ramasser comme une mendiante! Elle a le courage de passer les journées entières, sous l'ardeur du soleil à un travail si humiliant, si ingrat, sans prendre aucun repos, sans s'accorder un instant de relâche : *Rogavit ut spicas colligeret remanentes, sequens messorum vestigia ; et de mane usque nunc stat in agro ; et ne ad momentum quidem demum reversa est.*

Booz, homme des plus bienfaisants, admirateur de ses manières, et louant sa piété filiale, lui permet non-seulement de recueillir les épis abandonnés dans son champ, mais aussi d'en moissonner à son gré. Et pour

épargner à Noémi l'humiliation de ce qu'on pourrait prendre d'ailleurs pour un vol, cet homme sensible et généreux, porte la délicatesse de sa bienfaisance jusqu'à prescrire aux moissonneurs de laisser tomber exprès des épis en abondance, afin qu'elle puisse les ramasser : il défend en même temps de molester Noémi, quand elle les recueille, leur ordonnant de faire semblant de ne pas la voir. *Præcepit Booz, etiamsi vobiscum metere voluerit, ne prohibeatis eam ; et de vestris manipulis projecite de industria, ut absque rubore colligat ; et colligentem nemo corripiat.* Le pieux et charitable chef de famille Booz, ne s'en tient pas à ces premières démonstrations d'humanité envers Noémi : considérant cette bonne étrangère comme une de ses propres filles, il veut qu'elle soit assise à leur table et qu'elle se restaure avec elles. Mais Ruth, ne peut se résoudre à manger sans elle ; elle lui apporte donc et le grain qu'elle a recueilli, et ce qu'elle a reçu de meilleur pour sa propre nourriture, qu'elle a eu soin de mettre en réserve, s'en privant elle-même : *Quos (modios) portans ostendit socrui suæ ; insuper protulit ei de reliquiis cibi sui.*

Jamais on ne vit jeune femme plus tendre et plus attachée à sa propre mère naturelle que Ruth le fut à sa mère adoptive ! Comme aussi on ne vit jamais de piété filiale plus généreuse dans ses transports ; de même, on n'avait pas encore vu de récompense plus heureuse ni plus riche. D'abord, Noémi éprouve pour sa chère Ruth une tendresse de véritable mère ; elle la guide par ses exemples, l'encourage par ses promesses ; elle la pénètre de cette conviction profonde que son unique pensée, sa

seule sollicitude est de la rendre heureuse : ensuite, elle met tout en œuvre pour réussir : « Ma chère fille, lui dit-elle, je cherche pour vous un véritable repos ; tous mes soins tendent à vous procurer un établissement tranquille, à pourvoir à votre bien-être. » *Filia mea quæram tibi requiem ; et providebo ut bene sit tibi.*

En effet, la sagesse de Ruth, lui suggère la pensée de donner cette chère enfant pour épouse au richissime Booz ; c'est donc au moyen de ses conseils et de son zèle que cette alliance se conclut, et, dans son amour, elle regarde comme son propre fils, l'enfant né d'une union si sainte, si pure. A peine cet enfant est-il né, que Noémi le prend dans ses bras, le presse sur son sein, lui prodigue les caresses affectueuses d'une nourrice, les embrassements d'une tendre mère : *Susceptum Noemi puerum posuit in sinu suo, et nutricis ac gerulæ fungebatur officio.*

Ruth aime tendrement Noémi ; mais elle n'en est pas moins tendrement aimée. Noémi ne saurait aimer davantage Ruth, lors même qu'elle serait véritablement sa propre fille ? Elle met en elle sa gloire ; elle se regarde plus heureuse, plus riche de posséder cette belle-fille si vertueuse et son petit nouveau-né, que si elle-même avait eu en propre sept fils : *De nuru enim tua natus est ; quæ te diligit ; et multo tibi melior est, quam si septem haberes filios.* Cet enfant, né de l'alliance formée par les soins de Noémi fut Obed, frère d'Isaïe, aïeul de David, de la race duquel Jésus-Christ descendait selon la chair. C'est donc à Noémi, que Ruth est redevable d'avoir participé à la naissance temporelle du Messie, d'avoir son nom inscrit dans l'Évangile, de prendre rang dans la

généalogie de Jésus-Christ. Dans cette touchante histoire, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou la religion, la charité, la justice, la piété des saints personnages qui en sont le sujet? ou l'abondance, et le prix des bénédictions divines qui en sont la récompense.

VII

Tout est mystère dans l'histoire qui vient d'être exposée. — Booz représente Jésus-Christ. — Noémi représente la vierge Marie. — Ruth représente l'Église. — Orpha est la figure des Juifs apostats. — La générosité de Ruth à suivre Noémi, est le symbole de la générosité des païens pour embrasser la religion du fils de Marie.

Au milieu de tant de bénédictions, ce qui fait principalement la gloire des saints personnages favorisés par la grâce dont elles sont la source, c'est, dit saint Ambroise, d'avoir exprimé dans la simplicité de leurs actions les plus grands et les plus sublimes mystères. Certainement, cette histoire est admirable; mais les objets mystérieux qu'elle représente sont plus admirables encore. Booz, est la figure typique de Jésus-Christ; Ruth, celle de l'Église; parce que Jésus-Christ est cet époux généreux auquel s'unit, par une alliance mystérieuse, l'Église, société nouvelle formée des païens convertis au christianisme : l'Église qui vient de loin, qui est pauvre, affamée, mais qui trouve des richesses et sa nourriture dans les maisons abondantes de son divin Époux. ***Historia simplex ; sed alta mysteria. Aliud enim gerebatur et aliud figurabatur. Booz Christi, Ruth Ecclesiæ typus erat. Solus Christus est sponsus, cui illa***

veniens ex gentibus sponsa, ante inops atque jejuna, sed jam Christi messe dives, innubat. (De fid., Lib. III.) Saint Jean Chrysostome enseigne la même doctrine : « Considérez, dit-il, comment nos misères sont bien fi- » gurées dans les vicissitudes de Ruth : » *Considera ea quæ in Ruth facta sunt nostris quadrare miseriis.* (Homil. 31 in Matth.) Ruth était étrangère, tombée dans la misère la plus extrême ; cependant le bon et miséricordieux Booz ne méprise point sa pauvreté, ni la bassesse de son origine. De même, en admettant les païens dans le giron de l'Église, Jésus-Christ fait accueil à des étrangers, il prend leur réunion pour épouse, quoique cette épouse gémisse sous le fardeau de la plus extrême pauvreté. *Sic Christus Ecclesiam suscipiens et alienigenam ; et magnorum laborantem penuria bonorum, accepit eam consortem.*

Mais si Booz est la figure typique de Jésus-Christ ; Ruth celle de l'Église ; Noémi est évidemment la figure de la sainte Vierge Marie ; car de même que Ruth ne trouve son époux qu'avec Noémi et par Noémi ; ainsi la gentilité, dans la personne des rois Mages d'Orient, ne trouve Jésus-Christ qu'avec la sainte Vierge Marie et par elle seule. *Invenerunt puerum cum Maria matre ejus.* Et encore comme l'heureuse alliance de Ruth et de Booz n'est célébrée que dans la ville de Bethléhem, sous les yeux de Noémi, *reversa est in Bethlehem,* ainsi, ce n'est que dans la grotte de Bethléhem, sous les yeux de Marie, qu'est contractée, en la personne des rois Mages, l'alliance de l'Église des Gentils avec Jésus-Christ : *In Bethlehem Juda, cum Maria matre ejus.*

Orpha donc, qui se sépare de Noémi, qui l'abandonne dans sa tristesse et dans son veuvage pour retourner en sa famille et à la religion de son pays natal. *Orpha reversa est ad populum et ad deos suos.* Cette Orpha est la figure de ces juifs qui s'étaient associés à la sainte Vierge Marie et à Jésus-Christ, qui l'accompagnèrent durant sa vie; mais qui, scandalisés *Judæis quidem scandalum,* de sa mort ignominieuse, l'abandonnèrent pour revenir sur leurs pas, pour retourner à leur judaïsme; et avec les doctrines du Fils, ils abandonnèrent encore le concours de sa très-sainte Mère.

On peut encore dire que l'infortunée Orpha est la figure de ces chrétiens qui, au temps des persécutions dont le christianisme a été l'objet, ont abandonné le culte de la Vierge Marie avec la religion de Jésus-Christ, pour retourner à leur religion, à leurs anciennes erreurs, ou pour en embrasser de nouvelles; comme il est arrivé en Orient, et plus tard encore dans différentes contrées de l'Europe, où la religion de Jésus-Christ et le culte de Marie, sa mère, étaient si florissants. Et après avoir abjuré le christianisme, ils ont embrassé le mahométisme ou l'hérésie : *Orpha reversa est ad deos suos.*

Mais aussi, Ruth la très-pieuse, la très-affectueuse, la très-fidèle Ruth, qui s'attache aux côtés de Noémi pour partager ses périls, ses misères, ses douleurs et ses peines; Ruth, qui ne l'abandonne jamais, *Ruth adhæsit socri suæ;* Ruth affectionne d'autant plus Noémi, qu'elle la voit plus dénuée de secours et de moyens de subsistance; elle lui témoigne un attachement si tendre, si

constant, si généreux, qu'elle est évidemment la figure des rois Mages, qui, loin de se scandaliser de la pauvreté, de la misère et de l'obscurité de la Vierge Marie, s'estiment heureux de se trouver avec cette tendre Mère et son divin Enfant, qu'elle peut à peine défendre de la rigueur du froid à cause de son dénûment. Ils ne peuvent se rassasier de les contempler, de leur prodiguer les marques de leur amour, de demeurer en leur compagnie, de s'applaudir dans le Seigneur, de se réjouir du bonheur incomparable de l'avoir trouvé; ***Invenerunt puerum cum Maria matre ejus.*** Une fois qu'ils ont embrassé la foi, la religion du Fils, le culte de la Mère, loin de l'abandonner jamais, ils se font une gloire de les propager parmi les peuples, de les confirmer au prix de leur vie et de leur sang.

Figure incontestable des rois Mages, Ruth l'est encore de leurs descendants et de leurs imitateurs; c'est-à-dire, de ces juifs et encore plus de ces Gentils qui ne sont aucunement scandalisés ni étonnés du dénûment, des opprobres, des souffrances que le Sauveur du monde supporte; ***Gentibus stultitiam***, mais qui voient au contraire dans cette folie apparente le chef-d'œuvre de la puissance et de la sagesse de Dieu. ***Dei virtus, et Dei sapientia***, s'associent au même peuple, au même Dieu. Ils partagent l'humiliation, les douleurs de cette veuve Mère, s'enfermant avec elle dans le sacré cénacle, sans que la crainte des juifs persécuteurs, ni l'attente de toutes les privations puissent les déterminer à abandonner leur Mère adoptive, et le Dieu qui est son Fils, s'attachant irrévocablement à une société si chère, si précieuse.

Mais Ruth, enchantée des qualités et des vertus de Noémi, Ruth abandonne, pour la suivre, sa maison, sa patrie et sa famille; et pour lui être étroitement unie, par la parenté, mais encore plus par la conformité de religion; protestant et jurant qu'elle veut habiter avec Noémi dans la même maison, s'incorporer à sa famille, adorer le même Dieu. *Populus tuus, populus meus; Deus tuus, Deus meus.* Rien, en effet, ne peut la détourner d'accomplir sa résolution. La douleur de se voir obligée de ramasser des épis dans les champs d'autrui comme une mendiante, pour gagner sa vie. La honte de se nourrir d'un pain arrosé de larmes, gagné à force de prières, toujours humiliantes, lors même qu'elles sont exaucées; rien n'est capable de l'arrêter dans sa pieuse résolution, ou de lui faire regretter les richesses, l'aisance de la maison paternelle. La compagnie de Noémi est pour elle une compensation suffisante de toutes ces privations; un morceau de pain mendié avec tant d'ennuis, mais mangé près de Noémi, est pour elle un repas plus exquis que les délices d'une table bien servie qu'elle trouverait loin d'elle.

Qui me reconnaîtrait ici la générosité, la constance, la foi, l'amour de nos ancêtres du paganisme pour l'Église, après leur vocation au christianisme? Entraînés eux-mêmes par les douceurs, par les charmes de la foi catholique, et du culte pour la sainte Vierge Marie, mère de Dieu le Fils; quoique simple créature, comblée de grâces, elle est consumée d'amour pour nous, et tient dans ses bras le Créateur du monde, toujours prête à le donner pour Sauveur à quiconque le cherche et le ré-

clame. Oui, nos ancêtres ont tout foulé aux pieds, tout abandonné pour courir à la suite de Jésus et de Marie. Attirés par l'odeur mystérieuse des vertus et des priviléges de cette douce Mère. *In odorem unguentorum tuorum curremus... Adolescentulæ tuæ dilexerunt te nimis.* Ils ont voulu habiter dans la même maison que cette sainte Mère. Ils l'ont tendrement aimée, ils en ont fait leur bien comme il était prédit. Ils ont voulu faire partie de sa famille, adorer son Dieu; c'est-à-dire entrer dans l'Église, vraie maison de Marie, s'incorporer au peuple chrétien, vrai peuple de Marie; se donner à Jésus-Christ, vrai Dieu de Marie; oui, Vierge bénie, vous avez été la plus fidèle adoratrice, la vraie Mère de Jésus-Christ, et quiconque veut le trouver doit recourir à vous; c'est dans vos bras, en votre compagnie qu'il se trouve. *Populus tuus, populus meus; et Deus tuus, Deus meus.* Et quel obstacle aurait pu ralentir le courage, le dévouement, la générosité de nos pères du paganisme dans leur généreuse résolution d'être chrétiens? au rapport de saint Paul, ils ont supporté la perte, la confiscation de tous leurs biens temporels, se sont exposés à tous les tourments; ils ont lassé la férocité de tous leurs bourreaux, la cruauté des tyrans qui les martyrisaient avec une épouvantable fureur, et rien n'a pù les séparer ni de la Mère ni du Fils.

VIII

Récompense de Ruth ; figure de la récompense obtenue par les Gentils en suivant Jésus et Marie. — Amour et sollicitude de Marie pour l'Église. — Paraphrase du psaume 112.

Ruth reçoit la récompense la plus grande possible pour sa piété filiale envers Noémi, et pour la générosité dont elle fait preuve lorsqu'elle abandonne sa nation en adoptant celle des Hébreux : lorsqu'elle repousse la divinité païenne pour le vrai Dieu d'Israël. Dès la première rencontre qu'il avait eue avec elle, il lui avait prédit son bonheur prochain ainsi que la récompense qui l'attendait pour prix de sa vertu. Je connais, lui avait-il dit, quelle vénération et quelle affection vous avez témoigné à Noémi après la mot de son époux ; j'ai connaissance aussi du sacrifice que vous avez fait, en abandonnant votre maison, vos parents et votre pays natal, pour venir sur une terre étrangère, au milieu d'un peuple qui vous est inconnu. *Nuntiata sunt mihi omnia, quæ fecisti socrui tuæ post mortem viri sui ; ut reliqueris parentes tuos, et terram in qua nata es et veniris ad populum quem antea nesciebas.* Le Dieu d'Israël, le vrai Dieu que vous êtes venu chercher sur les traces de Noémi, le Dieu qui se plaît à se dire le Dieu de miséricorde, vous rendra le bien que vous avez fait ; vous recevrez une pleine récompense pour l'œuvre de religion et de piété que vous avez accomplie en vous plaçant sous son égide : *Reddat tibi Dominus pro opere tuo ; et plenam*

mercedem recipias a DominoDeo Israel; ad quem venisti et sub ejus confugisti alas.

Cette prédiction, faite d'un cœur si tendre, cette prophétie d'un patriarche si religieux, si plein de piété, nous la voyons s'accomplir à la lettre. Remarquons que c'est Booz lui-même qui fait cette prédiction, et que c'est aussi Booz qui procure à Ruth le bonheur et le bien-être dont il avait été l'heureux augure. Lui, personnage renommé et de grande dignité en Israël, comblé de richesses, Booz ne rougit pas d'épouser une étrangère, une mendiante, qui possède à peine le pain pour se nourrir, dont toute la dot consiste dans son bon cœur et dans sa vertu ! Booz lui apporte du secours, lui aide, lui donne à manger, la rassasie, la fait asseoir à la même table que lui ; et enfin, de mendiante qu'elle est, il en fait son épouse, lui procure sa dot, la rend souveraine de sa maison et de tous ses biens.

L'humble foi, la tendre piété de l'épouse et le caractère de générosité de l'époux attirent tous les regards : les grands d'Israël applaudissent à cette heureuse union. Le peuple leur souhaite toutes les prospérités de bon augure qui sont ratifiées dans le ciel ; et Dieu lui-même daigne confirmer cette alliance par sa bénédiction, en leur accordant un fils qui doit être le père de la suite des rois, dont le Messie sera le descendant : *Et dedit illi Dominus ut conciperet et pareret filium et vocaverunt nomen ejus Obed : hoc est pater Isaï, patris David.*

Cette récompense de Ruth, si inattendue et si abondante, est encore une figure de celle qu'ont obtenue les

peuples, nos ancêtres, pour avoir suivi les inspirations et les conseils de la Vierge Marie avec empressement, avec docilité, et pour s'être incorporés par son entremise au peuple chrétien, en se réfugiant sous les ailes de Jésus-Christ. Jésus-Christ accomplit en leur faveur les promesses et les prophéties faites par lui-même, lorsqu'il dit : « Les plus grands biens seront le partage de ceux qui s'imposeront de grands sacrifices pour le suivre. » Ces peuples Gentils étaient de pauvres mendiants de la vérité, de la parole de Dieu, qui est le pain, la nourriture de l'intelligence. Ils n'avaient pas seulement une bouchée de ce pain divin ; ils étaient sans la connaissance du vrai Dieu dans le monde, sans aucune idée du Dieu d'Israël, qui est la vérité première, le principal aliment spirituel de l'homme. Ils étaient sans Dieu enfin : *Sine Deo in hoc mundo !* Obligés de glaner quelques épis dans le champ de Booz, ils étaient réduits, pour toutes connaissances sur le vrai Dieu, aux rares notions que la Synagogue des juifs laissait échapper au moyen de ses livres sacrés et de ses rares relations parmi les peuples infidèles. Mais à peine ces pauvres mendiants, dénués de tout, quoique brûlants du désir de connaître la vérité et disposés à la recevoir, à peine ont-ils suivi les pas de la Vierge Marie, et sont-ils venus à Jésus-Christ, qu'il les a enrichis de ses divines moissons ; et les place dans l'abondance des divines vérités qu'ils étaient venus chercher en vain depuis si longtemps ; elle apaise leur faim et met un terme à leur misère. Quoi, plus encore? de ces Gentils il forme lui-même son Église, qu'il daigne élever à la haute dignité

d'épouse, en la rendant dépositaire et maîtresse de tous ses biens spirituels. Et en effet, la sainte Église romaine, qui provient du paganisme, est la véritable Église, l'épouse visible du Sauveur, la sainte cité qu'il s'est choisie, son tabernacle parmi les hommes, sur lesquels sont fixés tous ses regards. Tabernacle où se trouve seulement le divin Époux rempli de grâce et de vérité, en qui et par qui on peut espérer le salut.

Mais comme Ruth témoigne sa reconnaissance à Noémi, dont la tendresse l'a pourvue d'un époux qui la comble de ses bienfaits ; et qu'elle redouble d'affection pour elle, en ne l'abandonnant jamais, en lui donnant son cher petit enfant à élever ; ainsi l'Église se reconnaît redevable à la sainte Vierge Marie de la dignité d'épouse de Jésus-Christ : et pénétrée de la plus sincère, de la plus vive reconnaissance pour Marie, mère pleine de tendresse, elle l'affectionne à son tour, la chérit, la salue, la bénit, l'invoque à chaque instant ; elle répand, maintient et propage son culte, sa gloire, sa dévotion parmi tous les chrétiens catholiques ; sans cesse elle nous recommande à elle, nous qui sommes les enfants de cette Église ; elle nous confie à ses soins, à sa tendresse. Et Marie, que fait-elle ? comment correspond-elle à cette piété filiale de l'Église ? Considérons encore Noémi. Elle s'estime plus heureuse du fils né à sa bru, que si elle-même eût enfanté sept fils : ***Multo tibi melior est quam si septem filios haberes.*** Ce fils, il est vrai, n'est point né de son sein, mais de son amour ; c'est comme s'il était son propre fils, né exprès pour sa propre consolation et pour sa gloire : ***De nuru etiam tua natus***

est. Habes qui consoletur animam tuam. Ainsi, Marie s'estime plus heureuse des enfants gagnés à l'Église, que si elle les eût véritablement enfantés elle-même. Nous ne sommes pas nés, il est vrai, de son sein, mais de sa charité, de ses angoisses; nés de Jésus-Christ, par la Vierge Marie, nous appartenons à Marie, pour la joie de son cœur, pour l'honneur de sa mystérieuse fécondité.

A peine Ruth a-t-elle donné le jour à son fils, que Noémi, sans en être priée, par un élan d'amour, le prend dans ses bras; et, selon la douce expression de l'Écriture sainte, le met dans son sein, le couvre de baisers, le comble de caresses et l'élève comme s'il était son propre fils : *Susceptumque Noemi puerum posuit in sinu suo et nutricis fungebatur officio.* La sainte Vierge Marie agit également envers les nouveaux enfants de l'Église : elle les met dans son sein, les chérit, les comble de caresses, veille sur eux comme s'ils étaient ses propres enfants. Mille fois heureux si, lorsqu'ayant été enfants de l'Église par le baptême, nous maintenons ce privilége par la pureté de notre foi, par la sainteté de nos mœurs! heureux si, à l'imitation de Ruth, vainqueurs du respect humain, nous résistons aux censures des hérétiques, aux attaques des impies; si nous sommes fidèles à suivre fermement Marie, à l'honorer, à la chérir! Nous appartiendrons au vrai peuple de Marie, et serons au nombre des élus! Nous serons à Jésus-Christ, vrai Dieu de Marie; et comme Jésus-Christ lui-même, auquel nous serons incorporés et unis spirituellement, nous serons aimés et considérés de Marie,

sa divine mère ; cette douce mère nous accueillera, nous déposera sur sa poitrine affectueuse ; nous serons gardés, nourris, élevés, bénis par elle, comme ses propres enfants : *Susceptum puerum posuit in sinu suo, et nutricis fungebatur officio.*

Heureux et chers petits enfants ; chers petits nouveau-nés d'une tendre mère ! appelés à une meilleure vie, à la vie chrétienne, louez de cœur et d'âme le Seigneur ; louez-le sans cesse dans la douceur ineffable et la puissance de son nom : *Laudate pueri Dominum, laudate nomen Domini.* Qu'il soit donc béni, le saint et très-auguste nom de Jésus, en qui seul s'opère le salut ; qu'il soit loué dans le temps et dans l'éternité : *Sit nomen Domini benedictum ex hoc nunc et usque in sæculum.* Qu'il soit loué dans tous les temps, dans tous les lieux et par tous les hommes ; qu'il soit loué, non-seulement par les justes que le soleil de la grâce éclaire et illumine, mais encore par les pécheurs plongés dans les ténèbres du péché, pour lesquels le soleil de lumière est éclipsé. Les justes lui doivent la grâce qu'ils possèdent ; et les pécheurs l'espérance de cette grâce qu'ils attendent : *A solis ortu usque ad occasum laudabile nomen Domini.* Ah ! quelle puissance, quelle miséricorde sont plus grandes que celles de notre Dieu ? Lui qui est placé dans les hauteurs inaccessibles d'une gloire infinie ; et qui cependant n'a pas craint d'abaisser jusqu'à nous le regard de sa clémence et de sa compassion pour nos misères : *Quis sicut Dominus qui in altis habitat et humilia respicit in cœlo et in terra !* Ah ! nous étions de petits enfants, pauvres, abandonnés, dé-

nués de tout, plongés dans la boue, dans un abîme de ténèbres; son bras tout-puissant et miséricordieux s'est étendu jusqu'à nous pour nous relever de cet état de profonde abjection : *Suscitans a terra inopem et de stercore erigens pauperem.* Et non-seulement il nous a relevés de notre abaissement, mais il a daigné nous conduire amoureusement dans sa maison ; il nous a fait asseoir à la même table que ses enfants, nous accordant une place parmi les anges, les apôtres, les princes de sa cour, les chefs, les guides de son peuple : *Ut collocet cum principibus, cum principibus populi sui.* Et à la tête de cette maison, de cette sainte et auguste famille, il a placé une femme humainement stérile, mais mystiquement féconde et divinement féconde : il l'a rendue mère, il l'a enrichie d'une nombreuse postérité; et comme elle est toute joyeuse de se voir entourée par tant de chers enfants, de même ses fils nouveaux se trouvent heureux d'être rangés autour d'une telle mère : *Qui habitare facit sterilem in domo, matrem filium lætantem.*

O Marie, c'est vous qui êtes cette mère ; et nous qui nous glorifions d'être vos enfants dévoués ! qu'il soit mille fois béni et loué dès maintenant, à jamais et dans l'éternité, le nom du Dieu de miséricorde qui a voulu nous prévenir par tant de traits de sa divine bonté : SIT NOMEN DOMINI BENEDICTUM, EX HOC, NUNC ET USQUE IN SÆCULUM.

FIN DU PREMIER VOLUME.

APPROBATION DE CET OUVRAGE

PAR LES AUTORITÉS DE LA SAINTE ÉGLISE ROMAINE.

PERMIS D'IMPRIMER.

Il n'existe aucun empêchement pour imprimer ce livre.

Fr. Joseph-Palma,
ancien procureur général de l'ordre des Carmes, théologien délégué.

PERMIS D'IMPRIMER.

F. Ange V. Modena,
O. P. S. P. A. M., associé.

PERMIS D'IMPRIMER.

✝ Ant. Piatti,
Patriarche d'Antioche, vice-gérant.

PRIÈRES ET ORAISONS

EN LATIN ET EN FRANÇAIS

A l'usage des personnes qui suivent dans ce livre les exercices de l'octave de l'Épiphanie ou *fête des saints rois* Mages d'Orient, allant à la recherche de notre divin Rédempteur, conduits par une étoile miraculeuse, *emblème de la vraie foi chrétienne.*

« Ce n'est pas en disputant,
» Mais en priant,
» Que l'on trouve Dieu ! »

PREMIER JOUR.

VRAIE SAGESSE.

O vous, qui avez été à la recherche de Jésus-Christ avec humilité d'esprit, sincérité de cœur et pureté d'affection, nous vous rendons grâce du bel exemple que vous nous avez donné en méprisant ainsi la science de la chair et du monde, en montrant un zèle aussi sincère dans la recherche que vous avez faite de notre divin Rédempteur, et des moyens de salut. Daignez nous obtenir la grâce de reconnaître la vanité et le néant des choses terrestres, l'importance de vivre unis à Jésus-Christ et de faire notre salut, afin que, détachant nos cœurs des intérêts d'un temps qui nous échappe, nous pensions sérieusement à la grande et unique affaire de l'éternité. Ainsi soit-il.

Pater Noster, etc.	Notre Père, etc.
Ave Maria, etc.	Je vous salue Marie, etc.
Gloria Patri, etc.	Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

ORAISON.

O Dieu, qui en ce jour avez fait connaître votre Fils unique aux Gentils, par le moyen d'une étoile qui a été leur guide, accordez-nous dans votre miséricorde que, vous connaissant déjà par la foi, nous soyons admis à contempler votre gloire, par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur.

OREMUS.

Deus qui hodierna die Unigenitum tuum Gentilibus, stella duce, revelasti, concede ut propitius, qui jam te ex fide cognovimus, usque ad contemplandam speciem tuæ celsitudinis perducamur; per eumdem Dominum nostrum, etc.

SECOND JOUR.

PROMPTE CORRESPONDANCE A LA GRACE.

« Nous avons vu en Orient son étoile, c'est-à-dire, l'étoile de Jésus, et nous sommes venus pour l'adorer. »

Vidimus enim stellam ejus in Oriente et venimus adorare eum. (Matth., II, 2.)

PRIÈRE.

Saints rois Mages, à l'instant que vous vîtes briller dans l'Orient l'étoile miraculeuse, signe de la naissance du Sauveur du monde, vous vous êtes empressés d'aller à la recherche du Messie nouveau-né que l'étoile vous annonçait. Pour vous rendre à ce divin appel, vous n'avez point songé aux périls et aux fatigues du long et pénible voyage que vous deviez entreprendre ; nous vous rendons grâce du bel exemple que vous nous avez donné en répondant ainsi à la voix de Dieu qui vous appelait. Obtenez-nous aussi cet esprit de docilité et d'obéissance aux inspirations, par lesquelles la divine miséricorde nous engage à nous convertir, ou du moins, à entrer dans les voies de la perfection chrétienne afin d'éviter le redoutable châtiment du silence et de l'abandon dont Dieu menace ceux qui sont sourds à sa voix. Ainsi soit-il.

Pater noster, etc. — *Ave Maria*, etc. — *Gloria Patri*, etc.
ORAISON. La même que le jour précédent.

TROISIÈME JOUR.

SOUMISSION ET CONFIANCE DANS LES MINISTRES DE L'ÉGLISE.

« Les Mages vinrent à Jérusalem et demandèrent : Où est né le roi des Juifs? Hérode, ayant assemblé les princes des prêtres et les scribes de la nation, il leur demanda où devait naître le Christ. Ils lui dirent : A Bethléhem. Les Mages partirent ayant entendu cette parole du roi. »

Venerunt Jerosolymam, dicentes : Ubi est qui natus est rex Judæorum? Herodes, congregans omnes principes sacerdotum et scribas populi, sciscitabatur ab eis ubi Christus nasceretur. At illi dixerunt : In Bethlehem. Qui cum audissent regem, abierunt. (Matth., II, 1, 2, 4, 5, 9.)

PRIÈRE.

O saints rois Mages, qui, à l'approche de Jérusalem, fûtes privés de la lumière de l'étoile miraculeuse qui jusqu'alors vous avait éclairés, qui êtes entrés dans la ville pour savoir des prêtres juifs le lieu de la naissance de Jésus-Christ, et qui, l'ayant appris d'eux, avez cru à leur parole, et d'après cette sûre indication êtes allés à la recherche du Sauveur et avez eu le bonheur de le trouver, nous vous rendons grâces du bel exemple que vous nous avez donné en vous soumettant d'une manière aussi parfaite aux instructions des ministres de Dieu. Ah! obtenez-nous aussi cet esprit de soumission et de foi pour les doctrines des prêtres de la vraie Église et pour la parole de Dieu qu'ils nous prêchent au nom de Jésus-Christ, afin que, nous défiant de nos propres lumières, nous marchions dans la voie qui conduit à la vie éternelle, à la suite des guides que Dieu nous a donnés dans ses ministres, et que nous puissions comme vous trouver le Seigneur et Sauveur de nos âmes. Ainsi soit-il.

Pater noster, etc. — *Ave Maria*, etc. — *Gloria Patri*, etc.
ORAISON. La même.

QUATRIÈME JOUR.

CONSTANCE ET COURAGE A CONFESSER JÉSUS-CHRIST.

« Les Mages vinrent à Jérusalem et demandèrent : Où est né le roi des Juifs? Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus pour l'adorer. Ce que le roi Hérode ayant appris, il en fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui. »

Venerunt Jerosolymam dicentes : Ubi est qui natus est rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. Audiens autem Herodes rex, turbatus est et omnis Jerosolyma cum illo. (Matth. II, 1, 2, 3.)

PRIÈRE.

O saints rois Mages, qui, entrant à Jérusalem, n'avez craint ni la fureur des habitants troublés, ni la cruauté d'Hérode, qui en face de tous avez prêché la naissance du vrai Messie, et avez manifesté votre ferme résolution de le reconnaître et de l'adorer, nous vous rendons grâces du bel exemple que vous nous avez donné en confessant Jésus-Christ avec courage et constance devant ses plus cruels ennemis. Oh! obtenez-nous aussi cet esprit de constance et de courage pour confesser par nos actes et nos paroles, au mépris de la haine et des risées des impies, la sainte foi que nous avons dans nos cœurs, afin qu'évitant le respect humain, nous recevions comme vous la récompense promise à ceux qui auront confessé Jésus-Christ devant les hommes, c'est-à-dire, que nous soyons reconnus par lui pour ses disciples et ses enfants devant son Père qui est dans les cieux. Ainsi soit-il.

Pater noster, etc. — *Ave Maria*, etc. — *Gloria Patri*, etc.
ORAISON. La même.

CINQUIÈME JOUR.

SACRIFICE DE L'ESPRIT EN HOMMAGE DE LA VRAIE FOI.

« Et en entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère. »

Et intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus. (Matth., II, 11.)

PRIÈRE.

O saints rois Mages, qui, entrant dans la grotte fortunée de Bethléhem, ne fûtes point scandalisés de trouver le Messie dans un enfant pauvre, entre les bras d'une pauvre mère et entouré seulement de misérables bergers; mais qui, soumettant votre intelligence à la foi, avez reconnu le Roi de gloire, le Sauveur du monde, le vrai Fils de Dieu sous les apparences de la misère, de l'humiliation et de la faiblesse de l'homme, nous vous remercions de nous avoir montré par votre bel exemple comment l'intelligence humaine doit se soumettre à la foi des mystères incompréhensibles de Dieu. Oh! obtenez-nous aussi la même force d'esprit et la même fermeté de cœur, afin que ni les artifices de l'erreur, ni les déréglements des passions, ni aucune tentation intérieure ou extérieure ne nous fassent jamais chanceler dans la sainte foi que nous avons le bonheur de professer. Ainsi soit-il.

Pater noster, etc. —*Ave Maria*, etc. — *Gloria Patri*, etc.

ORAISON. La même.

SIXIÈME JOUR.

HUMILITÉ, FERVEUR, RECUEILLEMENT DANS LE SERVICE DE DIEU.

« Et se prosternant, ils l'adorèrent. »

Et procidentes, adoraverunt eum. (Matth., II, 11.)

PRIÈRE.

O saints rois Mages qui, instruits par la douce Marie des mystères de son divin Fils Jésus-Christ, non-seulement lui avez rendu hommage par votre foi, mais qui, prosternés à terre, vous êtes humiliés à ses pieds, et avec le plus grand recueillement et la plus grande ferveur, l'avez adoré comme le vrai Dieu ; nous vous remercions de ce premier acte de véritable adoration que vous avez fait au Sauveur pour nous et pour tous les Gentils ; nous vous remercions encore de nous avoir montré par votre exemple, comme étant nos premiers pères dans la foi, comment nous devions honorer Jésus-Christ par l'humilité, le recueillement et la ferveur intérieurs. Ah! obtenez-nous aussi cet esprit de respect envers la suprême majesté de Dieu, dans la pratique de tous nos actes de religion, afin que nous évitions la malédiction prononcée contre ceux qui remplissent avec dissipation et négligence leurs devoirs envers Dieu, et que nous devenions ses vrais adorateurs en esprit et en vérité. Ainsi soit-il.

Pater noster, etc. — *Ave Maria*, etc. — *Gloria Patri*, etc.

ORAISON. La même.

SEPTIÈME JOUR.

LA MANIFESTATION DE LA FOI INTÉRIEURE PAR DES ŒUVRES EXTÉRIEURES.

« Et ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. »

Et apertis thesauris suis, obtulerunt ei munera, aurum, thus et myrrham. (Matth., II, 11.)

PRIÈRE.

O saints rois Mages qui, non contents d'avoir rendu hommage au vrai Sauveur par vos humbles et ferventes adora-

tions, avez voulu encore manifester votre foi par des signes extérieurs et visibles, en lui offrant de l'or comme au vrai roi, de la myrrhe comme au vrai homme. de l'encens comme au vrai Dieu ; nous vous rendons grâces du bel exemple que vous nous avez donné de faire paraître devant Dieu et devant les hommes, la sincérité de la foi par la sainteté des œuvres. Oh ! obtenez-nous aussi la grâce de comprendre que la foi sans les œuvres est une foi morte et incapable de nous sauver ; afin que, comme par la divine miséricorde, nous avons le bonheur de posséder cette foi, nous ayons aussi le courage et la force de la manifester par nos œuvres ; et que, nous montrant vrais chrétiens, non-seulement dans nos paroles, mais encore dans nos actions, nous puissions arriver au bonheur éternel que Dieu réserve non-seulement à ceux qui croient ses mystères, mais encore observent avec fidélité ses commandements. Ainsi soit-il.

Pater noster, etc. — *Ave Maria*, etc. — *Gloria Patri*, etc.

Oraison. La même.

HUITIÈME JOUR.

PERSÉVÉRANCE.

« Et ayant reçu, pendant qu'ils dormaient, un avertissement du ciel de n'aller point retrouver Hérode, ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin. »

Et responso accepto in somnis ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam. (Matth., II, 12.)

PRIÈRE.

O saints rois Mages qui, après votre départ de Bethléhem, conservâtes le même esprit d'obéissance à la voix de Dieu et le même zèle pour le service de Jésus-Christ, prenant un autre chemin pour éviter de découvrir au cruel Hérode le lieu de la naissance du Sauveur, vous conformant ainsi aux

avis que vous aviez reçus du ciel, nous vous rendons grâces de ce bel exemple que vous nous avez donné de persévérance dans la foi dont vous fûtes dans vos contrées les apôtres et les martyrs. Ah! obtenez-nous aussi cette constance dans le service de Dieu, afin que nous ne retournions jamais aux habitudes du péché que nous avons abandonné, mais que, persévérant jusqu'à la mort dans une vie vraiment chrétienne, nous nous rendions dignes de la couronne céleste, promise seulement à ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin dans l'accomplissement de la sainte loi de Dieu. Ainsi soit-il.

Pater noster, etc. — *Ave Maria*, etc. — *Gloria Patri*, etc.

Oraison. La même.

PRIÈRES A RÉCITER CHAQUE JOUR.

REMERCIEMENT, OFFRANDE ET PRIÈRE AU VERBE DE DIEU FAIT HOMME.

O Verbe éternel de Dieu fait homme, qui, au jour de votre précieuse naissance sur la terre, après vous être manifesté aux vrais enfants d'Abraham, qui vous cherchaient et ne cessaient dans leurs prières de vous demander au ciel, avez jeté un regard de miséricorde sur nos ancêtres païens qui, bien éloignés de soupirer après votre naissance et de vous chercher, vous ignoraient et vous outrageaient par leurs superstitions et leurs vices ; et dans la personne des saints rois Mages, êtes allé à leur recherche, les avez appelés à votre foi et admis dans votre Église ; nous nous prosternons à vos pieds, pénétrés de la plus vive gratitude et de la plus tendre affection pour vous louer mille fois, vous bénir et vous remercier pour ce trait de miséricorde et de bonté, par lequel vous nous avez assuré aussi à nous, descendants des Gentils, le bonheur d'appartenir à la vraie religion, hors de laquelle il n'y a point de salut. C'est avec la plus vive reconnaissance et le respect le plus profond, que nous acceptons le bienfait de votre infinie miséricorde,

en nous soumettant sans réserve à votre foi, à votre loi, en vous reconnaissant pour notre vrai Dieu, notre roi, notre Sauveur, notre père, pour le tendre époux de nos âmes; et, prosternés à vos pieds avec les saints rois Mages, nous vous adorons profondément en esprit et en vérité; et pour correspondre à l'amour qui vous a porté à vous manifester, à vous donner aujourd'hui à nous, nous nous consacrons, nous nous donnons aujourd'hui à vous solennellement et sans réserve; nous vous protestons que nous ne voulons, dès aujourd'hui, ne servir, n'aimer que vous, ne plaire qu'à vous. Ah! Seigneur! Dieu de miséricorde et de bonté, jetez les mêmes regards de compassion sur tant de millions d'âmes qui sont, comme étaient jadis nos pères, victimes de honteuses et diaboliques erreurs, et par là ensevelies dans les ténèbres et les ombres de la mort. Hélas! étrangères à la vraie religion, elles vont irréparablement périr. Oh! Seigneur, souvenez-vous que ces pauvres âmes sont aussi l'ouvrage de vos mains, l'image de votre Trinité et l'objet de votre rédemption. O mon Dieu, votre très-précieux sang aurait-il coulé en vain pour elles? Éclairez-les de vos lumières, touchez-les par votre grâce, faites-vous connaître et aimer par elles, faites-les participer aux biens spirituels dont votre miséricorde nous fait jouir nous-mêmes. Pour cela, excitez de plus en plus, ô Seigneur, dans votre Église, l'esprit de zèle et de charité pour la conversion de ceux qui sont éloignés de vous, faute de vous connaître et de vous aimer. Multipliez le nombre des ouvriers évangéliques, de ces apôtres qui parcourent la terre pour répandre parmi les nations la lumière de votre vérité et la gloire de votre nom.

Pour nous, nous protestons de notre volonté bien sincère de concourir à cette œuvre de miséricorde en faveur de tant de pauvres âmes abandonnées comme des brebis sans pasteur; et si nous ne pouvons être leurs apôtres, nous les secourrons du moins par les humbles et intéressantes prières que vous-même, ô mon Dieu, nous engagez à vous adresser en leur faveur. Exaucez ces prières que nous unis-

sons à la voix de votre sang qui crie pour tous miséricorde ; nous nous joignons à la douce Marie, votre mère, qui, en Reine des apôtres, vous prie sans cesse de faire jouir le monde entier des œuvres et du fruit de l'apostolat en l'éclairant des lumières de la foi. Dilatez les confins de votre Église, hâtez le pas de ceux qui périssent loin d'elle, pour les faire entrer dans cette arche de salut ; avancez l'heureux moment que vous-même vous avez prédit, où les hommes ne formeront plus qu'un seul troupeau, sous la garde d'un seul pasteur, afin qu'après vous avoir servi sur la terre dans l'unité d'une même foi, d'une même loi et du même amour, nous puissions tous vous posséder et vous bénir à jamais dans le ciel, dans l'unité d'une même gloire. AINSI SOIT-IL.

NOTA : Nous devons prier les uns pour les autres, mais surtout pour les infidèles et les pécheurs : afin de remplir ce devoir de charité, on pourra adopter les formules suivantes, tirées du *Missel romain*.

PRIÈRES.

CANT. Par une grande et profonde miséricorde de notre Dieu, par laquelle le soleil levant nous est venu visiter du ciel ;

Pour éclairer ceux qui étaient ensevelis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, et conduire nos pas dans le chemin de la paix. Gloire au Père, etc. : *Benedictus*.

ANTIENNE. Ceux qui vous décrient viendront se prosterner devant vous, et adoreront les traces de vos pas. (Is. LX, 14.)

℣. Que toute la terre vous adore et chante vos louanges.

PRECES.

CANT. *Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos oriens ex alto;*

Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent; *ad dirigendos pedes nostros in viam pacis. Gloria Patri, etc. Benedictus.*

ANTIPHON. *Venient ad te qui detrahebant tibi*; *et adorabant vestigia pedum tuorum.* (Is. LX, 14.)

℣. *Omnis terra adoret te, et psallat tibi.*

℟. *Psalmum dicat nomini tuo, Domine.* (Ps. LXV, 4.)

℟. Et qu'elle chante des cantiques à la louange de votre nom. (*Ps.* LXV, 4.)

OREMUS.

ORAISON.

Omnipotens sempiterne Deus, qui gloriam tuam omnibus in Christo gentibus revelasti : custodi opera misericordiæ tuæ; ut Ecclesia tua, toto orbe diffusa, stabili fide in confessione tui nominis perseveret.

Dieu tout-puissant et éternel, qui en Jésus-Christ avez révélé votre gloire à toutes les nations, préservez de tout mal les œuvres de votre miséricorde, afin que votre Église, qui est répandue par toute la terre, persévère avec une foi inébranlable à confesser votre nom.

Deus, qui diversitatem gentium in tui confessione nominis adunasti : insere pectoribus nostris amorem tui nominis, et præsta in nobis religionis augmentum, ut quæ sunt bona nutrias, et quæ sunt nutrita custodias.

Seigneur, qui avez amené tous les peuples à confesser votre nom, affermissez dans nos cœurs l'amour de votre nom divin, et faites augmenter notre foi, afin d'entretenir en nous ce qui est bon, et de nous empêcher de perdre ce que votre grâce y a opéré.

Omnipotens sempiterne Deus, qui salvas omnes et neminem vis perire : respice ad animas diabolica fraude deceptas; ut omni hæretica pravitate deposita errantium corda resipiscant, et ad veritatis tuæ redeant unitatem. Et per ipsum redire omnia in integrum, a quo sumpsere principium, Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum, qui

Dieu tout-puissant et éternel, qui sauvez tous les hommes et qui voulez qu'aucun ne périsse, jetez un regard de miséricorde sur les âmes séduites par les artifices du démon, afin que reconnaissant et abandonnant leurs erreurs, elles sentent et voient se relever ce qui était abattu, et se renouveler ce qui avait vieilli; que toute créature enfin se relève par l'abaissement de celui qui est leur prin-

cipe, Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, qui vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. AINSI SOIT-IL.

tecum vivit et regnat in unitate Spiritus sancti Deus. Per omnia sæcula sæculorum.

AMEN.

FIN DES PRIÈRES.



CONCLUSION ET EXPLICATIONS

SUR LE PREMIER VOLUME DE CETTE TRADUCTION.

Déjà le premier volume de cet ouvrage, du Père Ventura, avait été traduit en français par un respectable curé de Paris, M. l'abbé Christophe : qui avec beaucoup de bon sens et une connaissance judicieuse de notre caractère national, tout à fait chrétien, mais, ami du style explicite et concis, même dans les ouvrages de théologie à l'usage des gens du monde, avait dégagé LES BEAUTÉS DE LA FOI d'un certain nombre de superfluités inhérentes au langage italien plutôt qu'utiles à la religion. C'est une circonstance dont quelques critiques, et le révérend Père Ventura lui-même, n'ont peut-être pas assez tenu compte dans l'appréciation du travail de M. l'abbé Christophe. Sans imiter entièrement sa manière : et en nous efforçant d'être

plus textuel que notre prédécesseur dans cette traduction, nous n'avons pas oublié un seul instant que notre travail est principalement destiné aux chrétiens catholiques de France; mais surtout à Messieurs les curés et vicaires des paroisses, qui après l'avoir lu eux-mêmes attentivement, seront portés, nous n'en doutons pas, à le faire lire aux personnes dont ils voudront raffermir la foi, en imprégnant dans leur conscience la conviction profonde que *le seul vrai bonheur, même dans ce monde, consiste à croire fermement en Jésus-Christ : et à vivre fidèlement au sein de la véritable Église.*

C'est à cause de la double destination de ce livre, pour les ecclésiastiques et pour les laïques que nous avons rétabli, par les conseils du révérend Père Ventura, le texte latin de toutes les citations des Pères de l'Église, de l'Écriture sainte et des interprètes ecclésiastiques, dont la coordination fait la majeure partie de tout l'ouvrage. Ces textes sont non-seulement la garantie de notre fidélité orthodoxe, mais celle de notre traduction même. De plus, cette traduction a été faite sur la dernière édition italienne en trois volumes, la plus complète ; celle à laquelle le Père Ventura avait fait un grand nombre d'additions : toujours tirées des

divines Écritures, des saints Pères de l'Église primitive, ou des plus savants théologiens qui les ont interprétés.

Quant au retard qu'a éprouvé l'impression de cette traduction, depuis que nous l'avons annoncée l'année dernière dans *le Médecin du corps et de l'âme*, ouvrage de religion et de médecine, édité aussi par l'honorable M. Vivès : ce retard, indépendant de notre volonté, a été occasionné par la nécessité de coordonner en *une seule œuvre scientifique, littéraire, religieuse et chrétienne*, les principaux travaux intellectuels qui ont fait l'objet de nos occupations les plus sérieuses depuis notre entrée dans la vie active humaine jusqu'à ce jour. Ces travaux, concentrés maintenant dans la librairie de M. Vivès, sont au nombre de *cinq* et se lient les uns aux autres, comme les anneaux d'une chaîne, destinés à unir les sentiments, les actes et les faits de la vie humaine : depuis la plus tendre enfance jusqu'à la caducité de la vieillesse, dans l'ordre de la nature, rectifié par la révélation selon toute la magnificence des idées et des pensées chrétiennes. L'idée fondamentale de ces publications est donc de montrer : que les sciences naturelles, l'histoire de l'humanité et la religion catholique, apostolique et romaine, bien

étudiées et convenablement comprises sont entre elles dans un accord parfait.

Ainsi dans le *Médecin du corps et de l'âme*, ouvrage en deux volumes in-12, d'environ 450 pages chacun, nous avons essayé de démontrer cet accord, par l'histoire de la physiologie, de l'anatomie et de l'hygiène appliquées à toutes les situations de l'homme malade ou bien portant.

Dans le *Manuel-annuel de la santé du corps et de l'âme*, petit volume de 350 pages environ, qui est le complément du livre précédent : et que nous publions chaque année depuis dix ans : avec tous les pas nouveaux faits par la science dans le vaste domaine du progrès, nous constatons invariablement que rien, aucune découverte, aucune invention humaine, quelque merveilleuse qu'elle soit, n'arrive à contredire, ni les desseins de la Providence, ni les doctrines inébranlables de la religion catholique.

Le traité pratique et expérimental de botanique : Histoire naturelle des plantes, arbres, arbrisseaux, sous-arbrisseaux, arbustes, herbes, gazons, mousses, algues, champignons, moisissures et végétaux croissant sur la surface du globe terrestre, ou fossiles, comprenant : La description de deux mille plantes les

plus usitées en médecine humaine et vétérinaire, dans les sciences, les arts, l'industrie, l'agriculture, l'horticulture, l'économie domestique ; et un volume de planches formant un ATLAS COMPLET ET PORTATIF, qui représente, d'après nature, au moins DOUZE CENTS SUJETS BOTANIQUES, par des figures susceptibles d'être coloriées. En 3 volumes in-8° d'environ 450 pages chacun : est une sorte de théologie naturelle, pouvant servir de base à la foi chrétienne, dans l'esprit de toutes les personnes qui s'adonnent à *l'étude de la botanique*, par goût ou par nécessité d'état et de position. C'est l'histoire des êtres constamment utiles à l'homme et que Dieu a placés sous sa main, qu'ils ne peuvent fuir, pour lui apprendre à être reconnaissant de tant de bienfaits : unis à toutes les merveilles de la nature végétale que son imagination, en les contemplant dans leur réalité, n'aurait jamais conçues dans leur simple possibilité, si elles avaient été simplement voilées à ses yeux par la main de la divine Providence qui les créa d'un seul mot. Ce *Traité de botanique*, suite du *Médecin du corps et de l'âme*, doit faire pendant à un autre ouvrage, qui est dans l'ordre des faits humains de la religion catholique, la seule *histoire de France* véritable et possible, depuis l'origine du christianisme et de la

monarchie jusqu'à nos jours. Cet ouvrage, faisant pendant au *traité expérimental de botanique*, a pour but de démontrer la vérité de la foi chrétienne, en s'appuyant sur les faits et sur les événements remarquables de l'histoire du christianisme dans les Gaules. Le simple exposé de son titre et le sommaire analytique de son contenu, que nous croyons devoir reproduire ici, indique son but et les moyens employés pour l'atteindre.

Histoire chrétienne des diocèses de France, de Belgique, de Savoie et des bords du Rhin, Gallia Christiana en français.

« Annales de la monarchie, du clergé, de la noblesse,
» de la bourgeoisie, du peuple, des saints patrons et
» saintes patronnes des paroisses ; des mœurs, des
» lois, des institutions, des révolutions, des guerres,
» des combats, des traités de paix ; des découvertes
» et des progrès dans les arts, les sciences, l'indus-
» trie, le commerce, l'agriculture, la marine, l'archi-
» tecture, la peinture, la musique, qui ont contribué
» depuis vingt siècles à former l'unité de la France. Le
» pieux Godescard, secrétaire de Christophe de Beau-
» mont, archevêque de Paris, eut l'idée de ce livre et
» réunit beaucoup de matériaux qui ont été rédigés,

» coordonnés et complétés par M. le chanoine CLAVEL,
» de Saint-Geniez. Ouvrage en 12 volumes in-8° de
» 600 pages chacun : dédié à N. S. P. le Pape Pie IX,
» et à Mgr l'archevêque de Sens, avec cette épigraphe
» tirée de saint Luc, évangéliste, aux Actes des Apôtres :

« Le Saint-Esprit a institué les évêques, pour gouverner
» l'Église de Dieu, acquise au prix de son sang. »

Pensée fondamentale de ce livre de M. l'abbé Clavel : Le pieux Godescard, secrétaire de Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, inspiré par cet illustre prélat, eut la première idée de composer un *Gallia christiana* en français, pour édifier à la fois les ecclésiastiques et les gens du monde : en leur offrant, dans un cadre sagement circonscrit, l'histoire de la religion dans les Gaules, suivant la division des diocèses : pour y enregistrer tous les événements accomplis sur notre territoire national, depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours, par la monarchie, par le clergé, par la noblesse, par la bourgeoisie, par le peuple.

La division et classification par volumes, au nombre de 12, et par livres, au nombre de 120, permet d'indiquer sommairement, dans la courte étendue d'un court exposé, le sujet spécial de chaque archidiocèse ou

diocèse, avec les épisodes de notre histoire nationale qui s'y rattachent, et qui comprennent : 1. la topographie du diocèse actuel et des anciens diocèses dont il a été formé ; 2. la succession canonique et biographique de tous les prélats qui les ont gouvernés ; 3. les auteurs et écrivains qui y sont nés ; 4. les institutions religieuses anciennes et modernes dont ils furent dotés ; 5. les conciles qui y furent tenus ; 6. les batailles qui y furent livrées ; 7. les paix conclues par l'entremise des évêques ou autres prélats de l'Église : 8. les œuvres de civilisation accomplies par les ordres religieux et militaires, ou par les moines des couvents et les saintes filles de la charité monastique ; 9. les saints patrons et saintes *patronnes des* diocèses et des paroisses compris dans les nomenclatures : tantôt des évêques, tantôt des soldats chrétiens de la légion Thébaine ; tantôt des religieux ou religieuses consacrés au service du peuple : tantôt dans l'honorable caste des nobles, quittant les hauteurs du pouvoir temporel, pour devenir les serviteurs des serviteurs de Dieu, soit dans les rangs de l'épiscopat, soit comme simples membres du sacerdoce catholique, adonnés à toutes les œuvres de charité ; 10. les familles patriarcales et chrétiennes, dont l'antiquité se perd dans la

nuit des temps, mais dont l'existence brille à toutes les époques de l'histoire de France, par les habitudes de religion, de dévoûment et d'attachement à la France.

Ce travail, en douze volumes de 600 pages chacun environ, commencé il y a vingt-cinq ans sous les auspices d'un pieux évêque de la Restauration, est arrivé à sa fin, et déjà le tome I, qui est en vente chez M. Vivès, et le tome II, qui est sous presse, ont réclamé des soins tout particuliers, assidus et non interrompus de la part de l'auteur. Tel a été le motif du retard qu'a éprouvé jusqu'ici l'impression de cette traduction des *Beautés de la foi* du révérend Père Ventura. Elle devait être la conclusion de nos ouvrages précédents. Véritable *histoire théologique* des idées et des pensées chrétiennes des Pères de l'Église et des conséquences pratiques que tous les bons esprits doivent en tirer pour leur édification et pour le salut de leur âme : nous avons été heureux, en méditant ce sujet important, de n'avoir qu'à traduire en français une œuvre qui manquait à la France catholique parmi toutes les apologies de la religion, qu'elle possède.

Abbé Clavel, chanoine.

NOTES DU TRADUCTEUR EN FRANÇAIS

DES BEAUTÉS DE LA FOI

Première note sur les pages 8 *et* 28. — En appréciant avec convenance l'excellent livre de Châteaubriand sur le *Génie du christianisme* le R. P. Ventura, étant éloigné de la France par son origine italienne, par son éducation parmi les théologiens de Rome, et peut-être aussi un peu par ses préventions vis-à-vis des *écrivains gallicans*, qu'on appelle à Rome *ultramontains,* n'a pas peut-être été appréciateur exact du bien immense produit en France après la révolution de 1793 par le livre de Châteaubriand. Ce livre, lu et goûté par tous ceux qui ont su lire pendant la première moitié du XIX[e] siècle, a neutralisé dans les esprits la plupart des déclamations philosophiquement impies du siècle précédent, en ravivant l'amour des idées chrétiennes, des cérémonies et de la liturgie de la sainte Église catholique. Sans le livre de Châteaubriand, celu du R. P. Ventura, que nous avons essayé de traduire pour l'édification de nos compatriotes contemporains, aurait, en France du moins, le sort de tant d'autres excellents livres, dont le titre et les auteurs sont à peine connus de quelques savants. Après le *Genie du christianisme* est venu un autre livre, excellent aussi : *La Raison du christianisme*, par notre savant et regrettable ami, l'abbé de Genoude, enlevé trop tôt, par une mort prématurée, à l'Église de France, à la religion et à la société. Les *Beautes de la Foi* font suite à ces deux belles publications et sont le

troisième degré dans la marche de l'esprit religieux pendant ce XIXe siècle, si agité par les révolutions qui l'ont précédé en Europe et en Amérique, comme par celles qui ont lieu sur le globe entier dans les sciences, le commerce, l'industrie et la politique ; tandis que la religion, de plus en plus respectée et respectable, n'étant plus l'objet des disputes, ni de l'activité, ni des intérêts temporels humains est devenue, pour le rester à jamais, la souveraine des cœurs, la consolatrice de toutes les afflictions, de tous les revers, l'appui et le refuge de tous les déboires, la mère la plus tendre de toutes les convictions sincères et morales. De telle sorte, qu'aujourd'hui, les dénominations d'*ultramontain* ou de *gallican* passent inaperçues dans les livres, au sein de la société catholique, sans exciter aucune de ces émotions vives, qui, autrefois, mettaient tant de têtes en mouvement.

Sous la plume du savant religieux Théatin, le mot *ultramontain* a une signification diamétralement opposée à celle que lui donnent un certain nombre de catholiques français, allemands, belges, suisses, anglais, espagnols, portugais et même américains. Il désigne les théologiens qui n'admettent pas toutes les doctrines des théologiens de Rome sur plusieurs questions controversées depuis longtemps, à l'égard desquelles la sainte Église catholique n'a rien décidé encore dans ses conciles. Par suite de cette diversité d'opinions en France et chez les autres nations, un certain nombre de théologiens, désignés par le nom de *gallicans*, appellent *ultramontains* ceux qui leur donnent ce nom à eux-mêmes.

Au surplus, cette note, que nous venons de tracer, est moins une critique ou l'expression d'une opinion quelconque de théologie, qu'une explication grammaticale et littéraire d'un mot employé par une multitude de vénérables prêtres et prélats de la sainte Église catholique, apostolique et romaine dans un sens qu'ils entendent diversement. Nous avons, une fois pour toutes, exprimé notre manière de penser au sujet des controverses théologiques dans l'HISTOIRE CHRÉTIENNE DES DIOCÈSES DE FRANCE, à la fin du premier volume sur l'*archidiocèse de Paris* : où, à l'occasion des congrégations religieuses établies à Paris et en France, et des faits édifiants qui se rattachent à l'histoire de leur fondation, nous avons pris pour épigraphe ce mot latin, maxime si profitable pour la perfection chrétienne : *Non disputando sed orando Deus quæritur !*

Deuxième note. — Les *lectures* de piété contenues dans ce volume et celles qu'on lira dans les deux volumes suivants du même ouvrage ont été *prêchées par le P. Ventura en forme de conférences dans l'église de*

Saint-André-della-Valle, à Rome, pendant plusieurs octaves de l'Épiphanie ou Fête des Rois, devant un immense auditoire de personnes distinguées, de toutes les nations. L'auteur de cette traduction assista plusieurs fois lui-même à cette prédication, en 1847, quelques semaines après l'intronisation pontificale de N. S. P. *le* pape Pie IX, sur la chaire de saint Pierre. Un jour, vers la fin de cette magnifique neuvaine, au moment où tous les auditeurs du P. Ventura étaient réunis pour l'entendre, toujours avec un nouveau plaisir et une affectueuse admiration pour son beau talent ; le pape, partageant cette admiration générale, arriva à l'improviste dans l'église des RR. PP. Théatins, et il monta en chaire à la place de Ventura pour faire lui-même une instruction pastorale sur le sujet important de la Fête des Rois. On n'avait jamais vu encore dans Rome un pape, descendre un instant de la chaire de saint Pierre pour occuper la tribune plus modeste d'une simple église paroissiale.

Saint-André-*della-Valle* est une grande et belle église, occupée par les clercs religieux qu'on nomme *Théatins*, fondée par saint Gaëtan et par le pape Paul IV, de la maison Caraffa, qui avait été archevêque de Chieti, en latin *Theate*. Avant cette construction, il y avait à la même place une autre église dédiée à saint Louis, roi de France, par des ecclésiastiques français résidant à Rome. Ils la quittèrent pour fonder la magnifique église de Saint-Louis-des-Français, au lieu où elle est de nos jours. La duchesse d'Almasi donna aux Théatins un beau palais joignant l'ancienne église des Français, pour en faire un monastère de clercs religieux, ayant pour un de leurs patrons l'apôtre saint André. Cet édifice fut construit, sous la protection du cardinal Montalte, par l'architecte Olivieri. Le portail a deux rangs de colonnes d'ordre corinthien, entre lesquelles il y a des niches, garnies de statues superbes, représentant saint Gaëtan, saint Sébastien et saint André, apôtre. Le dôme de cette église, qui représente la Gloire du Paradis, a été peint par le Canova. (Cette note a été écrite à Rome même, dans l'église de Saint-André, en 1847, sous la dictée d'un religieux du monastère des Théatins, dont la complaisance voulut bien nous donner ces explications, tandis qu'un auditoire immense attendait l'arrivée du P. Ventura en chaire.)

TABLE SOMMAIRE ET ANALYTIQUE

DES SUJETS CONTENUS DANS CE PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE LECTURE.

Le Verbe de Dieu fait homme : ou le grand soutien de la Foi.

INTRODUCTION.

PREMIÈRE PARTIE. — *Exposition du Mystère.*

SECONDE PARTIE. — *Histoire tirée de la Bible.*

SECONDE LECTURE.

Le Mystère de l'Épiphanie en général ou la vocation des Gentils à la Foi.

INTRODUCTION.

PREMIÈRE PARTIE. — *Exposition du mystère.*

TROISIÈME LECTURE.

L'apparition de l'Étoile ou la manifestation de la Foi.

INTRODUCTION.

PREMIÈRE PARTIE. — *Exposition du mystère.*

SECONDE PARTIE. — *Histoire tirée de la Bible.*

QUATRIÈME LECTURE.

Marie, étoile mystique, ou la grande coopération dans l'œuvre de la foi.

INTRODUCTION.

SECONDE PARTIE. — *Histoire tirée de la Bible.*

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.